

Hereticus

**Warhammer 40k - La
Trilogie Eisenhorn - 3**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WARHAMMER
40,000

HERETICUS

DAN ABNETT



Bibliothèque
INTERDITE



HERETICUS

Tome III de la trilogie Eisenhorn

Par Dan Abnett



Bibliothèque
INTERDITE

WWW.BIBLIOTHEQUEINTERDITE.FR

Titre original anglais : *Hereticus*

Traduction de Nathalie « Dame Wyvern » Huet pour KANEDA
Relecture/réécriture de Jérôme Vessière pour KANEDA
Illustration de couverture par Adrian Smith

Dépôt Légal : juin 2007
ISBN : 2-915989-37-0
ISBN 13 : 978-2-9-1598937-3

Copyright © Games Workshop Ltd 2007. All Rights Reserved.

Pour Mark Bedford.

Avant-propos de l'auteur

Bonjour à vous. Je suis content de vous retrouver.

Ce livre, intitulé *Hereticus*, est le troisième et dernier épisode de la trilogie Eisenhorn, un cycle de romans retraçant la carrière de Grégor Eisenhorn, inquisiteur impérial. Cette histoire se déroule dans le monde étrange, sombre et relativement inquiétant du quarante et unième millénaire, un endroit où la vie peut rapidement se révéler assez déplaisante si vous n'avez pas la chance de posséder une armure de bonne qualité et un seuil de résistance à la douleur plutôt élevé. En outre, si les tresses vous vont bien, cela peut aider.

L'une des raisons pour lesquelles la vie peut y être si difficile, c'est qu'il s'agit d'un univers plutôt dangereux. L'immense Imperium de l'Humanité est assiégé de toutes parts par d'innombrables horreurs et périls : les mutants, les démons et les hérétiques. Ces pernicieuses menaces se tapissent en marge de la société humaine, ou au plus profond de son cœur corrompu, n'attendant qu'une occasion de démanteler la brillante civilisation que les hommes sont parvenus à édifier. Un seul obstacle se dresse sur leur passage : l'Inquisition impériale. Les inquisiteurs arpentent les tréfonds ténébreux de l'Imperium pour protéger l'humanité contre les menaces extérieures, mais aussi contre elle-même. Aucun inquisiteur ne ressemble à un autre et nul ne peut emprunter les chemins de leur vocation sans risquer le salut de son âme et sa santé mentale. Grégor en était parfaitement conscient en choisissant d'embrasser cette profession. Dans les deux précédents volumes, *Xenos* et *Malleus* (tous les deux disponibles en français), nous avons déjà vu les terribles difficultés de son métier et le prix qu'il a dû payer pour pouvoir l'exercer. Mais accrochez-vous car les choses ne vont pas aller en s'arrangeant !

Alors à quoi devez-vous vous attendre dans les pages qui vont suivre ? Eh bien, à revoir de vieux amis et d'anciens ennemis, à rencontrer de nouveaux amis et de nouveaux ennemis, mais aussi à des chocs, des retournements de situation et des rebondissements qui vous tiendront en haleine. Et également à des tragédies ; n'allez pas me dire ensuite que je ne vous avais pas prévenus. Les choses ne se termineront pas bien pour tout le monde, mais après tout, il fallait s'y attendre ! Nous évoluons dans la sinistre ambiance d'un lointain futur où il n'y a que la guerre. Dans ces livres, en plus de vous distraire, mon objectif était de montrer comment s'infléchit la carrière de Grégor Eisenhorn. Je n'emploierai pourtant pas le terme de chute, car

son évolution est trop subtile pour utiliser un tel mot, même s'il est certain que le Grégor qui se trouve devant nous à la fin de ce volume n'a plus rien à voir avec l'homme que nous avons découvert au début de *Xenos*. Recherchez donc les indices et décidez par vous-mêmes de l'étendue de sa métamorphose.

J'ai commencé par dire qu'il s'agit du dernier volume de cette histoire, mais j'ai le sentiment qu'il me faut préciser ma pensée. Il s'agit bien de l'ultime épisode de cette histoire-là, c'est vraiment la fin, pourtant l'histoire continue. Je n'en dirai pas plus de crainte de gâcher la surprise mais plusieurs personnages continuent leur trajet au-delà de ce livre pour entrer dans une nouvelle histoire, la trilogie Ravenor, et certains d'entre eux sont même destinés à aller encore plus loin que cela. En ce moment même, je suis en train d'écrire des nouvelles, mettant en scène Eisenhorn et Ravenor, qui se situent dans l'intervalle de temps qui s'écoule entre les deux trilogies. Plus tard, ces histoires feront l'objet d'un recueil. Lorsque j'ai commencé à travailler sur *Xenos*, et même en écrivant ce livre, je n'aurais jamais imaginé que ces personnages m'emmèneraient aussi loin. Tout comme vous, je l'espère.

J'ai eu le plaisir de participer aux deux derniers Games Day français à Paris, à l'invitation de Mathieu Saintout et de la Bibliothèque Interdite et j'ai été enchanté de l'accueil réservé par les lecteurs aux épisodes de la série Eisenhorn, parallèlement à l'intense intérêt que suscitent toujours la série des Fantômes de Gaunt et *L'Ascension d'Horus*. Bien que les aventures d'Eisenhorn aient été plus lentes à démarrer, en terme de popularité, que la série consacrée à Gaunt, les partisans d'Eisenhorn sont de plus en plus nombreux et de plus en plus fidèles. Au Royaume-Uni, le recueil regroupant les trois volumes de la trilogie Eisenhorn en est à présent à sa huitième ou neuvième réimpression.

Si vous me demandiez pourquoi la trilogie Eisenhorn est tellement appréciée, je pense que ma réponse serait : « les personnages ». Oh, il est vrai que les aventures de Gaunt ne manquent pas de personnages – des personnages très puissants – mais les aventures de Gaunt sont, pour l'essentiel, des romans de guerre épiques au travers desquels ces personnages évoluent. Les aventures d'Eisenhorn, en revanche, sont essentiellement des romans faits pour et par les personnages. Ceux-ci sont originaux, parfois excentriques, souvent drôles et, pour la plupart, ils sont pour ainsi dire apparus d'eux-mêmes sous ma plume. Quelques-uns (je pense à Alizebeth, Fischig et Nathan Inshabel) ont pris une telle importance dans l'imagination des lecteurs qu'ils semblent avoir leurs propres fan-clubs. Tous les jours, on me demande de raconter "l'histoire manquante" d'Inshabel (celle dont il est question à la fin de *Malleus*). Je le ferai sans doute un jour (peut-être dans ce recueil de nouvelles dont j'ai parlé plus haut).

Mais trêve de bavardages. Il est temps de s'embarquer dans la dernière étape du voyage. Comme toujours, j'adresse tous mes remerciements à Mathieu Saintout, de la Bibliothèque Interdite, et à ma fabuleuse traductrice, Nathalie Huet, qui doit être bien contente à l'heure qu'il est d'avoir enfin terminé cette traduction pleine de mots inventés et bizarres. Nathalie, chapeau bas.

Alors, décrochez le téléphone, mettez un écriteau « ne pas déranger » à la porte et activez votre armure énergétique. Caveat emptor : cette histoire ne fera pas de quartier !

Merci, inquisiteur. Vous pouvez poursuivre.

Dan Abnett
Maidstone, le 2 mai 2007
www.danabnett.com



Depuis plus de cent siècles, l'Empereur se tient immobile sur le Trône d'Or de Terra. Il est le Seigneur de l'Humanité par la volonté des dieux et le maître de millions de mondes par la puissance de ses inépuisables armées. Il n'est qu'une carcasse mutilée frémissante sous l'invisible pouvoir du Moyen Âge Technologique. Il est le seigneur charognard de l'Imperium, au nom duquel des milliers d'âmes meurent chaque jour, le sang est bu et la chair dévorée. Sang et chair humaine, voilà l'étoffe dont l'Imperium est fait.

Être un homme à cette époque, c'est être un individu noyé dans la multitude. C'est vivre sous le régime le plus cruel et le plus sanglant que l'on puisse imaginer. Voici l'histoire de cette époque. C'est un univers dans lequel vous pouvez pénétrer, si vous l'osez car il s'agit d'une ère sinistre et terrible où vous ne trouverez ni réconfort ni espoir. Si vous voulez prendre part à l'aventure, préparez—vous dès maintenant. Oubliez les promesses de la science et de la technologie. Abandonnez tout espoir car il n'y a pas de paix au milieu des étoiles, rien qu'une éternité de carnages et les rires moqueurs des dieux sanguinaires.

Cet univers est vaste, mais pas assez pour que vous échappiez à votre destin...



PAR ORDRE DE SA TRÈS SAINTE MAJESTÉ L'EMPEREUR-DIEU DE
TERRA

DOSSIERS INQUISITORIAUX CONFIDENTIELS SOUS SÉQUESTRE
RÉSERVÉ AU PERSONNEL AUTORISÉ

ARCHIVE 442:41F:JL3:Kbu

Veillez saisir votre code d'accès > *****

Validation...

Merci, inquisiteur.

Vous pouvez poursuivre.

À l'attention de Grégor Eisenhorn, message personnel
Transmis par la guilde Astropathicæ (Scarus) via mémo-onde 45~a.639 triple-intra

Détail du chemin :

Origine : Thracian Primaris, sous-secteur Helican 81281 date d'émission : 142.386.M41

(relayé : divergence M-12/Ostall VII)

Réception : Dürer, sous-secteur Ophidian 52981 date de réception : 144.386.M41

Transcription exécutée et enregistrée selon l'en-tête (copie supplémentaire classée sous buffer 4362 clé 11)

Auteur : Seigneur inquisiteur Phlebas Alessandro Rorken

Maître de l'Ordo Xenos Helican

Officio du Haut conseil de l'Inquisition, secteur Scarus

Mon cher Grégor,

Au nom de l'Empereur-Dieu et de la Sainte Inquisition, toutes mes salutations.

Je suis certain que les anciens de Dürer vous ont accueilli comme il convient à une personne de votre rang. Mon officio a chargé le hiérarque Onnopel de satisfaire à toutes vos demandes pour la longue tâche qui vous attend. Puis-je profiter de cette occasion pour vous renouveler l'expression de ma profonde gratitude pour avoir accepté de conduire ce procès à ma place ? Il semblerait, aux yeux de tout le monde sauf aux miens, que ma santé soit toujours un sujet d'inquiétude. Mon médecin me tourne autour jour et nuit. Ils ont renouvelé mon sang en totalité un certain nombre de fois déjà et ils parlent d'opérations chirurgicales plus approfondies, tout cela pour pas grand-chose. Je suis en bonne santé, sain de corps et d'esprit et je pense que je serais déjà en bonne voie de rétablissement si seulement ils me laissaient en paix. En vérité, s'il n'y avait tout cela, je serais en route pour Dürer à l'heure qu'il est.

Malgré tout, il apparaît que l'autorité de n'importe quel charlatan de l'Officio Medicæ peut s'exercer même à l'encontre d'un individu tel que moi. Le long labeur entrepris pour faire juger les hérétiques de Dürer devra se terminer en mon absence et je ne peux imaginer de main plus experte que la vôtre pour conduire cette affaire.

Je vous écris pour deux raisons, en plus, naturellement, de vous exprimer ma gratitude. En dépit de tous mes efforts, le Seigneur Hereticus Sakarof a insisté pour mandater deux de ses propres délégués à ce procès : Koth et Menderef, je crois que vous les connaissez tous les deux. J'en suis navré, Grégor, mais il va vous falloir tolérer leur présence. Voilà un fardeau que j'aurais bien voulu vous épargner.

Par ailleurs, je me vois obligé de vous demander de vous encombrer de l'inquisiteur Bastian Verveuk. Il était interrogateur sous la férule de lord

Osma et il est venu terminer sa formation dans mon équipe. Je lui avais promis de participer à ces audiences, avant tout pour le récompenser du travail qu'il a fourni lors de l'établissement du dossier d'accusation principal. Je vous prie de bien vouloir l'accueillir parmi vos conseillers. Faites-le pour moi. C'est un homme de valeur, encore jeune et inexpérimenté, mais il est très capable bien qu'il empeste le puritain à plein nez. Cependant, n'avions-nous pas les mêmes défauts au même âge ? Il arrivera le 151^e jour de l'année. Faites-lui aussi bon accueil que vous le pourrez. Je sais que vous avez horreur d'incorporer des inconnus à vos fidèles équipes, mais je vous le demande comme une faveur personnelle. Osma pourrait me rendre les choses terriblement difficiles si j'entravais les progrès de son élève au moment où celui-ci arrive au terme de sa formation.

Je vous souhaite de mener cette inspection à bien en toute célérité, avec autant de sagesse que de succès.

Scellé et authentifié par greffier-astropathe, en ce 142^e jour de 386.M41.

L'Empereur nous protège !

Rorken

[fin du message]

À l'attention de Grégor Eisenhorn, message personnel transmis par la guilde Astropathicæ (Scarus) via mémo-circuitum répété 45~8.5611 sécurisé

Détail du chemin :

Origine : Thracian Primaris, sous-secteur Helican 81281 date d'émission : 142.386.M41

(relayé : circuitum navigatus 351/écho balise Gernale) Réception : Dürer, sous-secteur Ophidian 52981 date de réception : 144.386.M41

Transcription exécutée et enregistrée selon l'en-tête (copie supplémentaire classée sous buffer 7002 clé 34)

Auteur : inquisiteur Bastian Verveuk, Ordo Xenos

Officio du Haut conseil de l'Inquisition, secteur Scarus Scarus Major

Mes respects, Seigneur !

Au nom de l'Empereur-Dieu, que son éternelle vigilance soit sanctifiée, et au nom des Hauts Seigneurs de Terra, je me place sous l'autorité de Votre Éminence et j'espère que ce message trouvera Votre Éminence en bonne santé.

Grande fut mon exaltation lorsque Lord Rorken m'a informé que je pourrais prendre part, à ses côtés, au procès officiel des vils hérétiques frappés d'abomination de Dürer. Je me suis aussitôt lancé dans l'établissement d'un catalogue de nos diverses découvertes et de nos avancées en la matière et j'ai participé à la compilation des archives des différentes preuves et dépositions destinées à étayer les dossiers et les pièces du procès.

Vous pouvez imaginer la terrible déception que j'ai ressentie lorsque la maladie aussi soudaine que déplorable de monseigneur a paru jeter l'incertitude sur la finalisation de notre œuvre spirituelle. Mais à présent, en cette heure même, monseigneur vient de m'informer que vous serez son représentant et que vous devez superviser toute cette affaire. Il m'a également dit que vous avez accepté de faire pour moi une place à vos côtés.

Je peux à peine maîtriser ma jubilation ! Avoir la chance de travailler en étroite collaboration avec une personne telle que vous ! J'étudie vos saints accomplissements avec admiration et respect depuis mes tout premiers jours à la scholam préparatoire. Vous êtes l'illustration même de l'intransigeance et de la dévotion à notre saint devoir, vous êtes un exemple pour nous tous. Je me réjouis d'avance, avec une impatience à peine contenue, d'avoir la possibilité de discuter avec vous des points les plus épineux de la législation anti-hérétiques et, peut-être, d'avoir la chance de bénéficier de quelques étincelles de votre lumineuse sagesse. Mon désir le plus cher est d'accéder un jour au rang d'inquisiteur dans l'Ordo Hereticus et je suis certain que je serais mieux armé pour accomplir ce devoir si j'avais la chance extrême d'apprendre de votre bouche comment agir contre des êtres aussi infâmes que le redoutable Quixos.

Vous trouverez en moi un collègue dévoué et dur à la tâche. Je compte déjà les jours qui me séparent du début de cette sainte entreprise en votre compagnie.

Que le Trône d'Or soit sanctifié !

Votre serviteur,

Bastian Verveuk

[fin du message]

À l'attention de Lord Rorken, message personnel
Transmis par la guilde Astropathicæ (Ophidia) via mémo-onde 3Q1~c.122
double-intra

Détail du chemin :

Origine : Dürer, sous-secteur Ophidian 52981 date d'émission : 144.386.M41
(relayé : divergence B-3/circuitum balise Gernale)

Réception : Thracian Primaris, sous-secteur Helican 81281 date de
réception : 149.386.M41

Transcription exécutée et enregistrée selon l'en-tête (copie supplémentaire
effacée du buffer)

Auteur : Grégor Eisenhorn, inquisiteur

sujet : Bastian Verveuk

*Monseigneur, mais quels sont donc les tréfonds fétides de l'Imperium où
se reproduisent ces pompeux abrutis ?*

Cette fois-ci, vous m'êtes vraiment redevable.

G. E.

[fin du message]



**Le cas Udwin Pridde.
Les bavardages de Verveuk.
Un parfum de vengeance.**

QUAND ARRIVA L'HEURE de notre face à face, il était devenu pratiquement impossible d'arrêter Fayde Thuring.

Je me mords les doigts d'avoir laissé les choses s'envenimer à ce point. Je l'avais laissé courir trop longtemps. Pendant presque huit décennies, il avait réussi à passer entre les mailles de mes filets et, au fil du temps, sa puissance avait grandi de manière inimaginable si l'on pense au petit trafiquant du warp que j'avais laissé s'échapper autrefois.

C'était ma faute. Une faute pour laquelle d'autres que moi allaient payer le prix fort.

Le 160^e jour de l'année 386.M41, un aristocrate de près de cent soixante-dix ans comparut à la première audience du procès qui devait se tenir à la grande cathédrale d'Eriale, la capitale législative de l'Uvege, au sud-est du troisième plus important continent de Dürer.

Ce propriétaire terrien avait perdu son épouse alors qu'il était encore jeune et il avait gravi les échelons de la bonne société de Dürer, après la libération, en bâtissant sa fortune sur l'héritage de sa défunte femme et l'intégration de son entreprise dans un fructueux cartel agroalimentaire. En 376, c'était un homme d'âge mûr, fortuné, nouveau venu à Uvege, qui représentait un très bon parti aux yeux de la noblesse de cette riche région de verdoyantes terres agricoles. Il avait alors fait un mariage socialement avantageux en épousant en secondes noces une certaine Betrice, de trente ans sa cadette, fille aînée de la vénérable maison Samargue. À cette époque, l'ancienne fortune des Samargue commençait lentement à péricliter face à l'influence des cartels soutenus par l'Administratum qui prenaient peu à peu le contrôle de l'économie pastorale de l'Uvege grâce à une politique agricole très efficace.

Cet aristocrate se nommait Udwin Pridde et il avait été assigné à comparaître par le hiérarque de l'archevêché d'Eriale afin de répondre à des accusations de récidivisme, de commerce avec le warp et, par-dessus tout, d'hérésie.

Face à lui, de l'autre côté du dallage de marbre de la cathédrale, se tenait une délégation inquisitoriale de la plus auguste nature. Il y avait là l'inquisiteur Eskane Koth, un amalathien, né et élevé à Thracian Primaris, qui serait un jour connu sous le sobriquet de Colombe d'Avignor. L'inquisiteur Laslo Menderef, natif des basses-terres de Sancour, qui devait plus tard recevoir le surnom de Menderef l'Impitoyable ; c'était un istvaanien à l'hygiène corporelle déplorable, dépourvu de toute mansuétude à l'égard des criminels qui s'acoquinent avec le warp. L'inquisiteur Poul Rossi, un fils des steppes de Kilwaddi et un fidèle serviteur de l'ordre, un homme déjà âgé, impartial et équitable. Il y avait aussi l'inquisiteur novice Bastian Verveuk.

Et enfin, moi-même, Grégor Eisenhorn, inquisiteur et président de ce tribunal.

Pridde était le premier des deux cent soixante individus assignés à comparaître devant cette cour officielle après avoir été identifiés comme d'éventuels hérétiques au cours des enquêtes préliminaires de lord Rorken. Il avait l'air nerveux mais très digne, debout en face de nous, tripotant son col de dentelle. Il avait engagé un pardonnier du nom de Fen de Clincy afin qu'il s'exprime en son nom.

Nous en étions au troisième jour des audiences. Pendant que le pardonnier nous débitait ses arguments d'une voix monocorde, décrivant Pridde en des termes qui auraient fait rougir un saint tant il évoquait de vertus, je feuilletai d'une main peu enthousiaste l'énorme répertoire des cas sur lesquels nous allions avoir à nous prononcer et je poussai un profond soupir en pensant à l'énormité de la tâche à accomplir. Ce répertoire, dont nous avions tous reçu une copie, était plus épais que mon poignet. Déjà le troisième jour et nous n'avions pas dépassé le préambule de la première affaire. Le rituel préliminaire avait déjà pris une journée entière et les formalités légitimant l'autorité de l'Ordo Helican ici, sur Dürer, conjointes à un certain nombre d'autres petites arguties légales, avaient occupé la deuxième. Je me demandai un instant, que l'Empereur-Dieu me pardonne pour mon manque de charité, si la maladie de lord Rorken était bien réelle ou s'il s'agissait seulement d'une excuse commode pour échapper à toutes ces assommantes chicaneries.

Dehors, un beau soleil illuminait une journée d'été embaumée. Les riches citoyens d'Eriale canotaient sur de charmants lacs d'agrément, déjeunaient dans les petites trattorias des collines de l'Uvege ou concluaient de fructueux marchés dans les cafféinéions de la commercia de la cité.

Sous la voûte de la cathédrale, dans l'ombre fraîche, nous n'entendions résonner que les échos de la voix grinçante de Fen de Clincy.

Les rayons du soleil qui pénétraient par les grandes croisées de l'abside et de la nef formaient des colonnes de lumière dorée qui baignaient les stalles de la galerie où se tenait l'audience. La salle d'audience était à moitié vide. On n'y voyait que quelques dignitaires locaux, des greffiers, une poignée de hiérarques et un ou deux archivistes de la Gazette Planétaire. Je leur trouvai l'air somnolent. Je me doutais que leurs comptes-rendus de nos débats n'auraient pas grand-chose à voir avec les enregistrements officiels des serviteurs pix. Le hiérarque Onnopel ronflait déjà. Quel gros imbécile. S'il avait exercé un meilleur contrôle sur la fibre spirituelle et morale de ses ouailles, ce procès aurait sans doute pu être évité.

Je vis Uber Aémos, mon très vieux savant, qui écoutait les débats d'une oreille apparemment attentive mais je savais qu'en réalité, son esprit était très loin de nous. Je vis Alizebeth Bequin, mon amie la plus chère et ma collègue, en train de lire un compte-rendu judiciaire. Elle avait une allure impeccable et pleine de dignité dans sa longue robe sombre et son voile. Lorsqu'elle tourna la page, j'aperçus la tablette cyberdata qui était dissimulée derrière la couverture du rapport. Sans aucun doute l'un de ses recueils de poésie. J'étouffai un petit rire à cette vue.

— Mon seigneur ? Y a-t-il un problème ? me demanda le pardonnier en s'interrompant en pleine envolée.

J'agitai la main dans sa direction.

— Aucun. Continuez, monsieur, je vous prie. Peut-être pourriez-vous en venir rapidement aux conclusions ?

La cathédrale d'Eriale ne datait que de quelques dizaines d'années. Elle avait été reconstruite sur les ruines de la guerre, dans un haut gothique triomphant. À peine un demi-siècle auparavant, ce sous-secteur tout entier – le sous-secteur Ophidian – était entre les mains de nos pires ennemis. En fait, j'avais même eu l'honneur d'assister au départ de la grande force d'intervention impériale qui l'avait libéré. Cela s'était passé sur Gudrun, l'ancien monde-capitale du sous-secteur Helican, cent cinquante ans auparavant. Il y avait des moments où je me sentais terriblement vieux.

Au moment de ce procès, j'avais déjà vécu cent quatre-vingt-huit années, j'avais donc atteint l'âge moyen, selon les critères des privilégiés de la société impériale. Grâce à l'utilisation raisonnée de la chirurgie augmentique et à des cures régulières de traitements réjuvenants, j'avais retardé la détérioration naturelle de mon corps et de mon esprit et réparé les blessures et les atteintes dues aux rigueurs de ma profession par des interventions plus radicales. J'étais robuste, vigoureux, en pleine santé, mais quelquefois la foule de souvenirs qui encombrait ma mémoire me rappelait un peu trop la longueur de mon existence. Pourtant, je n'étais qu'un adolescent comparé à Aémos.

Assis là sur mon trône anti-grav doré, au centre de cette assemblée, paré des robes somptueuses et de tous les insignes du pouvoir d'un seigneur inquisiteur et d'un magistrat principal, je me dis que je m'étais peut-être montré trop dur avec cette nullité d'Onnopel. Quel que soit le territoire que nous réussissions à arracher aux griffes des suppôts corrompus du warp, ce territoire était toujours hanté par l'hérésie, au moins le temps que la loi impériale ne parvienne à y reprendre ses droits. En vérité, les ordos qui devraient assumer la responsabilité du sous-secteur Ophidian n'avaient pas encore été fondés et c'était pour cela qu'il relevait encore de la juridiction de l'Officio Helican, situé dans le sous-secteur voisin. Un procès tel que celui-ci tombait à point nommé. Après cinquante ans de liberté, l'instant était venu pour l'Inquisition d'intervenir afin d'inspecter les structures de cette toute nouvelle société. C'était fastidieux mais nécessaire, essayai-je de me rappeler, et Rorken avait eu tout à fait raison de l'exiger. Le sous-secteur Ophidian, qui commençait enfin à prospérer après avoir guéri de ses blessures, avait besoin que l'Inquisition évalue sa santé spirituelle, tout comme cette cathédrale toute neuve avait besoin que des maçons surveillent l'intégrité de ses soubassements et de ses murs pendant le temps où ils se solidifieraient et prendraient leur place sur leurs fondations.

— Seigneur inquisiteur ? murmura Verveuk à mon oreille. Je relevai les yeux et me rendit compte que Fen le pardonnier avait enfin terminé.

— Nous avons bien noté vos déclarations, pardonnier. Vous pouvez vous retirer, lui dis-je en griffonnant une remarque sur ma tablette. Il s'inclina.

— Je suppose que l'accusé vous a payé pour votre travail, intervint l'inquisiteur Koth d'un ton condescendant. Ses biens pourraient être mis sous séquestre pour une assez longue durée.

— J'ai bien été payé pour ma plaidoirie, monsieur, confirma Fen.

— Généreusement, apparemment, observai-je. Vous a-t-on payé au mot ?

Tous mes collègues inquisiteurs étouffèrent un petit rire, excepté Verveuk qui émit un braiment sonore, comme si je venais de lancer le meilleur trait d'esprit que l'on ait entendu de ce côté-ci du Trône d'Or. Mais par l'Empereur, quel raseur obséquieux ! S'il y eût jamais un gosier qui méritât qu'on l'étouffe d'une demi-clé bien appliquée, c'était vraiment le sien.

Son hennissement avait au moins eu le mérite de réveiller Onnopel. Le hiérarque s'éveilla en sursaut et grogna : « Bien ! bien ! », avec un hochement faussement avisé de ses multiples mentons, comme s'il avait tout écouté avec une profonde attention. Puis son gros visage vira à l'écarlate et il fit semblant de chercher quelque chose sous son

siège.

— Si le Ministorum n'a pas d'autre commentaire à faire, dis-je sèchement, nous pouvons peut-être poursuivre. Inquisiteur Menderef ?

— Merci, monseigneur le magistrat principal, répondit poliment Menderef tout en se levant.

Le pardonnier s'éclipsa aussi vite qu'il le put et Pridde resta seul, debout au milieu de la vaste étendue du dallage. Il était enchaîné, mais il paraissait beaucoup plus gêné par ses beaux atours et ses dentelles que par ses entraves. Menderef contourna la grande table à pas lents pour aller se planter face à lui, feuilletant posément les pages d'un manuscrit.

Il entama son contre-interrogatoire.

Laslo Menderef était un homme élancé, d'une centaine d'années. Ses cheveux bruns et clairsemés, plaqués sur son crâne, dessinaient un V qui lui descendait sur le front. Il avait le teint cireux, les traits tirés et il portait une longue robe de velours bleu indigo, avec sa rosette inquisitoriale et le symbole de l'Ordo Hereticus épinglés à la poitrine. Je n'avais pas la moindre estime pour sa philosophie radicale, mais je ne pus m'empêcher d'admirer sa physionomie et son maintien ; il faisait littéralement froid dans le dos. Je pense qu'il devait faire partie des meilleurs interrogateurs de l'officio de Sakarof. Ses longues mains agiles trouvèrent une page dans le manuscrit et s'y arrêtrèrent.

— Udwin Pridde ? commença-t-il.

— Monsieur, répondit aussitôt Pridde.

— Le 42^e jour de 380.M41, vous vous êtes rendu à la demeure d'une apothicaire clandestine, à Clude, et vous avez acheté deux flacons de sang ombilical, une mèche de cheveux provenant d'un meurtrier après son exécution et une statuette de fertilité sculptée dans l'os d'un doigt humain.

— Je n'ai rien fait de tel, monsieur.

— Oh ! reprit Menderef d'un ton aimable. Alors je dois me tromper. Il se retourna et me fit un signe de tête. Il semblerait que nous ayons terminé ici, monsieur le magistrat principal, me dit-il.

Il fit une pause, juste assez longue pour laisser à Pridde le temps de se détendre et de pousser un soupir de soulagement, puis il pivota brusquement. Grands dieux, sa technique était superbe !

— Vous êtes un menteur, cracha-t-il.

Pridde tressaillit, à nouveau sur le qui-vive.

— M-monsieur...

— L'apothicaire a été exécutée en punition de ses pratiques par l'Arbites d'Eriale, au cours de l'hiver 382. Elle conservait des registres annotés de toutes ses transactions. Je présume qu'elle imaginait stupidement pouvoir les utiliser comme monnaie d'échange dans

l'éventualité d'une arrestation. Votre nom y est mentionné, de même que la nature des objets que vous lui avez achetés. Aimerez-vous voir ce document ?

— Il s'agit d'un faux, monsieur.

— Un faux... Mmm... Menderef marchait lentement autour de l'accusé. Pridde essayait de garder les yeux sur lui, mais il n'osait bouger de l'endroit où il se trouvait. Lorsque Menderef se trouva dans son dos, Pridde se mit à trembler. Vous n'êtes jamais allé à Clude ?

— Je m'y rends de temps à autre, monsieur.

— De temps à autre ?

— Une fois par an, peut-être deux.

— Dans quel but ?

— Il y a un marchand de nourriture pour le bétail à Clude qui...

— Oui, en effet. Aarn Wisse. Nous lui avons parlé. Bien qu'il ait admis vous connaître et avoir déjà fait affaire avec vous, il affirme ne pas vous avoir vu en 380, pas plus que l'année suivante. Ses écritures ne mentionnent aucune transaction avec vous.

— Il se trompe, monsieur.

— Qui se trompe ? Lui ou vous ?

— Monsieur ?

— Pridde... votre pardonnier a déjà suffisamment abusé de notre temps en chantant les louanges de vos multiples vertus et en les exagérant largement. Ne nous faites pas perdre encore plus de temps. Nous savons que vous êtes allé chez cette apothicaire. Nous savons ce que vous lui avez acheté. Faites donc en sorte de nous donner envie de vous apprécier un peu plus en collaborant à cet interrogatoire et en répondant à nos questions.

Pridde frissonna. D'une petite voix, il souffla :

— J'ai bien effectué ces achats, monsieur. C'est vrai.

— Plus fort pour la cour, je vous prie. J'aperçois des voyants oranges sur les enregistreurs vox. Ils ne captent pas votre voix. Les voyants doivent être verts, voyez-vous. Comme à présent, lorsque je parle. Le vert signifie qu'ils vous entendent.

— Monsieur, c'est vrai, j'ai bien effectué ces achats !

Menderef hocha la tête et baissa les yeux sur son manuscrit.

— Deux flacons de sang de cordon ombilical, une mèche de cheveux arrachée à la tête d'un condamné à mort exécuté et une idole de fertilité faite d'une phalange humaine. Ce sont bien les achats dont vous parlez ?

— Oui, monsieur...

— Les voyants verts, Pridde, les voyants verts !

— Oui, monsieur !

Menderef referma son manuscrit et revint devant Pridde en deux enjambées.

— Voudriez-vous nous en expliquer la raison ?

Pridde le regarda et avala sa salive bruyamment.

— Pour les bêtes.

— Les bêtes ?

— Mon bétail, monsieur.

— Votre bétail vous a demandé de faire ces achats ?

Koth et Verveuk se mirent à rire.

— Non, non, monsieur... j'avais acheté cinquante reproductrices à une ferme du sud de l'Uvege, deux ans avant. De la pie rouge cosicaine. Connaissez-vous cette race, monsieur ?

Menderef se retourna vers nous, jouant avec son public, nous regardant d'un œil écarquillé, les sourcils levés. Verveuk se remit à rire.

— Je n'ai pas coutume d'appeler les bestiaux par leur prénom, Pridde.

— C'est une excellente race. La meilleure, en fait. Approuvée par l'Officio Agricultæ de l'Administratum, monsieur. J'espérais en démarrer l'élevage et développer un troupeau commercial dans mon entreprise agricole.

— Je vois. Et alors ?

— Elles sont tombées malades au cours de l'hiver. Aucune n'est parvenue à terme. Elles n'ont mis bas que des petits mort-nés... et c'était des créatures... J'ai dû les incinérer. J'ai demandé une bénédiction au Ministorum, mais ils ont refusé. Ils m'ont répondu que c'étaient mes compétences d'éleveur qui étaient à mettre en doute. J'étais désespéré. J'avais investi un énorme capital dans ce troupeau, monsieur. Alors, cette apothicaire m'a dit...

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

— Elle a dit que c'était le warp. Elle a dit que le warp était dans la nourriture, dans la terre, dans les pâtures elles-mêmes. Elle m'a promis que je pourrais guérir mes bêtes si je suivais ses instructions.

— Elle vous a suggéré d'utiliser une sorcellerie rurale du warp pour guérir votre bétail malade ?

— C'est cela.

— Et vous avez pensé que ce serait une bonne idée ?

— Comme je vous l'ai dit, monsieur, j'étais au désespoir.

— J'ai bien compris que vous l'étiez. Mais vous ne l'avez pas fait pour le bétail, n'est-ce pas ? C'est votre femme qui vous a demandé d'acheter ces objets, pas vrai ?

— Non, monsieur.

— Si, monsieur ! Votre femme, de la lignée Samargue, prête à tout pour rendre la puissance et la vigueur à sa famille et à restaurer sa fortune vacillante !

— Ou-oui...

— Les voyants verts, Pridde !

— Oui !

D'après ma documentation et mes travaux préparatoires, je savais déjà que la maison Samargue était notre plus gros gibier sur Dürer. Il faut au moins porter une chose au crédit de Verveuk : c'était lui qui nous avait suggéré de commencer avec Pridde, un protagoniste mineur, rien de plus qu'un complice en vérité, mais que nous pouvions utiliser comme levier afin de pénétrer la noble famille. En nous appuyant sur son témoignage, il nous serait facile d'exposer au grand jour la corruption de l'ancienne famille.

Menderef continua son interrogatoire pendant plus d'une heure et, pour dire la vérité, nous donna une captivante démonstration de théâtre. Lorsque la grande cloche de la cathédrale sonna none, il me jeta un regard discret pour me signifier qu'il n'avait pas l'intention de pousser Pridde plus loin pour le moment. Une petite pause qui donnerait à notre prévenu l'occasion de tourner en rond et de s'inquiéter un peu, ce qui nous servirait bien pour la seconde séance de la journée.

— Nous allons suspendre l'audience pendant quelques instants, annonçai-je. Huissiers, ramenez l'accusé à sa cellule. Nous reprendrons à la prochaine sonnerie, dans une heure.

J'étais ankylosé et affamé. Un déjeuner nous offrirait un agréable répit, même si cela signifiait qu'il me faudrait supporter Verveuk.

Bastian Verveuk était âgé de trente-deux ans standard. Cela faisait sept mois qu'il était inquisiteur. À mes yeux, ce n'était qu'un petit garçon aux joues roses. Il était de taille moyenne, coiffé d'une épaisse chevelure blonde coupée au bol, avec la raie au milieu, et ses yeux aux paupières légèrement tombantes semblaient briller d'exaltation en permanence. Il avait toujours l'air plein d'ardeur. Plein d'ardeur et animé d'une sorte d'extase spirituelle.

Son esprit était remarquablement organisé et il avait certainement très bien servi Osma lorsqu'il était son interrogateur. Mais à présent, son heure était venue et il se mettait en avant avec une ambition et un manque de pudeur parfaitement indécents. Son transfert dans l'équipe de Rorken – pour « un complément de formation » – résultait probablement du fait qu'Osma avait fini par perdre patience. Osma était ainsi. Il était toujours le même Osma qui m'avait harcelé cinquante années auparavant. Excepté le fait qu'il était maintenant sur le point d'hériter du poste de Grand maître de l'Inquisition en succédant à Orsini dans le sous-secteur Helican. Le Grand maître Orsini était mourant et Osma était son héritier désigné. Ce n'était plus qu'une question de temps.

S'il fallait en croire les rumeurs, Rorken était mourant, lui aussi.

Bientôt, je n'aurais plus aucun allié dans les hautes sphères des Ordos Helican.

Et à cause de la maladie de Rorken, je me retrouvais avec Verveuk sur les bras. C'était un fardeau de plus à supporter. Son attitude, sa soif d'attentions, son empressement jovial, ses foutues questions.

Je me trouvais dans la sacristie bien chauffée de la cathédrale, buvant du vin à petites gorgées et dégustant de grosses tranches de pain aux céréales accompagnées de poisson fumé et d'un fromage à pâte cuite au goût puissant, produit localement dans l'Uvege. Je bavardais avec Rossi, un homme tranquille, au teint pâle, un inquisiteur chevronné de l'Ordo Malleus qui était récemment devenu un ami proche en dépit de ses liens avec l'individu corrosif qu'est Osma.

— À ton avis, Grégor, un mois ?

— Pour une affaire comme ça, Poul ? Deux, peut-être trois.

Il soupira, jouant avec sa nourriture du bout de sa fourchette, après avoir coincé sa canne à pommeau d'argent sous son bras pour se libérer les mains.

— Peut-être six s'ils nous amènent tous un de ces fichus pardonniers, hein ?

Nous nous mîmes à rire. Koth nous fit un signe de tête en passant près de nous pour aller remplir son verre.

— Ne regarde pas tout de suite, murmura Rossi, mais ton fan-club est arrivé.

— Oh ! merde ! Ne me laisse pas seul avec lui ! sifflai-je, mais Rossi s'était déjà éloigné. Verveuk se faufila jusqu'à moi. Il tenait une assiette de terrine de gibier, de pickles et de spry salé qu'il n'avait clairement pas l'intention de manger.

— Il me semble que ça se passe bien ! commença-t-il.

— Oh ! très bien.

— Évidemment, vous devez avoir une grande expérience de ce genre de choses, alors vous le savez sans doute bien mieux que moi. Mais c'est un bon début, ne pensez-vous pas ?

— Oui, c'est un bon début.

— Pridde est une clé. Il nous aidera à ouvrir les portes de la maison Samargue.

— J'en suis convaincu.

— La prestation de Menderef était vraiment un magnifique travail, n'est-ce pas ? Le contre-interrogatoire ? Tellement habile, tellement bien vu. La manière dont il a brisé Pridde.

— Je... heu... n'en attendais pas moins.

— C'était vraiment quelque chose ; ah ! oui, vraiment.

Je me sentis obligé de lui dire quelque chose.

— C'est vous qui avez choisi Pridde. Comme premier accusé. C'était bien jugé, très... enfin... c'était une excellente décision.

Il me regarda comme si j'étais l'amour de sa vie et que je venais tout juste de lui promettre de faire quelque chose de très important.

— Seigneur, je suis vraiment honoré de vous entendre le dire. J'ai seulement fait ce que je pensais être le mieux. Vraiment, monseigneur, entendre de telles paroles dans votre bouche comble mon cœur de...

— Un peu de poisson en sauce ? lui proposai-je en lui présentant le plat.

— Non, merci, seigneur.

— Il est très bon, lui dis-je en recouvrant ma tartine d'une généreuse cuillerée de poisson. Bien que, comme pour de très nombreuses choses dans la vie, on puisse rapidement le trouver écœurant.

Il ne comprit pas l'allusion. Pour qu'il saisisse, il faudrait probablement la graver sur la tête d'un bolt explosif et le lui tirer en pleine figure.

— J'ai le sentiment, monseigneur, reprit-il en mettant de côté son assiette à laquelle il n'avait pas touché, que j'ai tant à apprendre de vous. Il n'est pas courant qu'un individu de mon grade puisse bénéficier d'une telle aubaine.

— Je ne peux imaginer pourquoi, rétorquai-je.

Il sourit.

— J'ai presque l'impression que je devrais en remercier les misérables tumeurs qui se sont attaquées à notre seigneur lord Rorken.

— Je pense que je leur dois également quelque chose, marmonnai-je.

— Il est tellement rare qu'un vétérinaire tel que vous, si vous me permettez de m'exprimer ainsi... un inquisiteur qui travaille sur le terrain, veux-je dire, et non l'un des seigneurs plus sédentaires qui administrent nos ordres... participe à un procès tel que celui-ci et fraye avec des officiers de rang inférieur, tels que moi. Lord Rorken parle toujours de vous en termes si élogieux. Il y a tant de questions que je voudrais vous poser, tant de choses. J'ai étudié toutes vos œuvres à fond. La conspiration de P'glao, par exemple. Je l'ai analysée du début à la fin et j'ai tant d'interrogations à vous soumettre. Et aussi sur d'autres questions...

Nous y voilà, pensai-je.

Et en effet.

— Les possédés. Et Quixos. Oh ! Il y a tant de choses là-dedans pour captiver l'attention d'un érudit tel que moi. Pourriez-vous me confier quelques éclairages personnels ? Pas maintenant, peut-être... plus tard... nous pourrions dîner ensemble et en discuter...

— Eh bien, peut-être.

— Les archives sont tellement incomplètes... ou plus exactement, tellement confidentielles. Je meurs d'envie d'en savoir plus sur votre combat contre Prophaniti. Et Chérubaël.

Je m'attendais à entendre ce nom et pourtant, lorsqu'il le prononça, je tressaillis intérieurement.

Chérubaël. Ils posaient tous la question. Tous les inquisiteurs néophytes que j'avais rencontrés, sans exception. C'était la seule chose qui les intéressait. Qu'ils soient damnés pour leur curiosité ! C'était fini et bien fini.

Chérubaël.

Pendant cent cinquante ans, ce démon avait hanté mes rêves et en avait fait des cauchemars. Pendant un siècle et demi, il s'était tapi dans mon esprit, comme une ombre sur l'horizon de ma raison, une silhouette qui soupirait doucement dans les recoins ténébreux de ma conscience.

J'en avais fini avec Chérubaël. Je l'avais vaincu.

Mais les néophytes me posaient toujours la même question, sans relâche, faisant tournoyer les volutes de mes souvenirs dans ma mémoire.

Jamais je ne leur dirais la vérité. Comment dire une chose pareille ?

— Monseigneur ?

— Désolé, Verveuk, j'étais distrait. Que disiez-vous ?

— Je disais, est-ce que ce n'est pas l'un de vos hommes ?

Vêtu d'un long manteau noir, toujours puissant et imposant après toutes ces années, Godwyn Fischig venait d'entrer dans la sacristie par la porte de derrière et me cherchait du regard.

Je fourrai mon assiette et mon verre dans les mains de Verveuk qui me regarda d'un air interloqué et me dirigeai droit vers Fischig.

— Je ne m'attendais pas à te voir ici, lui murmurai-je en l'attirant dans un coin.

— C'est vrai que ce n'est pas vraiment mon truc, mais tu vas être content que je sois venu.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On a touché le gros lot, Grégor. Tu peux chercher tant que tu veux, tu ne devineras jamais de qui je veux parler.

— Fischig, partons du principe que je n'ai pas tout mon temps et dis-le-moi tout de suite.

— Thuring, annonça-t-il. Nous avons trouvé Thuring.

Selon moi, la vengeance ne peut en aucun cas être un motif valable pour un inquisiteur. Je reconnais que j'avais fait le serment de faire payer à Thuring la mort de mon vieil ami, Midas Betancore, mais au cours des quatre-vingts années qui s'étaient écoulées depuis le meurtre de Midas, j'avais été surchargé d'affaires toutes plus pressantes et

importantes les unes que les autres. Je n'avais eu ni le temps ni la possibilité de libérer les mois ou les années, peut-être, qu'il aurait fallu pour traquer Thuring. Il n'en... valait pas la peine.

C'était du moins ce que lord Rorken m'avait toujours conseillé de faire lorsque j'avais évoqué cette question. Fayde Thuring. Un protagoniste sans importance dans le monde interlope des hérétiques qui se tapissent dans les ténèbres de la société impériale. Un minable, qui finirait bien par tomber tout seul dans les filets de la justice, un jour ou l'autre. Il ne méritait pas mon attention. Il n'en valait vraiment pas la peine.

En vérité, je l'avais cru mort pendant longtemps. Mes agents et mes informateurs m'avaient tenu au fait de ses activités et, au début de 352.M41, j'avais appris qu'il s'était enrôlé dans une fraternité hors-monde, une congrégation du Chaos qui se faisait appeler la Confrérie du cœur ou parfois le Glas de l'Horloge des Mondes. Ses membres pratiquaient une version stylisée du culte du Dieu du Sang, sous la forme de la déité mineure d'une tribu locale, un dieu-sanglier qu'ils dénommaient Eolkit, Yulquet ou encore Uulcet (son nom variait avec chacune des sources que j'avais consultées). Pendant quelques mois, ils avaient empoisonné l'existence d'une planète agricole dénommée Hasama. Les prêtres de ce culte avaient adopté la tenue cérémonielle du tueur de porcs qui, dans l'antiquité, voyageait chaque automne de communauté en communauté pour procéder à l'abattage du bétail qui constituerait les réserves de la saison froide. C'était une tradition très ancienne dans laquelle se mêlaient le sacrifice rituel du sang et les célébrations de la fin de l'année calendaire, une tradition que l'on rencontre assez communément sur tous les mondes de l'Imperium. La Terra pré-impériale avait elle aussi un mythe similaire, il y a bien longtemps, appelée Hallowe'en ou la Veille de tous les saints.

Le chef de ce culte était Amel Sanx, le Corrupteur de Lyx ; il réapparaissait pour la première fois, après un siècle passé à se cacher, afin de répandre le poison de sa pensée. Sanx était si tristement célèbre que, dès que l'on apprit son implication dans cette affaire, les missions inquisitoriales qui avaient reçu pour mission de faire disparaître la Confrérie du cœur virent leurs moyens multipliés par cent et une troupe d'éradication de l'Adepta Sororitas, menée par l'inquisitrice Aedelorn, les annihila lors d'un raid mené sur la capitale nord d'Hasama.

À la suite de cette intervention, on découvrit en fouillant les décombres que Sanx avait déjà sacrifié la plupart de ses suppôts au cours d'un rituel qui avait été interrompu par le raid d'Aedelorn. Thuring faisait partie de ses fidèles de second rang. J'avais vu son nom dans la liste des victimes du rituel.

L'assassin de Midas était donc mort. C'était du moins ma certitude

jusqu'à ce moment dans la sacristie de la cathédrale d'Eriale.

— Tu en es sûr ?

Fischig me regarda avec un haussement d'épaules, comme si je pouvais mettre sa parole en doute.

— Où est-il ?

— C'est là que tu vas adorer. Il est ici.

Lorsque je retournai dans la grande galerie d'audience, tous les autres avaient déjà repris leurs places. La maison Samargue avait mandaté un avocat militant pour répondre à sa place et il était laborieusement en train de s'efforcer d'établir la fragilité du témoignage d'Udwin Pridde.

Je frappai la table d'un grand coup de poing pour le faire taire.

— Il suffit ! Ce procès est suspendu !

Tous mes collègues inquisiteurs se tournèrent vers moi, me regardant d'un œil surpris.

— Comment ? demanda Menderef.

— Jusqu'à nouvel ordre ! ajoutai-je.

— Mais... commença Koth.

— Grégor ? interrogea Rossi. Que se passe-t-il ?

— Ceci est totalement irrégulier... osa Verveuk.

— Je sais ! lui lançai-je en pleine figure. Il sursauta.

— Monseigneur l'examineur en chef, demanda le défenseur des Samargue d'un air anxieux, en faisant un pas vers la cour. Sans vouloir faire preuve de la moindre impertinence, puis-je vous demander quand cette audience reprendra ?

— Quand je serai prêt, grondai-je féroce. Quand je serai prêt et que j'en aurai décidé ainsi.

II

Le sang bouillant des Betancore. Le rapport de Fischig. En s'armant pour la bataille.

CELA CAUSA QUELQUES remous. Que dis-je ? Quelques remous ? Ce fut un tollé général. Des foules de curieux vinrent s'agglutiner devant la cathédrale, dans le beau soleil de l'après-midi. Les archivistes et les pamphlétaires qui somnolaient dans les sièges réservés au public détalèrent vers leurs journaux pour annoncer la nouvelle. Même les confesseurs et les prêcheurs qui vagabondaient dans les rues à la recherche de bonnes gens à abasourdir de leurs sermons acrimonieux contre l'hérésie vinrent se mêler aux badauds sur la place de la cathédrale.

— Vous ne pouvez pas décider de suspendre un procès inquisitorial de cette manière ! fulmina Menderef. D'une bourrade, je l'écartai de mon chemin et m'en allai à grands pas le long de la travée centrale, en direction de la grande porte de la cathédrale. Bequin et Fischig me suivaient et Aémos trottnait pour ne pas se laisser distancer.

— Quand tu dis « ici », que veux-tu dire exactement ? demandai-je à Fischig en me débarrassant de ma pelisse garnie de fourrure que je jetai sur un banc avec la chaîne à laquelle était suspendu l'insigne de ma fonction.

— Miquol, répondit-il. C'est une île sur le cercle polaire nord. À deux heures d'ici à peu près.

— Eisenhower ! Eisenhower ! brailla Menderef derrière moi, au milieu d'un brouhaha de voix inquiètes qui s'élevaient autour de lui.

— Tu es certain que c'est lui ?

— J'ai examiné les découvertes de Fischig, me dit Bequin d'un ton sans réplique. C'est bien Thuring. Je parierais ma fortune là-dessus.

Nous étions parvenus à l'extrémité de la nef et nous nous apprêtions à franchir la grande arche de l'entrée pour sortir dans le jour ensoleillé. Une main m'agrippa la manche.

Je me retournai. C'était Rossi.

— Que fais-tu, Grégor ? Il s'agit d'une œuvre sainte et tu l'abandonnes ?

— Je n'abandonne rien du tout, Poul. Tu ne m'as pas entendu ? J'ai

suspendu l'audience. Tout ce procès tourne autour de petits récidivistes pathétiques et de leurs pratiques impies. Je suis sur la piste d'un véritable hérétique.

— Vraiment ?

— Viens avec nous si tu ne me crois pas.

— Très bien.

Tandis que je passai la grande porte d'un pas résolu, Rossi se retourna et intercepta Menderef et Koth. Il fit taire leurs objections à grands cris. « Je vais avec lui », l'entendis-je leur dire. « J'ai confiance en son jugement. S'il a eu tort d'interrompre la procédure, je pourrai en témoigner lorsque je reviendrai. »

Dehors, la journée était lumineuse. Les badauds attroupés nous observèrent d'un regard éberlué, abritant leurs yeux de leurs mains en visière pour se protéger de l'éclat du soleil là où la place n'était pas ombragée par les arbres chargés de fleurs qui y étaient plantés.

— Médéa ? demandai-je à Fischig.

— Je l'ai prévenue. Je me suis permis. J'espère que j'ai bien fait.

— Elle sait ?

Fischig jeta un coup d'œil à Bequin et à Aémos.

— Oui. Je n'ai pas pu le lui cacher.

Presque comme si elle attendait ce signal, la voix de Médéa grésilla sur mon vox-link.

— Égide en descente sur l'armure des dieux, à deux, annonça-t-elle d'une voix dure à l'intonation amère.

— Bon sang ! m'exclamai-je. Faites évacuer la place !

Fischig et Bequin se précipitèrent dans la foule.

— Dégagez la place ! hurla Bequin. Allez ! Circulez ! Circulez immédiatement ! rugit Fischig. Personne ne broncha.

Fischig dégaina son pistolet et tira en l'air. Les curieux se mirent à hurler et refluèrent, se précipitant en courant dans les rues adjacentes.

Juste à temps.

Les quatre cent cinquante tonnes de mon chasseur virèrent au-dessus de la toiture de la bibliothèque municipale d'Eriale et descendirent lentement, toutes tuyères d'atterrissage hurlantes, pour se poser sur le parvis de la cathédrale. Le souffle des réacteurs dépouilla les arbres de leurs fleurs et emplit l'air d'une tempête de pétales comme un blizzard de confettis.

Je sentis le sol trépider sous mes pieds lorsque le chasseur se posa lourdement. Les dalles de pierre se fendillèrent sous les patins d'acier des trains d'atterrissage. Les vitrages des fenêtres de certains des bâtiments qui entouraient la place explosèrent. Les arbres furent furieusement secoués par la bourrasque des réacteurs. La rampe d'accès située sous le nez du chasseur s'ouvrit avec un grincement.

Je me précipitai sur la rampe, ne m'arrêtant que pour faire signe à

Rossi de nous suivre. Il marchait plus lentement que nous, en s'appuyant sur sa canne. Fischig attendit en bas de la rampe, l'air sévère, pour faire embarquer les membres de ma suite qui avaient été postés au voisinage de la cathédrale. Il y avait Kara Swole, qui surveillait la foule depuis un caffèinéion en face de la bibliothèque. Puis Duclane Haar avec son fusil laser de sniper, qui couvrait les entrées et les sorties de la cathédrale depuis le toit de l'énorme bâtisse de la recette des impôts de l'Administratum. Bex Begundi, déguisé en pauvre mutant qui faisait semblant de mendier sous le porche de la chapelle de Saint Becwal, avec ses pistolets dissimulés sous son bol à aumônes.

Fischig les rappela tous et monta dans l'appareil en courant, puis tira sur le levier de relevage de la rampe.

Le chasseur décolla presque immédiatement, dans un nuage de fleurs.

Je comptai rapidement mes hommes dans le sas d'entrée.

— Verveuk ! Qu'est-ce que vous faites là ?

— Comme me l'a ordonné lord Rorken, répondit-il, je vais où vous allez, seigneur.

Nous prîmes de l'altitude, montant jusqu'à la stratosphère pour entamer notre voyage vers le nord. Mes gens savaient ce qu'ils avaient à faire, mais je pris Kara Swole à part et lui ordonnai de s'assurer que Rossi et Verveuk seraient confortablement installés.

— L'inquisiteur Rossi a droit à tous les égards, mais ne laissez pas la moindre latitude à Verveuk. Empêchez-le de nous courir dans les pattes.

Kara Swole était une jeune femme très athlétique, une ancienne danseuse acrobate de Bonaventure qui m'avait assisté au cours de l'une de mes enquêtes, trois ans auparavant, et qui avait tellement apprécié l'expérience qu'elle avait postulé pour s'engager dans mon équipe. Elle était petite, souple, avec des cheveux roux coupés très court. Sa musculature la faisait presque paraître râblée, mais c'était la personne la plus agile et la plus vive que j'aie jamais vue et elle avait un véritable don pour l'espionnage et la surveillance. Elle était devenue un élément très apprécié dans mon équipe et m'avait dit plus d'une fois à quel point le travail que je lui donnais lui paraissait préférable à la vie qu'elle avait connue autrefois, sur les pistes des cirques de son monde natal.

Kara regarda Verveuk à la dérobée.

— Il m'a tout l'air d'un ninkère, murmura-t-elle. « Ninkère » était son injure favorite, un terme d'argot issu du jargon du cirque. Je n'avais jamais eu le temps de lui en demander la signification exacte.

— Je pense que vous avez bien raison, répliquai-je à voix basse.

Gardez l'œil sur lui... et faites ce qu'il faut pour que Rossi soit satisfait. Lorsque nous serons arrivés à destination, je compte sur vous et Haar pour veiller sur eux.

— Compris.

Je rassemblai Fischig, Bequin, Aémos, Haar et Begundi autour de la table à cartes pour leur donner mes instructions et je convoquai également Dahault, mon astropathe.

— Bien... comment l'avez-vous trouvé ?

Fischig sourit. Il paraissait très content de lui-même.

— C'est l'audit qui m'a permis de le débusquer. Du moins, il a permis de faire apparaître une série d'indices très appétissants qui m'ont incité à me pencher sur la question d'un peu plus près et je l'ai trouvé. Il a effectué des opérations dans trois des ports de l'océan du nord et dans la capitale également. Au début, j'ai eu de la peine à en croire mes yeux. Je veux dire, nous étions certains qu'il était mort. Mais c'est bien lui.

Parmi mes procédures habituelles, j'avais coutume de pratiquer un audit de routine et j'en avais demandé un dès l'instant où lord Rorken m'avait persuadé de diriger ce procès, quatre mois auparavant. Sous la direction de Fischig, une bonne partie de mon équipe opérationnelle – plus de trente spécialistes – avait immédiatement pris le chemin de Dürer pour mener cette expertise. Ces audits avaient deux objectifs. Premièrement, il fallait réviser et vérifier les affaires qui devaient être présentées au procès, de manière à s'assurer que nous n'allions pas perdre notre temps inutilement et que nous serions en possession de toutes les données requises. J'étais convaincu de l'excellence des préparatifs de lord Rorken, mais j'aime être sûr de moi lorsque j'instruis un procès. En outre, cette enquête était destinée à découvrir l'existence de possibles cas d'hérésie qui auraient pu être négligés lors de l'examen préliminaire. J'allais devoir consacrer une part non négligeable de mon temps et de mes ressources à l'assainissement de Dürer et je voulais être certain que les choses seraient faites à fond. S'il subsistait des foyers de récidivisme sur ce monde, j'avais bien l'intention d'en extirper les racines du même coup.

Fischig et son équipe d'enquêteurs avaient littéralement passé les archives planétaires au peigne fin et ils avaient vérifié toutes les anomalies, même les plus mineures, en les recoupant avec mes propres bases de données. Il s'avéra que la préparation de Rorken était vraiment excellente car ils ne trouvèrent que très peu de choses.

À l'exception de Fayde Thuring. Fischig avait tout d'abord découvert quelques transactions financières hors-monde qui se distinguaient des autres parce qu'elles se rattachaient à des comptes commerciaux de Thracian Primaris qui avaient été liés à Fayde Thuring vingt ans auparavant. Fischig avait remonté la piste à grand-

peine, à travers une jungle d'archives d'expédition et de listings d'hébergement et il était tombé par pure chance sur un enregistrement provenant du système pix de surveillance d'une compagnie marchande. L'homme dont l'image avait été électroniquement capturée par le drone pix ressemblait à Fayde Thuring d'une façon stupéfiante.

— Pour autant que nous puissions le savoir, continua Fischig, Thuring est sur Dürer depuis à peu près un an. Il est arrivé à bord d'un transporteur indépendant, l'été dernier, et il s'est installé à Haynstown avec un visa commercial valable dix-huit mois. Il se fait appeler Illiam Vowis et prétend être un négociant en technologie aéronautique. Il ne manque ni d'argent ni de relations. Pour l'essentiel, son affaire paraît légale ; il semblerait qu'il ait acheté des quantités de pièces mécaniques et de machines-outils et il a embauché un bon nombre de techno-adeptes locaux. De l'extérieur, on dirait qu'il est en train de monter une entreprise de réparation et d'entretien. Mais quant à savoir ce qu'il fait réellement, les choses ne sont pas claires.

— A-t-il acheté ou loué des entrepôts ou des chantiers ? demanda Begundi.

— Non. C'est l'un des trucs qui ne collent pas.

Fischig leva les yeux vers moi.

— Il n'arrête pas de se déplacer. Très difficile à suivre. Mais il y a quatre jours, j'ai reçu un message fiable selon lequel il se trouvait à Finyard, un port de la côte nord. J'ai envoyé Nayl jeter un coup d'œil.

Harlon Nayl, un ancien chasseur de primes, faisait partie de mes équipes depuis fort longtemps et c'était l'un de mes meilleurs hommes.

— Qu'a-t-il trouvé ?

— Il est arrivé trop tard pour attraper Thuring. Il était déjà reparti. Mais il s'est introduit dans sa suite, à l'hôtel, avant que le service d'étage n'ait tout nettoyé et il a récolté suffisamment de cheveux et d'échantillons de tissus pour une analyse génétique comparée avec les spécimens que nous avons dans nos archives. Absolument identique. Illiam Vowis est bien Fayde Thuring.

— Et tu dis qu'il est maintenant sur cette île polaire ?

Fischig hocha la tête.

— Nayl a suivi la trace de Thuring et il a découvert qu'il s'était embarqué pour Miquol. Il y avait une station d'écoute FDP autrefois, mais elle est inhabitée à présent. Nous ne savons pas ce qu'il fabrique là-bas, ni même s'il y est déjà allé. Nayl devrait être sur l'île. Il n'a pas fait de rapport, mais la magnétosphère est terriblement perturbée au voisinage du pôle, ce qui veut dire que les comms sont inopérantes. Enfin, au moins à longue portée.

— Tu as fait un excellent travail, mon vieil ami, dis-je à Fischig.

Il sourit, très content de lui. Godwyn Fischig, l'un de mes véritables

vétérans, avait autrefois été castigateur dans l'Arbites d'Hubris où il avait largement démontré ses talents. Cela faisait quinze décennies qu'il servait à mes côtés, aussi longtemps qu'Alizebeth Bequin. Seul Aémos était avec moi depuis plus longtemps. Ces trois-là étaient mon roc, mon soubassement, la pierre angulaire de toute mon organisation. Ils étaient également mes amis. Aémos nous apportait sa sagesse et son savoir d'une étendue inimaginable. Bequin était une intouchable et dirigeait le Discollegium, une académie qui formait des personnes possédant les mêmes qualités qu'elle. Ils constituaient mon arme majeure, une troupe d'individus dotés d'une présence psychiquement négative, capables de faire échec aux pouvoirs des psykers les plus puissants. Bequin était également mon gouvernail et mon soutien affectif. Je me confiais à elle, bien plus qu'à n'importe qui d'autre et c'était vers elle que je me tournais lorsque j'avais besoin de réconfort, dans mes moments de doute ou de difficulté.

Fischig était ma conscience. C'était un homme imposant, grisonnant, dont le visage s'était un peu empâté au fil du temps. Son crâne était à présent couvert d'un fin duvet gris qui avait remplacé sa chevelure blonde d'autrefois. La cicatrice qui lui barrait sa joue, sous son œil laiteux, était devenue rose et polie. Fischig était un redoutable guerrier qui avait traversé à mes côtés quelques-uns de mes plus durs moments. Aucun de mes compagnons n'était plus résolu ni plus pur d'esprit que lui... il en était presque puritain, pour ainsi dire. Le bien et le mal, la loi et le Chaos, l'humanité et le warp... tout était simple à ses yeux, tout noir ou tout blanc. J'admirais cette capacité. Le temps, l'expérience et les vicissitudes avaient fini par jeter une ombre sur mes convictions. Je me fiais à Fischig comme à une boussole morale.

Il paraissait heureux de tenir ce rôle. Je pense que c'est l'une des raisons pour lesquelles il était avec moi depuis si longtemps. Il aurait pu devenir commissaire divisionnaire dans l'Arbites, préfet ou peut-être même gouverneur d'une planète. Mais il préférait être la conscience de l'un des inquisiteurs les plus éminents du sous-secteur ; c'était une mission qui le satisfaisait pleinement.

Il m'arrivait de me demander si Fischig regrettait que je n'aie jamais cherché à m'élever dans les rangs de l'Inquisition. Je suppose que, étant donné mes états de service et ma réputation, j'aurais pu devenir maître d'un ordo ou au moins être en bonne place pour le devenir. Lord Rorken, qui était peu à peu devenu pour moi une sorte de mentor, m'avait souvent dit à quel point il était désappointé que je n'aie saisi aucune des chances qu'il m'avait offertes de devenir son héritier désigné. Il avait passé un certain temps à me préparer à devenir son successeur et à prendre le contrôle de l'Ordo Xenos du sous-secteur Helican, mais je n'ai jamais eu envie de ce genre d'existence. J'étais heureux sur le terrain, pas derrière un bureau.

De tous les membres de mon équipe, c'est Fischig qui en aurait le plus bénéficié si j'avais suivi cette trajectoire. Je l'imaginai parfaitement en commandant en chef de la Garde inquisitoriale Helican. Mais il n'avait jamais exprimé le moindre chagrin à ce propos. Comme moi, il aimait par-dessus tout les défis du travail sur le terrain.

Nous avons formé une excellente équipe, pendant de très longues années. Je ne l'oublierai jamais et, en dépit de ce que le destin devait nous apporter, je remercierai toujours l'Empereur-Dieu de l'humanité d'avoir eu l'honneur de travailler aussi longtemps aux côtés d'un homme tel que lui.

— Aémos, dis-je, peut-être pourrais-tu étudier les données de Fischig et voir si tu peux en déduire quelques éléments supplémentaires. Je suis très intéressé par cette île. Secoue-moi un peu ces cartes, ces données et ces archives et dis-moi si tu trouves quelque chose.

— Bien sûr, Grégor, répondit Aémos.

Sa voix était fluette et étouffée et il était encore plus courbé et ratatiné qu'il ne l'avait jamais été, mais il était toujours aussi féru de savoir et je pense que la connaissance le sustentait de la même manière que la nourriture, la richesse, le devoir ou même l'amour animent d'autres hommes et les soutiennent bien après leur prime jeunesse.

— Fischig t'aidera, lui dis-je. Et peut-être aussi l'inquisiteur Rossi. Je veux un plan opérationnel dans... je jetai un coup d'œil à mon chronomètre... soixante minutes. J'ai besoin de savoir tout ce qu'il est possible de savoir ou tout ce qui est pertinent avant notre atterrissage. Et je veux un plan simple et concret à mettre en œuvre lorsque nous serons là-bas. Alizebeth ?

— Grégor ?

— Contacte autant de nos spécialistes présents sur Dürer que tu le pourras et ordonne-leur de nous rejoindre aussi vite que possible. Particulièrement les membres du Discollegium. Peu importe combien de temps ça prendra ou combien ça nous coûtera. Je veux être sûr d'avoir des renforts solides.

Elle hocha la tête avec grâce. C'était une brillante meneuse d'hommes. Elle était aussi belle et réservée que le jour où je l'avais rencontrée, un siècle et demi auparavant. Elle représentait assurément un spectaculaire exemple de ce que la science impériale est capable de faire pour enrayer les effets du vieillissement. Seules quelques imperceptibles rides au coin de ses yeux et autour de sa bouche pouvaient trahir le fait qu'elle n'était plus une superbe femme à l'approche de la quarantaine. Ces derniers temps, elle avait décidé de

souligner sa démarche d'une manière assez royale en utilisant une canne d'ébène qui lui montait à hauteur d'épaule. Elle prétendait qu'elle commençait à ressentir l'usure de son squelette, mais pour ma part je pense qu'il s'agissait plus d'une affectation destinée à renforcer son image de matriarche de très haut rang.

C'était uniquement en la regardant dans les yeux que je pouvais percevoir la distanciation de l'âge. Elle avait eu une vie très rude, au cours de laquelle elle avait assisté à un grand nombre d'événements terribles. Il y avait une sorte de douleur mélancolique dans les profondeurs de son regard, une tristesse insondable. Je savais qu'elle m'aimait et je l'aimais en retour, d'un amour plus fort que tout ce que j'avais éprouvé pour tous les êtres que j'ai connus. Mais nous avions mis cela de côté bien longtemps auparavant, d'un commun accord. J'étais un psyker, elle une intouchable. Quelle que soit l'immensité de la tristesse que nous ressentions tous les deux à l'idée de cet amour impossible, nous savions quels tourments nous aurait causé le fait d'être ensemble.

— Dahault...

— Monsieur ? répondit vivement mon astropathe. Cela faisait une vingtaine d'années qu'il travaillait pour moi. C'était de loin la plus longue période qu'un astropathe ait passée à mon service. Ils s'épuisent tellement rapidement, selon mon expérience. Dahault était un homme énergique, solidement charpenté, avec une spectaculaire moustache cirée qu'il entretenait, je pense, en compensation du fait qu'il devait se raser la tête. C'était un homme capable, puissant, qui s'était très bien adapté à mon rythme de travail. Cela faisait quelques années à peine qu'il commençait à montrer des signes de fatigue psychique : la peau blafarde, le visage tiré, l'air traqué, l'aphasie. J'espérais vivement pouvoir faire le nécessaire pour le mettre à la retraite et lui verser une pension avant que sa carrière n'ait entièrement consumé son esprit.

— Sondez notre objectif, lui dis-je. Fischig dit que la magnétosphère brouille le trafic vox, mais Thuring utilise peut-être des astropathes. Voyez ce que vous pouvez capter.

Il acquiesça de la tête et s'en alla aussitôt vers sa minuscule cabine isolée, sous le pont principal du vaisseau, pour connecter ses implants crâniens au réseau d'astro-communication.

Je me tournai enfin vers Bex Begundi et Duclane Haar. Haar était un ancien tireur d'élite du 50^e de Fusiliers gudrunites, un régiment avec lequel j'avais des liens très anciens. Il était de taille moyenne, vêtu d'une combinaison mate antiréfléchissante et avait suspendu autour de son cou, au bout d'un cordon, l'insigne qu'il portait autrefois à son béret militaire. Il avait été dispensé de service et déclaré invalide après avoir perdu une jambe au combat, sur Wichard.

Mais c'était un excellent tireur, aussi infailible avec son laser de sniper que Duj Husmaan l'avait été jadis, lui qui nous avait quittés d'une manière dont j'étais encore terriblement affligé.

Haar était rasé de près et sa chevelure brune était aussi bien coupée qu'au temps de sa carrière dans l'armée. Accroché sur le côté du crâne, il portait un système optique de visée qui formait une boucle autour de son oreille, avec un bras de visée articulé qu'il pouvait abaisser devant son œil droit au moment de tirer. Il préférait ce système à toute autre lunette conventionnelle montée sur son arme et, avec son score de réussites, je n'avais pas la moindre raison de discuter ce choix.

Bex Begundi était une fripouille, dans toute l'acception du terme. Le vieux Commodus Voke l'aurait traité de desperado. C'était un hors-la-loi, un arnaqueur, un escroc, un voyou, né dans les bidonvilles de Sameter, un monde pour lequel je n'avais guère d'affection du fait que j'y avais laissé l'une de mes mains. Bex était l'une des recrues d'Harlon Nayl... c'était peut-être l'un de ses anciens gibiers auquel il avait donné le choix entre la vie et la mort. Il avait intégré mes équipes six ans auparavant et il était effroyablement effronté et prodigieusement habile au pistolet.

Grand, n'ayant pas dépassé les trente-cinq ans, il n'était pas réellement beau, mais exsudait littéralement un charme dévastateur. Il avait les cheveux noirs et arborait un petit bouc d'un noir de jais qui mettait en valeur son sourire insolent. Il avait de hautes pommettes et sa peau teinte en blanc cadavérique, à la mode des gangs de ses bidonvilles natals, contrastait avec les grandes traces de khôl noir qu'il dessinait sous ses yeux brillant d'une dangereuse lumière. Il arborait une veste de cuir renforcée, brodée de fils de soie aux riches couleurs et agrémentée de ridicules revers pailletés. Mais il n'y avait absolument rien de comique dans la paire de pistolets automatiques Hecuter qu'il portait sous les bras, dans un holster fabriqué sur mesure qui lui permettait de dégainer en un éclair.

— Ne vous y trompez pas. Le combat sera dur à l'arrivée, leur dis-je.

— On va s'marrer ! s'exclama Begundi avec un sourire gourmand.

— Indiquez-moi juste la cible, monsieur, répondit Haar.

Je hochai la tête, content de leur état d'esprit.

— Et pas de cabotinage, c'est bien compris ? On n'est pas là pour faire un numéro de cirque.

Begundi prit l'air peiné.

— Comme si j'en f'sais ! se plaignit-il.

— En fait, je pensais surtout à vous, Haar, répliquai-je.

Haar rougit. Il s'était révélé extrêmement... pressé. Il avait l'instinct du tueur.

— Vous pouvez me faire confiance, monsieur, répondit-il.

— C'est important. Je sais que c'est toujours important, mais là c'est... personnel. Je ne veux pas qu'on se loupe.

— On est après le gars qu'a descendu le paternel de Dee, pas vrai ? demanda Begundi.

Dee. C'est comme ça qu'ils appelaient Médéa Betancore, ma pilote.

— Oui, exactement. Alors, pour elle, soyez vigilants.

Je montai au poste de pilotage. Le panorama des nuages de haute altitude défilait à toute allure autour de nous. Médéa volait comme un démon.

Elle avait juste dépassé les soixante-quinze ans, elle était encore toute jeune. C'était une femme magnifique, fantasque, brillante, séduisante ; elle avait hérité des talents de pilote de son défunt père, tout autant que de sa peau sombre et de son remarquable physique.

Elle portait le blouson d'aviateur rouge cerise de Midas.

— Il faut que tu restes concentrée, Médéa, lui dis-je.

— Je le serai, rétorqua-t-elle sans quitter les écrans de contrôle des yeux.

— Je suis sérieux. C'est un boulot comme un autre.

— Je sais. Je vais très bien.

— Si tu préfères te désister, je peux arranger ça.

— Me désister ? Elle cracha ces mots avec violence et me jeta un regard dur. Ses grands yeux bruns brillaient de larmes. Nous parlons de l'assassin de mon père, là ! J'ai attendu cet instant toute ma vie ! Littéralement ! Je n'ai aucune envie de me désister, patron !

Elle n'avait jamais connu son père. Fayde Thuring avait assassiné Midas Betancore un mois avant sa naissance.

— Parfait. Je veux que tu sois avec nous. Je serais heureux que tu sois avec nous. Mais les sentiments personnels ne doivent pas nous obscurcir l'esprit. Je ne le permettrai pas.

— Ce ne sera pas le cas.

— Je suis heureux de l'entendre.

Il y eut un long silence. Je me préparai à sortir.

— Grégor ? dit-elle doucement.

— Oui, Médéa ?

— Tue ce salopard. S'il te plaît.

Revenu dans ma cabine, je me préparai. J'abandonnai les robes confortables que j'avais portées en ma qualité de seigneur examinateur en chef au profit d'une combinaison pare-balles, de bottes à renforts d'acier qui me montaient au genou, d'une veste de cuir et d'une parka doublée et renforcée d'épaulières blindées. J'épinglai mes insignes sur ma poitrine et ma rosette inquisitoriale à mon col, au niveau de la gorge.

Je sortis ensuite mes trois armes favorites de mon coffre : un bolter

de gros calibre, le sceptre runique que le magos Bure, de l'Adeptus Mechanicus, avait fabriqué pour moi et l'épée énergétique courbe, gravée de pentagrammes, que j'avais fait forger selon mes spécifications avec la moitié brisée de Barbarisator, l'épée de guerre carthéenne.

Je bénis chacune de mes armes.

J'eus une pensée pour Midas Betancore, mon ami mort depuis près d'un siècle. Barbarisator ronronna dans ma main.



Miquol.
Dürer, station d'écoute FDP 272.
Retournement de situation.

MIQUOL ÉTAIT UNE vaste plaque volcanique qui émergeait des eaux noires de l'océan polaire. L'île faisait seize kilomètres de long et neuf de large. Vue du ciel, elle avait l'air sinistre et désolée, dépourvue de toute vie. Elle était bordée de falaises à pic, hautes de cent mètres, mais tout l'intérieur de l'île était un plateau désert et déchiqueté, semé de rochers escarpés et de débris pierreux.

— Des signes de vie ? demandai-je.

Médéa fit un signe de dénégation. Nous n'avions capté aucun signal, mais à voir les écrans brouillés et leurs curseurs tressautant, il était évident que nos instruments étaient complètement perturbés par le champ magnétique.

— Je me pose au sommet ? demanda-t-elle.

— Je ne suis pas sûr, répondis-je. Fais d'abord un nouveau passage en contournant l'île par le sud.

Nous virâmes sur l'aile. Le plafond nuageux était bas et la silhouette lugubre de l'île était voilée de bancs de brouillard givrant. Fischig vint nous rejoindre dans le cockpit.

— Tu disais qu'il y avait une ancienne station, ici ? lui demandai-je.

Il acquiesça de la tête.

— Une station d'écoute, mise en place par les Forces de Défense Planétaires dans les années qui ont suivi la libération de cette planète. Ça fait une vingtaine d'années qu'elle n'est plus utilisée. Elle se trouve dans l'intérieur des terres. J'ai un repère cartographique.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? intervint Médéa en nous montrant un endroit en bas des falaises du sud. Loin au-dessous de nous, nous discernâmes la silhouette d'une jetée en ruine, des aires d'atterrissage et des hangars en préfabriqué, blottis au pied de la falaise. Nous aperçûmes également une sorte de voie verticale, avec des pylônes rouillés, qui escaladait la paroi rocheuse depuis l'arrière de l'un des plus gros hangars.

— C'est le terminal d'atterrissage, expliqua Fischig. Il desservait cette île au temps où il y avait encore des troupes des FDP stationnées

ici.

— Je vois un appareil en bas, dis-je. Assez gros, me semble-t-il. Je lançai un coup d'œil à Médéa. Pose-toi là. Sur la plate-forme à côté des hangars. Le chasseur sera à l'abri des regards derrière la falaise.

Il faisait un froid mordant et l'air était lourd d'humidité à cause du brouillard et des embruns. Aémos et Dahault restèrent en compagnie de Médéa à bord du chasseur et je m'aventurai à l'extérieur avec les autres membres de l'équipe. Sur la rampe, je me retournai vers Verveuk.

— Vous restez à bord également, Bastian. Il eut l'air consterné. Encore ce fichu regard de chien dévoué. J'aimerais être sûr d'avoir quelqu'un de confiance pour veiller sur le chasseur, lui dis-je d'une voix onctueuse, en mentant comme un arracheur de dents.

Son expression changea aussitôt pour être remplacée par un air de fierté et de suffisance.

— Mais bien sûr, seigneur !

Nous traversâmes la plate-forme à l'abri de la haute falaise et nous dirigeâmes vers les hangars. C'étaient de vieux blocs préfabriqués modulaires de type impérial qui avaient été amenés ici pour être accrochés les uns aux autres. Le passage du temps et les rigueurs du climat les avaient beaucoup endommagés. Les fenêtres étaient occultées par des planches et les parois de fibres de verre avaient été rapiécées aux endroits où elles avaient pourri. La plus grande partie des peintures et des vernis avaient disparu sous les actions conjuguées de la pluie et des embruns, mais il était encore possible de discerner les contours presque effacés de l'emblème des FDP de Dürer.

Haar et Fischig marchaient en tête. Haar tenait son fusil laser à hauteur d'épaule, bras de visée baissé devant l'œil droit, et il cherchait des cibles tout en avançant. Fischig tenait lui aussi un fusil laser. Sur son épaule gauche, il avait fixé un harnais supportant un module de détection de mouvement et celui-ci cliquetait et ronronnait, en quadrillant avec vigilance son environnement immédiat. J'étais sur leurs talons avec Rossi et Alizebeth ; Kara et Begundi fermaient la marche.

Fischig pointa le doigt sur la voie verticale que nous avions aperçue depuis les airs.

— On dirait un téléphérique ou un funiculaire. Ça monte jusqu'au sommet de la falaise.

— Il fonctionne ? interrogea Rossi.

— J'en doute, monsieur, répondit Fischig. Il semble très ancien et il n'a pas l'air entretenu. Je n'aime pas beaucoup l'allure de ces câbles.

Les câbles de traction principaux étaient d'énormes filins métalliques, mais ils oscillaient mollement dans le vent, entre les

pylônes, et paraissaient un peu effilochés.

— Il y a tout de même des escaliers, ajouta Fischig. Ils montent jusqu'au sommet, le long du téléphérique.

Nous allâmes vers l'embarcadère. Celui-ci était aussi détérioré que le reste. Des chaînes rouillées résonnaient avec un bruit métallique en battant dans les vagues. Le vaisseau qui était amarré là était un ekranoplane moderne d'une vingtaine de mètres de long, d'un gris lustré, un bâtiment fait pour la haute mer. Les emblèmes peints sur la coque nous permirent de savoir qu'il s'agissait d'un vaisseau de location enregistré à Finyard, probablement celui que Thuring avait loué pour venir jusque-là.

Il n'y avait aucun signe de l'équipage et les sas d'accès étaient verrouillés. Il ne semblait même pas y avoir le moindre système en veille.

— Vous voulez que je force l'entrée ? s'enquit Kara.

— Peut-être...

Je fus interrompu par un cri. Haar se tenait devant l'entrée du bâtiment le plus proche, un hangar d'amarrage monté sur pilotis, au-dessus de l'eau. Il me fit signe et je le rejoignis. Dans le demi-jour, je vis quatre corps affalés sur le caillebotis du puisard. Fischig s'agenouilla auprès d'eux.

— Des marins du coin. Leurs papiers sont encore dans leurs poches. Enregistrés à Finyard.

— Morts depuis combien de temps ?

Fischig haussa les épaules.

— Peut-être une journée ? D'une seule balle dans la nuque chacun.

— L'équipage du navire.

Il se releva.

— Pour moi, ça se tient.

— Pourquoi n'ont-ils pas jeté les corps en mer ? se demanda Haar.

— Parce qu'il faut des spécialistes pour faire naviguer un ekranoplane et qu'ils avaient besoin d'un équipage en vie pour arriver jusqu'ici, suggérai-je.

— Mais s'ils les ont tués une fois arrivés... commença Haar.

J'avais compris bien avant lui.

— C'est qu'ils n'ont pas prévu de quitter l'île. En tout cas, pas comme ils sont venus.

Je demandai à Kara Swole de fracturer le sas d'entrée de l'ekranoplane. Nous ne trouvâmes rien d'intéressant à l'intérieur, à part quelques équipements et effets personnels appartenant à l'équipage assassiné. Les passagers avaient emporté tout le reste.

La seule chose que nous pûmes apprendre, c'était que Thuring était probablement accompagné d'une vingtaine d'hommes, étant donné la

capacité de l'écranoplane et le nombre de gilets de sauvetage.

— Ils sont partis vers l'intérieur de l'île et c'est là que nous allons, décidai-je.

— Est-ce que je demande à Dee de mettre le chasseur en route ? demanda Begundi.

— Non, répliquai-je. Nous irons à pied. Je veux m'approcher aussi près que possible de Thuring avant qu'il ne nous repère. Nous pourrions toujours appeler le chasseur en cas de besoin.

— Médéa ne va pas être contente, Grégor, déclara Bequin.

Comme si je ne m'en doutais pas.

J'étais convaincu que Médéa avait droit à toutes les chances de venger son père. La vengeance n'est peut-être pas une motivation appropriée pour un inquisiteur mais, à mon avis, elle est parfaitement valable dans le cas d'une pilote de combat impétueuse et passionnée.

Néanmoins, cette passion pouvait représenter un danger. Je voulais m'emparer de Thuring sans faire de vagues, dans les règles, et l'idée de voir Médéa piquer une colère noire ne me souriait guère.

Cependant, Bequin avait raison. Médéa ne fut pas contente du tout.

— Je viens !

— Non.

— Je viens avec vous !

— Non ! Je l'attrapai par le bras et la forçai à me regarder dans les yeux. Tu ne viens pas. Pas tout de suite.

— Grégor ! hurla-t-elle.

— Écoute ! Essaie d'envisager cela de façon logi...

— Logique ? Ce bâtard a tué mon père et...

— Écoute ! Je ne veux pas que le chasseur nous fasse repérer trop tôt. Ça signifie qu'il faut le laisser ici. Mais je veux que le chasseur puisse réagir dès que je le demanderai et ça veut dire qu'il faut que tu restes de garde ici ! Médéa, tu es la seule à pouvoir le piloter !

Elle s'arracha à ma prise et se détourna, plongeant son regard dans la houle de l'océan.

— Médéa ?

— O.K. Mais je veux être là quand...

— Tu seras là. Je te le promets.

— Tu le jures ?

— Je le jure.

Lentement, elle se retourna vers moi. Ses yeux luisaient encore de chagrin.

— Jure-le sur tes secrets, dit-elle.

— Pardon ?

— Jure à notre manière. Jure sur tes secrets les plus chers.

Je compris alors ce qu'elle voulait dire. Elle parlait d'une coutume

typiquement glavienne. Les gens de cette planète considèrent que l'on n'est véritablement lié par un serment que si l'on s'engage sur ses secrets les plus personnels et les plus confidentiels. Je suppose que, dans l'ancien temps, cela signifiait qu'un pilote glavien promettait de livrer de précieuses découvertes techniques ou des paramètres de navigation confidentiels à l'un de ses concurrents, en gage de bonne foi et d'honneur. Midas m'avait obligé à faire un serment semblable, il y avait bien des années. Il m'avait obligé à promettre de prendre un congé de trois mois au cours d'une période où je travaillais trop dur. Je n'avais pu le faire, à cause d'une affaire quelconque, et j'avais dû lui confesser que j'étais fou amoureux d'Alizebeth et que je désirais de toute mon âme être son compagnon.

En ce temps-là, c'était mon plus noir secret. Comme les choses peuvent changer.

— Je le jure sur mes secrets, lui répondis-je.

— Sur ton secret le plus cher.

— Sur mon secret le plus cher.

Elle cracha sur le sol, lécha rapidement la paume de sa main et me la tendit. J'effectuai les mêmes gestes et serrai sa main dans la mienne.

Nous la laissâmes au chasseur en compagnie d'Aémos, de Dahault et de Verveuk et nous prîmes la direction des escaliers de la falaise.

Le temps d'arriver au sommet, il pleuvait à verse et les dernières marches étaient devenues dangereusement glissantes. Un vent chargé de sel soufflait en bourrasques depuis l'océan et souffletait nos manteaux et nos vêtements.

J'étais inquiet à cause de Poul Rossi. Il n'en avait pas l'air, mais il était plus vieux que moi de plus d'un siècle et l'ascension l'avait laissé pâle et essoufflé. Il s'appuyait plus lourdement sur sa canne qu'à notre atterrissage.

— Je vais bien, me dit-il. Ne te tracasse pas.

— Tu es sûr, Poul ?

Il sourit.

— J'ai passé trop de temps dans les cours de justice et les conseils privés ces dernières années, Grégor. Ceci est presque une aventure. J'avais oublié à quel point j'aimais ça.

Rossi leva sa canne et fit une passe d'arme devant lui comme avec un sabre.

— Et si on y allait ?

Nous avançâmes vers l'intérieur de l'île. Fischig avait paramétré son auspex sur les coordonnées de l'ancienne base FDP et nous prîmes cette direction pour commencer.

Le ciel était du blanc laiteux, lumineux et embrumé d'un écran qui

aurait implosé. Des bancs de brouillard s'accrochaient aux roches comme des murs de fumée. La pluie tombait sans discontinuer. Le paysage était une alternance de promontoires déchiquetés qui pointaient vers le ciel et de vallons ombreux aux rebords escarpés et au fond tapissé d'éboulis. Nous étions environnés de blocs de roche, certains de la taille d'un crâne, d'autres aussi énormes que des chars super-lourds. Cette roche était noire, presque aussi sombre que de l'antracite et, par endroits, elle avait éclaté en avalanches de fragments de verre volcanique. C'était un endroit grisâtre, inhospitalier. Un monde monochrome.

Après deux heures de marche, nous dépassâmes une tour aux poutrelles métalliques rongées de rouille, couronnée de pétales en alliage léger qui s'étaient affaissés ; une ancienne antenne de communications. L'un des récepteurs périphériques de la station d'écoute.

— Nous approchons, déclara Fischig en consultant son auspex. La base FDP est derrière la prochaine colline.

Peu de temps après la libération de la planète, la station d'écoute FDP 272 de Dürer avait été implantée là par les Forces de Défense Planétaires nouvellement formées et elle constituait l'un des éléments d'un vaste réseau de protection global. Grâce à elle et à trois cents autres stations identiques, les FDP de Dürer avaient pu surveiller les abords de la planète vingt-quatre heures sur vingt-quatre et suivre de près tous les mouvements du trafic orbital, le trafic dans les couloirs de circulation commerciaux et même l'activité spatiale générale du warp. La planète bénéficiait ainsi d'un système d'alerte précoce qui lui permettait de récolter une quantité de renseignements tactiques vitaux pour cette région du sous-secteur en général. Sur la période des vingt années qui avaient suivi l'annexion de ce territoire, ce réseau avait lentement été abandonné au profit d'un chapelet de balises-sondes postées en orbite élevée et d'un sous-réseau de senseurs-relais asservis répartis dans tout le système de Dürer.

Considérant que la station avait définitivement perdu toute utilité, les FDP avaient fini par l'évacuer, quelque trente années avant notre arrivée avec, sans le moindre doute, un immense sentiment de soulagement à l'idée que plus personne ne serait contraint d'endurer de longues périodes de service obligatoire sur ce rocher sauvage et rébarbatif.

La station se trouvait sur la berge d'un lac polaire oblong, bordé au nord par le rempart déchiqueté d'une chaîne de montagnes jeunes. Elle était exposée à la morsure de vents glaciaux dont la température descendait bien en dessous de zéro. Le lac était un miroir d'eau étale, noire et huileuse, voilé d'une brume légère et sa surface vitreuse se

ridait quelquefois sous l'effet d'une bourrasque de vent.

Sur la rive se dressaient dix-huit longues casernes rangées en plan quadrillé autour d'un groupe de bâtisses. Il y avait un bâtiment en forme de tambour qui abritait le générateur, un immense hangar, suffisamment grand pour abriter plusieurs transports de troupes ou intercepteurs orbitaux, un groupe de petites réserves et d'ateliers, une modeste chapelle de l'Éclésiarchie, un poste de commande central entouré d'annexes disposées en étoile et enfin l'antenne parabolique principale, avec toute sa batterie de compartiments techniques.

Tout cela avait lentement succombé aux sauvages assauts du climat. Les modules et les bâtiments préfabriqués étaient érodés et délabrés, leurs fenêtres avaient été occultées avec des planches et les voies bitumées qui reliaient les maisons entre elles étaient jonchées de débris corrodés : vieux barils de carburant défoncés, carcasses de camions, amoncellements de panneaux de protection effrités. L'énorme antenne était encore tournée vers l'ouest, mais elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, la silhouette d'un hémisphère, dessinée par l'ossature de sa charpente et quelques entretoises qui se balançaient dans le vent. Dans le noir miroir du lac, son reflet ressemblait à celui d'une cage thoracique géante aux ossements blanchis. Mais à mes yeux, elle évoquait plus la carcasse d'un planétaire dont il ne subsisterait plus que les vestiges du soleil central, tourné pour l'éternité vers le dernier point qu'il avait éclairé.

En faisant de notre mieux pour rester à couvert, nous descendîmes vers la berge du lac glacé et traversâmes le petit espace dégagé qui nous séparait de la caserne la plus proche. À l'exception de Begundi, nous avions tous nos armes en main. L'auspex et le détecteur de mouvement de Fischig indiquaient des signes de vie dans le voisinage, mais pas à quelle distance exactement. À cause de ces maudites interférences magnétiques, nous étions en alerte, mais cela ne nous servait à rien.

Nous n'utilisions plus que la communication non verbale. Je fis signe à Haar d'avancer sur le côté gauche de la rue et à Fischig de prendre le côté droit. J'aurais aimé pouvoir déployer Kara également, mais elle suivait mes ordres à la lettre et restait aux côtés de Rossi, serrant fermement son fusil d'assaut dans ses mains gantées. Rossi, quant à lui, tenait un pistolet de facture exotique, une poivrière à canons multiples qu'il avait sortie des replis de ses robes sombres et doublées de fourrures qui battaient dans le vent.

Bequin marchait derrière moi, à distance suffisante pour que sa présence psychiquement négative n'interfère pas avec mon esprit. Pour cette expédition sur Miquol, elle avait abandonné sa robe d'apparat pour une combinaison matelassée et des bottes robustes et

s'était enveloppée d'une cape à capuchon en velours brodé vert sombre. Je remarquai qu'elle avait également laissé sa canne d'ébène à bord du chasseur. Elle tenait un micro-laser élancé, à long canon et à crosse incrustée de nacre, que je lui avais offert pour son cent cinquantième anniversaire. C'était un véritable bijou, une petite merveille fabriquée sur mesure par le technomage Nwel de Gehenna.

Ce pistolet lui allait bien : il était mince, élégant et d'une puissance foudroyante.

Devant nous, je vis Fischig faire un signe à Haar. Ce dernier mit un genou à terre et couvrit Fischig tandis que celui-ci traversait la rue en direction de la porte de derrière de la caserne la plus proche. J'envoyai Begundi en renfort. Il n'avait toujours pas tiré ses pistolets de son holster et s'élança en avant d'une foulée bondissante.

Lorsque Begundi arriva à sa hauteur, Fischig se glissa à l'intérieur de la longue bâtisse. Il y eut une pause, puis Begundi entra à son tour.

Nous attendîmes.

Begundi réapparut à la porte et nous appela d'un geste.

Cela nous fit du bien d'être un peu à l'abri de la pluie, même si l'intérieur sombre et puant la moisissure de la vieille baraque en préfabriqué n'était pas beaucoup plus agréable. Nous entrâmes. Haar et Kara se postèrent à la porte, avec Begundi qui couvrait l'avant du bâtiment.

Fischig avait trouvé quelque chose.

Ou plutôt quelqu'un.

C'était un vieil homme. Il était répugnant, ratatiné, infesté de poux et ravagé par la maladie. Il se recroquevillait dans un coin et poussait de petits gémissements pitoyables à chaque fois que le faisceau de la lampe de Fischig passait sur lui. Si je l'avais croisé dans les rues d'Eriale, je l'aurais pris pour un mendiant et je lui aurais à peine accordé un regard. Mais ici, c'était différent.

— Donne-moi cette lampe, dis-je.

Le vieil homme, qui paraissait plus animal qu'humain, eut un mouvement de recul lorsque la lumière blanche et crue de la lampe se posa sur lui. Il était couvert d'une épaisse couche de crasse, visiblement affamé et terrorisé. Pourtant, malgré sa saleté, ses robes étaient encore reconnaissables.

— Mon père ? Père hiérarque ?

Il poussa une plainte.

— Père, nous sommes des amis. Je dégrafai mon insigne et le lui montrai. Je suis l'inquisiteur Eisenhorn, de l'Ordo Xenos Helican. Nous sommes ici en mission officielle. N'ayez pas peur.

Il me regarda, clignant des paupières, puis il tendit lentement la main vers mon insigne. Je le laissai le prendre. Il le contempla un long

moment, les mains tremblantes, puis il se mit à pleurer.

Je fis signe à Fischig et aux autres de reculer et je m'accroupis près de lui.

— Comment vous appelez-vous ?

— D-Dronicus.

— Dronicus ?

— Pater Herschel Dronicus, hiérarque de la paroisse de Miquol, béni soit le saint Empereur-Dieu de l'Humanité.

— L'Empereur-Dieu nous protège tous, répondis-je. Pouvez-vous me dire comment il se fait que vous soyez là, mon père ?

— J'ai toujours été ici, répliqua-t-il. Les soldats sont peut-être partis, mais tant qu'il y aura une chapelle en ce lieu, il y aura une paroisse et tant qu'il y aura une paroisse, il faut qu'il y ait un prêtre.

Par le Trône d'Or, ce vieux bonhomme vivait ici depuis trente ans, dans la solitude, pour entretenir sa chapelle.

— Cet endroit n'a jamais été désacralisé ?

— Non, monsieur, et j'en suis heureux. Mes devoirs envers ma paroisse m'ont donné le temps de méditer.

— Plutôt de devenir fou à lier, marmonna Haar.

— Ça suffit ! lançai-je sèchement par-dessus mon épaule.

— Voyons si je vous comprends bien, repris-je à l'adresse de Dronicus. Vous étiez le prêtre de cette station et quand les FDP ont abandonné le site, vous êtes resté pour prendre soin de la chapelle ?

— Oui, monsieur. Vous avez bien résumé la chose.

— Comment avez-vous réussi à survivre ? intervint Fischig.

Son intelligence de détective cherchait la faille dans cette histoire.

— Le poisson, répondit simplement le prêtre. À son haleine extraordinairement fétide, je n'eus aucune peine à le croire. Avec du poisson... je descendais une fois par semaine à l'embarcadère, pour pêcher et pour fumer mes prises, et les entreposer dans le hangar. Et puis les soldats ont laissé des quantités de nourriture en conserves. Pourquoi ? Vous avez faim ?

— Non, répondit Fischig, pris au dépourvu par la générosité de cette proposition.

— Pourquoi vous cachez-vous ici ? interrogea Bequin d'une voix douce.

Dronicus me regarda comme pour me demander la permission de répondre.

— Je vous en prie, lui dis-je en hochant la tête.

— Ils m'ont chassé, dit-il. Ils m'ont chassé de mon hangar. Ils ont été très méchants. Ils ont essayé de me tuer, mais je cours vite vous savez !

— Je n'en doute pas.

— Pourquoi vous ont-ils chassé ? demanda Fischig.

— Ils voulaient le hangar. Je pense qu'ils voulaient mon poisson.
— Vous avez sûrement raison. Du poisson fumé, c'est un bien précieux par ici. Mais ils voulaient aussi quelque chose d'autre, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête d'un air sombre.

— Ils voulaient le hangar.

— Pour quoi faire ?

— Pour leur travail.

— Quel travail ?

— Ils réparent leur dieu.

Je lançai un regard en biais à Fischig.

— Leur dieu ? De quel dieu s'agit-il ?

— Pas le mien, ça c'est sûr ! s'exclama Dronicus, puis il prit une expression pensive. Mais c'est un dieu, il n'y a pas de doute.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Il est immense. Les dieux sont grands. N'est-ce pas vrai ?

— En général, oui.

— Vous avez dit « ils », dit Rossi en s'accroupissant près de moi. De qui voulez-vous parler ? Combien sont-ils ?

Le ton de Rossi était admirablement calme et rassurant, et je sentis la résonance apaisante des ondes psychiques qu'il exerçait avec précaution. Il n'était pas étonnant que sa réputation soit aussi excellente. Je me sentis presque stupide de ne pas avoir pensé à poser ces questions évidentes.

— Les forge-dieu, répliqua le vieux prêtre. Je ne connais pas leurs noms. Il y en a neuf. Et aussi les neuf autres. Et les quatorze autres. Et encore cinq.

— Trente-sept ? souffla Fischig.

Dronicus fit une grimace.

— Oh ! Il y en a beaucoup plus que ça. Neuf et neuf et quatorze et cinq et dix et trois et seize...

Rossi me regarda.

— Il est sénile, chuchota-t-il. Il n'arrive pas à les compter autrement qu'en se rappelant des groupes qu'il a vus. Il n'est pas capable de les identifier comme un tout. Il nous parle des différents groupes de gens qu'il a vus en plusieurs occasions.

— Je ne suis pas idiot, coupa Dronicus avec simplicité.

— Je n'ai jamais dit que vous l'étiez, mon père, répondit Rossi.

— Et je ne suis pas fou non plus.

— C'est vrai.

Le vieil homme sourit, hocha la tête et puis, sans transition, nous demanda :

— Vous avez du poisson ?

— Patron ! siffla soudainement Haar. Je me relevai immédiatement.

— Qu'y a-t-il ?

— Du mouvement... à trente mètres... Son appareil de visée clignotait en téléchargeant ses données. Il mit un genou à terre dans l'embrasure de la porte et leva son fusil en position de tir.

— Que voyez-vous ?

— Des ennuis. Huit hommes, armés, qui se déplacent en formation d'infanterie. Ils viennent par ici.

— Nous avons dû déclencher quelque chose en entrant, dit Begundi.

— J'aimerais mieux ne pas engager le combat. Pas tout de suite. Je regardai les autres. Sortons de ce côté et regroupons-nous.

— Il faut l'emmener, dit Rossi en désignant le vieux prêtre.

— Entendu. Allons-y.

Begundi ouvrit la porte à l'autre extrémité de la caserne et prit la tête pour sortir. Bequin le suivit, puis Fischig. Rossi tendit la main au vieux prêtre pour l'aider à se relever.

— Allons-y, mon père, lui dit-il.

Le mouvement de sa main effraya le vieillard qui poussa un glapisement.

— Merde ! On est foutus ! s'exclama Haar. Ils arrivent !

Des décharges de laser incandescentes claquèrent furieusement contre la porte et trouèrent les parois pourries.

Kara plongea pour se mettre à couvert et Haar tint sa position. J'entendis claquer son long fusil.

— Un de moins, dit-il.

Avec Rossi, je relevai le vieux prêtre de force et nous l'entraînâmes vers la sortie de secours. Derrière nous, le laser claqua de nouveau, accompagné de la pétarade du fusil d'assaut de Kara Swole. La riposte martela et perfora la paroi latérale de la caserne.

— Fais-le sortir, dis-je à Rossi et je courus vers la porte principale.

Prenant position au-dessus de Kara qui mitraillait toujours, je tirai plusieurs bolts par la fenêtre béante. Des décharges de laser tirées du fond de la rue vinrent s'écraser contre le mur de la caserne. J'aperçus des silhouettes en tenues de combat grises qui se précipitaient vers nous, s'arrêtant de temps en temps pour nous harceler d'un feu nourri de décharges de laser.

Une pensée soudaine, d'une clarté fulgurante, me traversa le cerveau. J'agrippai Kara et Haar.

— Foutons le camp ! hurlai-je.

Nous étions à la porte de derrière lorsque la grenade pulvérisa toute la partie avant de la caserne. La zone de la porte d'entrée, où Haar s'était embusqué quelques instants auparavant, disparut dans un ouragan de flammes et de fragments de panneaux de fibres de verre.

L'onde de choc nous projeta dans la rue.

Fischig me releva brutalement.

— Allez ! Allez !

Kara saignait à la tempe. Elle avait été blessée par un shrapnel et Haar était étourdi. Mais nous les entraînaâmes derrière nous, ventre à terre sur la route boueuse en direction de l'antenne principale.

Trois hommes en combinaisons de combat isolantes se précipitèrent pour nous barrer le passage, fusils laser levés.

Les pistolets Hecuter de Begundi se matérialisèrent si rapidement dans ses mains que nous n'eûmes pas le temps de lever les armes que nous tenions déjà dans les nôtres. Ils crachèrent deux traînées de projectiles étincelants. Les douilles de ses cartouches jaillirent des fentes d'éjection de ses armes. Devant nous, les trois hommes reculèrent en titubant et tombèrent sur le dos.

Begundi courut vers eux et ses pistolets rugissants en abattirent deux autres qui avaient surgi sur le côté. Il se laissa subitement tomber sur le dos, roula sur lui-même et brûla la cervelle d'un nouvel assaillant qui tomba du toit sur lequel il venait soudainement d'apparaître.

Cinq autres jaillirent de la caserne derrière nous, en faisant éclater la porte par laquelle nous nous en étions échappés.

Fischig et Kara se retournèrent d'un même mouvement et ouvrirent le feu. Ils en tuèrent trois. Bequin en élimina un quatrième d'une décharge bien ajustée à la tête. L'un de mes bolts eut raison du cinquième et le projeta cinq mètres en arrière sur la route.

— Aiguillon ? Invite Égide ? Schéma serment ? grésilla soudain mon vox. Médéa surveillait notre activité par l'intermédiaire du vox-link.

— Négatif ! Aiguillon souhaite Égide au repos sous son aile ! répliquai-je en code glossia, le code officieux grâce auquel je communiquais avec mes équipes.

— Égide en émoi. La fleur de sang.

— Égide au repos, par les trois flambeaux. Comme une statue, jusqu'au bout de la terre.

— Grégor ! Laisse-moi venir !

— Non, Médéa ! Non !

Le combat faisait rage à présent. Les décharges de laser et les balles fusaient de tous côtés. Fischig et Haar nous couvraient de leurs armes lourdes. Kara et Bequin sélectionnaient leurs cibles l'une après l'autre et faisaient mouche presque à chaque fois. Les pistolets jumeaux de Begundi faisaient pleuvoir un déluge de feu. Je tirai prudemment, avec circonspection, en maintenant le vieux prêtre derrière moi. La poivrière à fission de Rossi tirait des balles de plomb sur l'ennemi avec des détonations sonores et des grésillements. À intervalles réguliers de quelques secondes, il levait sa canne et projetait une brume de flammes psycho-thermiques à l'aide de son pommeau d'argent.

— Préparez-vous ! hurlai-je. Surtout toi, Poul.

Il acquiesça.

Montrez-vous ! fis-je, en usant de toute la puissance de mon esprit.

Un déchaînement mental aussi brutal aurait normalement dû assommer tous ceux qui se tenaient autour de moi, mais grâce à un entraînement rigoureux, Haar, Begundi et Kara avaient tous été conditionnés mentalement pour être capables d'ignorer mes attaques psychiques. Bequin était une intouchable et Fischig portait un torque de protection.

Étant prévenu, Rossi avait eu le temps d'élever un rempart mental. Le vieux prêtre poussa un cri, bondit sur ses pieds et se pissa dessus.

Il ne fut pas le seul à se lever. Nos attaquants apparurent eux aussi, chacun d'eux serrant une arme fumante et clignant des yeux d'un air abasourdi.

Il ne nous fallut que quelques mortelles secondes pour les abattre, entre Begundi, Fischig et moi.

Victoire.

Pour un court instant.

Soudain, Dronicus décala le long de la rue et Rossi se plia en deux, saisi de convulsions. Je sentis ce qu'ils avaient perçu. Une secousse brutale dans notre environnement psionique. Comme un éclair de lumière aveuglante et brûlante.

Je reculai de quelques pas et percutai la paroi d'un baraquement tout proche. Deux filets de sang me coulèrent du nez. Begundi et Kara s'effondrèrent à genoux. Haar tomba brutalement assis, secoué de sanglots. Même Fischig le sentit et vacilla, malgré la protection de son torque.

Alizebeth, la seule qui n'avait rien ressenti, nous regarda les uns après les autres et hurla :

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je sus immédiatement d'où cela venait. Le hangar. Je luttai pour me redresser, juste à temps pour voir le toit du bâtiment trembler et se déformer sous les coups de quelque chose qui le défonçait de l'intérieur.

Quelque chose de colossal, qui arracha des pans entiers de la toiture pour se dégager et se mettre debout.

Il devait être allongé dans le hangar, me dis-je. Et voilà qu'il s'animait et se relevait. Ce que nous avions ressenti n'était que le contrecoup de l'activation de son unité à impulsions mentales.

Avec un abominable sentiment de certitude, je pris soudain conscience qu'il allait être quasiment impossible d'arrêter Fayde Thuring.

J'avais commis une grossière erreur. Incroyable. Impardonnable. Je l'avais sous-estimé ainsi que ses ressources. Il n'avait plus rien de

commun avec le misérable petit trafiquant du warp que j'avais laissé filer autrefois.

Il s'était procuré un Titan, que l'Empereur le damne.

Il avait mis la main sur un Titan de guerre.

IV

Cruor Vult. **La fuite devant le géant. Un coup terriblement risqué.**

IL SE NOMMAIT *Cruor Vult*, pesait deux mille cinq cents tonnes et mesurait soixante mètres de haut. Comme tous les grands Titans de classe Warlord, c'était un bipède, presque humanoïde dans ses proportions. Il avait de gigantesques pieds à trois orteils métalliques et articulés, des jambes massives qui supportaient une colossale monture pelvienne sur laquelle était posé son torse cyclopéen abritant les flamboyantes fournaies atomiques qui lui fournissaient son énergie. Ses larges épaules étaient suffisamment vastes pour héberger ses batteries de turbo-lasers. Accrochés sous le blindage de ses épaulières géantes, les bras du Titan étaient équipés des armes principales de l'immense machine : un blaster gatling au poing droit et un canon à plasma à gauche. Comparée à sa taille, sa tête pouvait paraître petite, mais je savais qu'en réalité elle était assez grande pour contenir le poste de commande tout entier. Elle était plantée assez bas entre ses deux épaules, donnant au monstre l'allure d'un ogre bossu.

J'avais déjà vu des Titans avant cette rencontre. C'est toujours une vision terrifiante. Même les Titans impériaux suscitent l'épouvante chez ceux qui les contemplant. L'Adeptus Mechanicus, qui forge et entretient ces machines de guerre pour le bien de l'humanité, les considère comme des dieux. Ce sont peut-être les plus impressionnants et les plus extraordinaires objets mécaniques qui aient jamais été manufacturés par la race humaine. Nous avons fabriqué des choses bien plus puissantes : les navires interstellaires qui peuvent traverser le vide infini, voyager dans l'espace du warp et réduire des continents en cendres sous le feu de leur artillerie. Et nous avons inventé des instruments qui sont infiniment plus sophistiqués techniquement, comme les dernières générations de cogitateurs autonomes à processeurs suprafluides. Mais nous n'avons rien conçu de plus grandiose que les Titans.

Ils sont faits pour la guerre et seulement pour la guerre. Leur unique fonction est de détruire. Ils sont équipés de l'armement le plus puissant qui puisse exister sur un véhicule de combat terrestre, quel

qu'il soit. Seuls les vaisseaux de guerre des flottes militaires peuvent se targuer de disposer d'une puissance de feu supérieure. Leur aspect, leur masse, leur taille monstrueuse n'ont qu'un seul but : terrifier l'ennemi et le démoraliser.

Et ils sont vivants. Peut-être pas de la même façon que nous l'entendons vous et moi, mais il y a un véritable intellect qui palpite à l'intérieur de l'unité à impulsions mentales qui relie leurs pilotes et leurs membres d'équipage aux différentes fonctions du Titan. Certains prétendent même qu'ils ont une âme. Seuls les prêtres de Mars, les techno-adeptes et les technomages du culte Mechanicus sont véritablement capables d'appréhender leurs secrets et ils protègent farouchement ce savoir.

Je pense que la seule chose qui soit plus terrifiante qu'un Titan de guerre est un Titan du Chaos, l'un des innombrables léviathans de métal de notre pire ennemi. Certains sont des perversions sacrilèges des grands dieux-machines martiens, fabriqués dans les forges et les fonderies du warp grâce à des plans dévoyés, copiés sur les originaux impériaux. D'autres sont d'anciens Titans impériaux qui furent corrompus durant la Grande Hérésie. Ce sont les légions des traîtres qui bravent la volonté de l'Empereur depuis dix mille ans, tapis aux abords de l'œil de la Terreur.

À quelle catégorie appartenait celui-ci ? Pour être bien franc, je ne m'en souciais guère. Il était contrefait, couvert de cloques de rouille, drapé de barbelés acérés et tout hérissé de lames dressées comme des épines. Les choses que j'avais d'abord prises pour des colliers de perles jaunes, accrochés à ses épaulières et à la base de ses aiguillons, s'avèrent être des chapelets de crânes humains, par milliers. Il était fait d'un métal noir, sale et terne et son armure était toute gravée des runes imprononçables du Chaos. Sa tête ressemblait à un crâne grimaçant, plaqué de chrome brillant et son nom était inscrit en lettres de cuivre rouge, incrustées sur une plaque qui s'étalait sur presque toute la largeur de son gigantesque torse.

Il fit un pas en avant et le sol trembla. Les panneaux éventrés de la toiture du hangar se déchirèrent avec un crissement aigu, se déformant et s'arrachant de leurs fixations sous la poussée de ses cuisses. Il se fraya un chemin à travers la carcasse du hangar comme un homme qui passe un ruisseau à gué. La façade du bâtiment s'ouvrit en deux et tomba à plat sur le sol dans un bruit de tonnerre et le Titan se dégagea des derniers débris.

C'est alors qu'il mugit.

De grandes trompes accrochées sur les côtés de son crâne beuglèrent le hideux cri de guerre du monstre berserk. C'était un son si tonitruant que nous en éprouvâmes une douleur physique et il était tellement grave dans le registre des infrasons qu'il déclencha chez nous un

réflexe de peur primale, une panique élémentaire. Sous nos pieds, le sol trembla encore plus qu'il ne l'avait fait sous le poids de ses premiers pas.

Il venait vers nous. À présent qu'il s'était dégagé du hangar, je pouvais voir la longue queue segmentée qui ondulait et fouettait l'air derrière lui.

Fuyez ! dis-je, en dirigeant ma volonté vers mes camarades dans l'espoir de provoquer chez eux une réponse rationnelle. À chacun de ses pas, la roche vibrait sous nos pieds, de seconde en seconde.

Nous nous mîmes à courir dans les rues désertes de la base abandonnée, essayant de mettre autant de bâtiments que possible entre lui et nous. Notre unique avantage était notre taille. Nous pouvions lui échapper en nous dissimulant.

Avec un grincement métallique de jointures mal huilées, il tourna lentement la tête et pivota sur sa taille pour regarder dans notre direction, puis il se mit lourdement à notre poursuite. Il traversa une caserne sans s'arrêter, en la pulvérisant comme du bois de caisse sous ses énormes pieds.

— Il sait où nous sommes ! cria Rossi d'une voix désespérée.

— Comment c'est possible ? gémit Haar.

Des senseurs de classe militaire. Des auspex de qualité supérieure. Des instruments si puissants qu'ils étaient capables de surmonter les distorsions du champ magnétique de l'île. Ce monstre phénoménal avait été conçu pour combattre sur des théâtres d'opérations horriblement inhospitaliers ; il pouvait résister aux toxines, aux radiations, au vide, aux bombardements. Il devait être capable de voir, d'entendre, de flairer et de retrouver son objectif au beau milieu des feux de l'enfer. Les perturbations magnétiques qui avaient dérégulé nos instruments civils ne représentaient pas le moindre handicap pour lui.

— Il est tellement... gigantesque... balbutia Bequin.

Il y eut un vacarme de métal froissé. Une autre caserne vola en éclats sur son passage. Nous entendîmes un gémissement déchirant lorsqu'il piétina l'épave d'un camion et la réduisit en miettes.

Nous fîmes presque complètement demi-tour, courant vers l'autre extrémité de la base, en passant au sud de la chapelle et du centre de commandement. Il émit un nouveau grincement de jointures et d'engrenages, pivota sur lui-même et continua à nous pourchasser.

Je perçus un spasme, une pulsation psychique. Je pouvais ressentir les influx et les trépidations des impulsions mentales de son unité de commande.

— Tout le monde à terre ! hurlai-je.

Le blaster gatling ouvrit le feu. Son tir était tellement rapide que j'eus l'impression de n'entendre qu'une longue détonation saccadée et brouillée. Les bouches des canons du blaster furent nimbées d'un vaste

cône de gaz incandescents qui brasillaient et clignotaient.

Une tempête de destruction s'abattit autour de nous. La rue et les bâtiments furent criblés de centaines de balles explosives et les façades volèrent en éclats. Des ouragans de flammes se levèrent d'un bout à l'autre de la rue. Des myriades de scories et de débris rougeoyants envahirent l'atmosphère. La puanteur de la fyceline était suffocante.

Je me levai, dans un blizzard de particules de cendres et d'étincelles mourantes. Nous étions tous vivants, même si nous étions à moitié assommés par la violence de l'onde de choc. Les systèmes de visée du Titan étaient peut-être déréglés, ou alors l'équipage n'avait pas encore appris à les manipuler. Ses senseurs étaient sans doute capables de nous détecter, mais le Titan devait encore apprendre à ajuster son tir. Peut-être ne nous détectait-il pas encore très précisément.

— Nous ne pouvons pas lutter contre ce truc ! s'écria Fischig.

Il avait tout à fait raison. C'était impossible. Nous ne disposions d'aucune arme utilisable. Le combat était tellement inégal que c'en était tragiquement ridicule. Nous ne pouvions pas non plus nous enfuir. En abandonnant la protection des bâtiments de la base, nous nous retrouverions à découvert et nous ferions des cibles faciles.

— Et le chasseur ? lança Alizebeth.

— Non... non, répondis-je. La puissance de feu du chasseur est insuffisante. Il réussirait peut-être à l'entamer, mais il n'aurait aucune chance. Il se ferait descendre par cette monstruosité avant d'avoir pu l'approcher.

— Mais...

— Non ! Ce n'est pas une option.

— Quel choix nous reste-t-il, alors ? insista-t-elle. Mourir ? C'est tout ce qui nous reste ?

Nous nous remîmes à courir pour fuir la zone dévastée et incendiée. Dans un rugissement assourdissant, le blaster se déclencha à nouveau. À notre droite, une caserne et une bonne partie du poste de commandement se désintégrèrent dans une éruption volcanique de flammèches et de shrapnels tournoyants. Partout autour de nous, des murs de flammes illuminaient le crépuscule grisâtre de leur éclat jaune vif.

Begundi nous guida vers une rue transversale qui courait entre deux rangées de casernes. Fischig et Kara Swole soutenaient Rossi, qui était si épuisé qu'ils devaient presque le porter. Nous plongeâmes dans l'ombre d'un mur lépreux, à moitié éboulé.

Depuis notre cachette, le Titan était hors de vue. Il y eut un silence, seulement troublé par les crépitements de la fibre de verre enflammée et par les grincements des charpentes qui s'affaissaient lentement.

Mais je sentais toujours sa présence. Je percevais l'effervescence malveillante de son intelligence inhumaine, son frémissement dans les

harmoniques les plus basses du champ psionique. Il était au nord par rapport à nous, de l'autre côté de la chapelle et des hangars de stockage. Il attendait. Il écoutait.

Le sol trembla sous un choc sourd. Il s'était remis en mouvement. Il prit de la vitesse et le rythme de ses pas s'accéléra jusqu'à ce que le sol n'ait plus le temps de s'arrêter de vibrer entre chaque enjambée. Sur le sol, les graviers tressautaient et des fragments de verre brisé se détachèrent des fenêtres cassées des casernes autour de nous.

— Fichons le camp ! rugit Fischig. Il prit ses jambes à son cou et décala vers l'est, traversant la rue principale. Les autres se levèrent pour le suivre.

— Fischig ! Pas par là !

Je bondis à sa suite et le rattrapai au milieu de la rue. Il y eut une plainte de métal torturé et le Titan surgit à l'extrémité de la rue. Il fit pivoter son énorme torse pour nous faire face.

Saisi de terreur, Fischig s'immobilisa. Je nous catapultai tous les deux derrière la masse de métal rouillé d'un ancien transport de troupes FDP.

Le blaster pilonna sauvagement la rue, dessinant une ligne d'impacts qui creusèrent des cratères dans le sol rocheux, démolirent le coin d'un hangar et emplirent les airs de fumée, de poussière de roche et de flammes huileuses.

Une volée de projectiles trancha au travers de la carcasse du camion, découpant son blindage comme une boîte de conserve et projetant des éclats rouillés dans toutes les directions. Les impacts étaient si puissants qu'ils soulevèrent le véhicule et lui firent effectuer un tête-à-queue. J'en avais profité pour entraîner Fischig derrière une caserne toute proche, juste à temps pour nous éviter d'être réduits en bouillie par la masse de métal vacillante. Le transport de troupes s'arrêta contre l'autre côté de notre abri en s'encastrant dans la paroi.

Le sol recommença à trembler sous les foulées du monstre. Le Titan avançait dans la grande rue. Je regardai Fischig. Il était pâle et il avait l'air hébété. Il avait une esquille de métal déchiqueté plantée dans l'épaule gauche. Sans son détecteur de mouvement, il aurait été décapité. En l'occurrence, l'appareil n'était plus qu'un débris fumant et le sang coulait de sa blessure, à la base de la pointe barbelée qui s'était plantée dans son trapèze.

— Par le Saint Trône, murmura-t-il.

Je l'aidai à se relever en s'appuyant sur moi et jetai un coup d'œil de l'autre côté de la rue. Begundi et Swole avaient réussi à mettre tout le monde à couvert avant le tir de barrage. Je les aperçus à travers la fumée, tapés dans l'ombre.

Je levai ma main libre et leur fis des gestes que j'espérais aussi clairs que possible. Je voulais qu'ils reculent et se rassemblent. Nous

allions devoir nous séparer. Il n'y avait aucun point où tenter la traversée de la rue, ni dans une direction ni dans l'autre.

D'un pas claudiquant, j'entraînai Fischig dans la direction opposée ; nous aboutîmes dans une rigole d'évacuation qui courait derrière la rangée de casernes, à un endroit où elle débouchait dans un petit cours d'eau qui coupait à travers la base pour aller se jeter dans le lac. Nous le traversâmes grâce à une passerelle grillagée et allâmes nous mettre à couvert derrière un atelier d'usinage.

— Où est-il ? grinça Fischig d'une voix éraillée par la douleur.

Je risquai un coup d'œil. J'aperçus la silhouette du mastodonte dominant les toitures des casernes préfabriquées, deux cents mètres derrière nous, enveloppé du nuage de fumée noire émise par ses armes à la suite de son dernier assaut. Il était arrivé à la hauteur de l'ancien transport de troupes et se tenait là, immobile. On aurait vraiment dit que l'antique machine de guerre flairait l'atmosphère environnante.

Il pivota brusquement dans un nouveau fracas de rouages grinçants et de jointures cliquetantes et piétina une caserne en se mettant en marche dans notre direction.

— Il vient par ici, dis-je à Fischig. Nous repartîmes en courant, traversant l'aire de stationnement en lithociment de l'atelier et descendant une rue en pente douce en direction du centre de commandement.

Fischig avait beaucoup ralenti. Le Titan gagnait du terrain.

Soudain, une explosion lointaine retentit sur toute la vallée du lac. Une boule incandescente s'éleva vers le ciel, à l'extrême ouest de la base.

— Qu'est-ce que c'était que ce bordel ? grogna Fischig.

À l'évidence, le Titan était curieux d'en savoir plus, lui aussi. Il changea de trajectoire et s'éloigna de nous, se dirigeant à grands pas vers le lieu de cette inexplicable déflagration, indifférent à la dévastation qu'il laissait dans son sillage.

— Ça, dit une voix derrière nous, c'était la meilleure diversion que j'aie réussi à mettre en place.

Nous nous retournâmes pour nous retrouver face à face avec Harlon Nayl.

Nayl était l'un de mes bons amis et un membre très respecté de mon équipe. Je n'avais pas revu l'ancien chasseur de primes depuis qu'il était parti pour Dürer avec le groupe de Fischig pour mener notre audit. C'était un homme à la stature imposante, vêtu comme à son habitude d'une combinaison de combat renforcée noire. Il avait l'air féroce avec son crâne rasé et luisant et son visage aux poils grisonnants, mais malgré son aspect de brute, ses mouvements restaient pleins de grâce et la noblesse de son maintien me rappelait

toujours Vownus le forban, le héros du poème épique et allégorique de Catuldynas, *La vertueuse ruche de jadis*.

Dans sa main, il serrait un détonateur à commande vox.

Nous suivîmes Nayl à l'intérieur d'un hangar de stockage et le chasseur de primes s'occupa aussitôt de panser la blessure de Fischig. Le Titan rôdait toujours à l'ouest, à la recherche des causes de la mystérieuse explosion.

— J'ai essayé de vous avertir par le vox, mais les canaux étaient flingués, nous dit Nayl.

— Le champ magnétique, répondis-je. Depuis combien de temps es-tu là ?

— Depuis le point du jour. J'ai loué un speeder pour suivre Thuring. Il est caché dans les collines de l'autre côté du lac.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda Fischig en faisant une grimace tandis que Nayl pulvérisait un antisept sur sa plaie.

— À part l'évidence, tu veux dire ?

— Oui, répondis-je.

— Thuring a des bailleurs de fonds. Un sérieux soutien financier. Peut-être un puissant culte local dont nous n'avons pas entendu parler, mais je parierais plus volontiers sur une cabale hors-monde. Il a de la main-d'œuvre, de l'équipement et des ressources. Lorsque je suis arrivé, j'ai fouiné un peu partout et j'ai pu jeter un coup d'œil sur ce qui se trouvait à l'intérieur du hangar... je peux vous dire que ça m'a coupé le sifflet. Et puis j'ai « emprunté » l'un de ses hommes et je lui ai posé deux ou trois questions.

— Et tu as eu des réponses ?

— Quelques-unes. Il était... entraîné à résister.

Je savais ses techniques d'interrogatoire assez sommaires.

— Combien de temps a-t-il duré ?

— Dix minutes, à peu près.

— Et qu'est-ce qu'il a dit...

— Cela faisait un petit moment que Thuring savait que le Titan était là. Il a probablement été informé par ses commanditaires. Il semblerait que tout le monde ignorait que Miquol avait été utilisée par l'ennemi pour y parquer ses Titans durant l'occupation. Ces crétins de FDP ont été stationnés ici pendant des années et ils n'ont jamais remarqué ce qui se cachait juste sous leur nez, dans les montagnes.

J'allais jeter un coup d'œil à la porte du hangar. Le Titan avait renoncé à ses recherches et il revenait pesamment dans notre direction. Je pouvais goûter l'amertume de sa rage psychique et sentir le sol trépider sous mes pieds.

— Harlon !

Il bondit sur ses pieds et vint me rejoindre.

— Saloperie ! cracha-t-il à la vue du Titan. Il sortit son détonateur de sa poche, sélectionna un nouveau canal et pressa le bouton du pouce.

Il y eut un éclair, un roulement de tonnerre et un autre nuage enflammé s'éleva sur la rive ouest du lac. Le Titan pivota immédiatement et partit à grands pas vers l'origine de cette nouvelle explosion.

— Il ne va sûrement pas se laisser prendre bien longtemps à ce petit jeu, dit Nayl.

— Alors il y avait un Titan... ce foutu monstre... dormant dans les montagnes, abandonné ?

— C'est plus ou moins toute l'histoire. Ils l'ont laissé là lorsqu'ils ont battu en retraite et les libérateurs impériaux ne l'ont jamais trouvé. Il était enfermé dans une caverne hermétique, protégée par un bouclier... avec deux autres spécimens.

— Trois Titans ? pesta Fischig.

— Il leur a fallu tout ce temps pour parvenir à remettre celui-ci en état de marche, répondit Nayl. Thuring est aux commandes de ce truc, il le dirige personnellement. Il est enchanté par son nouveau jouet, même s'il n'a pas réussi à l'amener au niveau optimum. Vous avez remarqué qu'il n'a utilisé que ses armes à munitions solides. Je ne pense pas que ses réacteurs produisent suffisamment de jus pour alimenter ses batteries énergétiques.

— On a bien de la veine, soupirai-je.

— Ce que je ne peux pas vous dire, en revanche, c'est la raison pour laquelle Thuring s'est donné le mal de restaurer un tel monstre.

Il y avait des quantités de motivations possibles, pensai-je. Il pouvait l'avoir fait sur l'ordre de ses riches mécènes, ce qui paraissait très probable. Il avait peut-être l'intention de le vendre au plus offrant. Dans le seul sous-secteur Ophidian, il existait bien des cultes qui seraient comblés à l'idée de disposer d'une telle puissance. Il pouvait aussi être au service d'une puissance supérieure, peut-être même les légions de l'ennemi.

Mais il pouvait également travailler pour lui et lui seul. Cette idée me glaça le sang. À l'évidence, Thuring était devenu beaucoup plus influent que je l'avais imaginé. Il pouvait très bien avoir des projets personnels et, avec un Titan de guerre, ses projets se révéleraient sans doute effroyablement sanglants. Il avait le pouvoir de prendre des cités entières en otage, ici, sur Dürer, ou n'importe où ailleurs. Il serait capable de raser des planètes de fond en comble et de massacrer des millions de gens, particulièrement lorsque les turbines du *Cruor Vult* tourneraient à pleine puissance.

Quoi qu'il en soit, le sort qu'il avait réservé aux malheureux marins de l'ekranoplane m'avait permis de comprendre qu'il n'avait pas

l'intention de quitter l'île de la même manière qu'il y était arrivé. Une navette de transport de fret pouvait facilement atterrir ici pour embarquer le Titan et elle serait loin avant que les pauvres forces de protection de Dürer n'aient pu réagir. Thuring avait l'intention de repartir avec le Titan, cela ne faisait pas le moindre doute. Peu importe l'endroit où il comptait se rendre après cela. Le sang des populations de l'Imperium coulerait par sa faute. Nous devons l'arrêter.

Ce qui me ramenait à mon problème de départ.

Comment, par tous les saints, pouvions-nous combattre un monstre pareil ?

Tandis que le Titan se détournait de notre seconde diversion, je passai fébrilement en revue les options dont nous disposions. J'avais du mal à me concentrer, car le frémissement rageur de l'unité mentale du Titan interférait avec mon propre esprit. Je suppose que c'est cela qui m'inspira cette idée. Ce moyen désespéré.

Je levai la main pour activer mon vox et m'interrompis au beau milieu de mon geste. Le béhémoth serait certainement capable de capter mes transmissions vox sans la moindre difficulté. Au lieu de cela, j'ouvris mon esprit et fis appel à mes facultés dans l'espoir d'atteindre Rossi.

— Nayl ? demandai-je. Quel est le bâtiment qui nous protégera le mieux, ici ?

— La chapelle. Elle est en pierre renforcée et blindée, répondit-il.

J'ouvris totalement mon esprit. *Aiguillon étreint sa famille, sous le sceau, dans la vénération.* Si Rossi percevait cela, il ne comprendrait pas le glossia, mais je me figurai qu'il aurait suffisamment de bon sens pour consulter les autres.

Au bout d'un long moment, la réponse me parvint.

La famille vient à Aiguillon, sous le sceau vénéré, dans l'urgence.

— On y va ! dis-je à Nayl et Fischig.

Nous arrivâmes les premiers à la chapelle. Le redoutable Titan revenait de notre côté, mais Nayl mit sa dernière charge à feu et le détourna vers l'est.

Nous entrâmes d'un pas trébuchant à l'intérieur de l'antique église. Elle était à peu près entièrement dénudée et toutes les surfaces étaient tachées de moisissure noire et gluante. Il ne restait plus que quelques bancs de bois affaissés, pourris d'humidité. L'aigle à deux têtes autrefois dressé sur l'autel gisait sur le sol, piétiné. Je remarquai que ses ailes dentelées étaient polies et brillaient encore. Dronicus avait entretenu cet endroit avec ferveur avant que les hommes de Thuring n'arrivent et ne saccagent le sanctuaire qu'il avait gardé avec tant de diligence. C'était une vision d'une tristesse déchirante.

Je m'inclinai devant l'autel et fit le signe de l'aigle, de mes deux mains étalées sur ma poitrine.

Les autres arrivèrent précipitamment, armes en mains et claquèrent la porte derrière eux : il y avait Bequin, Haar, Begundi, Swole et Rossi.

Rossi haletait. Bequin était très pâle. Haar et Swole étaient couverts de contusions et d'égratignures récoltées en échappant de peu au monstre.

— Vous avez un plan ? m'interrogea Rossi, presque aussitôt.

Je hochai la tête.

— C'est terriblement risqué, mais je ne sais pas quoi faire d'autre.

— Explique-nous ça, intervint Fischig.

Comme je l'ai déjà dit, je ne prétends pas comprendre le fonctionnement d'un Titan de guerre. Aucun homme ne peut se vanter d'une telle chose, à moins d'être un prêtre de Mars ou, comme Thuring, d'avoir accédé à ce savoir de manière totalement illicite. Aémos détenait probablement quelques informations. Je savais de source sûre qu'il avait vu les unités à impulsions mentales de l'Adeptus Mechanicus de ses propres yeux, car il me l'avait dit lui-même, il y avait très longtemps, dans les chambres des cryogénérateurs de l'Hypogée Deux-Douze, sur Hubris.

Mais il n'était pas avec moi dans cette chapelle dévastée et glaciale et je ne disposais d'aucun moyen de communiquer commodément avec lui.

Néanmoins, j'en savais assez pour comprendre que le fonctionnement d'un Titan dépend du lien entre l'homme et la machine, entre le cerveau humain et la conscience qui habite cette mécanique. Ceci pouvait être réalisé, de façon quasi miraculeuse, grâce à l'interface psychique d'une unité à impulsions mentales.

Ceci signifiait, en termes simplifiés, que la racine de notre problème tenait essentiellement à ce lien psychique. Si nous pouvions le perturber ou, mieux encore, le détruire...

— Ce sceptre runique a été fabriqué pour moi par le magos Geard Bure, de l'Adeptus Mechanicus, expliquai-je à Rossi, en le laissant sopeser mon arme.

Il s'agissait d'un long bâton d'acier gravé de runes et couronné d'un capuchon d'électrum façonné en forme de couronne solaire. Une gemme de focalisation taillée en forme de crâne était montée au centre du capuchon d'électrum ; c'était une parfaite copie de mon propre crâne, gravée du treizième symbole du châtiment. Cette gemme avait été taillée dans un matériau hyperdense, un minéral psy-empathique provenant d'une géode xenos appelée le Lith, que Bure avait découverte sur Cinchare. C'était un amplificateur psionique d'une puissance proprement dévastatrice.

— Nous allons l'utiliser pour amplifier la puissance conjugée de nos deux esprits et forcer le passage afin de pénétrer la conscience de cette machine.

— Je comprends. Et après ?

Je lançai un regard à Alizebeth.

— Ensuite, dame Bequin se saisira du sceptre et transmettra toute la puissance de sa négativité psychique au cœur de ce monstre.

— Est-ce que ça va marcher ? intervint Kara Swole.

Il y eut un long silence.

Bequin me regarda, puis posa les yeux sur Rossi.

— Je ne sais pas. Et vous ?

— Je ne le sais pas non plus, répondis-je. Mais je pense que c'est notre meilleure chance.

Rossi inspira profondément.

— Alors qu'il en soit ainsi. Je n'ai pas d'autre idée et je ne vois aucune autre chance de nous en sortir. Essayons tout de suite.

Nous empoignâmes le sceptre, chacun à une extrémité, serrant fermement la longue hampe dans nos mains.

Il ferma les yeux.

J'essayai de me détendre, mais les barrières de l'instinct de conservation qui existent dans tous les esprits m'empêchaient de me laisser aller. Je n'avais aucune envie de pénétrer cette chose. Même à distance, elle répandait de putrides effluves de pouvoir corrompu. Elle puait le warp.

— Allons, Grégor, murmura Rossi.

Je me concentraï. Je fermai les yeux. Je savais que le Titan se déplaçait non loin de nous car je sentais le sol de la chapelle trembler sous mes semelles.

J'essayai de lâcher prise.

C'était comme s'accrocher à une prise fragile et précieuse en étant suspendu au-dessus d'une fosse emplie de vase corrosive. Je ne pouvais me résoudre à me résigner et à me laisser glisser. Ce qui m'attendait en bas était une horreur cosmique, un chaudron bouillonnant, rempli d'abjection et de poison où mon esprit, ma santé mentale et mon âme se dissoudraient.

Le Chaos m'appela et j'essayai de trouver le courage de sauter dans ses bras.

Je sentis la sueur me couler sur le front. Je sentis l'odeur de moisissure de la chapelle délabrée. Je sentis le froid de l'acier dans mes mains. Je me laissai aller...

Ce fut pire que tout ce que j'avais pu imaginer.

Je me noyai. Je sombrai, tête en bas, dans un limon noir. La matière gluante et fétide m'emplit les narines et les oreilles et tenta de

s'insinuer comme une mélasse dans ma bouche pour m'étouffer. Il n'y avait plus de haut ni de bas, il n'y avait plus de monde.

Il n'y avait plus qu'une noirceur visqueuse et la puanteur impossible à oublier du warp.

Une main agrippa le dos de ma veste et me tira vers le haut. De l'air. Je toussai et crachai, expectorant des filaments de glaires noirâtres teintées par la vase.

— Grégor ! Grégor !

C'était Rossi. Il se tenait près de moi et la boue du warp lui montait aux genoux. Par l'Empereur-Dieu, comme son âme était forte ! Je serais mort s'il n'avait été à mes côtés.

Il avait l'air épuisé et affaibli. Son visage et son cou étaient constellés de pustules croûteuses provoquées par le contact avec le warp. De grosses mouches à viande tournoyaient autour de nous en épais nuages, emplissant l'air d'un bourdonnement incessant.

— Continuons, me dit-il. Nous sommes déjà arrivés jusque-là.

Il parvenait difficilement à s'exprimer, car il était sans arrêt obligé de recracher les mouches qui se posaient par grappes autour de sa bouche craquelée et desséchée.

Je regardai autour de nous. Nous étions entourés d'un océan de vase noire qui s'étendait à perte de vue. Au-dessus de nos têtes, le ciel était obscur et plombé, mais je me rendis compte que les nuages qui l'obscurcissaient étaient d'immenses essaims de mouches, des nuées d'une taille inimaginable qui faisaient écran à la lumière.

De loin en loin, on apercevait des feux dont la lueur se réfléchissait sur la vase.

Nous étions sur la frange extérieure de l'esprit du Titan du Chaos.

Enveloppés d'une sorte de pellicule de mucosités ectoplasmiques, nous avançâmes lentement, luttant pour mettre un pied devant l'autre en nous soutenant mutuellement. Rossi gémit. Son moi psychique n'avait pas de canne sur laquelle s'appuyer.

L'horizon apparut, souligné d'un rideau de flammes, et l'océan de limon ondula de manière écoeurante. Je n'avais pas visité de paysage mental aussi abominable depuis les premiers rêves que j'avais faits au sujet de Chérubaël, bien des années auparavant.

Chérubaël.

À peine avais-je eu cette pensée qu'un flot de mouches se rua vers moi. La vase réagit également et se mit à bouillonner et à faire des bulles autour de mes genoux. Autour de moi, je sentis l'air pollué s'emplir d'un désir ardent, exigeant.

Chérubaël. Chérubaël.

— Arrête ça ! hurla Rossi.

— Arrête quoi ?

— Arrête de penser à ce à quoi tu penses, arrête. Tu fais réagir tout

ce qui nous entoure.

— Je suis désolé...

J'appliquai toute la puissance de ma volonté à réprimer l'idée de Chérubaël dans mon esprit. Le bouleversement se calma.

— Par le Trône, Grégor, je ne sais pas ce que tu as dans la tête et je ne veux pas le savoir, s'exclama Rossi. Mais... j'ai pitié de toi.

Nous continuâmes notre chemin clopin-clopant. Lorsque l'un de nous glissait, l'autre l'aidait à se relever, puis celui-ci trébuchait à son tour et manquait faire tomber le premier. La vase était profonde et s'accrochait avidement à nos jambes.

Devant nous, à des milliers de kilomètres, une source d'énergie palpitait. Je discernai la silhouette d'un homme. Mais ce n'était pas un homme. C'était *Cruor Vult* : « Par la volonté du sang », voilà ce que pourrait être la traduction la plus simple de son nom en bas gothique. Le Titan se tenait dans le lointain, maître de son royaume psychique.

Des fantômes démoniaques se levèrent autour de nous. Les visages de ces spectres hurlants étaient terribles à contempler et engendraient la folie. Ils étaient comme des fumées, comme des ombres. Ils nous regardèrent en grondant féroceement.

Encore quelques centaines de mètres et des images commencèrent à clignoter dans mon esprit. Nous entrions dans la sphère mémorielle du Titan.

Ces images étaient terribles.

Que l'Empereur-Dieu m'épargne, j'ai vu des choses si épouvantables ce jour-là.

Je me tins sur le fil du rasoir, en bordure de sa mémoire et je me penchai sur les abysses des souvenirs du Titan. Je vis des cités agoniser dans les flammes. Je vis des légions de la Garde impériale se faire incinérer. Je vis des Space Marines mourir par centaines, courant comme des fourmis sous mes pieds.

Je vis des planètes prendre feu et disparaître, réduites en cendres. Je vis des Titans impériaux, de fiers Warlords, se disloquer et mourir sous la violence de mes assauts.

À travers un blizzard incandescent, je vis s'ouvrir les grandes portes du palais impérial de Terra. Je plongeai mon regard dans les abysses des millénaires.

Je vis Horus, tout à sa vilenie, qui hurlait sa colère.

Je vis l'Hérésie prendre forme et se dérouler sous mes yeux.

J'assistai à l'Ère des Lutttes et tout le Moyen-âge technologique qui l'avait précédée se déroula devant mes yeux.

Je tombai comme une feuille morte à travers l'histoire, à travers tout ce qu'avait enregistré la mémoire de *Cruor Vult*. Je vis trop de choses. Je me mis à hurler.

Rossi me gifla violemment.

— Grégor ! Reprends-toi ! Nous y sommes presque !

Nous étions parvenus au cœur de ce monde, aussi frêles que des soupirs, à l'intérieur du poste de commandement du Titan. Devant nous, se superposant les uns aux autres, se dressaient les innombrables spectres de tous les hommes qui avaient commandé la machine, assis sur le trône du princeps, tous morts.

Des démons se cramponnèrent à mon dos, se tordant en tous sens sur mes épaules, me mordant les oreilles et les joues.

Je vis l'horreur. L'horreur absolue.

À côté de moi, Rossi tendit la main et la posa sur l'unité à impulsions mentales installée au centre du pont principal de la machine.

— Maintenant, je pense... dit-il.

— Alizebeth ! hurlai-je.

Dans la chapelle confinée empestant la moisissure, Bequin se rua sur le sceptre runique et le prit des mains des deux inquisiteurs tremblants de terreur, frémissants sous la contrainte et la puissance. Nos yeux se révoltèrent jusqu'à ce que l'on n'en vît plus que le blanc.

Elle serra fermement le sceptre dans ses mains, focalisa tous ses pouvoirs d'intouchable et...



**L'échec de mon plan.
Que Verveuk rôtit en enfer pour l'éternité.
L'impensable.**

ELLE FUT TUÉE.

Pas instantanément, bien sûr, mais le contrechoc de la terrible conscience du Titan brisa ses défenses, submergea ses pouvoirs d'intouchable par la seule puissance de sa force brute et disloqua son esprit.

Une décharge électrique courut en crépitant le long de la hampe du sceptre. Rossi fut projeté d'un côté et moi de l'autre et Alizebeth fut catapultée sur toute la longueur de la chapelle, vers le mur du fond. Aujourd'hui encore, on distingue parfaitement les traces des brûlures sur l'acier inaltérable du sceptre runique : le dessin des empreintes digitales de Poul Rossi, des miennes et de celles d'Alizebeth Bequin.

Nayl me raconta plus tard que le déferlement psychique nous avait projetés sur le côté comme des poupées de chiffons, Rossi et moi, mais que l'essentiel de la force avait été dirigé contre Bequin. Elle s'était envolée sur une douzaine de mètres, sa cape battant autour d'elle comme des ailes, et s'était écrasée contre le mur du fond de la chapelle avec un craquement que Nayl avait immédiatement identifié comme celui que font des os qui se brisent.

Il s'était précipité vers elle en criant son nom. Fischig avait bondi lui aussi. Nous étions étendus sur le sol, Rossi et moi, haletants, les yeux pleins de larmes. Avec un fracas métallique, le sceptre runique encore fumant avait rebondi sur les dalles entre nous deux.

C'était un ratage complet, un lamentable échec.

Je me relevai, le sang me coulant du nez. Swole et Haar vinrent m'aider. Je ne savais plus où j'étais. Mon âme était encore submergée par les visions de l'Ère des Luttés.

— Rossi ? articulai-je dans un murmure rauque.

— Il est vivant ! s'écria Begundi, accroupi à côté de l'inquisiteur étendu sur le sol. Mais il est très faible...

— Alizebeth ? demandai-je très doucement, en regardant vers elle.

Fischig et Nayl se penchaient sur elle. Nayl tourna la tête vers moi et secoua la tête.

— Non... dis-je dans un gémissement. Je repoussai Kara et me dirigeai vers elle. Pas Alizebeth. Pas elle, après tout ce temps.

— Elle est gravement blessée, patron, me dit Nayl. Je vais essayer de faire en sorte qu'elle ne souffre pas trop, mais...

Au-dehors, le bruit des pas de *Cruor Vult* résonna lourdement.

Je titubai jusqu'à Bequin. Elle était tellement immobile. Tellement brisée.

— Oh ! Empereur miséricordieux, je vous en prie, non...

— Inquisiteur ? me dit Haar. Nous sommes morts, à présent ? C'est sûr ?

Je pris lentement conscience de la présence du Titan juste à l'extérieur.

— Qu'est-ce que vous faites ? me hurla Begundi.

Je n'en avais pas la moindre idée. J'étais seulement partiellement conscient de mes actes. Je serrai Barbarisator dans mon poing et me précipitai vers la porte. Je pense que je voulais sortir pour affronter le Titan à l'épée. C'est dire à quel point d'inconscience j'en étais arrivé.

Un homme armé d'une épée engageant un duel à mort avec un Titan de guerre.

Mais avant d'arriver à la porte, j'entendis un rugissement de tuyères et le staccato d'une canonnade.

Je n'eus même pas besoin d'ouvrir pour savoir que mon chasseur était arrivé. Maudite Médéa.

— Aiguillon à Égide, pas de rancune dans la justice ! Aux abris ! Aux abris !

— Aiguillon a besoin d'Égide, par les ombres de l'éternité, trajectoire glaive delphus ! Schéma ivoire !

— Aiguillon refuse ! Sous le couvert immobile ! Aux abris !

— Égide répond à Verveuk. La question est entendue.

— Non ! criai-je à pleins poumons. Noooooon !

Médéa venait de m'informer qu'elle obéissait à Verveuk. Il lui avait ordonné de décoller et d'attaquer le Titan.

En toute honnêteté, je pense qu'il imaginait vraiment qu'il m'aiderait, qu'il pourrait faire la différence.

Que Verveuk soit damné. Qu'il rôtis en enfer pour l'éternité.

Je me précipitai à l'extérieur, juste à temps pour voir la majestueuse silhouette de rapace de mon chasseur fondre en rase-mottes sur la base FDP, faisant feu de tous ses canons sur la silhouette massive du Titan qui pivotait lentement vers lui. Le chasseur arrosa le géant de salves de projectiles de gros calibre qui ne firent que rebondir sur son épaisse carapace.

Cruor Vult se retourna dans un grincement de métal frottant contre du métal, leva son poing droit et ouvrit le feu. L'extrémité des canons

du gatling blaster s'enveloppa d'un nuage de gaz ardent en forme de cône qui se tordit et scintilla, si brûlant qu'il en était blanc.

Le chasseur rua et fit un écart lorsque les premiers projectiles le touchèrent. Il tenta d'esquiver, mais il était environné d'une véritable grêle de bolts.

La salve impitoyable éventra mon chasseur bien-aimé et lui arracha un stabilisateur de queue. Vomissant un torrent de flammes et de fumée, le chasseur vira en semant derrière lui une pluie de débris détachés de son fuselage défoncé. Il essaya de prendre de l'altitude.

Les tuyères principales toussèrent et il décrocha.

Laissant une épaisse traînée de fumée noire dans son sillage, mon pauvre chasseur bascula brutalement sur l'aile gauche, accrocha le bord de l'ancienne antenne parabolique en y laissant un aileron et fonda vers le sol. Il s'écrasa sur la rive du lac et s'enterra à moitié dans la boue et les rocailles de la plage, en creusant une tranchée fumante d'une trentaine de mètres de long.

J'avancai en boitillant pour essayer de l'apercevoir, mais il était presque entièrement dissimulé derrière les bâtiments. Tout ce que je pus voir, ce fut qu'il était en flammes. *Cruor Vult* prit lentement la direction de la plage.

J'eus soudain l'image d'un tueur qui se dirige tranquillement vers son gibier blessé en se préparant à lui administrer le coup de grâce d'une dernière balle à bout portant.

J'arrivai au coin de la caserne la plus proche, d'où je pouvais voir l'étendue glacée de la plage de galets luisants qui bordait le lac. Le Titan s'éloignait en faisant crisser les pierres sous ses pieds. À chaque pas, il laissait d'énormes empreintes parfaitement imprimées dans le sol, tapissées de galets pulvérisés. Le chasseur reposait à moitié sur le flanc. Ce n'était plus qu'une épave mutilée, tronquée, plantée de travers dans les éboulis et la boue gelée du rivage du lac. Une affreuse vapeur noirâtre montait en bouillonnant de ses entrailles et le lac fumait aux endroits où étaient tombés des débris incandescents.

Il y eut une petite explosion sèche et métallique et la porte d'un sas sauta hors du flanc du chasseur, expulsée par des charges explosives. Un individu, clairement blessé, se laissa glisser de l'ouverture et pataugea maladroitement pour remonter sur la berge.

Il me sembla qu'il s'agissait de Verveuk.

Le Titan ne se trouvait plus qu'à une cinquantaine de mètres du vaisseau abattu et il avançait toujours, ses gigantesques pieds soulevant des éclaboussures dans les vaguelettes de la rive.

Je perçus un mouvement juste derrière moi et sur le côté. C'était Haar qui avait levé son long fusil laser et le pointait sur le Titan. C'était un geste de défi d'une bravoure telle qu'elle en éclipsait presque sa futilité. Kara Swole venait juste derrière lui, l'air anxieux,

soutenant Rossi qui s'était relevé pour se traîner jusqu'à moi. Il avait l'air presque mort tant nos épreuves dans l'unité mentale l'avaient éprouvé ; il avait les yeux creusés, cernés de noir, les lèvres serrées et exsangues.

Je me demandai fugacement quelle tête je pouvais bien avoir.

Begundi les suivait. Il avait rengainé ses pistolets, conscient de l'inutilité de telles armes dans notre situation. Fischig et Nayl étaient restés dans la chapelle, auprès d'Alizebeth.

Rossi avait pris mon sceptre runique et il s'en servait pour se soutenir.

— Reculez... leur dis-je. Reculez... il n'y a rien à faire.

— Nous devons nous battre... dit Rossi d'une voix haletante. Nous combattons... l'ennemi ultime... au nom de l'Empereur-Dieu de l'Humanité... jusqu'à notre dernier souffle...

Il leva mon sceptre et l'utilisa pour amplifier les pouvoirs de son esprit épuisé. Le sceptre cracha un éclair d'énergie psy-thermique beaucoup plus puissant que ceux qu'il avait émis à l'aide de sa canne et le projeta en direction de l'immense dossière du grand Titan. Je ne sais pas s'il espérait le blesser. Je ne sais même pas si, dans l'état où il était, il avait réellement l'espoir de parvenir à l'atteindre. Je crois qu'il essayait simplement de le détourner du chasseur.

Lorsqu'il prit naissance et se tordit à l'extrémité du sceptre runique, à côté de moi, l'arc de flammes de Rossi me parut dévastateur, étincelant, si éblouissant qu'il me fit mal aux yeux et si chaud qu'il me roussit le poil. Mais lorsqu'il frappa le Titan, nous eûmes l'amère déception de le voir tel qu'il était : une étincelle qui flamboya brièvement avant de s'éteindre sur la carapace dorsale du Titan.

Il le maintint pourtant. Le feu psy-thermique vira au vert, puis au blanc-bleu. Haar se mit à tirer. Je pense que Kara en fit autant.

Comme des baisers emportés par le rugissement d'un ouragan, comme aurait dit mon vieux maître Hapshant.

Cruor Vult pilonna la carcasse du chasseur de son blaster. Dès les premiers instants de cet impitoyable bombardement, la coque s'ouvrit en deux, se tordit et se vrilla, en catapultant des échardes de métal sur la berge et sur toute la surface du lac qui se couvrit d'éclaboussures.

Le chasseur parut se tordre de douleur, comme s'il essayait d'échapper à la canonnade. En vérité, il était simplement secoué et soulevé par l'ouragan de bolts qui le martelaient et le déchiquetaient de la proue à la poupe.

Enfin, il explosa. Il y eut une énorme boule de lumière aveuglante, un rugissement de tonnerre et nous fûmes frappés de plein fouet par l'onde de choc. Sa désintégration creusa un cratère dans la plage et déclencha un raz-de-marée de taille respectable qui s'en alla submerger la rive opposée du lac.

À l'endroit où se trouvait le chasseur une seconde auparavant... là où s'étaient trouvés Médéa, Aémos et Dahault... il ne restait plus qu'une excavation enflammée. Comme un orage d'apocalypse, une cruelle pluie de débris, d'eau et de cailloux s'abattit sur nous. Pendant un instant, le Titan fut presque entièrement voilé derrière un nuage de vapeur.

Au moment de l'explosion, la dernière fois que je l'avais aperçu, Verveuk se trouvait à cinquante mètres de l'épave, titubant vers l'intérieur des terres. Lorsque j'osai enfin relever la tête après la pluie de pierres, je ne vis aucun signe de lui.

Ayant terminé sa tuerie, le Titan se retourna vers nous.

Je fus brutalement plaqué au sol et me cognai la tête avec une telle violence contre la paroi d'une caserne que je perdis conscience pendant une fraction de seconde. Je réalisai ensuite que Begundi m'avait saisi à bras-le-corps et nous avait catapultés tous les deux derrière le premier abri qu'il avait pu atteindre.

Cruor Vult avait fait des progrès en matière de visée.

L'air glacé de l'île était alourdi d'une poussière minérale provenant des galets et des rochers pulvérisés sous le feu de son blaster. Rossi et Haar avaient tout simplement cessé d'exister. Les armes militaires surpuissantes du monstre les avaient vaporisés. Mon sceptre runique, noirci mais intact, était posé au milieu d'une large cuvette dont le fond avait été vitrifié et transformé en un miroir ondulé par l'effroyable alchimie du feu du blaster. Tout ce qui restait de mes amis était un petit tronçon du canon du fusil laser de Haar.

Couverte de sang, Kara Swole gisait à vingt mètres, là où l'explosion l'avait projetée. J'étais sûr qu'elle était morte.

J'étais tout aussi certain que nous étions morts, nous aussi. Thuring avait gagné. Il avait tué mes amis et mes alliés sous mes yeux et il avait remporté la victoire.

Il ne me restait plus rien pour l'affronter. Je ne possédais aucune arme capable d'égaler la puissance d'un Titan. Déjà, lorsque ce duel inégal avait débuté, je n'avais quasiment rien et à présent je n'avais plus rien du tout, rien de rien.

Je...

Une idée monta dans mon esprit, insidieuse et infâme, arrachée aux tréfonds de mon âme par l'extrême danger où je me trouvais. Je m'efforçai de l'ignorer. C'était inconcevable. Cette seule notion était révoltante, inexcusable.

Pourtant, c'était vrai. Il me restait une arme.

Une arme plus puissante qu'un Titan.

Si j'osai m'en servir. Si j'avais l'audace de l'utiliser.

Impensable. C'était impensable.

Cruor Vult marcha sur moi dans un grondement, émergeant de la

vapeur qui se dissipait lentement.

J'entendis les sifflements et les grincements des mécanismes automatiques de son énorme unité gatling qui faisaient monter de nouveaux chargeurs en position de tir. Je vis les galets à mes pieds, des milliers de galets, qui tressautaient à chaque pas du monstre.

— Bex...

— Monsieur ?

— Prends Kara et cours. Va dans la chapelle.

— Mais monsieur, je...

Fais-le immédiatement, ordonnai-je en appliquant ma volonté. Il bondit sur ses pieds et décala.

Je rampai jusqu'au sceptre runique et empoignai sa hampe. Le métal était encore chaud et gluant de sang.

Duclane Haar et Poul Rossi me serviraient de sacrifice, me dis-je, pragmatique et déjà dégoûté de moi-même. Je n'avais ni le temps ni la possibilité d'accomplir quoi que ce soit de plus sophistiqué. Dans la situation dans laquelle je me trouvais, je ne disposais d'aucun des outils, des instruments, des onguents, des charmes ou des sceaux de protection que j'aurais crus indispensables en temps ordinaire au moment d'entreprendre une action pareille.

Je me repris. Jusqu'à cet instant précis et en temps normal, je n'aurais jamais imaginé devoir un jour entreprendre une telle opération, quels qu'en puissent être les préparatifs.

À genoux sur le sol vitrifié, face à un Titan de guerre du Chaos qui marchait droit sur moi, serrant fermement dans mes deux mains le sceptre runique poisseux du sang de deux de mes plus chers amis, j'entamai les incantations.

C'était difficile. J'avais du mal à me souvenir des formulations précises des versets du *Malus Codicium*, un ouvrage que j'étudiais par intermittence depuis des années, en secret. J'avais éprouvé un vif désir d'apprendre et de comprendre ces écrits, tout en les redoutant terriblement. Après le premier congé sabbatique que j'avais pris pour étudier le *Codicium*, quelques mois à peine après l'exécution de Quixos, son précédent propriétaire, j'avais été contraint d'effectuer une retraite spirituelle pour me remettre et j'avais même dû demander l'assistance psychologique des abbés du monastère du Sacré-Cœur d'Alsor.

J'essayais à présent de me remémorer ces mêmes versets. Je me poussai moi-même dans mes derniers retranchements, luttant pour retrouver ces paroles que je m'étais tellement efforcé d'effacer de ma mémoire autrefois.

Si j'oubliais un seul mot, si ma formulation était incorrecte, si j'employais un vocabulaire inexact, nous mourrions tous dans les griffes d'une créature maléfique bien pire que *Cruor Vult*.

VI

Combattre le Chaos par le Chaos. Le prix. La conséquence.

UN INSTANT. Une salle de classe glaciale, bien des années auparavant. Avec Titus Endor, nous frissonnions sur nos chaises, devant nos pupitres en bois d'ébonier tout rongés et zébrés des éraflures et des graffitis laissés par les milliers d'élèves qui nous avaient précédés. Cela faisait à peine dix-huit jours que nous avions commencé notre apprentissage initial en tant qu'interrogateurs débutants. L'inquisiteur Hapshant était entré dans la classe en coup de vent, avait claqué la porte et laissé tomber sa pile de grimoires sur son bureau avec un claquement sonore qui nous avait tous fait sursauter et il avait déclaré : « Un serviteur de l'Inquisition qui utilise le Chaos comme un outil contre le Chaos est un ennemi de l'humanité, plus encore que ne l'est le Chaos lui-même ! Car le Chaos connaît les bornes de sa propre infamie et les accepte. Un serviteur de l'Inquisition qui se sert du Chaos se leurre lui-même, refuse la vérité et nous condamne tous à la damnation pour accomplir sa folie ! »

Sur la berge de ce lac de Miquol, je ne me leurrais pas. J'avais parfaitement conscience que mon pari répondait à une urgence désespérée.

Commodus Voke, mort depuis cinquante ans déjà, m'avait dit autrefois, et je paraphrase ses paroles car je ne les ai pas enregistrées mot pour mot à l'époque : « “Connais ton ennemi” est le plus gros mensonge qui se puisse entendre. Il ne faut jamais céder à l'ennemi. La voie radicale a ses attraits et j'admets avoir parfois été tenté, au cours des longues années de mon existence. Mais c'est un chemin pavé de mensonges. À partir du moment où vous vous tournez vers le warp pour y trouver des réponses ou pour obtenir un savoir destiné à combattre l'ennemi, ne serait-ce qu'une fois, vous utilisez le Chaos et vous devenez un adepte. Et vous savez ce qui arrive à ces adeptes, n'est-ce pas, Eisenhorn ? L'Inquisition vient les chercher. »

Sur cette plage déserte, j'avais la certitude de savoir établir la distinction entre la vérité et les mensonges. Voke n'avait tout simplement pas compris la subtilité de cette limite.

Midas Betancore, un soir très tard, alors que nous avons passé la soirée à boire et à jouer au régicide selon les règles glaviennes, m'avait dit : « Pourquoi font-ils ça ? Les radicaux, je veux dire. Ne se rendent-ils pas compte que le simple fait de s'approcher du warp équivaut à un suicide ? »

À Dürer, sur cette île polaire, serrant fermement mon sceptre runique dans mes poings, je savais bien que ce n'était pas du suicide. C'était justement le contraire.

Godwyn Fischig, devant l'un des champs funéraires de Cadia, m'avait autrefois conseillé de me tenir à distance de toute déviance radicale : « Tu peux me faire confiance, Eisenhorn, si je pense un jour que tu en es arrivé là, je te tuerai moi-même. »

Ce n'était pas si simple, que l'Empereur me damne, ce n'était vraiment pas aussi simple ! Je repensai à Quixos, un individu si brillant, un serviteur de l'Imperium si dévoué, totalement corrompu par les artifices du mal parce qu'il s'était efforcé d'appréhender la pourriture qu'il combattait. Je l'avais proclamé hérétique et exécuté de ma propre main.

J'étais parfaitement conscient du danger.

CRUOR VULT AVANÇAIT vers moi dans un grondement de tonnerre. Je prononçai la dernière puissante syllabe de mon incantation et laissai mon esprit plonger dans le warp. Non pas le paysage-warp effervescent de l'unité à impulsions mentales du Titan, mais le warp véritable. Focalisé par le sceptre runique et protégé par les prières rituelles que j'entonnai, je glissai dans un vide infini et bien plus obscur. Je m'étirai au travers de la trame spatiale, vers Gudrun, très loin, à l'autre bout d'un sous-secteur tout entier, vers un domaine privé sur la péninsule d'Insume.

Je m'étirai encore et pénétrai dans une oubliette secrète défendue par un champ de protection, des inhibiteurs de warp, des champs à vide et fermée par treize verrous. J'étais le seul à connaître les codes capables d'ouvrir ces barrières, puisque c'était moi qui les avais installées.

Il était roulé en boule sur le sol, chargé de chaînes, au milieu de la pièce.

Je l'éveillai. Je le libérai.

Je sortis de ma transe avec un sursaut. Le sceptre runique frémit dans mes mains lorsque l'énergie démoniaque que j'avais libérée l'envahit.

Je luttai pour maintenir ma prise, pour énoncer les mots de commande et les instructions spécifiques avec la plus grande précision.

Comme un minuscule soleil qui se lève, le démon asservi se matérialisa en ruisselant hors de l'extrémité du sceptre runique. Il brillait d'un éclat éblouissant qui illumina la sinistre grève et fit s'allonger une ombre immense derrière le Titan.

— Chérubaël ? murmurai-je.

— Ouiiii... ?

— Tue-le.

Des éclairs zébrèrent le ciel avec des claquements sonores. Une tempête inattendue, d'une violence exceptionnelle éclata soudain au-dessus du lac. D'épais nuages se mirent à tourbillonner au firmament et la pluie s'abattit en trombe, poussée par de violentes rafales de vent, au milieu d'un spectaculaire ballet d'éclairs.

Une chose d'une effrayante blancheur, si rapide qu'on ne pouvait la voir autrement que comme l'image résiduelle qu'elle laissait sur la rétine, fusa hors de mon sceptre et plongea droit à l'intérieur de l'énorme masse noire de *Cruor Vult*.

Le Titan hésita, figé en pleine foulée, un pied levé. Il frissonna. Ses énormes bras battirent l'air pendant une seconde. Puis son masque de crâne chromé et grimaçant se fissura, s'étoila comme une poterie et vola en éclats, en une explosion lumineuse d'un vert écoeurant.

Cruor Vult chancela sous les torrents de pluie qui inondaient sa masse grinçante.

Un immense halo lumineux illumina la rive du lac et l'ancienne base FDP. *Cruor Vult*, l'ennemi ancestral de l'humanité, explosa à partir de la taille en un globe de chaleur blanche, aveuglant. Pas un fragment de sa tête, de son torse ou de ses bras ne survécut à cette immolation.

Les jambes, un pied toujours levé, vacillèrent, se balancèrent et s'effondrèrent enfin sur le côté en avalanche, d'un seul bloc, anéantissant les vestiges de l'antenne parabolique.

Cruor Vult était mort. Fayde Thuring était mort.

Mais j'avais perdu connaissance, catapulté en arrière par le souffle mortel.

Et cela signifiait que Chérubaël était libre.

S'il s'était enfui à ce moment-là, il se serait définitivement évadé. En vérité, il aurait même pu se réfugier si profondément dans les replis miasmatiques du warp qu'il aurait pu m'échapper éternellement, même si j'avais consacré ce qui me restait de vie à chercher un moyen de l'invoquer pour le lier à nouveau. Il se méfiait de moi, à présent, et il connaissait mes ruses.

Il aurait sans nul doute réussi à fuir suffisamment loin pour rester

hors de ma portée pendant de nombreuses années et faire chèrement payer sa captivité à l'Imperium.

Mais ce n'est pas ce qu'il fit. Le démon était trop consumé par le ressentiment pour y penser.

Il revint pour me tuer.

JE M'ÉVEILLAI EN sursaut et réalisai instantanément que Chérubaël était en liberté parce que j'avais perdu le contrôle. Je regardai autour de moi, mais il me sembla que j'étais seul sur la plage. Le ciel était toujours chargé de lourds nuages d'orage et les éclairs auréolaient les montagnes environnantes de couronnes dorées.

La pluie commençait à se calmer, mais elle tambourinait toujours sur les galets luisants et humides et sur les vestiges fumants de *Cruor Vult*. Je perçus un fourmillement qui me fit comprendre qu'il était toujours là.

J'avais commis l'impensable et je devais à présent défaire le mal que j'avais fait. Je devais assujettir Chérubaël. Je ne pouvais lui permettre de conserver sa liberté.

Je ramassai le sceptre runique. La pluie lavait peu à peu le film de sang dont était enduit son métal froid et poli. Je le serrai fermement dans ma main gauche et dégainai Barbarisator. La lame tressaillit en sentant la présence du démon dans l'atmosphère.

— Miséricordieux Empereur de l'Humanité, que votre majesté soit sanctifiée, que votre lumière éternelle nous illumine, accordez votre protection à votre serviteur en cette heure périlleuse...

— Ça ne te sauvera pas, articula une voix. Je pivotai sur moi-même, mais ne vis pas le moindre signe d'un interlocuteur.

— Que votre lumière éternelle nous illumine, accordez votre protection à votre serviteur en cette heure périlleuse, afin que je puisse continuer à vous servir, puissant seigneur, et purifier l'empire de...

— Ça ne marchera pas, Grégor. La bénédiction de Terra ? Ce ne sont que des mots, Grégor. Que des mots.

— ... continuer à vous servir, puissant seigneur, et purifier l'empire de l'humanité en expulsant tous les démons et les changelins modelés par le warp...

— Oh ! Mais j'ai bien plus que des mots pour toi, Grégor. Je t'aimais bien, Grégor, entre tous les hommes, j'avais une certaine admiration pour ton courage. J'ai travaillé pour toi. Je t'ai épargné, plus d'une fois... t'en souviens-tu ? Tout ce que je t'ai demandé en retour, c'était d'honorer notre accord et de me libérer. Et qu'as-tu fait ? Tu m'as trompé. Tu m'as pris au piège. Tu m'as *utilisé*.

Ses paroles semblaient résonner autour de moi, mais j'avais beau me

tourner de tous côtés aussi vite que je le pouvais, je ne le voyais pas. Sa voix résonnait dans ma tête. Je luttai pour ne pas interrompre mes prières, résistai pour me concentrer sur la bénédiction, mais c'était très difficile. J'avais une furieuse envie de répondre à ses provocations. Je voulais riposter avec fureur que c'était lui qui m'avait roulé le premier. Qu'il n'y avait jamais eu le moindre accord entre nous ! Qu'il m'avait utilisé pour mettre au point son évasion et se libérer des charmes d'asservissement dont l'avait chargé Quixos.

Je n'osai pas. Je me concentrai sur mes répétitions. Barbarisator frémit de la garde à la pointe, vibrant sous l'énergie psychique qui tournoyait autour de moi.

— ... accordez votre protection à votre serviteur en cette heure périlleuse, afin que je puisse continuer à vous servir, puissant seigneur...

Une étoile naquit au-dessus du lac. Un halo blanc et brumeux autour d'un cœur scintillant. Elle voltigea dans ma direction, presque comme une feuille portée par le vent et s'arrêta en suspension à quelques mètres de moi.

Sous l'étoile, les galets se vitrifièrent lentement. Elle brillait d'un tel éclat qu'elle en était presque insupportable à regarder. Chérubaël flottait au centre de ce soleil. Il était sous sa forme la plus dangereuse à cet instant, incorporel, sous la forme d'un esprit démoniaque pur et nu, débarrassé des entraves que lui aurait imposées un hôte de chair. Dans cette éblouissante lumière, je parvenais mal à distinguer les détails, mais en vérité je n'éprouvais pas une grande envie de poser les yeux sur la véritable forme du démon. Il n'avait même plus de forme humanoïde. J'avais toujours pensé que la lumière blanche symbolisait la pureté et une certaine forme de sobriété, la noblesse et le bien. Mais cette blancheur dégageait une impression de maléfice inexprimable, glaçant, et sa pureté me parut abominable.

— ... que votre majesté soit sanctifiée, que votre lumière éternelle nous illumine...

— Boucle-la, Grégor. Boucle-la, que je puisse m'entendre lorsque je te tuerai.

Mes armes, le sceptre et l'épée, m'étaient physiquement inutiles. Chérubaël n'avait pas de corps-hôte à détruire. Malgré cela, elles étaient psychiquement puissantes. J'avais déjà banni Chérubaël en une occasion à l'aide du sceptre runique et, pour autant que je puisse le savoir, j'étais parvenu à anéantir son congénère Prophaniti. Cependant, mon esprit était en bien meilleure condition lors de ces combats et, comme on le sait, la puissance des armes psychiques dépend de la force de la volonté qui les dirige. Chérubaël savait très bien à quel point j'étais épuisé et mal focalisé. Je le sentais qui s'efforçait de m'affaiblir en ravivant mes angoisses et mes chagrins...

Bequin, Médéa, Aémos, Rossi, Haar... Il voulait me faire penser à la perte de mes amis les plus chers, utilisant mon affliction pour m'affaiblir un peu plus.

Mais il était faible, lui aussi. Il avait dû utiliser une énorme réserve de puissance pour vaincre le Titan.

La lumière bondit en avant, pour tester mes réflexes, je pense. Je la détournai d'un large mouvement de Barbarisator et je sentis la décharge électrique de l'impact vibrer dans mon bras. Elle s'élança encore et je la balayai du sceptre, la faisant reculer.

Il tourna autour de moi. Je l'avais blessé. Il savait qu'il ne s'en sortirait pas sans combattre.

Si c'était ce qu'il voulait...

Je lui allongeai une botte, Barbarisator chanta dans ma main. Chérubaël bloqua mon attaque d'une barre d'énergie scintillante et cracha un éclair de lumière pâle qui me projeta dans les airs.

J'atterris brutalement sur les galets, mais je bondis aussitôt sur mes pieds, me souvenant de toutes les leçons de combat au corps à corps que j'avais prises au cours des années auprès d'experts tels que Harlon Nayl, Kara Swole, Arianrhod Esw Sweydyr, Midas, Médéa...

Il se rua sur moi, brillant d'un éclat aveuglant. J'avais l'impression de combattre une étoile. Je le frappai violemment de la tête du sceptre, exécutai un saut périlleux pour sortir de sa trajectoire, atterris sur mes pieds et m'enfuis à toutes jambes.

Je détaalai en passant sous les arches encore fumantes formées par les jambes de *Cruor Vult* et je remontai péniblement le long de la plage, vers la base. J'entendis distinctement le sifflement de son déplacement tandis qu'il se ruait à ma poursuite.

Je feintai sur la gauche, mais il m'avait vu venir. L'étoile démoniaque fut immédiatement sur moi. Je balançai mon épée, bondis sur la droite et sautai d'un bond par-dessus sa lance de lumière en utilisant le sceptre en guise de perche.

Chérubaël se mit à rire. Sa voix gloussante me poursuivit tandis que je me précipitais à toutes jambes dans la ruelle entre deux casernes. Le démon lumineux me donna la chasse, son aura psychique éparpillant les galets de la plage dans son sillage.

J'entendis un bruit grinçant, un gémissement de métal écrasé, et je me rendis compte que les parois se refermaient sur moi. Chérubaël avait arraché les deux casernes de leurs fondations et il espérait m'écraser comme une mouche.

Je m'ouvris un passage dans la paroi de gauche à grands coups d'épée et je bondis à l'intérieur au moment où les deux bâtisses chancelantes s'écrasaient l'une contre l'autre. La paroi de fibres de verre entra en fusion devant Chérubaël et il la traversa pour se ruer sur moi. Je l'accueillis à la pointe de la lame et du sceptre.

Je pouvais le tenir à distance, mais c'était tout. Mes réserves mentales n'étaient tout simplement pas suffisantes.

Mon seul espoir était de trouver le moyen de l'asservir à nouveau. Mais comment ?

Soudain, Dronicus surgit de nulle part. Je crois du fond du cœur, ou du moins est-ce une notion à laquelle je me raccroche pour ne pas devenir fou, que l'Empereur de l'Humanité assiste ses fidèles serviteurs dans leurs heures les plus difficiles, même si les moyens qu'il emploie sont parfois étranges. À l'évidence, le vieux prêtre fou avait observé le déroulement des événements depuis sa cachette et il en sortait à présent car il en avait tiré une conclusion tout à fait erronée. Il avait vu la blanche lumière du démon détruire le Titan. À ses yeux, la lumière était donc une amie puisqu'elle avait vaincu l'ennemi.

Pour lui, cette puissante lumière était l'Empereur, descendu sur terre pour le sauver.

Il se précipita hors des ténèbres en courant, criant le nom de l'Empereur, chantant ses louanges, exprimant sa gratitude d'une voix pitoyable. Ce n'était qu'un vieillard squelettique vêtu de haillons crasseux. Il n'aurait pas dû représenter la moindre menace pour le démon.

Sauf qu'en l'honneur de l'Empereur, il était allé chercher l'aquila tombé de l'autel de la chapelle et qu'il le brandissait devant lui.

Chérubaël hulula et recula au-dessus du chemin de terre qui serpentait entre les casernes, tourbillonnant comme un duvet de chardon emporté par le vent.

Perplexe, Dronicus lui courut après en clamant des prières à la gloire de l'Empereur qui devaient s'enfoncer dans l'âme putride du démon comme autant de pointes bénies rougies au feu.

J'avais un moment de répit.

Je regardai autour de moi. Je savais qu'il me fallait trouver une idée, et vite.

Bastian Verveuk était toujours vivant, mais ce n'était plus qu'un gâchis brisé et sanguinolent. Ses vêtements et ses cheveux avaient été littéralement carbonisés sur lui, au moment de l'explosion d'agonie du chasseur. À cause de ce qu'il m'avait fait, mon cœur était rempli de haine à son égard et pourtant je ne pus m'empêcher de me sentir soulevé de pitié en le voyant. Ses yeux étaient toujours pleins d'ardeur. J'eus l'impression qu'ils s'illuminaient de joie à mon approche. Il tendit une main ensanglantée vers moi.

Il croyait que je venais le secourir.

Je confesse, ici et maintenant, que je me déteste d'avoir fait ce que j'ai fait. Je n'avais que mépris pour Verveuk, mais ce n'est pas une excuse. C'était un scélérat, un odieux personnage dont les actes

m'avaient coûté bien plus cher que je ne peux le dire, mais c'était tout de même un serviteur de l'Inquisition. Et, que l'Empereur le damne, il me vénérât et il avait confiance en moi.

Je n'avais pas d'autre choix. J'avais pris la bonne décision. J'avais libéré Chérubaël parce qu'il fallait arrêter *Cruor Vult* à tout prix, pour le bien de l'humanité. À présent, il fallait arrêter Chérubaël et je devais prendre une autre décision, tout aussi difficile. Lorsque mon heure sera venue, je paierai pour tout cela. Dans l'autre monde, lorsque je me présenterai devant le Trône d'Or.

Je m'agenouillai près de lui. Il tourna son visage plein d'espoir vers moi. Maudit soit ce regard de chien fidèle !

— M-maître...

— Bastian, êtes-vous un véritable serviteur de l'Empereur ?

— Je... je le suis...

— Et êtes-vous prêt à le servir de toutes les manières possibles ?

— Bien sûr, maître.

— Et êtes-vous pur ?

Quelle question idiote ! C'était la foutue pureté de Verveuk qui l'avait conduit à commettre toutes ses erreurs. C'était sa foi puritaine qui en avait fait un véritable danger public.

Mais quant à être pur, il était pur, aussi pur qu'un homme peut l'être.

Je posai la main sur sa poitrine et humectai mes doigts de son sang. Ensuite, je commençai à inscrire certaines runes et certains symboles sur son front et son visage, sur son cou et son cœur, en marmonnant des incantations, issues du *Malus Codicium*, que peu d'hommes ont eu l'occasion d'entendre prononcer.

— Q-que faites-vous ? me dit-il d'une voix hésitante. Toujours ces maudites questions, même en un moment comme celui-là.

— Ce qui doit être fait. Vous allez participer à l'œuvre de l'Empereur, Bastian.

Un hurlement suraigu résonna dans la base et Dronicus apparut, terrifié, filant à toutes jambes vers le lac. Ses mains étaient en flammes ; elles dégoulaient de métal en fusion, chauffé à blanc.

Chérubaël avait finalement trouvé en lui-même la force de faire fondre l'aquila.

Toujours hurlant, le pauvre vieillard plongea dans le lac et l'eau se mit à bouillir et à fumer autour de ses mains suppliciées.

La mortelle étoile de Chérubaël apparut au bout de la plage, étincelante, et elle fonça vers moi.

— Pardonnez-moi, Verveuk, murmurai-je.

— B-bien sûr, maître, balbutia-t-il. Mais pourquoi ? ajouta-t-il soudain.

Tonnant les incantations de l'asservissement, la litanie du servitus,

l'obsécration d'assujettissement, je fis face à Chérubaël, brandissant mon sceptre runique étincelant de puissance.

— *In servitatem abduco*, strictement et pour l'éternité je te lie à l'intérieur de cet hôte !

— Par tous les feux de l'enfer, qu'est-ce qui s'est passé ici ? rugit Fischig, brandissant son arme en se précipitant vers moi.

— Tout. Rien. C'est fini, Fischig.

— Mais... qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

Le possédé était à côté de moi, flottant à quelques centimètres au-dessus du sol. J'avais utilisé ma ceinture pour en faire une laisse et je l'avais attachée autour du cou tuméfié et brûlé de Verveuk.

— J'ai pris un démon au piège, Godwin. Il est asservi et ne peut plus nous faire de mal à présent.

— Mais... Verveuk ?

— Il est mort. Nous devons l'honorer. Il a donné tout ce qu'il avait pour l'Empereur.

Fischig me fixa d'un œil méfiant.

— Comment as-tu appris la manière d'asservir un démon, Eisenhorn ? me demanda-t-il.

— J'ai beaucoup appris. Cela fait partie du travail d'un inquisiteur de savoir ce genre de choses.

Fischig recula d'un pas.

— Verveuk... commença-t-il. Il était mort avant que tu utilises son corps, pas vrai ?

Je ne répondis pas. Trois navettes descendaient vers le lac dans un grondement de réacteurs, se préparant à atterrir. Les renforts appelés par Alizebeth arrivaient finalement.

VII

L'adieu à Miquol. Gudrun, mon refuge. Ce qu'elle aurait désiré.

JE NE VOULAIS plus qu'une chose : quitter cet endroit. J'étais épuisé et j'avais tant perdu.

Les membres de ma suite, tous des spécialistes bien entraînés, sortirent des navettes et se déployèrent pour prendre le contrôle de la zone. Ils débusquèrent les derniers complices de Thuring, consternés de leur défaite. On me dit que Menderef et Koth arrivaient, accompagnés d'unités de la militia et de la Garde inquisitoriale.

Je n'avais pas l'intention d'attendre leur arrivée.

Il y avait certaines choses que je préférais éviter de laisser voir à un trop grand nombre de gens.

Je donnai quelques ordres qui allaient avoir pour conséquence de creuser d'énormes trous dans mes finances personnelles, mais je m'en moquais éperdument.

Je fis embarquer Bequin sur une navette, sous la garde de Nayl et Begundi, et on l'emmena aussi vite que possible.

Je demandai à Nayl de faire le nécessaire pour la stabiliser à l'hôpital le plus proche et, ensuite, de quitter cette planète avec elle pour la ramener au quartier général du Discollegium, sur Messina. Ils emmenèrent également Kara Swole. Elle était toujours en vie, mais grièvement blessée.

Je donnai des ordres très stricts à Fischig. Il devait rester là et me représenter. Il accepta, mais le cœur n'y était pas. Je savais que le possédé le troublait bien plus qu'il n'osait me l'avouer.

Sa mission était simple. Prendre le contrôle de l'île jusqu'à l'arrivée des troupes de l'Inquisition. Vérifier qu'une déposition officielle et complète serait faite et que la tanière des Titans du Chaos encore en dormance serait anéantie. Enfin, ajourner le procès jusqu'à nouvel ordre.

Cela ne semblait pas déraisonnable. Un inquisiteur de haut rang venait de risquer gros et de perdre énormément pour arrêter un Titan du Chaos. Le retrait de cet inquisiteur afin de prendre un peu de repos et l'interruption momentanée du procès de Dürer paraîtraient tout à

fait justifiés.

Je reprendrais contact avec Fischig plus tard et nous reprendrions là où nous en étions restés.

J'étais sur le point d'embarquer sur une autre navette en compagnie de la silhouette silencieuse et voilée du possédé lorsqu'arriva la première bonne nouvelle de la journée.

Médéa et Aémos avaient survécu.

Ils étaient couverts d'ecchymoses et de coupures, mais elle avait réussi à traîner Aémos hors de l'épave du chasseur et à l'emmener à couvert avant la sortie de Verveuk. Ils s'étaient cachés, hors d'haleine et hébétés.

Ils avaient tout vu.

Je les serrai contre mon cœur l'un après l'autre.

— Vous venez avec moi tous les deux, leur dis-je.

— Grégor... qu'as-tu fait ? me demanda Médéa.

— Commence par monter dans la navette.

— Qu'est-ce qu'elle a voulu dire ? interrogea Fischig.

Je ne lui répondis pas directement. J'étais trop fatigué. J'avais trop peur que mes explications boiteuses ne suffisent pas à le convaincre.

— Assure-toi que les choses seront faites comme il faut, ici. Je t'enverrai de nouvelles instructions dans un mois.

Je lui confiai mon insigne, ma rosette inquisitoriale, de manière à rendre son autorité indiscutable.

C'était un geste de confiance absolue, mais cela sembla le perturber. Enfin, je lui tendis la main, mais il la serra sans grand enthousiasme.

— Je ferai mon travail, dit-il. T'ai-je déjà déçu ?

Il était évident que non et je suppose que c'était bien là l'objet de sa question. Fischig ne m'avait jamais désappointé, mais l'inverse ne serait pas peut-être si évident, à présent.

Deux jours plus tard, nous étions confortablement installés dans une suite de cabines, à bord du transporteur long-courrier *Charme de Vénus*, en route vers le sous-secteur Helican et Gudrun. Un voyage de trois semaines, s'il plaisait à l'Empereur.

Je dormis longuement durant ce voyage, du sommeil profond et heureusement sans rêves d'un homme épuisé, mais ma fatigue ne me quittait pas. Ce que j'avais accompli sur Miquol avait été exténuant, tant physiquement qu'émotionnellement. À chaque fois que je me réveillais, reposé, je me sentais paisible pendant un précieux instant avant de me souvenir de ce que j'avais fait. Alors, mes angoisses revenaient.

Chaque jour, durant tout le temps que dura ce voyage, j'effectuais deux visites. La première était pour la chapelle du vaisseau, où je disais mes observances plus consciencieusement et plus strictement

que je ne l'avais fait en une centaine d'années. Je me sentais impur, profané bien que je me fusse infligé cette profanation à moi-même. J'avais terriblement besoin de me confesser. En d'autres temps plus heureux, je me serais tourné vers Alizebeth, mais cela n'était plus possible à présent.

Au lieu de cela, je priai pour sa survie. Je priai pour que Swole recouvre la santé. Je fis des offrandes et allumai des cierges pour les âmes de Poul Rossi, de Duclane Haar et de ce pauvre Dahault qui avaient péri dans la destruction du chasseur.

Je priai aussi pour l'âme de Bastian Verveuk et j'implorai l'Empereur-Dieu de m'accorder l'absolution.

Je priai pour que Fischig puisse me comprendre.

Durant toutes les années consacrées au service de l'Empereur-Dieu, je m'étais toujours considéré comme une âme loyale et fidèle, mais il est étrange de constater à quel point il est facile de négliger les devoirs quotidiens du culte. Durant ce voyage, du fait que j'avais trébuché et que je m'étais approché du chemin de l'hérésie plus près que jamais dans mon existence, j'eus le sentiment, de manière assez ironique, que ma foi avait été renouvelée. Peut-être faut-il regarder au fond des abysses pour être capable d'apprécier pleinement la pureté des cieux au-dessus de nous. Je me sentais assagi, vertueux, comme si j'avais survécu à une épreuve pour en ressortir un homme meilleur.

Dans mes moments de doute personnel et d'anxiété, et ils furent nombreux, je me demandai si ce sentiment de développement spirituel n'était pas plutôt dû à un déni subconscient. Fallait-il considérer les événements de Miquol comme un rappel tardif et bien mérité, destiné à me remettre dans le droit chemin du puritanisme, ou étais-je en train de m'aveugler moi-même ? Étais-je en train de me bercer d'illusions, comme Quixos et tous les autres qui étaient tombés dans l'abîme sans même s'en rendre compte ?

Ma seconde visite quotidienne, je la rendais à la soute blindée où le possédé était incarcéré.

Le capitaine du *Charme de Vénus*, un sévère Ingéranien nommé Gelb Startis, avait commencé par refuser tout net de l'accepter à bord de son vaisseau. Naturellement, il ignorait qu'il s'agissait d'un possédé. Il n'existe pas beaucoup d'individus dans l'Imperium qui soient capables de reconnaître ce genre de créature au premier coup d'œil. En outre, j'avais voilé sa silhouette silencieuse de robes à capuchon qui le dissimulaient entièrement. Mais même déguisé, le monstre dégageait une aura palpable de malveillance et de corruption.

Je n'étais pas d'humeur à négocier avec Startis. Je me contentai de faire la preuve de mon identité en lui montrant ma chevalière inquisitoriale, lui donnai ma garantie personnelle que le

« pensionnaire » serait surveillé de près et payai trois fois le prix normal pour la traversée.

L'affaire lui parut plus attrayante ainsi.

J'avais enchaîné le possédé dans une soute ; il me fallut dix heures pour inscrire les symboles de séquestration appropriés sur toutes les surfaces de sa geôle. Chérubaël était muet, semblable à un zombie, comme en transe. Il souffrait encore du terrible traumatisme de son assujettissement et, pour le moment, il était docile.

À chacune de mes visites, je vérifiais minutieusement tous les sceaux et, si nécessaire, je les rafraîchissais. À l'aide d'une plume et d'encre indélébile, je fixai sur sa peau les runes que j'y avais dessinées avec du sang.

Ce fut une opération à faire froid dans le dos. Le corps de Verveuk avait guéri de ses blessures et il paraissait en pleine santé. Il avait les yeux fermés et son visage était toujours celui du jeune inquisiteur, bien que le front du jeune homme se mît à enfler aux endroits des cornes résiduelles qui commençaient à pousser sur son crâne.

Le neuvième jour, les yeux qui avaient été ceux de Verveuk s'ouvrirent. La fureur blanche de Chérubaël les faisait scintiller. Il avait finalement surmonté les terribles douleurs de son asservissement, des douleurs encore aggravées par le procédé sommaire que j'avais dû employer pour accomplir le rite.

— Il veut ta mort, furent ses premières paroles.

— Est-ce que je parle à Bastian ou à Chérubaël ?

— Les deux, répondit-il.

Je hochai la tête.

— Bien essayé, Chérubaël. Je sais que Verveuk a quitté ce corps.

— Il te hait, pourtant. J'ai goûté son âme lorsqu'il a quitté son corps et que je suis entré. Il sait ce que tu as fait et il a emmené ce savoir terrible avec lui, dans l'autre vie.

— L'Empereur me protège.

— L'Empereur se chie dessus à la simple mention de mon nom, rétorqua-t-il.

Je le giflai très brutalement.

— Vous êtes asservi, prince démon, et vous vous montrerez respectueux.

Chérubaël s'éleva en lévitation au-dessus du sol crasseux de la soute, jusqu'à l'extrémité de ses chaînes et commença à me hurler des obscénités. Je le laissai seul.

À chaque nouvelle visite, il essayait une nouvelle tactique.

Le dixième jour, il prit un air implorant et plein de remords.

Le onzième jour, il fut menaçant et me promit mille morts.

Le treizième, il resta silencieux et refusa de coopérer. Le seizième, il se montra rusé.

— La vérité, Grégor, commença-t-il, c'est que tu m'as manqué. Les moments que nous avons partagés ont toujours été exaltants. Quixos était un maître cruel, mais toi, tu me comprends. Tu m'as appelé à l'aide, sur cette île. Oh ! Il est vrai que nous avons eu nos petits différends. Et puis, tu es un vieux roublard. Mais cela me plaît. Je pense que je pourrais connaître bien pire que d'être ton esclave. Alors, dis-moi... que prépares-tu ? Quelle glorieuse tâche allons-nous entreprendre ensemble ? Tu verras que j'y mettrai de la bonne volonté et je suis prêt. Avec un peu de temps, tu verras que tu peux me faire confiance. Comme à un ami... J'ai toujours voulu avoir un de ces trucs-là. Toi et moi, Grégor, deux amis qui travaillent ensemble. Qu'en penses-tu ?

— Je pense que c'est impossible.

— Oh ! Grégor... protesta-t-il sur un ton réprobateur.

— Silence ! coupai-je. Je ne pouvais supporter son ton de suave bonhomie. Je suis un inquisiteur impérial au service de la lumière du Trône d'Or de Terra et vous êtes une créature de fange et de ténèbres. Vous ne servez que vous-même. Vous représentez tout ce que je combats.

Il se passa la langue sur les lèvres. Les canines de Verveuk se métamorphosaient peu à peu en crocs d'un blanc neigeux.

— Alors pourquoi as-tu pris la décision de m'asservir, Eisenhorn ?

— Je me pose souvent la même question, rétorquai-je.

— Relâche-moi, alors, murmura-t-il. Libère-moi de ces liens pentagrammatiques et laisse-moi partir. Nous serons quittes. Je m'en irai et nous n'aurons plus rien à faire l'un avec l'autre. Je te le promets. Laisse-moi partir et l'affaire sera classée.

— Vous me croyez vraiment stupide à ce point ? lui demandai-je.

Il monta un peu plus, inclina la tête sur le côté et sourit.

— Ça valait le coup d'essayer.

J'étais à la porte lorsqu'il me rappela.

— Je suis satisfait, tu sais. D'être lié à toi.

— Vraiment ? répondis-je avec indifférence.

Il hocha la tête avec une expression de jubilation.

— Cela me donnera toutes les chances de te corrompre entièrement.

Le dix-neuvième jour, il faillit me duper. Lorsque j'entrai dans la soute, il sanglotait, recroquevillé sur le sol. J'essayai de l'ignorer et m'affairai à vérifier mes sceaux, mais il leva les yeux.

— Maître ! s'écria-t-il.

— Verveuk ?

— Oui ! Je vous en prie, maître ! Il est parti pour un instant et j'ai de nouveau le contrôle. Je vous en supplie, libérez-moi ! Bannissez-le !

— Bastian, je...

— Je vous pardonne, maître ! J'ai compris que vous avez seulement fait ce que vous deviez et je vous suis plus reconnaissant que vous ne pouvez l'imaginer de m'avoir trouvé digne de cette œuvre désespérée ! Mais je vous en prie, par pitié ! Tant que j'ai le contrôle ! Bannissez-le et libérez-moi de cette torture !

Je m'approchai de lui, serrant fermement mon sceptre runique dans ma main.

— Je ne peux pas, Bastian.

— Vous le pouvez, maître ! Maintenant, tant que nous avons un instant de liberté ! Oh ! Quelle souffrance ! Être enfermé là-dedans avec ce monstre ! Partager la même chair ! Il ronge mon âme et me montre des spectacles à faire frémir pour me pousser à la folie ! Ayez pitié de moi, maître !

Je tendis la main et lui montrai une rune complexe que j'avais tracée sur sa poitrine.

— Voyez-vous ceci ?

— Oui ?

— Ceci est la rune de la révocation. C'est un élément essentiel du processus d'asservissement. Elle vide le corps hôte de l'âme qui l'occupait précédemment de sorte que le démon puisse y être enfermé. Elle a pour effet de tuer l'entité originale de l'hôte. Vous n'êtes pas Bastian Verveuk parce que Bastian est mort et qu'il a quitté ce réceptacle de chair. Je l'ai tué. Vous imitez très bien sa voix, ce qui ne m'étonne guère puisque vous possédez son larynx et sa cavité buccale, mais vous êtes Chérubaël.

Il soupira et s'éleva à nouveau jusqu'à la hauteur maximale que lui permettait la longueur de ses chaînes.

— Tu ne peux pas m'en vouloir d'avoir essayé.

Je le giflai à toute volée.

— Non, mais je peux vous punir.

Il ne réagit pas.

— Mettez-vous bien cela dans la tête, démon. Vous asservir, vous utiliser, cela m'a coûté très cher. Je me déteste pour cela, mais je n'avais pas le choix. À présent que je vous ai à nouveau assujetti, je ne veux courir aucun risque. Mon but principal dans la vie sera dorénavant de vous emprisonner de la manière la plus sûre possible. Mon nom ne restera pas dans les livres d'histoire comme celui d'un homme si obsédé par ses marottes qu'il en est devenu négligent et paresseux. Vous ne m'échapperez plus. Je ne vous le permettrai pas. Vous êtes en mon pouvoir et vous le resterez.

— Je vois.

- Vous avez bien compris ?
- J'ai compris que tu es un homme très déterminé et très pieux.
- Bien.
- Une petite chose, néanmoins : qu'est-ce que ça fait de savoir qu'on est un meurtrier ?

J'ai déjà mentionné plus haut qu'il n'y a pas beaucoup de gens dans l'Imperium de l'Humanité qui soient capables de reconnaître un possédé ni même d'en comprendre la véritable nature. C'est une réalité. Et il est également vrai que le club très fermé de ceux qui en sont capables comprend un certain nombre de mes associés. Tous ceux qui étaient avec moi sur 56-Izar, Eechan, Cadia et Farness Beta.

Aémos et Médéa comprenaient sans aucun doute le concept de la fabrication des possédés. Je le leur avais expliqué moi-même. J'avais le sentiment que Médéa, comme Fischig, n'avait que de vagues soupçons au sujet de ce que j'avais amené à bord du *Charme de Vénus*, bien qu'ils le considérassent tous les deux avec des frissons d'inquiétude.

Aémos, en revanche, savait. Il était parfaitement au courant. Pour autant que je sache, il savait tout ce qu'il est possible de savoir sans basculer dans la folie. Mais il était avec moi depuis bien plus longtemps que tous les autres. Nous étions des amis et des compagnons d'armes depuis si longtemps que je n'osais même plus décompter les années. Je savais que sa confiance m'était acquise et que je devrais commettre de graves péchés avant qu'il ne commence à mettre mes méthodes en doute.

Après un jour ou deux de voyage, je réalisai qu'il n'avait même pas l'intention d'en parler.

Je ne voulais pas de ça. Je voulais une relation franche. C'est la raison pour laquelle je soulevai moi-même le sujet.

C'était un soir, assez tard, peut-être la cinquième nuit de notre voyage. Nous faisions une partie de double régicide (deux plateaux en parallèle, l'un où l'on joue à rebours en autorisant la promotion des militants, l'autre pris dans le sens de la marche, avec des sentinelles en mouvement libre et la liberté de promouvoir les pions au grade de régent sur les prises en case blanche après la troisième séquence de jeu... c'était à peu près la seule formation de cet antique jeu de stratégie qui pouvait encore présenter un quelconque défi face à son intellect) en sirotant le meilleur amasec que Startis ait à nous offrir.

— Notre passager, attaquaï-je en soulevant un écuyer, puis en le reposant pour réfléchir à mon mouvement suivant. Qu'en penses-tu ? Je t'ai trouvé bien silencieux.

— J'ai pensé qu'une réflexion de ma part serait malvenue, répliqua-t-il.

Je déplaçai mon écuyer jusqu'au troisième militant et le regrettai immédiatement.

— Uber, depuis combien de temps sommes-nous amis ?

Je vis qu'il s'apprêtait réellement à calculer la durée exacte.

— Je crois que nous nous sommes rencontrés le septième mois de...

— Je veux dire, en gros.

— Eh bien, si on parle vraiment d'amitié, je dirais plusieurs années après notre première rencontre, ce qui nous situerait...

— Est-ce que tu serais d'accord pour dire que cela fait approximativement... très longtemps ?

Il réfléchit un moment.

— On pourrait le dire, fit-il sur un ton qui manquait de conviction.

— Et nous sommes amis, n'est-ce pas ?

— Oh ! Bien sûr ! Enfin, je l'espère, se reprit-il promptement en prenant mon basilisk dextre sans la moindre pitié, en s'assurant du même coup une tête de pont dans ma deuxième ligne. C'est indubitable, non ?

— Oui. Oui, tout à fait. C'est sur toi que je compte pour trouver des réponses.

— Tu peux.

— Mais parfois, je me dis que ces réponses pourraient venir sans que je sois d'abord obligé de poser la question.

— Hmmm, émit-il.

Il se préparait à faire avancer son centicore. Il prit la pièce en os sculpté et l'examina attentivement.

— Je me suis souvent posé des questions au sujet du centicore, dit-il. C'est un animal héraldique, à l'évidence, dont les origines remontent très loin dans le temps, bien avant l'Ère des Luttes. Mais qu'est-il censé représenter ? Les liens entre les autres pièces sont évidents, au regard des traditions historiques et de la structure de la culture impériale. Mais le centicore... de toutes les pièces du régicide, c'est celle qui m'intrigue le plus...

— Tu recommences.

— Quoi donc ?

— Tu tergiverses. Tu évites la question.

— Je fais ça ?

— Tout à fait.

— Excuse-moi.

Il posa sa pièce et prit l'un de mes rapaces dans un mouvement que je n'avais absolument pas vu venir. À présent, mon militant était pris dans un étau.

— Eh bien ?

— Eh bien quoi ?

— Qu'en penses-tu ?

Il fronça les sourcils.

— Ce centicore. Extrêmement perturbant.

Je montai à l'assaut et pris son centicore à l'improviste. C'était idiot, mais cela réveilla son attention.

— Au sujet de notre autre sujet. Le passager.

— C'est un possédé.

— Oui, c'en est un, soufflai-je, presque soulagé.

— Tu l'as enfermé dans le corps de Verveuk, sur Miquol.

— Oui. Je pense que tu m'as vu le faire.

— J'étais commotionné, à moitié sonné. Mais oui. J'ai vu.

— Quelle est ton opinion ?

Il fit avancer un garde, le promu régent et traversa le plateau pour entrer dans mon champ senestre. Il ne faudrait plus qu'une demi-douzaine de coups pour terminer le jeu.

— J'essaie de ne pas trop y penser, pour ce que valent mes pensées. J'essaie de ne pas imaginer comment un homme que j'ai suivi et en qui j'ai cru pendant si longtemps peut avoir soudainement acquis le pouvoir d'attirer un démon, de l'utiliser et de l'asservir. J'essaie de ne pas penser à la possibilité que Bastian Verveuk ait pu être encore vivant lorsque la chose s'est produite. J'essaie de me convaincre que mon inquisiteur favori n'a pas dépassé le point de non-retour. Tu es mat, ajouta-t-il.

Je m'avouai vaincu sur les deux plateaux et me carrai dans mon fauteuil.

— Je suis navré, lui dis-je.

— De quoi ?

— De te faire subir tout ça.

— Tes questions sont...

— Non. Ce n'était pas ce que je voulais dire. Durant la traque de Quixos, j'ai appris un certain nombre de choses tout à fait néfastes. Dont la plus importante a été le moyen de contrôler un démon. C'est un savoir que j'aurais préféré ne jamais avoir à utiliser. Mais le Titan était trop fort pour nous. Je ne pouvais pas lui permettre de survivre. Il ne me restait plus rien dans mon arsenal, excepté ce sombre savoir.

— Je comprends, Grégor. Vraiment. Cette conversation n'était même pas nécessaire. Tu as fait ce que tu devais faire. Nous avons survécu... enfin, presque tous. Et le Chaos a perdu la partie. C'est notre travail, n'est-ce pas ? Personne n'a jamais prétendu que ce serait facile. Il faut parfois faire des sacrifices, sinon l'œuvre de notre Empereur-Dieu ne serait jamais accomplie. Il se pencha en avant. La lumière du feu se reflétait dans ses lunettes augmentiques et les faisait scintiller. Honnêtement, Grégor... si je pensais que tu puisses être devenu un genre de radical fou furieux, crois-tu que je serais assis là, à jouer au régicide avec toi ?

— Merci, Uber, répondis-je.

Avec Aémos, les choses avaient été plus difficiles que prévu. Pour Médéa, en revanche, je m'étais préparé, mais sa réaction me surprit tout autant.

— Un possé-quoi ? Ça m'est égal.

— Vraiment ?

— Pas réellement. J'en avais vraiment après Thuring et tu as utilisé toutes tes armes pour l'avoir.

— C'est vrai.

— Eh bien, bravo.

Nous étions installés sur les coussins moelleux des canapés de la plate-forme d'observation du *Charme de Vénus*.

Elle fronça les sourcils et me dévisagea.

— Oh ! Ça y est, j'ai compris. Tu as peur que tout le monde pense que tu es devenu un genre d'hérétique psycho-dingue.

En disant « tout le monde », elle voulait dire mes équipes.

— C'est ce que tu penses ?

— Jamais de la vie ! Oublie ça, chef ! Si je savais faire la même chose que toi, j'en aurais fait autant ! Tout était bon pour avoir la peau de cet enfoiré de Thuring !

Je soupirai.

— Je ne l'ai pas fait pour ton père, Médéa.

— Comment ça ?

— Je veux dire, oui bien sûr, mais pas seulement. Je voulais venger Midas, évidemment, mais si j'ai libéré le démon, c'est seulement parce que Thuring et sa saloperie de Titan menaçaient bien plus que nos petites vies.

— Tu veux dire cette planète ?

— Cette planète... et bien d'autres.

— D'accord.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle repoussa de la main ses cheveux qui lui retombaient sur le visage et tendit la main vers son verre.

— Tu es en train de me dire que si la planète n'avait pas été en danger, tu n'aurais pas fait tout ce truc avec le démon ?

— Non. Je voudrais que tu me comprennes bien. Je voulais la mort de Thuring. Je voulais lui faire payer l'assassinat de ton père. Mais je n'ai pas lâché Chérubaël par esprit de vengeance. Cela aurait été mesquin, médiocre. Je n'aurais jamais pu justifier une chose pareille, même pas à mes yeux. J'ai utilisé le démon parce que Fayde Thuring était devenu bien plus qu'un ennemi personnel. Il menaçait l'Imperium lui-même. Je devais l'arrêter tout de suite et je n'avais plus le choix. Ce que je veux dire, c'est qu'en fin de compte, c'était une

décision totalement pragmatique, pas une réaction émotionnelle qui aurait été une preuve de faiblesse.

— Peu importe. Thuring a souffert, n'est-ce pas ? Il a brûlé, à la fin ? C'est tout ce qui m'intéresse. Mais est-ce que tu ne me dois pas quelque chose ?

— Moi ?

— Tu as juré. Sur tes secrets. Que je serais là lorsque...

— Tu étais là !

— Pas grâce à toi ! Et je n'ai eu aucune chance de jouer un rôle dans l'histoire et de faire payer Thuring. Alors tu me dois une réponse. Je veux ce secret. Maintenant.

— Quel secret ?

— À toi de choisir. Mais il faut que ce soit le pire de tous. Puisque tu as abordé le sujet, pourquoi pas ce... ce Chérubaël ?

C'est ainsi que j'en suis arrivé à lui raconter toute l'histoire du possédé. Absolument tout. Je l'ai fait parce que je le lui avais juré sur l'honneur. Aujourd'hui, je crois également que je l'ai fait parce que je voulais me décharger de mes péchés auprès de quelqu'un qui tiendrait le rôle d'un confesseur et que Bequin n'était plus là. Je l'ai fait sans réfléchir une seconde aux conséquences.

Empereur-Dieu, pardonne-moi.

J'ai toujours beaucoup aimé Gudrun, l'ancien monde-capitale du sous-secteur Helican. Longtemps, j'avais eu ma résidence principale sur Thracian Primaris, une planète industrielle caparaçonnée de cités, grouillante de criminels et étouffée par la surpopulation. Je ne m'étais installé là que par commodité. C'était le monde-capitale, après tout, et c'était là que se trouvait le siège du palais de l'Inquisition, mais je m'y rendais aussi rarement que possible car sa simple vue me déprimait.

Après les épouvantables événements de la sainte neuvaine, cinq décades auparavant, j'avais transféré ma résidence sous les cieux plus cléments de Gudrun. Je me sentais à peu près en sécurité à l'idée d'y revenir.

Nous fîmes nos adieux à Startis et transférâmes nos bagages sur une navette privée. Pour Chérubaël, j'avais préparé une capsule de fret que j'avais soigneusement et totalement bardée d'inscriptions et de sceaux de protection, une tâche qui m'avait occupé durant plusieurs heures. Je psalmodiai les incantations rituelles appropriées et l'enchaînai à l'intérieur, en ajoutant une amulette destinée à le rendre docile. Des drones de fret silencieux chargèrent la capsule dans la soute de la navette.

Nous plongeâmes vers la planète.

Par les hublots du compartiment des passagers, j'observai les vastes étendues vertes de Gudrun. Les grandes forêts et les landes sauvages,

les mers bleues, les anciennes cités bien ordonnées. Pendant de longues années, elle avait été la capitale du sous-secteur jusqu'à ce que Thracian Primaris, cette géante distendue, lui ravisse ce rôle. Je savais d'expérience que le mal et la corruption existaient sur Gudrun, tout autant que sur n'importe lequel des mondes impériaux mais, à mes yeux, elle représentait toujours la quintessence de la civilisation impériale, l'exemple parfait de la culture à la protection de laquelle j'avais consacré toute mon existence.

NOUS FÎMES UN détour au cours de notre voyage d'approche. J'avais pensé plus prudent de déposer Chérubaël en lieu sûr, ailleurs que dans ma résidence, même s'il avait auparavant été enfermé dans l'oubliette secrète dissimulée au cœur des fondations de ma maison. Si l'incident de Dürer déclenchait des réactions officielles, mon domaine pourrait être soumis à toutes sortes d'inspections gênantes.

Au fil du temps, j'avais clandestinement acquis un certain nombre de locaux sur Gudrun. Ils n'étaient pas enregistrés à mon nom, de manière à pouvoir être utilisés comme cachettes secrètes ou comme refuges privés. À trois cents kilomètres au sud de ma demeure, au cœur de la lande, je possédais une ancienne tour de guet à moitié en ruine. Elle était isolée, loin de tout, et je l'avais trouvée propice à la méditation.

Aidé des serviteurs de la navette, je déposai la capsule renfermant le possédé dans la crypte, puis j'accomplis les rituels de confinement nécessaires et activai les dispositifs de sécurité simples mais efficaces que j'avais installés dans le bâtiment et aux alentours lorsque je l'avais achetée.

Cela suffirait pour le moment. Plus tard, je devais rendre grâce à la providence de m'avoir inspiré une aussi bonne décision.

Ma résidence se situait au cœur d'un superbe domaine, sur la péninsule d'Insume, à vingt minutes de vol de la vénérable cité lagunaire de Dorsay. Elle portait le nom de Spaeton, d'après l'ancienne famille féodale qui l'avait bâtie ; la maison était en forme de H, en ouslithe grise avec un toit en tuiles de cuivre verdies. Elle avait des écuries et des garages attenants, une volière et un silo à drones. Elle était entourée d'une impeccable pelouse de sulleq et flanquée de jardins et d'un labyrinthe célèbres, dessinés selon une formulation mathématique par Utility Krauss. J'avais également une crique privée, avec un embarcadère donnant sur la baie. Au nord et à l'est, elle était entourée de bois sauvages, de vergers d'arbres fruitiers et d'immenses enclos à chevaux. Depuis la terrasse, on pouvait profiter d'une magnifique vue dégagée sur la baie de Bisheen.

JARAT, MON INTENDANTE, vint nous accueillir à la porte. Il était tard, mais ma demeure était bien chauffée, impeccablement briquée et prête à nous recevoir. Dodue, vêtue de ses habituelles robes grises et de sa coiffe noire à voile blanc, Jarat commençait à être vraiment très âgée. À ses côtés se tenaient Jubal Kircher, mon chef de la sécurité, et Aldemar Psullus, mon rubricographe et bibliothécaire. Derrière eux, je vis Eleena Koï, du Discollegium, et l'astropathe Jekud Vance. Le reste de mon personnel était aligné derrière eux, trente personnes en tout, femmes de chambre, valets d'écurie, jardiniers, cuisiniers, sommeliers, eltuaniers et blanchisseuses, tous en uniformes blancs fraîchement amidonnés, avec les cinq officiers en armure noire de ma troupe de sécurité. Je les saluai l'un après l'autre, en personne. Jarat et Kircher avaient embauché plusieurs nouveaux venus depuis ma dernière visite et je pris soin d'échanger quelques mots avec eux et d'apprendre leurs noms : il y avait Litu, une jeune femme de chambre pleine d'entrain ; Kronsky, un nouveau dans mes équipes de sécurité ; Altwald, un jeune gardien qui avait hérité sa charge de son père qui venait de prendre sa retraite.

Je me demandai quand Jarat se déciderait à prendre sa retraite. Ou Kircher, si l'on va par là. Dans le cas de Jarat, probablement jamais, me dis-je.

Mon premier geste fut d'aller ouvrir l'oubliette fortifiée, au sous-sol. Je désactivai les boucliers et les verrous, ensuite je consacrai beaucoup de temps à faire disparaître toute trace de ce à quoi je l'avais utilisée. Je décapai les murs au lance-flammes pour faire disparaître les inscriptions runiques. Les horribles restes du précédent corps-hôte de Chérubaël, à présent vacant, étaient affaissés au milieu de ses chaînes et je les incinérâi également. Il s'agissait d'un corps artificiel cultivé en cuve organique que j'avais commandé à une société privée afin de l'utiliser lors de ma toute première invocation. À cette époque, la simple décision d'utiliser un corps synthétique avait déjà été terriblement difficile à prendre.

Je pensai à Verveuk et je frissonnai. Je carbonisai tout ce qui se trouvait dans la pièce.

J'allai ensuite me plonger dans un bain brûlant et je restai longtemps dans l'eau très chaude.

Je passai deux semaines à récupérer à Spaeton. J'avais essayé de me reposer, ou au moins de me remettre, pendant le voyage de retour, mais je suis toujours un peu tendu en voyage et mon inquiétude au sujet des conditions rudimentaires de confinement du possédé m'avait empêché de me détendre tout à fait.

Je pouvais enfin me reposer vraiment.

Je fis de longues promenades sur les sentiers de la péninsule et j'allai jusqu'à la pointe observer le ressac sur les récifs, à l'entrée de la crique. Je pris le temps de lire, assis dans les jardins, dans la tiédeur du soir. Au verger, j'aidai les plus jeunes membres de mon personnel à ramasser dans de grandes panières d'osier les premiers fruits tombés.

Je ne m'approchai ni de la bibliothèque, ni du labyrinthe, ni de mon bureau. Alizabeth n'était jamais très loin de mes pensées.

Aémos me servit de secrétaire durant cette période. En temps normal, c'était Bequin qui se serait acquittée de cette tâche. Chaque jour, au moment du petit-déjeuner, il m'informait du nombre de messages que nous avions reçus au cours de la nuit et je lui demandais de s'en occuper. Il répondait aux lettres d'ordre général, classait les messages privés que je consulterais plus tard et faisait le nécessaire pour faire traîner les requêtes officielles. Il savait que les seuls messages pour lesquels j'accepterais d'être dérangé seraient des nouvelles de Bequin, une demande directe des ordos ou une communication de Fischig.

Au début de la troisième semaine, par un beau matin lumineux, alors que des écharpes de brume illuminées du soleil de l'aube montaient encore des pelouses, j'étais au pugnaséum pour un entraînement avec Jubal Kircher.

C'était notre troisième matinée d'entraînement. Sentant que j'avais bien besoin d'exercice, j'avais décidé de reprendre un programme d'entraînement léger afin de retrouver un peu de tonus. Nous avions revêtu des combinaisons de combat avec des brassards-boucliers matelassés et étions en train de nous tourner autour sur le tapis, armés de *scorae*, des épées d'entraînement à garde en corbeille utilisées à Carthae.

Jubal était un excellent maître d'armes, mais il commençait à se faire vieux et je n'avais aucune difficulté à l'emporter sur lui lorsque j'étais en pleine forme. Il y avait pourtant un domaine dans lequel il me surclassait largement : il possédait une connaissance encyclopédique des techniques de combat, des tactiques militaires et de la stratégie, qu'il avait étudiées durant toute son existence. Il exploita son savoir ce matin-là, tirant avantage de ma lenteur et de mon manque de ressort, utilisant son expertise et sa patience pour me dominer malgré ma force et ma rapidité bien supérieures.

Trois quarts d'heure, cinq reprises, cinq touches à son avantage. Son vieux visage ridé luisait de transpiration, mais il n'en restait pas moins cinq fois meilleur que moi.

— Est-ce que cela suffira pour aujourd'hui, monsieur ? me demanda-t-il.

— Vous me ménagez un peu trop, Jubal.

— Je vous ai battu de cinq à zéro et vous trouvez que je vous ménage ?

Je raccrochai ma scorae à ma ceinture et ajustai les sangles de mon brassard-bouclier.

— Si j'étais l'une de vos recrues, j'aurais cinq belles contusions pour aller avec mes cinq défaites.

Jubal sourit et hocha la tête.

— C'est vrai. Mais quand il s'agit de l'un des fiers-à-bras de la Garde ou d'un gamin des bidonvilles qui essaie de se faire embaucher, quelques bleus ne sont pas de trop pour leur rappeler que travailler ici n'a rien à voir avec des vacances dorées. Je ne pense pas que vous ayez besoin de ce genre de leçon.

— On n'est jamais trop sage pour apprendre.

Nous tournâmes tous les deux la tête pour voir Médéa faire son entrée dans le pugnaséum. Elle contourna le tapis d'un pas nonchalant, un moment dans l'ombre des panneaux du mur, le suivant dans les rectangles de lumière éclatante qui pénétraient dans la salle par les grandes fenêtres. Elle posa les yeux sur moi.

— Encore un de tes nombreux aphorismes, ironisa-t-elle.

Je vis tout de suite que quelque chose clochait. Kircher se balançait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Laissez-moi m'entraîner avec lui, lui dit-elle.

Je fis un signe de tête à Jubal qui me salua avec sa scorae, à la carthéenne, et quitta la pièce circulaire.

Médéa enleva le blouson rouge cerise de son père et le suspendit à une poignée de fenêtre.

— Avec quoi veux-tu travailler ? lui demandai-je en allant boire une gorgée d'eau à la console sur laquelle étaient posés des gobelets et une carafe.

Elle marcha vers le terminal de l'armurerie et alluma l'écran, sautant rapidement de page en page, examinant les modèles que lui présentait la machine. Elle portait une combinaison moulante semi-renforcée et avait également chaussé des bottines d'entraînement souples. Je me rendis compte qu'elle s'était préparée.

— Sabres et boucliers énergétiques, annonça-t-elle, en sélectionnant une option du menu et en appuyant sur la touche de validation.

Il y eut un cliquetis lointain, suivi d'un bourdonnement tandis que les systèmes automatiques de notre stock d'armurerie, au sous-sol, transportaient les armes sélectionnées et les faisaient monter jusqu'au râtelier installé dans la paroi, juste à côté du terminal. Deux modules-boucliers. Deux sabres identiques, à un seul tranchant, légèrement incurvés, chacun de la longueur du fémur d'un adulte, avec une garde droite pour la protection des phalanges. Elle m'en lança un que je rattrapai habilement.

Je m'approchai d'elle et déposai ma scoraie dans le râtelier pour qu'elle retourne à son emplacement de stockage. Je pris ensuite mon module-bouclier. C'était un petit émetteur rond, de la taille d'une montre de gousset, fixé à une sangle qui s'attachait au bras gauche. Une fois activé, il générait un disque d'énergie de la taille d'un grand plat de présentation qui couvrait la main et l'avant-bras.

— Attention, vous avez sélectionné des armes potentiellement létales. Attention, vous avez sélectionné des armes potentiellement létales... Le terminal nous répéta cet avertissement d'une voix douce mais pressante.

Je l'éteignis en appuyant sur une touche.

— Nous pouvons utiliser des boucliers complets, si tu t'inquiètes, me lança-t-elle.

— Pourquoi m'inquiéterais-je ? Ce n'est qu'un entraînement.

Nous activâmes nos boucliers énergétiques et nous mîmes en position, face à face au centre du tapis, légèrement de biais, nos boucliers en vis-à-vis, les sabres en main droite, garde basse.

— Signal de départ, annonçai-je.

— Trois, répondit le haut-parleur du terminal. Deux, un... commencez.

Médéa s'était exercée.

Elle m'attaqua d'un large balayage de sa lame et para simultanément mon premier mouvement d'approche à l'aide de son bouclier qui produisit un sifflement aigu et une pluie d'étincelles contre le mien, lorsque les deux champs énergétiques entrèrent en collision et se repoussèrent mutuellement.

Je contrai défensivement, toujours en garde basse, et repoussai sa lame tellement loin vers l'intérieur que pendant un instant nos quatre armes se trouvèrent prisonnières d'un nœud d'énergie crépitante et chuintante.

Nous rompîmes et nous déplaçâmes en cercles, tournant l'un autour de l'autre.

Elle revint à la charge, pointe en avant. Je la détournai d'un coup de bouclier, puis une seconde fois et une troisième, tout en poursuivant notre ballet circulaire.

Elle était rusée. Le combat au bouclier et à l'épée est aussi vieux que les mondes ; l'astuce, pour rester en vie, est d'employer son bouclier beaucoup plus que son épée. Mais pour remporter la victoire, il faut savoir comment utiliser son épée plus que son bouclier.

Je conservai mon bouclier en avant. Médéa, en revanche, donnait l'impression de ne pas se protéger comme il l'aurait fallu, en laissant son champ de force se décaler, comme si elle l'avait oublié. Elle m'invitait à entrer dans son espace ou à lui allonger une botte mal calculée.

Je laissai ma lame en repos, là où elle pouvait la voir et j'utilisai mon bouclier énergétique comme Harlon Nayl me l'avait appris. Ce bouclier pouvait également servir d'arme. Il était non seulement utilisable pour bloquer une attaque, mais également pour verrouiller une lame et même la briser. On m'avait raconté des histoires de duels dans lesquels le coup fatal avait été porté par le solide rebord du petit bouclier énergétique, frappant du tranchant une trachée mal protégée.

Dansant sur le tapis, Médéa virevolta soudainement et rejeta mon bouclier de côté en le repoussant du sien, puis elle fouetta l'air de sa lame. Je dus parer du tranchant du sabre et m'arc-bouter de toutes mes forces tandis qu'elle maintenait la pression.

Sa lame s'abattit à une largeur de main de mon visage et je contrai désespérément d'une parade transversale, utilisant à la fois mon sabre et mon bouclier.

Elle glissa son bouclier sous ma garde et sa propre épée que j'avais bloquée et me plia en deux d'une frappe très brutale au niveau de l'abdomen.

Je tombai à genoux sur le tapis.

— On arrête ? demanda-t-elle.

Je me relevai.

— On en fait encore une.

Elle se jeta à nouveau sur moi, sabre en avant, comme je m'y attendais. Je plongeai, pivotai et feintai, juste à temps pour qu'elle balance son bouclier et pare mon attaque.

Le disque d'énergie crépitante m'arracha le sabre des mains, me brûlant le bout des doigts au passage.

Exactement comme je l'espérais.

Distraite, elle suivit mon sabre des yeux, observant son envolée sur le côté. De ma main droite libérée, j'empoignai son bras gauche au-dessus du coude et la tirai violemment vers le bas de manière à ce que son bouclier percute sa lame qu'elle avait instinctivement relevée. Elle chancela. Je frappai son épaule exposée avec rudesse, du plat de mon propre bouclier et je l'envoyai s'étaler au sol.

J'aurais pu utiliser le bord. J'aurais pu viser son visage vulnérable. Mais ce n'était qu'un entraînement.

— On arrête ? demandai-je.

Elle ne répondit pas.

— Médéa ?

Elle éteignit son bouclier énergétique et détacha les sangles.

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

Elle leva les yeux vers moi.

— Je n'ai jamais voulu d'une vengeance, déclara-t-elle.

— Ce n'est pas ce que tu m'as dit.

— Je sais. Et je suppose que, d'une certaine manière, c'était ce que

je voulais. En partie. Une revanche... mais je ne me sens pas...

— Satisfaite ?

— Exactement. Juste creuse. Stupide et creuse.

— Ah... j'aurais pu te le dire. En fait, il me semble bien que je te l'ai dit.

Je l'aidai à se relever. Nous restâmes silencieux pendant une minute ou deux, le temps de replacer nos armes dans le râtelier afin de les renvoyer dans le compartiment de stockage souterrain.

Nous allâmes nous servir des gobelets d'eau à la console, ouvrîmes les portes du pugnaseum et sortîmes prendre l'air sur la terrasse ensoleillée.

La journée allait être chaude. Le ciel était sans nuages, la lumière blanche. L'ombre des arbres de la forêt me parut merveilleusement sombre et tentante. Au loin, les eaux de la crique semblaient dégager une brume éblouissante et la mer scintillait comme une poignée de diamants.

— À partir du jour où j'ai été suffisamment vieille pour comprendre ce qu'avait fait Fayde Thuring, j'ai toujours désiré quelque chose, commença-t-elle. Je me suis toujours imaginé que je voulais me venger.

— La vengeance n'est qu'un masque qui recouvre d'autres réponses émotionnelles plus valables, rétorquai-je.

Elle me regarda d'un œil noir.

— Arrête d'essayer de remplacer mon père, Eisenhower.

Elle aurait aussi bien pu me balancer une gifle en plein visage. Je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle.

— Je voulais seulement dire... repris-je.

— Tu es un homme sage, coupa-t-elle. Très intelligent. Érudit. Tu donnes des conseils très profonds à ceux qui t'entourent.

— J'essaie.

— Mais tu ne *connais* pas.

— Qu'est-ce que je ne connais pas, Médée ?

— Tu sais les choses, mais tu ne les ressens pas.

Les oiseaux pépiaient à l'orée du bois et dans les vergers. Deux des plus jeunes jardiniers étaient en train de passer un lourd rouleau sur la pelouse du bas. Je n'étais pas sûr de bien comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Je les ressens...

— Non. La plupart du temps, tu ne ressens pas la vraie signification de tes conseils. Ce sont juste des concepts, sans cœur ni âme.

— Je suis désolé que tu voies les choses de cette manière.

— Ce n'est pas une critique. Enfin, pas vraiment. Tu es tellement attentif à faire ce qui est... bien... que tu en oublies de te demander pourquoi c'est bien. Je veux dire...

— Quoi ?

— Je ne sais pas.

— Essaie.

Elle prit une gorgée d'eau.

— Tu combats comme Kircher te dit de le faire parce qu'il te dit que c'est la meilleure manière de le faire.

— En général, il a raison.

— Évidemment. C'est un expert. C'est pour ça que tu m'as battue. Mais pourquoi est-ce que c'est la meilleure manière ? D'utiliser ces armes, par exemple ?

— Parce que...

— Parce qu'il te l'a dit ? Il a raison. Mais pourquoi a-t-il raison ? Tu ne te poses jamais ce genre de questions. Tu ne te demandes jamais quelles erreurs ou quelles décisions ont permis de mettre au point cette meilleure technique.

— Je ne suis pas bien sûr de te suivre...

Elle sourit et secoua la tête.

— Bien sûr que non. C'est exactement ce que je voulais dire. Tu as passé ta vie à apprendre les meilleures façons de faire dans tous les domaines. La meilleure façon de se battre. La meilleure façon d'enquêter. Et même la meilleure façon d'apprendre. Est-ce que tu t'es jamais demandé pourquoi c'étaient les meilleures ?

Je posai mon gobelet sur le muret à l'extrémité de la terrasse.

— La vie est trop courte.

— La vie de mon père était trop courte.

Je ne répondis rien.

— Mon père est mort. Je voulais quelque chose et tu m'as dit que ce n'était pas une vengeance. Tu avais raison. La vengeance, c'est de la connerie. Ça ne sert à rien. Mais pourquoi ? De quoi avais-je besoin à la place ?

Je secouai la tête.

— Je voulais juste t'épargner cette peine. La vengeance est une perte de temps et...

— Non, coupa-t-elle en me regardant droit dans les yeux. C'est une activité de substitution. Quelque chose sur quoi se focaliser, pour s'occuper lorsqu'on ne peut pas faire ce que l'on a réellement envie de faire.

Je commençai à ressentir une certaine impatience.

— Et qu'est-ce que ça pourrait bien être, Médéa ? Le sais-tu ? lui demandai-je.

— Oui, je le sais, dit-elle. Thuring a tué mon père. J'ai besoin de quelque chose et ce n'est pas d'une revanche. J'ai besoin de ce qu'il m'a pris. J'ai besoin de connaître mon père. Si j'avais pu avoir cela, je ne me serais pas préoccupée de Thuring.

Elle avait raison. C'était tellement évident que j'en frissonnai. Je me demandai combien d'autres erreurs semblables, évidentes, j'avais bien pu commettre au cours de mon existence, avec ma tête si pleine de savoir et de certitudes et mon cœur engourdi.

Je regardai vers le pugnaseum et je vis le blouson rouge de Midas là où elle l'avait laissé, accroché à la poignée de la fenêtre, plaqué à la vitre comme un papillon prisonnier.

— Je peux te donner ce que tu veux, lui dis-je. Au moins en partie. Si tu le veux vraiment.

Je convoquai mon astropathe, Vance, et lui demandai d'effectuer ses préparatifs. Il me suggéra que la fin de journée serait plus propice, lorsque la maison serait calme. Je demandai donc à Jarat de nous servir un dîner léger, assez tôt pour nous libérer la soirée et de nous laisser une collation pour le cas où nous aurions faim une fois la séance terminée.

À sept heures, en compagnie de Médéa, je me rendis au salon de lecture situé au-dessus de la bibliothèque principale de la maison. J'avais donné à Kircher des instructions très strictes afin que nous ne soyons pas dérangés. La plupart des membres de ma maisonnée s'étaient d'ailleurs retirés dans leurs bureaux pour y travailler ou dans leurs appartements pour se reposer.

Psullus, mon rubricographe, était installé dans la bibliothèque, occupé à réparer quelques reliures usées dont le dos commençait à s'effiloche.

— Laissez-nous un moment, lui dis-je.

Il me regarda d'un air égaré. Il était infirme, affligé d'une maladie débilante évolutive. La bibliothèque était quasiment sa demeure. C'était son petit monde privé et je me sentis cruel de l'en expulser.

— Que faut-il que je fasse ? me demanda-t-il prudemment.

— Allez dans le bureau admirer le lever des étoiles. Prenez un bon livre.

Il regarda autour de lui avec un petit rire.

Ma bibliothèque occupait le cœur de la Maison Spaeton, sur deux étages. Le niveau inférieur était divisé en alcôves garnies d'étagères et la galerie supérieure, qui reposait sur les pilastres de ces alcôves, donnait accès à d'autres rangées d'étagères installées le long des parois. De petites lampes radiantes, suspendues à de minces chaînes accrochées au plafond, répandaient autour d'elles une douce lumière tamisée, chaude et dorée. Les pupitres de lecture en bois alignés au centre de la grande pièce étaient tous équipés de liseuses individuelles qui produisaient de petits halos de lumière bleutée, plus vive.

L'endroit était confortablement chauffé et sous atmosphère méticuleusement contrôlée afin de protéger mes précieux livres contre

tout excès d'humidité. La pièce sentait l'encaustique et les produits chimiques de conservation, avec une pointe d'ozone due aux champs de stase abritant les volumes les plus anciens et les plus fragiles.

Une fois Psullus parti, emportant avec lui un exemplaire des *Biographies* de Boydenstyre, je conduisis Médéa vers le sommet de l'escalier de cuivre et la galerie supérieure, jusqu'à la lourde porte du salon de lecture privé qui se trouvait tout au bout.

À l'entrée, Médéa s'arrêta et sortit un pistolet à aiguilles glavien de sa poche.

— J'ai amené ça, me dit-elle. Il appartenait aussi à mon père. Il s'en était fait fabriquer deux sur mesure.

Je le savais parfaitement. Médéa utilisait toujours ces armes au combat.

— Laisse-le dehors, répondis-je. Il n'est jamais bon de tenter ce genre d'opération par le truchement d'une arme. Même un objet de famille comme celui-là, venant d'une personne amie. L'angoisse de la mort s'attache à ce genre d'objet et tu ne trouverais pas ça agréable. Le blouson conviendra très bien.

Elle hocha la tête et déposa le pistolet sur une étagère, à côté de la porte. Nous entrâmes et trouvâmes Vance qui nous attendait. La petite pièce était éclairée à la chandelle et il avait installé trois chaises autour d'une table couverte d'une nappe. Les derniers rayons du soleil illuminaient le vitrail du vasistas.

Nous prîmes place. Vance, un homme grand, légèrement voûté, au regard fatigué et plein de bonté, déposa le blouson rouge cerise de Midas sur la nappe. Il avait déjà passé suffisamment de temps en méditation pour parvenir à deux doigts de sa transe et j'aidai Médéa à atteindre un état de calme propice à la réceptivité.

L'auto-séance démarra. C'est une procédure psychique relativement simple, que j'ai utilisée à de nombreuses reprises au cours de mes enquêtes et de mes recherches. Vance était notre intermédiaire, celui qui canalisait l'énergie du warp. Je focalisai mes propres forces mentales pour préserver notre concentration. Dès que nous eûmes atteint le point de transition, la pièce fut nimbée d'une lumière froide, glaciale. Tous les objets solides prirent un aspect translucide et brumeux. Les dimensions du petit salon se dilatèrent soudain et ses limites semblèrent s'étirer et palper impatiemment.

Le blouson de Midas, devenu une volute de fumée turquoise, était imprégné de l'aura qu'il avait accumulée au fil du temps, saturé de tous ses contacts avec des mains et des esprits humains.

— Prends-le, lui dis-je. Touche-le.

Médéa tendit prudemment la main et caressa du bout des doigts la frange de l'aura qui s'épanouit et se déploya à son contact.

— Oh ! souffla-t-elle.

Nous démêlâmes l'écheveau des souvenirs psychiques qui s'accrochaient à ce vêtement jusqu'à parvenir à trouver son père, Midas Betancore, un pilote, un guerrier et mon ami. Nous attirâmes doucement son fantôme hors de sa cachette.

En vérité, il ne s'agissait pas vraiment d'un spectre. C'était seulement une image résiduelle, un souvenir. Une simple empreinte de sa personne, de son allure, de sa voix, de ses émotions. Un écho lointain de la chaleur de son rire. Les effluves à peine perceptibles des cigalhos qu'il aimait fumer de temps en temps et de l'eau de toilette qu'il préférerait. Nous le vîmes, très jeune, à peine sorti de l'adolescence. Nous le vîmes dans toute la virilité de son âge d'homme, quelques années avant sa mort prématurée. Là devant nous, dans le poste de pilotage de mon chasseur, un fantôme lui aussi, à présent, ne faisant qu'un avec l'appareil grâce aux circuits intégrés glaviens qui le reliaient intimement aux commandes du vaisseau. Là, manœuvrant un croiseur de combat. Et ici, admirant le lever des soleils au-dessus des collines de l'Échasse, sur Glavia.

Nous pûmes sentir la profondeur de son désespoir à la mort de Lorès Vibben, mais j'empêchai Vance de s'appesantir afin de nous épargner une souffrance empathique. Nous nous accrochâmes à ses épaules durant plusieurs combats aériens exaltants, partageant sa jubilation de pilote virtuose et sa joie lorsqu'il abattait enfin l'ennemi au terme d'une manœuvre experte. Nous l'observâmes, tandis qu'il me sauvait la vie et celle de mes compagnons, encore et encore.

Nous l'écoutâmes, lors d'un dîner, raconter à la perfection une histoire extravagante devant un auditoire hilare qui l'applaudit à la fin. L'histoire était si bonne que nous éclatâmes de rire tous les trois. Nous l'observâmes, silencieux, concentré devant un plateau de régicide, essayant de comprendre comment Bequin avait réussi à le battre une nouvelle fois. Nous le regardâmes, à travers un blizzard de serpents multicolores, qui conduisait sa fiancée à l'autel de la grande basilique de Glavia Glavis. Je m'aperçus sur le banc du premier rang, en compagnie de Fischig, d'Alizebeth et d'Aémos, l'acclamant et secouant ma clochette rituelle comme le reste de la congrégation.

— C'est ma mère ! murmura Médéa. Sous son voile de mariée, la femme au bras de Midas était d'une beauté exquise, sublime. Jarana Shayna Betancore. Midas avait toujours eu un goût très sûr. Jarana vivait toujours sur Glavia ; elle était à présent une veuve très distinguée, à la tête d'un chantier naval. Elle a l'air si jeune, ajouta Médéa. Il y avait une note de tristesse dans sa voix. Cela faisait des années qu'elle n'était pas retournée à Glavia pour rendre visite à sa mère.

Soudain, presque de manière indiscrete, nous vîmes Midas et Jarana, enlacés sur la rive du lac Taywhie. Midas était transporté de

joie et d'excitation.

— Vraiment ? Vraiment ? répétait-il sans cesse.

— Oui, Midas, vraiment. Je suis vraiment enceinte.

Je jetai un regard à Médéa et je vis ses yeux pleins de larmes.

— Je pense que nous devrions nous arrêter là, déclarai-je.

— Non, j'aimerais en voir un peu plus, répondit-elle.

— Ce serait préférable, conseillai-je. Je voyais que Vance commençait à fatiguer et je savais que nous ne tarderions pas à en arriver aux souvenirs liés à Fayde Thuring et aux dernières heures.

— Nous devrions arrêter. Nous...

La sonnerie stridente de mon communicateur me coupa soudainement la parole. Je poussai un juron sonore. Je l'avais pourtant bien précisé à Kircher : pas d'interruption.

Ce tintamarre interrompit instantanément la séance. La luminescence bleue clignota et s'éteignit et la pièce revint à la normale avec un soubresaut qui éteignit les bougies et nous expulsa brutalement du warp. Vance s'effondra en avant, haletant, gémissant de douleur. Une lance de souffrance me traversa le crâne. Sanglotante, Médéa attrapa le blouson au milieu de la table et enfouit son visage dans les replis de sa doublure soyeuse. Les murs étaient ruisselants.

Maudit Kircher. On ne devrait jamais interrompre une séance de cette manière. N'importe lequel d'entre nous aurait pu être gravement blessé par une rupture aussi brusque mais, heureusement, nous étions seulement psychiquement hébétés.

Je me levai.

— Restez là, leur dis-je. Prenez une minute pour vous remettre. Vance hocha faiblement la tête. Médéa était submergée par sa propre tempête émotionnelle.

Je sortis de la pièce, refermant la porte derrière moi, le souffle court. Arrachant le petit vox de ma poche, j'appuyai du pouce sur la rune « répondre. »

— Vous avez intérêt à ce que ça soit pour la bonne cause, Jubal, grognai-je d'une voix rauque.

Seul un crachotement d'électricité statique me répondit.

— Jubal ? Jubal ? Ici Eisenhorn.

Rien. Puis une suite de paroles frénétiques et incompréhensibles. Et à nouveau des parasites.

— Jubal ?

Quelque part, dans les profondeurs de la maison, j'entendis résonner trois claquements étouffés et très secs.

Des décharges de laser.

J'attrapai le pistolet à aiguilles de Midas, sur l'étagère où l'avait laissé Médéa et je m'élançai vers la porte de la bibliothèque.

VIII

La chute de la maison Spaeton. Cours pour ta vie. La loyauté de Sastre.

LES CORRIDORS DE la maison étaient calmes, les lumières tamisées, mais je sentis une odeur de brûlé. En courant, je traversai un couloir au sol garni de tapis, tout en armant le pistolet à aiguilles. Trente projectiles et une cellule complètement chargée. Pas de chargeur de rechange.

De petits voyants rouges clignotaient sur les cadrans des écrans de sécurité encastrés à intervalles réguliers dans les parois. J'allai au plus proche, fis coulisser le panneau de protection et je m'apprêtai à appuyer ma chevalière inquisitoriale contre le capteur lorsque j'entendis du bruit.

Je levai mon pistolet.

Deux femmes de chambre et un homme à tout faire arrivaient en courant. En me voyant, ils s'arrêtèrent net en poussant un cri.

— Du calme ! Du calme ! criai-je en baissant mon arme. Venez là ! Vite !

Ils se précipitèrent vers moi et se recroquevillèrent en tremblant derrière une sorte de présentoir à plantes ornementales.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Ils étaient tellement terrifiés qu'ils n'arrivèrent pas à me répondre immédiatement. Je vis que la plus jeune était la nouvelle, Litu. Elle leva vers moi des yeux écarquillés d'effroi et rougis de larmes.

— Litu ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Des pillards, répondit-elle d'une voix éraillée par la panique. Des pillards, monsieur. Il y a quelques minutes, on a entendu une énorme explosion à l'étage et puis des coups de feu. On a vu des hommes qui couraient partout avec des armes. J'ai vu un homme mort. Je crois que c'était Urben. Je n'en suis pas sûre.

Rocef Urben. L'un des hommes de ma garde.

— Il avait du sang partout sur la figure, balbutia-t-elle.

— Les pillards, Litu. Ils venaient d'où ?

— De l'ouest, monsieur, répondit Colyon, l'homme à tout faire. Du portail principal, il m'a semblé. J'ai entendu maître Kircher dire qu'ils

venaient aussi des écuries.

— Vous avez vu Kircher ?

— C'était l'affolement, monsieur. Je l'ai entendu alors qu'il passait en courant.

Je regardai autour de moi. L'odeur de brûlé devenait plus forte et j'entendis de nouveaux coups de feu.

— Colyon, demandai-je, avez-vous votre trousseau de clés ?

— Je ne le quitte jamais, monsieur, répondit-il.

— C'est très bien. Allez jusqu'au porche de l'est par ce couloir, puis emmenez ces jeunes femmes dans le jardin. Allez jusqu'aux vergers et là, cachez-vous. Vous avez un vox ?

— Oui, monsieur.

— Si vous n'avez aucune nouvelle de moi dans les vingt minutes, essayez de sortir de la propriété tous ensemble. Prenez soin d'elles, Colyon.

— Je le ferai, monsieur.

Ils s'en allèrent à toutes jambes. Je pressai ma chevalière contre le capteur du moniteur et tapai le code d'accès. Le petit écran mural s'illumina et projeta un hologramme de diagnostic dans l'espace. C'était incroyable : selon le diagramme, tous les systèmes de sécurité, les détecteurs et les boucliers périphériques avaient été coupés. On les avait désactivés à la source, au moyen d'un code autorisé.

Comment, par tous les feux de l'enfer ?

— Jubal ? tentai-je à nouveau dans le vox. Il y a quelqu'un ? Ici Eisenhorn. Répondez.

Cette fois-ci, le vox me répondit. Une voix d'homme, dure, minérale.

— Eisenhorn. Tu es mort, Eisenhorn.

Je descendis dans les quartiers du personnel. Apparemment, tout le monde avait fui. Les portes étaient ouvertes et quelques chaises gisaient à terre, renversées. Je vis des gobelets de caféine à demi pleins, encore fumants. Une partie de régicide en cours, dans l'office. Un écran diffusant une émission en direct depuis les arènes de Dorsay. Un cigalho tombé, allumé, qui était en train de faire un trou dans le tapis.

Je l'éteignis du talon.

Derrière une porte ouverte donnant sur le palier ouest, je trouvai Urben. Il était mort et bien mort. Il était étendu en travers de l'ouverture, le dos arqué. Il avait été déchiqueté par une décharge de laser.

J'étais penché sur lui lorsque j'entendis un bruit de pas.

Trois hommes surgirent de l'autre côté du palier, mais je n'en vis que deux. Ils se déplaçaient vite, avec les mouvements fluides et assurés de tueurs entraînés. Ils étaient vêtus de combinaisons de combat composites caoutchoutées et avaient dissimulé leurs visages

derrière des masques grotesques en papier mâché, du genre de ceux que l'on peut acheter à Dorsay en période de carnaval. Ils avaient des fusils laser à canons courts.

Ils tirèrent à l'instant où ils me virent et leurs décharges s'écrasèrent contre le chambranle de la porte. Je réussis à plonger à l'abri in extremis. J'entendis les bips et le pépiement de leurs cellules microvox.

L'un d'eux, portant un masque de carnodon doré, courut vers moi, courbé en deux, pendant que son compagnon, qui arborait un masque de sirène, le couvrait.

Depuis mon abri, je tirai deux fois et fis deux petits trous dans le masque de carnodon grimaçant. Ses genoux plièrent sous son poids et mon agresseur se courba et s'écrasa au sol.

La sirène tira à nouveau, en rafales et je bondis de l'autre côté de la porte.

Arrête ! commandai-je psychiquement. Aucune réaction. Ils avaient des inhibiteurs anti-psioniques.

Ils avaient bien fait leur travail de préparation.

Je m'accroupis et tirai sur le lustre. Lorsqu'il s'écrasa au sol, l'homme au masque de sirène se jeta sur le côté et je lui logeai trois aiguilles dans le corps, dont chacune était potentiellement fatale. Il recula en titubant lourdement et percuta une console qui bascula avec lui.

Je passai la porte, sans me rendre compte que le troisième était là. Ses projectiles m'éraflèrent l'épaule et me firent brutalement tomber.

Il y eut une violente détonation.

Je levai la tête.

— Grégor ?

C'était Aémos.

— Grégor, je pense que j'ai enrayé ton fichu pistolet, me dit-il.

Je me relevai. Aémos se tenait dans l'embrasement d'une porte, non loin de moi, et il tripotait mon bolter. Le troisième pillard caché avait fait une tache sur la cloison et cabossé les plâtres.

— Donne-moi ça, répliquai-je en m'emparant du bolter et en libérant la culasse.

— Merci Aémos, ajoutai-je.

Il haussa les épaules.

— C'est extrêmement perturbant, déclara-t-il. Les armes et moi, nous ne semblons pas faire bon ménage et je...

— Aémos, tais-toi donc ! Est-ce que tu sais ce qui se passe, pour l'amour du ciel ?

— Nous sommes attaqués, répliqua-t-il.

— J'aurais besoin d'une réponse un peu plus précise, mon vieil ami.

— Mais c'est que je n'en sais pas plus, Grégor Boum. Nous sommes

attaqués. Sans avertissement, sans le moindre signe. Des hommes partout. Tout le monde court en hurlant et en tirant dans tous les coins. Nous pensions que tu étais mort.

— Qui ça, moi ?

— Ils ont attaqué le bureau en premier. Une grenade ou un truc de ce genre-là.

— Bon sang ! Viens avec moi. Et suis-moi de près.

Nous courûmes à l'étage. Des nappes de fumée dérivait dans les airs. J'avais le pistolet à aiguilles dans une main et le bolter dans l'autre. Au sommet des marches, nous trouvâmes deux de mes domestiques. Ils avaient été abattus devant une cloison.

— Oh ! Quelle horreur... murmura Aémos.

C'était terrible. Le responsable de cet outrage allait le payer cher.

La porte de mon bureau était ouverte ; c'était de là que sortait la fumée.

— Reste en arrière, chuchotai-je à Aémos, avant de bondir par l'ouverture.

C'était une pagaille indescriptible. La grande fenêtre avait été réduite en miettes par une roquette ou une grenade à percussion et mon bureau et mon fauteuil avaient été pulvérisés par l'explosion. L'air froid de la nuit pénétrait dans la pièce par la croisée éventrée et poussait vers l'intérieur de la maison la fumée qui s'élevait du tapis et des étagères qui se consumaient lentement.

Il y avait trois intrus à l'intérieur, occupés à mettre ma bibliothèque à sac et à essayer de forcer mes armoires à fichiers. Un homme avec un masque de clown était en train de remplir un sac de précieux manuscrits, de tablettes cyberdata et d'étuis à parchemins qu'il sortait d'un compartiment à atmosphère contrôlée. Un autre homme, avec un masque de serpent, essayait à grands coups de botte de briser la vitrine où était exposée Barbarisator. Le troisième, arborant un soleil souriant, un pied-de-biche en main, s'était attaqué au volet coulissant blindé de mon classeur à dossiers.

Ils se retournèrent d'un même mouvement, en attrapant leurs armes.

Par le Trône, ils étaient rapides ! J'avais l'avantage, mais ils étaient vifs comme l'éclair. Le serpent réussit à lâcher une rafale dans ma direction, qui me passa au-dessus de la tête juste au moment où je plongeai tout en l'abattant d'un bolt bien ajusté. Il s'effondra sur le couvercle de verre blindé de la vitrine contenant l'épée et y laissa une traînée sanguinolente en glissant au sol. Le clown se montra moins rapide et trois aiguilles se plantèrent dans sa poitrine avant qu'il n'ait eu le temps de laisser tomber son sac. Il se replia sur lui-même et son masque se froissa tandis qu'il heurtait le rebord d'une étagère, puis d'une autre et d'une autre encore à mesure qu'il tombait.

Le soleil lâcha son pied-de-biche et profita de la fraction de seconde

qu'il me fallut pour rouler sur moi-même, me relever et viser à nouveau pour se jeter derrière les vestiges de mon bureau.

Sa salve de laser croisa la grêle de bolts et d'aiguilles que je tirai sur lui. Je suis prêt à jurer que deux de mes bolts au moins explosèrent en plein vol en rencontrant ses décharges de laser. Mais les aiguilles traversèrent les ruines de mon bureau et le frappèrent sans coup férir. Il retomba mollement en arrière, mort.

Je me relevai et m'avançai vers la zone la plus saccagée de la pièce.

C'est là que je trouvai Psullus. Je l'avais envoyé ici à peine quelques heures auparavant. Les pages à moitié consumées des *Biographies* de Boydenstyre étaient dispersées autour de lui. Il avait été assis à mon bureau lorsque les roquettes avaient fait exploser la fenêtre.

— Par le saint Empereur... Aldemar..., balbutia Aémos, profondément choqué devant cet horrible spectacle.

À ce moment-là, j'étais dans une fureur noire. Je fourrai le pistolet à aiguilles, pratiquement vide, dans ma poche et pris plusieurs chargeurs de bolts sur une étagère sur le côté de la fenêtre.

— Nous devons sortir d'ici, Aémos, lui dis-je. Il acquiesça de la tête, hébété. Je ramassai le sac que l'homme à tête de clown avait commencé à remplir et le lui tendis. Remplis-le, lui dis-je. Tu sais ce qui a de la valeur.

Il se mit rapidement au travail.

Je composai les codes de sécurité des vitrines contenant Barbarisator et le sceptre runique. Les couvercles de verre blindé s'ouvrirent en ronronnant.

Il y eut un hurlement suraigu à l'extérieur et je vis les rayons de plusieurs projecteurs illuminer les pelouses et le verger. Nos attaquants disposaient d'une couverture aérienne.

Une dernière chose indispensable. J'ouvris mon coffre secret et pris l'antique copie de l'abominable *Malus Codicium*. Je le dissimulai sous mon manteau, mais Aémos l'avait vu.

— Allons-y ! lui dis-je.

— Un moment, répliqua-t-il en fourrant quelques étuis à parchemin dans le sac qu'il hissa sur son dos. Voilà, je suis prêt, reprit-il.

Je me dirigeai vers la porte, serrant mon bolter dans une main et Barbarisator dans l'autre. J'avais suspendu le sceptre dans mon dos. J'entendis un féroce échange de coups de feu résonner au-dessous, une bataille en règle.

Mon ami et fidèle compagnon, Jubal Kircher, n'avait pas l'intention de se laisser faire.

— Suis-moi, dis-je à Aémos.

Très peu de temps s'était écoulé depuis que l'alarme de mon communicateur avait interrompu notre auto-séance, mais cette

paisible rencontre avec l'ombre de Midas Betancore me semblait déjà appartenir à un lointain passé.

La maison était en flammes. Des torrents de flammes s'échappaient de l'aile est et remplissaient l'air froid de la nuit de particules de cendres et d'étincelles virevoltantes. Nous nous dissimulâmes derrière un muret, dans la courette derrière la cuisine, afin de jeter un coup d'œil à ce qui se passait sur la pelouse à l'arrière de la maison. Il y avait trois speeders, posés comme de gros insectes noirs et luisants sur leurs trains d'atterrissage ressemblant à de longues pattes déployées. Leurs sas latéraux étaient ouverts et ils paraissaient vides. Un quatrième puis un cinquième passèrent au-dessus de nous, balayant le terrain de leurs projecteurs tout en criblant d'obus la façade arrière de la maison.

Cinq appareils. Chacun d'eux capable de transporter une douzaine d'hommes armés. Cela signifiait que la maison Spaeton était attaquée par une véritable petite armée. Quelqu'un voulait m'éliminer, avec tous les membres de mes équipes. Quelqu'un voulait s'approprier mes précieux secrets et mes possessions. Et il s'agissait de quelqu'un qui disposait de suffisamment d'argent et d'influence pour y arriver.

En vérité, les défenses automatiques de la maison auraient facilement tenu, même face à une attaque de cette ampleur. Les inquisiteurs se font facilement des ennemis et une résidence fortifiée est une obligation professionnelle.

Mais la maison Spaeton avait été laissée à la merci de ses assaillants, grande ouverte. Tous les boucliers, les écrans, les verrouillages, les détecteurs de mouvements, les serviteurs sentinelles, les tourelles des canons... tout était désactivé lorsque nos agresseurs étaient arrivés.

C'étaient des mercenaires, j'en étais certain. De haut niveau, terriblement motivés, totalement impitoyables. Mais qui les avait financés et pour quelle raison ?

Plus tard pour les réponses, décidai-je en entendant résonner une nouvelle série d'explosions qui illuminèrent le ciel.

Toute l'aile des écuries, qui me servait de hangar et de garage, venait de sauter.

— Si on prenait l'un de leurs véhicules ? chuchota Aémos en indiquant les speeders sur la pelouse.

C'était trop risqué. Nous serions à découvert et ces véhicules étaient probablement gardés. Je secouai la tête.

— L'embarcadère, alors ? suggéra-t-il. Ils n'ont peut-être pas trouvé les bateaux.

— Non, ils ont couvert tout le reste. Ils connaissaient la disposition des lieux. Ils savaient qu'il fallait détruire les écuries. On leur a bien préparé le terrain et ils sont très bien renseignés.

Nous retournâmes à l'intérieur de la maison, traversâmes la cuisine et le petit jardin clos où poussaient mes plantes aromatiques, puis nous passâmes dans l'arrière-cuisine, derrière la salle à manger. Des fumées restaient suspendues dans l'air immobile, comme des draperies soyeuses. Il me restait un dernier moyen de m'échapper... un moyen qui, je l'espérais, leur était inconnu.

Barbarisator frémit et je compris que quelqu'un arrivait. Je poussai Aémos derrière moi.

Deux silhouettes apparurent. L'une d'elles était Eleena Koï, l'intouchable qui avait été assignée à la maison. Elle soutenait Xel Sastre, l'un des hommes de Kircher. Il était blessé au bras et à l'épaule.

— Eleena ! sifflai-je.

— Seigneur ! L'Empereur soit loué ! Nous pensions que vous étiez mort !

Son visage mince était crispé de panique et sa robe d'épinchire brossée était maculée du sang de Sastre.

J'examinai rapidement les blessures de Sastre. Elles n'étaient pas belles à voir, mais il vivrait si nous parvenions à l'emmener jusqu'à un hôpital.

— Avez-vous vu les autres ? Kircher ? Vous l'avez vu ?

— Je l'ai vu mourir, répondit Sastre. Ils nous ont forcés à battre en retraite et il est resté pour tenir le grand salon. Il a affronté une vingtaine de ces bâtards.

— Vous êtes sûr qu'il...

— Ils l'ont massacré. Mais pas avant qu'il n'en ait descendu une bonne douzaine. Il m'a dit... il m'a dit que c'était Kronskey qui les avait fait entrer.

— Qui ça ?

— Kronskey. Un nouveau qui a été embauché le mois dernier. Il nous a tous trahis. C'est lui qui a désactivé le réseau de défense.

Un traître dans la place, comme je le craignais. Kircher avait embauché ce Kronskey en toute bonne foi et je n'avais aucun doute sur le fait qu'il avait scrupuleusement vérifié ses références et son passé et qu'il l'avait soumis à une investigation mentale. J'avais moi-même accueilli ce Kronskey dans ma demeure. Mon respect pour les ressources, la préparation et l'habileté de mon ennemi inconnu grandissait d'heure en heure.

Dans un rugissement, un speeder passa à l'extérieur, non loin de nous. Le vacarme de ses tirs sporadiques fit trembler les fenêtres dans leurs châssis.

— Est-ce que vous pouvez suivre ? demandai-je à Sastre et Eleena.

Ils acquiescèrent de la tête.

— Où allons-nous ? demanda Eleena.

— Nous allons traverser la grande salle à manger, puis rapidement

la pelouse de la roseraie et le verger derrière le labyrinthe. Après ça, on vire au sud, on marche jusqu'à la clôture principale et on traverse la route pour entrer dans la forêt.

J'étais en train de leur décrire un périple de plus de deux kilomètres, mais ils ne bronchèrent ni l'un ni l'autre. C'était du suicide de rester, de toute façon.

J'aurais voulu essayer le vox à nouveau et tenter d'atteindre Médéa, mais je savais que c'était inutile. Les pillards contrôlaient tous les canaux. Je tentai de la toucher grâce à mon esprit.

Médéa... Médéa...

À ma grande surprise, je reçus une réponse presque instantanée. C'était Vance.

Nous sommes juste devant le pugnaseum. Médéa veut essayer de s'emparer de l'un de leurs appareils.

Non ! Arrêtez-la, Jekud. Ils sont trop bien gardés. Dites-lui « le chêne de la tempête. » Elle comprendra ce que ça veut dire. Si nous y arrivons les premiers, j'attendrai aussi longtemps que je pourrai.

La grande salle à manger était dans l'obscurité et le parquet de bois poli était jonché de verre brisé. Les baies vitrées avaient été soufflées et les rideaux flottaient dans le vent de la nuit.

Nous ressortîmes par les baies vitrées. Devant nous, la roseraie était silencieuse et ténébreuse. La clarté de l'incendie allongeait des ombres tremblotantes en travers de la pelouse impeccable.

Nous reculâmes en hâte à l'intérieur lorsqu'un speeder arriva. Il s'immobilisa au-dessus de la pelouse, toutes tuyères hurlantes. L'herbe ondula sous le souffle de ses réacteurs. Il était si proche que j'entendis le crépitement et le crachotement de l'intervox du cockpit. Son projecteur pivota soudainement vers nous, inondant la salle à manger d'une éblouissante lumière blanche et glacée. Sur le parquet, les fragments de verre scintillèrent comme une constellation.

Puis, dans un rugissement de tonnerre, il repartit en direction de l'arrière de la maison.

— Allons-y ! soufflai-je.

Nous traversâmes la pelouse en courant. Aémos se montrait étonnamment alerte, mais Eleena luttait pour soutenir Sastre. Je revins en arrière pour les aider. Il n'arrêtait pas de s'excuser et de nous demander de le laisser.

C'était un brave, un homme de valeur.

Nous arrivâmes à l'orée du verger et nous nous dissimulâmes dans l'ombre des charmilles, avançant le long de la haie du labyrinthe. L'air était parfumé d'une riche odeur, composée des effluves astringents des troènes du labyrinthe et du parfum sucré et légèrement acide des fruits presque mûrs. Des phalènes et toutes sortes d'insectes nocturnes voletaient dans la quasi-obscurité.

Arrivé assez loin dans le verger, à soixante-dix mètres de la maison à peu près, nous nous arrê tâmes pour reprendre un peu notre souffle. Nous pouvions encore entendre des coups de feu et des cris résonnant dans la maison. Je regardai autour de nous, tâchant d'éviter de porter directement les yeux sur la brillante lumière des bâtiments en feu afin d'accommoder mes yeux à l'obscurité qui régnait sous les arbres. C'étaient des arbres bas, au port gracieux, des pommiers, des tuminiers et des ploniers plantés en rangs bien ordonnés. Dans les ténèbres, les troncs blancs des tuminiers luisaient comme des colonnes de neige et certaines des toutes premières grappes de plohines avaient été soigneusement ensachées pour les protéger des oiseaux. Je me souvins que j'étais là, quelques jours auparavant, plaisantant avec les jeunes jardiniers tout en les aidant à ramasser les premiers tumins de la saison. Altwald était avec nous, occupé à fixer les sachets autour des plohines qui commençaient à bleuir et à se gonfler de sucre. Ce soir-là, Jarat nous avait servi une extraordinaire tarte aux tumins pour le dessert.

Jarat. Je me demandai ce qu'elle était devenue.

Je ne l'ai jamais su.

Sastre se crispa et dégaina son pistolet laser en entendant un bruit tout proche, mais ce n'était que l'un des serviteurs du jardin, avançant le long d'une rangée d'arbres en pulvérisant un pesticide. Il obéissait à son programme nocturne, indifférent au carnage environnant.

Nous repartîmes, mais en regardant en arrière, je vis plusieurs silhouettes qui sortaient de la maison par les baies de la salle à manger et qui se déployaient en éventail sur la pelouse de la roseraie.

Je fis signe aux autres d'avancer et je revins en arrière discrètement, en me dissimulant le mieux possible, au cas où l'ennemi serait pourvu de lunettes de vision nocturne ou de détecteurs de mouvements.

J'arrivai derrière le serviteur qui continuait lentement son chemin, j'ouvris son panneau dorsal sans l'empêcher d'avancer et modifiai son programme à l'aide du clavier. Il prit la direction de la roseraie, n'infléchissant sa trajectoire que pour éviter les arbres qui se dressaient sur son chemin. J'avais également augmenté son allure.

J'étais déjà en route pour rejoindre les autres quand j'entendis les premiers coups de feu : les assaillants, surpris par la soudaine apparition du serviteur. Avec un peu de chance, cela les retarderait ou créerait au moins une diversion. S'ils avaient détecté notre déplacement, le serviteur les convaincrait peut-être qu'il n'y avait rien d'autre dans les environs.

Nous continuâmes à avancer, laissant le verger et le labyrinthe loin derrière nous. Nous traversâmes à tâtons des prairies ténébreuses, envahies de mauvaises herbes. Notre seule source d'éclairage était la

leur embrumée qui illuminait le ciel, au-dessus de la maison Spaeton en flammes.

Nous prîmes la direction du sud, ou du moins de ce que nous estimions être le sud. Nous étions toujours sur mon domaine (en vérité, les terres dont j'étais propriétaire s'étendaient sur plusieurs kilomètres dans toutes les directions), mais nous étions à présent dans un secteur de forêt sauvage et de broussailles. Je pouvais entendre la rumeur de la mer, si proche et pourtant hors d'atteinte au-delà du cap derrière nous.

Je me demandais jusqu'où nous réussirions à aller avant que les mercenaires n'en aient terminé avec le démembrement de la maison et ne réalisent que je leur avais glissé entre les doigts.

Nous continuâmes à avancer, aussi vite que possible, pendant une bonne vingtaine de minutes encore, à travers des clairières plantées de hêtres rachitiques et de fintels échevelés. Les hautes herbes étaient envahies de grandes orties. Nous arrivâmes à un fossé d'irrigation saturé d'eau et il nous fallut de longues minutes pour arriver à faire traverser Sastre.

J'aperçus la clôture de la propriété et la route au-delà. De l'autre côté, je vis la grande ombre des futaies sauvages, le magnifique patrimoine forestier qui couvrait encore les deux tiers de la surface de Gudrun, intact, protégé depuis l'établissement des premières colonies sur cette planète.

— Nous y sommes presque, chuchotai-je. Encore un effort.

Tenant le sort, comme toujours Eisenhorn. Tenant le sort.

Des décharges de laser déchirèrent l'obscurité au-dessus de nos têtes. D'abord une ou deux, puis d'autres, plus nombreuses, venues de quatre sources au moins. Ils ajustèrent leur tir et les éclairs orange vif déchiquetèrent les orties dans un brouillard de sève et de particules végétales. Sur le bord du fossé, deux jeunes mélèzes volèrent en éclats. Des ajoncs desséchés et des fintels frémirent et s'enflammèrent d'un coup.

Une fusée éclairante monta dans le ciel, éclatant comme une étoile et nous révélant à tous les regards sous sa lumière crue.

— La barrière ! Vite, bon sang ! pestai-je.

Grâce à la lumière de la fusée éclairante, j'aperçus derrière nous des silhouettes noires qui se frayaient un chemin dans les orties et qui émergeaient de sous les arbres. À intervalles irréguliers, l'une des silhouettes s'arrêtait, levait son arme et lui faisait cracher des éclairs éblouissants dans notre direction.

Plus loin derrière, près du brasier ardent qu'était devenue la maison Spaeton, je vis décoller deux boules de lumière blanche qui se dissocièrent de la grande clarté de l'incendie. Des speeders, appelés par vox, qui venaient dans notre direction, illuminant les prairies et

les bois de leurs projecteurs.

Nous étions arrivés à la clôture. Je focalisai toute ma fureur et la projetai dans Barbarisator. D'un coup d'épée, j'ouvris un trou de deux mètres de diamètre dans le grillage.

— Allez-y ! hurlai-je.

Aémos passa. Sastre trébucha, perdit son appui sur le bras d'Eleena et tomba. Je la poussai à travers la brèche et retournai chercher l'homme blessé.

Sastre avait pointé son pistolet sur les tueurs qui arrivaient et il leur tirait dessus. Il était assis, le dos contre la barrière. Il en tua deux, si je me souviens bien ; à cinquante mètres, deux des silhouettes qui pataugeaient dans les broussailles du sous-bois s'effondrèrent.

— Allez-y, monsieur ! me dit-il.

— Pas sans vous !

— Partez, bon sang ! Vous n'irez pas loin si personne ne les ralentit !

Une grêle de décharges de laser s'abattit autour de nous, trouant la barrière et faisant sauter de petites mottes de terre humide. Je fus obligé de me retourner et d'utiliser Barbarisator afin de détourner plusieurs décharges. La lame bourdonna et frémit en absorbant toute cette énergie.

— Partez ! répéta Sastre d'une voix insistante. Je vis qu'il avait été touché une nouvelle fois et qu'il essayait de me le cacher. Il toussa et cracha un peu de sang.

— Je ne peux pas vous laisser comme ça...

— Bien sûr que non ! s'exclama-t-il avec impatience. Donnez-moi une arme, bordel ! Cette foutue cellule est presque épuisée.

Je m'accroupis auprès de lui et lui tendis mon bolter et mes chargeurs de rechange.

— L'Empereur se souviendra de vous, même si je ne survis pas, lui dis-je.

— Vous feriez bien de survivre, monsieur, ou alors j'aurais vraiment perdu mon temps.

Il n'y avait plus de temps pour autre chose, ne serait-ce que pour lui serrer la main. Je passai tant bien que mal à travers le trou de la clôture et j'entendis les premiers rugissements du bolter.

Eleena et Aémos m'attendaient de l'autre côté de la route, à l'orée de la forêt. Je les rejoignis et nous nous mîmes à courir dans l'obscurité, nous prenant les pieds dans des racines noueuses, escaladant péniblement des pentes de terre meuble, noyés dans les épaisses ténèbres de la forêt primitive.

Le bolter continua à vociférer pendant quelque temps. Enfin, il se tut.

Que l'Empereur donne le repos à Xel Sastre et qu'il lui accorde une

paix bien méritée.

IX

Le chêne de la tempête. En revenant sur nos pas. Midas aurait été fier de moi.

PENDANT PRESQUE UNE heure, nous continuâmes aveuglément notre course désespérée dans l'obscurité immense de la forêt. Nous perdîmes complètement de vue le grand incendie, si rapidement que cela en était presque inquiétant. Les troncs resserrés des grands arbres séculaires qui nous entouraient nous empêchaient de voir quoi que ce soit.

— Est-ce que nous sommes perdus ? balbutia Eleena d'une petite voix.

— Non, lui assurai-je.

Avec Kircher et Médéa, j'avais passé de nombreuses heures à chasser, pistant les animaux dans cette partie de la forêt, et j'en connaissais assez bien la disposition, mais la nuit y ajoutait un mystère et un aspect étrange qui ne m'aidaient guère.

De temps en temps, je parvenais à me repérer : un éperon de pierre surgissait devant nous, nous croisions un vieil arbre tordu, nous descendions un raidillon. En général, je ne reconnaissais ces endroits que lorsque j'avais le nez dessus et il me fallait un moment pour m'orienter.

À deux reprises, des speeders nous survolèrent. La lumière crue de leurs projecteurs illumina les feuillages au-dessus de nos têtes. S'ils avaient été équipés de détecteurs thermiques, je n'aurais pas donné cher de notre peau. Mais ils nous chassaient uniquement à vue. Je me réjouis en mon for intérieur. L'ennemi avait enfin commis une erreur.

Nous arrivâmes au chêne.

C'était Médéa qui lui avait donné son surnom. Il était déjà âgé de plusieurs centaines d'années lorsqu'un éclair l'avait frappé en ne laissant qu'un tronc géant, fendu et déchiqueté comme la tour à moitié éboulée d'un château fort. Son écorce se détachait par lambeaux de son bois mort et le sol qui l'entourait abritait des colonies de larves et de blattes des moisissures. Il avait poussé dans un creux, accroché à l'épaisse couche d'humus noir d'un surplomb rocheux d'une vingtaine de mètres de haut. Le chêne lui-même mesurait une bonne

cinquantaine de mètres, depuis le bas de son énorme masse de racines partiellement exposées à son sommet fracassé, et son tronc faisait facilement quinze mètres de diamètre.

Je me précipitai dans la cavité située juste au-dessous de ses racines enchevêtrées. La foudre qui l'avait frappé, il y avait une éternité de cela, l'avait partiellement déraciné, créant du même coup une caverne sous son énorme base. Cette cavité humide ressemblait à une chapelle naturelle dont les poutres du plafond auraient été constituées par les racines de l'arbre. Les précédents propriétaires l'avaient utilisée, à ce que l'on m'avait dit, comme oratoire pour des cérémonies privées.

Avec Médéa, nous avons décidé de nous en servir comme hangar secret.

Personne d'autre n'était au courant, excepté Kircher. Nous avons convenu que cet endroit retiré et sombre ferait une cachette idéale pour un avion léger. Un refuge. Je ne pense pas que nous ayons imaginé un instant que la maison Spaeton pourrait être victime d'un cataclysme tel que celui que nous venions de vivre cette nuit-là, mais nous avons joué avec l'idée qu'il pourrait être sage de conserver un moyen de transport de secours dans un lieu à l'abri des regards.

Le véhicule en question était un petit appareil monocoque à turbos, fabriqué sur commande à Urdesch. Il était léger, rapide, ultra manœuvrant. Médéa l'avait acheté dix ans auparavant, à une période où elle s'ennuyait un peu et l'avait entreposé dans le hangar principal de Spaeton jusqu'à une certaine nuit où, alors que nous étions absents, retenus par l'une de nos affaires, les plus jeunes membres de mon personnel avaient décidé de l'emmener faire un petit tour. Il était tellement plus rapide et amusant que les navettes de la maison et les speeders de transport de marchandises.

Ils avaient réparé les dégâts avant notre retour, mais Médéa l'avait immédiatement remarqué. Il y avait eu quelques réprimandes à la suite de cet incident.

Quelques semaines plus tard, nous avons découvert le chêne de la tempête au cours d'une partie de chasse et, pensant qu'il nous serait éventuellement nécessaire de disposer d'un moyen de transport d'urgence, Médéa l'avait amené là. Nous n'avions pas réellement imaginé devoir l'utiliser pour nous échapper. En vérité, il s'agissait surtout d'une bonne excuse pour le mettre hors de portée des mains avides des jeunes écervelés.

Je le débarrassai de sa bâche et j'ouvris le sas. L'intérieur de la cabine sentait le cuir, mêlé d'une très légère odeur d'humus.

L'appareil faisait six mètres de long, avec une coque gris ardoise. Il avait une cabine en forme de coin qui s'effilait à l'arrière pour former une courte queue pourvue d'un empennage en V. Il possédait trois moteurs turbos ; le premier, derrière la cabine, sous la queue,

procurait la poussée principale et les deux autres étaient fixés sur de courtes ailes rattachées de chaque côté du toit de la cabine. Les deux moteurs d'ailes étaient montés sur des articulations gyroscopiques de manière à pouvoir pivoter afin de fournir la poussée de décollage ou contrôler l'attitude de l'appareil en vol. La cabine était petite mais confortable, avec trois rangées de sièges : celui du pilote à l'avant, deux fauteuils passager juste derrière et une banquette plus simple derrière ceux-ci, contre la paroi arrière de la cabine.

Je m'attachai dans le siège de pilotage et entamai mes vérifications tandis qu'Aémos et Eleena s'installaient dans les deux sièges derrière moi. Le tableau de bord s'illumina de voyants verts et il y eut un soupir lorsque les ventilateurs commencèrent à tourner.

Eleena ferma le sas. Sur le sol de la petite caverne, les feuilles commencèrent à s'agiter et à voler.

Nous n'avions pas eu le moindre signe de vie de la part de Vance depuis le début de notre périple dans la forêt. Je tendis mon esprit pour les atteindre, les exhortant à se dépêcher. Aucune réponse ne me parvint.

Les témoins des cellules énergétiques de l'appareil montraient une charge à soixante-quinze pour cent environ. Je ne vis aucune rune d'alarme ou de dysfonctionnement clignoter sur les écrans de contrôle. Je fis une ultime vérification. Le seul armement du véhicule était une lance-laser légère, invisible dans son support, sous le nez de l'aéroplane. Nous ne l'avions jamais utilisée et les instruments me montrèrent qu'elle était désactivée. Je tapai le code de mise en service et l'écran me dit qu'elle avait été neutralisée par sécurité et qu'elle n'était pas en état de marche.

Laissant les moteurs tourner au ralenti, je descendis et passai sous le nez de l'appareil, en m'accroupissant pour mieux voir. Le générateur de la lance, rien de plus qu'un simple tube de métal, était protégé par un manchon de caoutchouc destiné à empêcher la poussière de s'accumuler dans l'émetteur. Je m'escrimai sur ce capuchon et je finis par arriver à l'enlever. Le fait de tirer sur le manchon de sûreté brisa une boucle de fil métallique, ce qui me permit d'arracher une petite goupille de métal. La lance était activée.

Je remontai dans la cabine, claquai la porte du sas et vérifiai les instruments une nouvelle fois. L'arme apparaissait à présent comme étant opérationnelle et j'activai la fonction de rechargement afin d'alimenter ses cellules énergétiques.

Je finissais tout juste lorsque je le sentis.

— Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur ? s'écria Eleena lorsqu'elle me vit suffoquer et m'effondrer brutalement en avant.

— Grégor ? s'exclama Aémos, alarmé.

— Je vais bien... c'était Vance...

J'avais ressenti une brève mais terrible plainte psychique émanant de la direction de la maison. La souffrance d'un psyker.

J'essayai d'entrer en contact, mais je ne ressentis rien à part une terrible émanation brouillée, un grésillement d'angoisse. Puis j'entendis, pendant une seconde, son esprit qui exhortait Médéa, qui lui criait de courir, sans s'arrêter, sans se retourner.

À nouveau, je haletai lorsqu'un éclair de souffrance pure lacéra le champ psychique.

— Par l'Empereur-Dieu, qu'ils soient maudits ! jurai-je, tout en lançant l'appareil en avant.

Les turbos vrombirent. Nous fûmes instantanément environnés d'un maelström de feuilles mortes et de brindilles qui crépitèrent en rebondissant sur le fuselage et les fenêtres. J'orientai les moteurs latéraux vers le bas et je nous soulevai de quelques centimètres, avec précaution, puis je nous fis tout doucement sortir de la caverne du chêne de la tempête, centimètre par centimètre, en maintenant la poussée au minimum.

Je surveillai l'écran du scanner de proximité, rouge vif et clignotant de tous ses voyants, du fait qu'il avait détecté la structure solide qui nous enveloppait. Dès qu'il me signala que la queue de notre appareil avait dépassé le rebord du surplomb formé par la masse des racines, j'augmentai la poussée et nous prîmes lentement de l'altitude, en soulevant un tourbillon de feuilles mortes dans la clairière.

Nous restâmes un instant en vol stationnaire, tournant lentement sur nous-mêmes, une fois puis deux, le temps que les auspex de repérage aient analysé la zone. Ensuite, je nous orientai dans une direction.

— Heuu, Grégor ? intervint Aémos en se penchant en avant et pointant le doigt par-dessus mon bras gauche vers la boussole illuminée. Nous allons vers le nord.

— Oui.

— Et... heu... il va sans dire que le nord est la direction d'où nous sommes venus.

— Oui. Désolé. Nous devons y retourner.

J'inclinai le nez de l'appareil, les moteurs latéraux ronronnèrent en effectuant trois quarts de tour vers l'arrière sur leurs articulations et nous nous élançâmes à toute allure dans l'obscurité.

JE NOUS FIS traverser la forêt à une allure avoisinant les vingt nœuds, tous feux éteints. La visibilité était quasiment nulle et je naviguai donc aux instruments pour éviter les obstacles, en combinant l'auspex et le scanner de proximité sur lesquels apparaissaient les fantômes verts et ambrés des troncs et des branches d'arbres. En une ou deux occasions,

je virai un peu court et les alarmes de collision tintèrent tandis que quelque chose de rouge vif traversait l'écran. Nous frôlâmes les arbres de nombreuses fois, mais je n'en touchai un qu'une seule fois. Heureusement, il ne s'agissait que d'une petite branche qui céda sur notre passage. Aémos et Eleena poussèrent tous les deux un cri involontaire.

— Détendez-vous, leur dis-je.

Il aurait été plus rapide (et moins risqué) de voler au-dessus des cimes des arbres, mais je voulais rester dissimulé aussi longtemps que possible.

J'essayai toujours en vain d'entrer en contact avec l'esprit de Vance.

Évitant de justesse une énorme branche basse, nous descendîmes une longue pente sous les arbres et l'auspex me montra que nous avions atteint l'orée de la forêt. La route était juste devant nous.

À travers la ligne des arbres, j'aperçus une vive lumière blanche. Une nouvelle fusée éclairante. Je coupai la poussée et nous laissai dériver lentement vers l'avant sur nos deux turbos orientés vers le sol.

Je pouvais voir le terrain au-delà de la route et de la clôture et j'aperçus vers le sud la prairie broussailleuse que nous avions traversée à grand-peine pour nous échapper. Toute la zone était baignée d'une luminosité grisâtre, froide et crue, une clarté vacillante de fusée éclairante presque épuisée. Des silhouettes noires couraient par dizaines dans les hautes herbes, en ligne, fouillant les broussailles.

Médéa, émis-je psychiquement. Elle ne pouvait pas me répondre, elle était psychiquement neutre. Mais j'espérai qu'elle pourrait me percevoir.

Médéa, je suis tout près.

Il y eut une soudaine agitation au nord-est, près d'un bouquet de jeunes fintels. Des éclairs de laser. Deux nouvelles fusées éclairantes éclatèrent, illuminant toute la scène d'une violente lumière blanche. Les pillards se précipitèrent vers le bosquet.

Ils avaient acculé quelqu'un. Je sus immédiatement que c'était Médéa.

Sans allumer mes lumières, je nous lançai en avant, traversant la route, la clôture et la prairie au plus près du sol. Le souffle de nos turbos creusa un sillage dans les hautes herbes. Des silhouettes se retournèrent lorsque nous passâmes au-dessus d'elles. À la lumière des fusées éclairantes, j'aperçus des masques de carnaval.

Je continuai en rase-mottes, dispersant les pillards devant moi et j'accélérai en direction du bosquet. Des éclairs de laser fusaient dans notre direction, à présent.

Du pouce, je fis sauter le capuchon de sécurité qui protégeait le bouton de tir, sur le manche à balai. Je ne disposais d'aucun dispositif de visée et je devais me fier à l'orientation de l'appareil. La lance

pointait sur le même endroit que le nez de l'aéroplane.

J'appuyai sur le bouton.

La lance tirait un rayon en continu, tant que l'on pressait sur le bouton. Elle ne pouvait pas tirer en rafales ou en automatique. Une ligne de lumière jaune éblouissante, mince comme un crayon, surgit de sous le nez de notre aéroplane et alla se perdre dans les buissons sur le côté du bosquet. Je vis un geyser de boue et de débris végétaux jaillir de la tranchée qu'elle creusa dans le sol. Le nez de l'appareil était incliné vers le bas et j'avais tiré trop court. Je relevai le museau de l'appareil et tirai à nouveau.

Deux pillards s'effondrèrent, transpercés. En lisière du bosquet, plusieurs arbrisseaux et un fintel assez gros furent fauchés et s'abattirent dans un nuage de feuilles. Il m'était terriblement difficile de viser en mouvement.

Arrivé à une vingtaine de mètres des arbres, je m'immobilisai tout près du sol. Nous étions à présent la cible d'une fusillade nourrie. Notre aéroplane oscilla, frappé au ventre à plusieurs reprises.

Je tirai une troisième fois, en maintenant notre appareil en vol stationnaire et en pivotant lentement de droite à gauche tout en pressant le bouton de tir. Les pillards se jetèrent à plat ventre pour éviter le rayon de lumière mortelle qui passa au-dessus d'eux, mais plusieurs d'entre eux n'en eurent pas le temps. Ils furent tout simplement sectionnés, le laser découpant indifféremment chair, os et armures. J'avais dû toucher une grenade ou une cartouche énergétique car l'un d'eux explosa dans une boule de feu.

D'autres projectiles vinrent s'écraser sur l'arrière de notre fuselage. J'accélérai à nouveau en entamant un mouvement tournant vers la lisière ouest du bosquet.

Je détectai Médéa sur mon auspex. Elle avait quitté le couvert et détalait du côté nord du bosquet. Il me fallut un moment pour arriver à la voir à l'œil nu. Elle n'était qu'un point en mouvement dans les hautes herbes. Un point de couleur vive. Elle portait le blouson rouge cerise de son père. Je compris qu'elle avait certainement tenté cette sortie pour me donner une chance de la trouver et de parvenir jusqu'à elle. Les arbrisseaux du bosquet étaient beaucoup trop resserrés pour que j'aie la moindre chance de passer.

Des décharges de laser fusèrent dans sa direction. Sans cesser de courir, elle se retourna et riposta avec le pistolet qu'elle avait en main.

Le terrain est dégagé ! Couche-toi !

Je la vis tourner sur elle-même, me repérer. Et soudain, elle tomba en avant dans les herbes, fauchée par une décharge de laser.

— Médéa ! J'accélérai brutalement, nous écrasant dans le dossier de nos fauteuils. Aémos ! Tiens-toi prêt avec le sas latéral !

Je me rapprochai autant que possible de l'endroit où elle était

tombée. Le souffle des moteurs pouvait lui causer de graves blessures. Nous fûmes rudement secoués lorsque je me posai, repoussant les manettes d'un revers de main pour mettre les moteurs au ralenti. Aémos essayait d'ouvrir le sas, mais il était vieux, trop lent et terrorisé. Eleena ne pouvait atteindre le mécanisme d'ouverture car il était dans le passage.

Je bondis hors de mon fauteuil, repoussai Aémos dans son siège et atterris pesamment dans les herbes humides, mêlées d'orties et de fex aux longues feuilles duveteuses qui s'accrochaient à mes vêtements. Je fus saisi par le froid de la nuit. Une nouvelle fusée éclairante explosa au-dessus de nous et je réalisai que les crachements que j'entendis résonner en écho provenaient des armes ennemies qui tiraient dans ma direction.

Je me précipitai à sa recherche.

— Médéa ! Médéa !

À présent que j'étais au sol, il m'était pratiquement impossible de voir où elle était tombée dans toute cette herbe qui me montait à mi-cuisses.

— Médéa !

Un éclair de laser siffla à ma gauche. Le plus proche des pillards, courant à travers la prairie, n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres.

Je me rendis alors compte que j'étais sans armes. J'avais donné mon bolter à Sastre et Barbarisator et le sceptre runique étaient dans l'avion derrière moi.

Non. Il me restait le pistolet à aiguilles glavien. Il était toujours dans la poche de mon manteau. Je l'en arrachai et tirai, visant soigneusement en le tenant à deux mains.

Mon premier projectile frappa le pillard le plus proche et il culbuta dans l'herbe. Mon second coup atteignit sa cible au bras et l'homme disparut, lui aussi, dans les broussailles.

Je jetai un coup d'œil au cadran mécanique du pistolet. Plus que deux aiguilles.

Je me courbai et me mis frénétiquement à chercher dans les herbes, cerné par les décharges qui frappaient le sol en grésillant autour de moi.

— Médéa !

Elle était là, face contre terre dans les graminées. Dans le dos de son blouson de soie rouge, je vis un trou sanglant, aux rebords noircis.

Elle était inerte. Je la soulevai et la hissai sur mon épaule. Le pistolet automatique qu'elle tenait glissa de sa main flasque et tomba lourdement sur le sol.

Je me penchai et le ramassai. Le chargeur était encore à moitié plein.

Je pivotai, en essayant de ne pas la faire tomber, et je tirai à l'aveuglette sur les ennemis qui avançaient dans ma direction, un peu réconforté par le rugissement et le recul très satisfaisants de cette arme assez lourde aux munitions substantielles. Les pistolets à aiguilles sont des armes élégantes et mortelles, mais on se rend à peine compte que l'on tire lorsqu'on en a un en main.

Cette arme-là, toute chromée et courtaude, vous ruait dans la main et sa culasse crachait des douilles de cuivre qui tintaient en s'envolant dans les airs.

Je me mis à courir vers l'aéroplane en m'attendant à prendre une balle dans le dos à tout moment. J'entendis siffler des décharges de laser, mais elles ne venaient pas dans ma direction. Appuyée dans l'embrasure du sas, Eleena Koï me couvrait à l'aide d'un pistolet que je n'avais pas remarqué jusque-là. Aémos était passé à l'arrière, sur la banquette, afin de laisser Eleena accéder à la porte.

Aémos tendit les bras et attrapa Médéa. Eleena la saisit également et, à nous trois, nous embarquâmes la jeune femme à l'arrière, à côté d'Aémos.

Je souhaitais de tout mon cœur qu'elle ne soit pas morte.

Eleena tira une dernière fois et se laissa retomber dans les fauteuils. Je bondis à l'intérieur et lui criai de claquer la porte du sas.

Nous n'avions pas le temps de nous attacher. Une grêle de projectiles tambourina contre le flanc de notre appareil. L'un des hublots vola en éclats. Des bosselures apparurent sur la paroi intérieure et de petits fragments de coque sautèrent.

Nous décollâmes laborieusement et je nous fis pivoter face aux pillards qui chargeaient.

Je n'en suis pas certain, mais je pense que j'ai dû éructer quelque chose d'assez peu édifiant tout en pressant la détente de la lance laser. Quelque chose du genre : « Mangez ça, bande de salopards !

Je ne pense pas en avoir atteint un seul mais, par le Trône, ils se sont mis à couvert sans demander leur reste.

— Monsieur ! cria Eleena pour couvrir le hurlement des turbos.

Une boule de lumière s'approchait, de l'autre côté du bosquet. Je ne pouvais pas voir le speeder mais seulement ses projecteurs qui scintillaient comme une naine blanche contre le ciel nocturne.

Ce n'était pas le moment de traîner.

Je fonçai à plein régime vers le sud, en rase-mottes à travers la grande prairie, sans cesser d'accélérer. Nous faisions au moins du quarante ou quarante-cinq nœuds en arrivant à la route. Les silhouettes noires des grands arbres montèrent devant nous.

J'évaluai mes chances en une fraction de seconde. Si je montais au-dessus des frondaisons, je ferais une magnifique cible pour mes poursuivants. Je pouvais aussi entrer dans la forêt, sans lumière, et

ralentir considérablement pour éviter une collision. Ou encore, entrer dans la forêt en utilisant mes phares.

Je choisis la troisième solution.

Les lumières de l'appareil illuminèrent un cône d'espace devant nous. Même avec l'éclairage, l'auspex et le scanner de proximité, c'était quasiment du suicide. Au bout de quelques secondes, après avoir évité de justesse une collision frontale avec un épicéa de belle taille, je fus obligé de ralentir jusqu'à trente nœuds.

— Vous... vous allez nous tuer ! gémit Eleena.

— Silence !

Les fantômes noirs des troncs d'arbres filaient de tous les côtés, me forçant à louvoyer et à virer sur l'aile brutalement, sans arrêt, basculant à gauche, puis à droite, puis encore à gauche. Des branches, certaines aussi grosses que de véritables arbres, défilaient au-dessus de nos têtes, comme des arches, ou au-dessous de nos pieds, comme des passerelles. À plusieurs reprises, nous traversâmes le plafond de la canopée dans un geyser de feuilles arrachées, au milieu du tintement des alarmes moteur tandis que les turbines luttaient pour expulser les débris de feuillage qui les étouffaient. L'écran du scanner était constamment envahi de fantomatiques silhouettes rouges.

Eleena commença à réciter l'une des prières du credo impérial.

— Dites-en une pour nous tous ! aboyai-je. Aémos ! Dans quel état est Médéa ?

— Elle est vivante, par la grâce des étoiles. Mais elle ne respire pas bien. Peut-être un collapsus pulmonaire ou une cautérisation interne. Il lui faut un médecin, Grégor.

— On va lui en trouver un. Débrouille-toi pour qu'elle soit aussi bien que possible. Il y a un médi-pak dans le casier derrière toi. Essaie de panser sa blessure.

À part le fait que cela correspond sans doute à une sorte de désir de mort insensé, l'exercice qui consiste à voler en pleine nuit, à tombeau ouvert, dans une forêt dense plantée d'arbres énormes est totalement ahurissant. Il me fallait une telle concentration pour éviter une collision que j'étais complètement désorienté. Quelques virages forcés vers la gauche, par exemple, nous faisaient partir en direction de l'est. Si j'essayais de corriger ma trajectoire en contournant un chêne par la droite, je m'apercevais que je me dirigeais soudain plein ouest. Nous zigzaguions entre les arbres et tout le monde sait qu'une route en zigzag n'est pas le plus court chemin vers la liberté.

Quatre au moins des cinq speeders que j'avais vus pendant le raid étaient à nos trousses. Deux d'entre eux nous poursuivaient à travers la forêt et ils louvoyaient à une cinquantaine de mètres derrière nous. Les deux autres avaient pris de l'altitude et survolaient le sommet des arbres. Ils gagnaient du terrain et s'efforçaient de nous dépasser pour

nous couper la route.

C'étaient d'anciens véhicules militaires ; je l'avais tout de suite compris lorsque je les avais aperçus sur la pelouse. Ils avaient des moteurs bien plus puissants que notre petit appareil urdeshite très maniable ; de plus gros moteurs et également un bien meilleur blindage. De plus, leurs canons montés sur des chevalets dans l'embrasure des portes leur permettaient de tirer plus ou moins dans toutes les directions. Ils n'avaient pas besoin de se diriger droit sur leur cible.

L'auspex se mit à tinter et je vis une lumière blanche traverser le feuillage au-dessus de nous, tombant sur nous en colonnes de lumières, comme lorsque le soleil traverse un banc de nuages bas. L'un des speeders qui survolaient la forêt avait ajusté sa vitesse sur la nôtre.

Je fis une embardée et j'esquivai, pas tant pour lui échapper que pour éviter une annihilation instantanée contre le tronc d'un gros arbre. Je vis le sol du sous-bois se soulever et trembler lorsque son mitrailleur essaya de nous toucher en tirant vers le bas.

Je virai brutalement sur l'aile, autour d'un colossal fanélia et fonçai vers l'est à toute allure. Au-dessus, les lumières disparurent un moment puis elles réapparurent, avançant très rapidement selon une trajectoire parallèle à la nôtre, à notre gauche. Un arbre surgit et disparut à ma droite et perdit une bonne partie de son écorce dans un tir croisé en diagonale.

Les maudits. J'étais certain qu'ils n'avaient pas d'instruments de détection de chaleur ou de mouvement. Ils se contentaient de suivre la lueur de mes phares sous le feuillage.

J'éteignis les phares mais, malheureusement, je ne ralentis pas pour autant. Le détecteur de proximité hurla et, malgré l'écart que je fis en tirant violemment sur le manche à balai, nous accrochâmes un tronc d'arbre.

Nous fûmes rudement secoués. L'alarme moteur poussa une longue note stridente. La turbine tribord avait calé.

Je me mis en vol stationnaire et pressai l'interrupteur de redémarrage de l'unité tribord en priant pour qu'elle ait simplement été secouée par l'impact. Si le fuselage ou le ventilateur lui-même avait été faussé, le redémarrage risquait de se révéler très problématique pour nous tous.

La turbine tourna mollement et toussa. Je fis une nouvelle tentative. J'obtins un grincement rauque. À vingt mètres derrière nous, la forêt vola en éclat dans un déluge de pulpe de bois, de lambeaux d'écorce et de feuillages déchiquetés. Le speeder qui survolait la cime des arbres tentait de nous débusquer en pilonnant le sous-bois.

Le moteur tribord démarra soudainement à ma troisième tentative. Toujours en vol stationnaire, je manœuvrai le manche d'avant en

arrière et d'un côté à l'autre, de manière à faire tanguer et virer l'appareil, puis à faire plonger le nez et la queue et à incliner les ailes, afin de vérifier le bon fonctionnement de mes contrôles positionnels. Tout paraissait correct.

Jetant un regard par-dessus mon épaule, je vis qu'Eleena m'observait d'un œil écarquillé d'effroi, blanche comme un linge. Aémos maintenait délicatement Médéa dans ses bras.

— Est-ce que tout va bien, Grégor ? murmura-t-il.

— Oui. Désolé pour tout ça.

À notre gauche, une clairière fut soudain illuminée d'une lumière blanche et entra en éruption sous un feu roulant d'artillerie. Ils cherchaient toujours à l'aveuglette.

J'eus une réminiscence soudaine. Un duel dans le vide. Nous étions réellement en état d'infériorité. Midas faisait appel à ses considérables talents. Je me souvins du regard qu'il m'avait lancé depuis le poste de pilotage du chasseur et de son sourire lorsqu'il m'avait dit : « La souris se transforme en chat. »

Une souris qui devient un chat.

Toujours en vol stationnaire, je fis pivoter l'aéroplane en direction de la clairière ravagée, ensuite je fis lentement monter le nez de l'appareil pour le pointer vers la source lumineuse qui planait au-dessus des arbres. Droit sur la silhouette illuminée.

Je pressai le bouton de mise à feu de la lance, pendant une seconde seulement.

Le javelot de lumière transperça les feuillages éclairés. Il y eut un éclair très bref, puis neuf tonnes de métal enflammé, qui un instant auparavant étaient encore un speeder en état de marche, s'abattirent comme une pierre sur la clairière, arrachant tout sur leur passage, disloquant les branches et projetant des débris incandescents dans toutes les directions.

— Un de moins, annonçai-je d'un ton dédaigneux.

En tout cas... c'est certainement ce qu'aurait dit Midas.

Derrière nous, des lumières arrivaient en trombe à travers la forêt. Tous feux éteints, je m'éloignai précautionneusement de cet infernal brasier et allai nous mettre à l'abri derrière un grand cervidier tortueux qui s'était effondré sur le côté dans son vieux âge. Ses branches fatiguées étaient festonnées de draperies de mousse.

Je surveillai l'approche des speeders en avançant juste le bout du nez de mon appareil pour suivre le mouvement du plus proche d'entre eux. Ils avaient ralenti et cherchaient à nous repérer. Les phares les plus proches étaient là, à me tenter, mais ils étaient à l'abri derrière une rangée de chênes aux troncs trapus.

L'autre fila comme une flèche en direction de l'explosion.

Je montai doucement en orientant le nez de notre aéroplane vers le

speeder qui patrouillait non loin de nous. Il sortit de derrière les chênes, illuminant le sous-bois de ses projecteurs.

Je tirai à nouveau.

J'avais plutôt bien visé. Mon laser fit sauter tout l'empennage de poupe. Éventré par l'arrière et environné d'arcs électriques bleus, le speeder se mit à tourner sur lui-même, échappant au contrôle de son pilote. Il déchiqueta un fanélia géant qui lui rendit la pareille.

Le troisième speeder surgit de derrière le bouquet de chênes, nous tirant droit dessus. Ses projectiles lacérèrent le rideau de mousse.

Je me rendis compte que quelqu'un avait enfin eu le bon sens d'amener des lunettes de vision nocturne. Ils nous voyaient.

J'essayai de leur tirer dessus, une fois, mais je manquai mon coup. Je fis volte-face, j'allumai mes feux et me lançai le plus rapidement possible. L'écran du scanner de proximité n'était plus qu'un défilé de formes floues, rouges, et nous étions ballottés dans nos sièges par les virages très serrés que j'étais obligé de prendre.

Le pilote du speeder qui nous donnait la chasse était vraiment excellent. Terriblement bon. À l'instar des mercenaires qui avaient assailli la maison, il faisait à l'évidence partie des meilleurs représentants de sa profession dont il fut possible de s'attacher les services.

Il s'accrochait comme une sangsue.

Frisant les trente-huit nœuds, je zigzaguai entre les énormes troncs, rebondissant comme une boule de flipper et nous faisant parfois encaisser les g lorsque mes virages étaient trop brutaux. Il me poursuivait sans me lâcher, comme s'il se régalaient de cette course en profitant de l'aspiration de mes turbos.

La chasse commençait à devenir réellement acrobatique. Nous virevoltions et nous nous croisions entre les arbres, virant et pirouettant comme deux danseurs de ballet. Je tournai autour d'un gros arbre, debout sur la pointe de mon aile, et il copia ma manœuvre pour venir face à moi en contournant l'autre côté du tronc. Tous turbos hurlants, je pris un virage très sec vers le nord, puis j'effectuai un tonneau et repartis vers le sud. Il fila tout droit, nous manquant de très peu, mais l'instant d'après il était de nouveau à nos trousses, donnant le maximum d'accélération pour nous rattraper. Je vis scintiller des balles traçantes par le hublot.

Il y eut deux rudes secousses, très rapprochées, et les instruments me confirmèrent ce que je soupçonnais : nous étions touchés. Je perdais de la puissance. Pas énormément, mais suffisamment pour me laisser penser que l'une de mes batteries devait être fissurée ou déconnectée. Il tira à nouveau. Les pointillés lumineux des balles traçantes fusèrent en crachant autour du poste de pilotage. À présent,

mes écrans de contrôle étaient illuminés de runes d'alarme. Il fallait agir, et vite, ou bien nous ne serions bientôt plus qu'une croix sur son propre cockpit. Je songeai un instant à couper les turbos et à me laisser tomber pour qu'il nous dépasse, mais à la vitesse à laquelle nous allions, nous ne pourrions éviter de nous écraser et de partir en flammes.

— Accrochez-vous ! hurlai-je.

— Oh ! merde, souffla Eleena Koï.

Je coupai la poussée et grimpai d'un seul coup à la verticale.

Nous traversâmes le plafond de feuilles dans une explosion de branchages. Au-dessous de nous, le speeder fila tout droit. Stupéfait, le pilote essaya de virer pour reprendre le combat, mais ma manœuvre l'avait complètement déconcerté. Pour un court instant seulement, mais ce fut suffisant.

Il n'avait pas réduit sa poussée pour prendre son virage. L'un de ses stabilisateurs fut arraché par un tronc d'arbre et ce fut terminé pour lui ; nous entendîmes une série d'explosions résonner sous les frondaisons en dessous de nous.

Je tremblai et j'avais les mains ankylosées. L'épuisement me submergea. Il m'avait fallu une concentration d'une intensité terrible.

Midas, j'en étais sûr, aurait été fier de moi. Il avait passé un temps infini à essayer de me transmettre son savoir et avait déclaré à plus d'une reprise que je ne ferais jamais un véritable pilote de combat.

Selon lui, je possédais les réflexes et les capacités fondamentaux, mais j'étais incapable de voir la situation dans sa globalité. Et c'était toujours à cause d'un petit détail oublié que l'on se faisait tuer.

Le petit détail en question fit son apparition au nord, filant comme une flèche au ras des cimes des arbres, faisant feu de tous ses canons.



À terre.
Le docteur Berschilde de Ravello.
Khanjar le Couperet.

C'ÉTAIT LE DERNIER des quatre speeders qui nous avaient donné la chasse. Avant même que j'aie eu le temps d'articuler un juron, le feu roulant de ses canons avait sectionné une partie de notre empennage arrière et endommagé le turbo arrière, déchiquetant son fuselage et faussant ses hélices qui tournaient encore.

Nous commençâmes à tourner violemment sur nous-mêmes. La cabine se mit à vibrer, comme prise d'une crise d'épilepsie. Eleena se mit à hurler.

Je luttai pour reprendre le contrôle de l'appareil, me battant avec le manche à balai qui m'échappait. J'orientai les moteurs latéraux vers le bas et donnai toute la puissance pour ralentir notre chute. L'aéroplane traversa la voûte de branchages avec des craquements sinistres, rebondit sur une énorme branche et plongea, nez en avant.

Je me mis debout sur le palonnier et tirai le manche en arrière de toutes mes forces.

— Attention ! hurlai-je. Ce fut tout ce que j'eus le temps de dire.

Nous ricochâmes contre le tronc d'un fanélia. Le moteur bâbord sauta sous le choc et le fuselage du monocoque fut décapé de sa peinture jusqu'au métal brut. Nous allâmes rebondir sur une corniche couverte de tourbe, de mousse et de feuilles décomposées. L'appareil remonta un peu puis se déporta sur la gauche tandis que le moteur restant protestait en hurlant, poussé à l'extrême limite de sa tolérance par l'effort que je lui demandai en essayant de retrouver un semblant de portance. L'alarme de coupure moteur émit un sifflement strident lorsque le moteur cala, incapable de supporter la contrainte à laquelle il était soumis. Nous basculâmes pour de bon sur le côté, réussîmes à survivre à une collision frontale avec un chêne, qui étoila le pare-brise et terminâmes notre chute dans un monticule de terre meuble, glissant sur une bonne cinquantaine de mètres avant de nous arrêter en roulant sur le côté.

Je n'avais pas perdu connaissance, mais le long silence qui suivit notre chute me donna l'impression de m'être évanoui. Je clignai des

paupières, étendu sur le côté, contre le sas latéral. Eleena gémit et Aémos se mit à tousser. Le seul autre son audible était le cliquetis du pare-brise qui se disloquait et tombait dans la cabine.

Je me levai et me hissai péniblement par-dessus le dossier de mon siège.

— Eleena ? Vous êtes blessée ?

— Non, monsieur... je ne crois pas...

— Nous devons sortir de là. Aidez-moi.

Ensemble, nous aidâmes Aémos qui toussait toujours et nous retournâmes chercher Médéa qui, par bonheur, était toujours inconsciente.

La lumière des projecteurs du speeder traversa les feuillages, passant par le trou que nous avions fait dans les frondaisons. Ils nous cherchaient.

Il ne leur faudrait pas longtemps...

Avec l'aide d'Eleena, j'emmenai les deux autres dans un creux abrité, à bonne distance de l'aéroplane abattu.

— Restez là, murmurai-je. Donnez-moi votre arme.

Sans un mot, elle me tendit son pistolet laser.

— Restez cachée, lui conseillai-je.

Je courus à l'épave de notre appareil pour y récupérer mon sceptre runique et mon épée. Je jetai le sceptre dans un buisson pour le dissimuler et je dégainai Barbarisator.

Le speeder descendit lentement à travers les branchages, cherchant notre appareil à l'aide de ses projecteurs. Je glissai le pistolet et l'épée dans ma ceinture et me jetai sous les branches basses du gros hêtre qui étendait son feuillage juste au-dessus du lieu où nous nous étions écrasés.

C'était un arbre énorme, très nouveau. En ahanant, je me hissai sur une grosse branche et je commençai à grimper à travers sa ramure.

Le speeder arriva à portée de vue, descendant lentement vers l'épave fumante, balayant l'endroit des pinceaux de ses phares. Je vis le canonnier, toujours masqué, debout dans l'embrasure de la porte latérale, une main sur le trépied de l'autocanon sur pivot, l'autre sur le support du projecteur.

Le speeder continua sa descente et moi mon ascension vers les plus hautes branches du hêtre, jusqu'à ce que je ne puisse pas monter plus haut et que le speeder, en vol stationnaire, soit directement au-dessous de moi.

Le pilote dit quelque chose. J'entendis distinctement le crachotement de son intervox. Le canonnier lui répondit et lâcha le projecteur, saisissant les poignées de l'autocanon à deux mains et l'orientant vers l'aéroplane disloqué.

Il pilonna notre appareil et la clairière fut illuminée par les éclairs et

les explosions. Le vaillant petit aéroplane urdeshite fut déchiqueté comme un avion de papier d'aluminium.

À la porte, le canonnier arrêta de tirer et cria quelque chose à son pilote.

C'était maintenant ou jamais.

Je lâchai les branches et me laissai tomber sur le toit du speeder. Il se balançait légèrement sous le choc. Je repris mon équilibre, m'accroupis, agrippai à deux mains le rebord supérieur du sas et me jetai à l'intérieur, bottes en avant.

Le canonnier était penché vers l'avant, dos à l'ouverture, occupé à sortir une nouvelle boîte de munitions d'un casier. Mes bottes percutèrent le bas de son dos et l'envoyèrent s'écraser tête la première contre la paroi de la cabine. J'atterris à côté de lui tandis qu'il se relevait en titubant, agrippant son visage brisé à deux mains. Je l'attrapai par le bras et, le propulsant en arrière de toutes mes forces, je le catapultai par l'ouverture de la porte. Nous étions à dix mètres de hauteur.

Le pilote se retourna et eut un grognement étouffé en me voyant. Une fraction de seconde plus tard, le museau de mon pistolet laser était pressé contre sa mâchoire.

— Pose-toi. Tout de suite, ordonnai-je.

Je priai pour avoir affaire à un mercenaire et non à un cultiste. Les mercenaires savaient quand il était temps d'arrêter les frais et de négocier pour vivre un jour de plus et toucher un salaire de plus. Un cultiste, en revanche, nous lancerait contre le premier tronc d'arbre venu, pistolet ou non.

Avec des gestes très lents et très éloquents, de manière à être sûr que je les interpréteraient correctement, le pilote coupa la poussée principale du speeder et nous fit lentement descendre jusqu'au sol.

— Coupe les moteurs, lui dis-je.

Il obéit et les tuyères de positionnement s'éteignirent avec un bourdonnement. Le panneau de contrôle s'éteignit, à l'exception de quelques témoins de veille orange.

— Détache-toi. Sors.

Il dégrafa son harnais et se dégagea lentement du siège de pilotage sous la menace de mon arme. Il n'était pas très grand, mais il était bien bâti, équipé d'une armure ablative et d'un casque de pilotage gris avec un respirateur intégré dans la visière.

Il sauta sur le sol et se tint devant moi, mains levées. Je descendis à côté de lui.

— Enlève ton casque et jette-le dans le speeder.

Il fit ce que je lui demandais. Il avait la peau pâle, parsemée de taches de son et des cheveux clairsemés, en brosse très courte. Il me fixait de ses yeux bleus, sur le qui-vive.

— Ouvre ta combinaison.

Il fronça les sourcils, d'un air inquiet.

— Jusqu'à la taille.

Gardant une main levée, il ouvrit la fermeture éclair de sa combinaison ablative de l'autre, révélant un maillot de corps et des épaules marquées d'anciens tatouages aux contours imprécis. Son générateur anti-psionique était un petit appareil en forme de disque, suspendu autour de son cou par une cordelette plastique. Je le lui arrachai et le lançai dans les buissons. Puis j'utilisai ma volonté.

— Nom ?

— Nhh... grogna-t-il en faisant la grimace.

— Nom !

— Eino Goran.

Je sondai doucement son esprit. J'eus l'impression de me frotter contre un objet étroitement gainé de plastique.

— Bien. Nous savons tous les deux qu'il s'agit d'une identité mémo-implantée. Un travail bâclé, si j'en crois ce que je sens. Ton vrai nom ?

Il secoua la tête, dents serrées. Il était possible de se procurer un mémo-implant d'identité pour un prix relativement modique sur le marché noir, particulièrement lorsqu'il s'agissait d'implants d'assez mauvaise qualité, comme celui-ci. C'étaient des persona factices, généralement vendues avec les papiers correspondants, que l'on incrustait psioniquement par-dessus la personnalité réelle du sujet, un peu à la manière d'une housse ajustée qui recouvre un meuble. Rien de bien sophistiqué. Avec un peu plus d'argent, on pouvait même s'offrir les empreintes digitales et les rétines assorties. Et avec beaucoup d'argent, un nouveau visage.

Cet implant-là ressemblait à une fausse cloison érigée à la hâte pour tromper les esprits peu attentifs, sans histoire véritable ni engrammes biographiques, même approximatifs. C'était un masque mental de pacotille, totalement irréaliste, à l'image des masques de carnaval que portaient ses camarades.

Cependant, il avait beau être de qualité très médiocre, il n'en avait pas moins été implanté avec une grande force. Je m'efforçai de le repousser, mais il refusa de céder. C'était terriblement frustrant. Je savais qu'il s'agissait d'une fausse identité, mais je ne pouvais la contourner.

Je n'avais pas le temps de m'en inquiéter ou de travailler dessus.

Dors ! lui intimai-je et il s'effondra, inconscient.

— Eleena ! Aémos ! Vous pouvez sortir ! criai-je en traînant l'homme évanoui dans le speeder. Je le fouillai, à la recherche d'armes, mais il n'en avait aucune. Je lui attachai les mains dans le dos à l'aide d'une longueur de câble que je pris à la poulie de remorquage du speeder. Le temps qu'Eleena et Aémos arrivent,

portant Médéa avec précaution, j'avais bâillonné le pilote, je lui avais bandé les yeux et je l'avais attaché à l'un des longerons, de fuselage du speeder.

Nous embarquâmes tout ce que nous avions réussi à sauver : les objets que nous avions récupérés dans mon bureau, le sceptre runique et tout le reste ; nous attachâmes Médéa sur un bat-flanc escamotable, à l'arrière du compartiment d'équipage. Enfin, je m'installai au poste de pilotage et, après avoir pris le temps d'examiner les contrôles, nous prîmes notre envol.

Tous feux éteints, je m'élevai juste au-dessus de la cime des arbres. La lune était pleine et la nuit très claire, sauf pour une traînée brunâtre qui voilait les étoiles, au nord. Le panache de fumée qui montait de ma maison incendiée. Naviguant au ras des feuillages, je pris la direction du sud.

Une fois en route, j'examinai la disposition de la cabine de pilotage. Il s'agissait clairement d'un ancien véhicule militaire qui, selon moi, avait dû être acquis pour l'occasion. On avait fait disparaître au burin les emblèmes moulés dans la coque et les matricules d'identification avaient été effacés avec un tampon d'acide. En plus des instruments de base, je vis plusieurs alvéoles destinées à recevoir des instruments optionnels supplémentaires, mais il n'y avait qu'un système vox. Il y avait de quoi installer un auspex, un analyseur topographique et les écrans d'un appareillage de vision nocturne ; il y avait également des logements pour un codeur de navigation et un système de contrôle à distance qui aurait permis d'asservir l'autocanon de la porte aux appareils de pilotage, permettant ainsi au pilote de se passer d'un canonier. Celui qui avait embauché les mercenaires ne leur avait fourni que le strict minimum en termes de véhicules. Des transports de troupes armés, avec un ancien modèle de comm-vox. Pas de systèmes automatisés. Pas d'indices sur leurs origines ou la source d'approvisionnement.

Néanmoins, ce speeder était relativement puissant et son rayon d'action était tout à fait convenable ; nous disposions d'une autonomie d'un millier de kilomètres avant la prochaine recharge. Suffisant pour leur permettre d'atteindre l'objectif, retourner à couvert et repartir.

La forêt défilait sous nos pieds. Le vox grésillait de temps à autre, mais j'ignorais tout de leurs codes ou du genre de jargon qu'ils utilisaient et je n'avais pas la moindre envie que quelqu'un réalise que ce speeder était toujours opérationnel.

Au bout d'un moment, le vox s'éteignit de lui-même. Je le débranchai, le retirai de son alvéole et demandai à Eleena de le jeter par-dessus bord.

— Pour quelle raison ? me demanda-t-elle.

— Je ne veux pas prendre le moindre risque. Il pourrait être équipé d'un module de repérage ou d'un transpondeur.

Elle hocha la tête.

J'essayai de m'orienter manuellement, à l'aide des instruments élémentaires dont je disposais, m'efforçant de reconstituer mentalement une carte des environs. Je me dirigeais quasiment au jugé. Dorsay, la grande ville la plus proche, se situait à une heure de vol environ à présent, vers l'ouest, mais étant donné l'importance de l'opération qui avait été lancée contre moi, je subodorai que me rendre dans cette ville équivaldrait à pénétrer dans l'ancre d'un carnodon.

Il existait un certain nombre de petits villages de pêcheurs et de stations balnéaires le long de la côte est de la péninsule d'Insume, mais la plus proche était à plus de deux heures de vol. Au sud-est, Madua, une ville-chapelle, était à notre portée, de même qu'Entrêve, une petite ville commerçante en lisière de la grande forêt. Il y avait aussi la chaîne des monts Atenates.

Je pensai un instant à contacter l'Arbites par vox, mais j'y renonçai finalement. L'assaut contre la maison Spaeton n'avait sûrement pas échappé aux sentinelles postées à Dorsay, particulièrement après le début du grand incendie, mais aucune équipe de secours ne s'était déplacée. Les Arbites avaient-ils été payés pour fermer les yeux ? Étaient-ils plus impliqués que cela dans le raid ?

Jusqu'à ce que j'aie réussi à comprendre qui étaient mes ennemis, je ne pouvais avoir confiance en qui que ce soit, qu'il s'agisse des autorités ou des membres de l'Inquisition elle-même.

J'étais totalement seul, mais ce n'était pas la première fois que cela m'arrivait au cours de ma carrière.

Je virai en direction des montagnes. Vers Ravello.

Ravello est une petite ville nichée dans les collines des contreforts ouest des Atenates, au pied du col d'Insa, au bord d'un long lac d'eau douce où le grand fleuve Drunner prend sa source. La ville possède une universitariate de taille modeste, mais tout à fait remarquable, spécialisée en médecine et en philologie. On y trouve également une brasserie dont les bières, élaborées avec l'eau du lac, sont appréciées sur toute la planète, ainsi qu'une magnifique chapelle dédiée à saint Calwun, où l'on peut voir, à mon humble avis, quelques-unes des plus belles fresques religieuses de tout le sous-secteur.

C'est un endroit tranquille, aux rues étroites et pentues, bordées de maisons blotties les unes contre les autres, dont les toitures de cuivre vert sont si rapprochées qu'elles semblent se recouvrir comme les plaques d'une armure. Vue d'en haut, elle ressemble à une parcelle de mousse vert sombre accrochée aux pentes bleutées de l'Intervalle.

Le soleil se levait tout juste au moment où nous arrivâmes enfin, depuis le nord. L'air était cristallin et le bleu du ciel annonçait la chaleur. Aux premières lueurs de l'aube, nous avions laissé la forêt derrière nous et entamé notre ascension, le long de la ligne des Atenates inférieurs et en direction des collines les plus hautes. L'altitude de l'Intervalle était suffisamment élevée pour que son pic soit couronné de nuages, mais c'était de l'autre côté du lac que l'on apercevait les premiers des géants : l'Esembo, découpé comme une dent acérée ; le Mons Fulco, comme un triangle violet planté dans le ciel ; le Corvachio couronné de neige, terrain de jeu et fléau des alpinistes amateurs.

Nos batteries étaient pratiquement épuisées et le speeder avançait de plus en plus mollement. Je descendis au niveau du sol et pénétraï dans la ville par la porte ouest. Nous ne vîmes aucun véhicule et pas le moindre passant. L'heure était vraiment matinale.

Les rues étaient pavées de la même ouslithe bleu-gris qui avait servi à la construction des bâtiments. La pierre scintillait au soleil, mais elle était encore humide dans les coins d'ombres des rues encaissées. Nous traversâmes une placette où un étudiant cuvait ses beuveries de la veille sur la margelle d'une petite fontaine, puis nous entrâmes sur une avenue plus large où des voitures terrestres et des avions civils étaient garés en épi. Enfin, nous tournâmes dans une ruelle resserrée et nous grimpâmes vers le sommet de la colline, à l'abri de l'éblouissante lumière du soleil. J'ouvris le hublot de la cabine et inspirai profondément l'air pur et frais. Le ronronnement assourdi du moteur monta jusqu'à moi, se réverbérant de manière curieuse contre les hautes façades aux volets fermés des maisons qui bordaient ce passage abrupt.

Cela faisait bien longtemps, mais je n'avais pas oublié le chemin.

Nous nous garâmes dans un petit cul-de-sac donnant dans la rue ; ce n'était guère plus qu'une courette dans laquelle un spurra des montagnes luttait pour s'accrocher contre la muraille. Le spurra, ou plutôt les petites fleurs jaunes qu'il porte au printemps, est la fleur de saint Calwun et il y avait toutes sortes de fioles votives et de pièces de monnaie dans la petite vasque de pierre où était planté le petit arbuste.

Au premier étage d'une maison, un volet remua au son de notre moteur et je fus heureux d'avoir pensé à demander à Aémos de démonter l'autocanon pendant le voyage. Au moins, nous avions l'aspect d'un véhicule civil.

— Restez là, ordonnai-je à Eleena et Aémos. Ne bougez pas et attendez-moi.

Je redescendis la rue dans le calme matinal. Je portais toujours les

bottes, le pantalon, la chemise et la veste de cuir dont je m'étais habillé avant l'auto-séance de la soirée précédente, mais Aémos m'avait prêté son manteau vert passé. J'avais fait très attention à dissimuler tout ce qui pouvait ressembler à un signe distinctif ou à un insigne de ma fonction, à l'exception de ma chevalière qui passerait inaperçue. J'avais glissé le pistolet automatique de Médéa dans ma ceinture, caché dans mon dos et nous l'avions rechargé avec des munitions trouvées dans le speeder.

Un chien errant qui montait du centre de la ville trotta vers moi, s'arrêta pour flairer l'ourlet de mon manteau, puis poursuivit son chemin, ayant décidé que je ne présentais aucun intérêt.

La maison était bien à l'adresse dont je me souvenais, à mi-chemin en redescendant la ruelle. Nous l'avions dépassée en montant et je m'assurai qu'il s'agissait bien de la bonne maison. Quatre étages, avec une terrasse au dernier étage, sous l'auvent du toit couvert de tuiles de cuivre. Les volets des fenêtres étaient fermés et les deux lourds vantaux de bois rouge vif de l'entrée principale étaient verrouillés.

Il n'y avait pas de sonnette. Je me souvenais de cela. Je frappai, une fois, et j'attendis.

J'attendis fort longtemps.

Finalement, j'entendis un bruit sourd derrière la porte et le rideau d'un petit guichet coulisça.

— Qu'est-ce qui vous amène à une heure pareille ? interrogea la voix d'un vieil homme.

— Je voudrais voir le docteur Berschilde.

— C'est de la part de qui ?

— Laissez-moi entrer, s'il vous plaît, et je discuterai de cela avec le docteur.

— Il est beaucoup trop tôt ! protesta-t-il.

Je levai la main et lui présentai ma chevalière de manière à ce qu'il puisse bien la voir par la fente du guichet.

— S'il vous plaît, répétais-je.

La fente se referma, il y eut un cliquetis de clés et l'un des vantaux pivota vers la rue. À l'intérieur, tout était dans l'ombre.

Je pénétrai dans la délicieuse fraîcheur du couloir et mes yeux s'accoutumèrent au demi-jour. Un vieil homme courbé, vêtu de noir, referma la porte derrière moi.

— Attendez ici, monsieur, me dit-il en s'éloignant d'un pas traînant.

Le sol était une mosaïque de marbre poli qui miroitait aux endroits où il était éclairé par de minces rais de soleil filtrant du dehors. Les murs étaient décorés de motifs peints à la main par d'habiles artisans. J'étais entouré de magnifiques esquisses anatomiques anciennes dans des cadres dorés, très simples. La maison sentait la pierre tiède, les effluves refroidis du bon repas de la veille, la fumée.

— Comment ? fit une voix à l'étage au-dessus.

Je montai une volée d'escalier jusqu'à un palier où les volets avaient été ouverts pour laisser entrer la lumière du soleil.

— Je suis navré de m'imposer, dis-je.

— Grégor ? Grégor Eisenhorn ?

Le docteur Berschilde de Ravello fit un pas dans ma direction, une expression de stupéfaction sur son visage encore ensommeillé.

Elle était toujours très belle.

Un instant, je crus qu'elle allait me prendre dans ses bras et m'embrasser sur la joue, mais elle s'arrêta net et son visage s'assombrit.

— Il ne s'agit pas d'une visite amicale, n'est-ce pas ? me dit-elle.

Je retournai au speeder et le ramenai jusqu'à la cour privée et enclose de murs qui se trouvait à l'arrière de sa résidence, là où il serait à l'abri des regards. Phabes, le vieux serviteur du docteur, avait ouvert les baies vitrées du rez-de-chaussée et nous attendait avec un lit à roulettes pour Médéa. Avec Eleena et Aémos, nous les suivîmes à l'intérieur de la maison. Je laissai le pilote attaché dans le speeder, toujours plongé dans l'inconscience par la force de ma suggestion.

Ayant enfilé une blouse chirurgicale, Crezia Berschilde nous retrouva dans le vestibule du rez-de-chaussée. Elle ne dit pas grand-chose en examinant Médéa et en contrôlant ses fonctions vitales.

— Emmène-la à l'intérieur, dit-elle au vieil homme, puis elle me regarda. D'autres blessés ?

— Non, répondis-je. Comment va Médéa ?

— Elle est mourante, dit-elle simplement. Toute trace d'humour avait disparu de sa voix. Elle était furieuse et je ne pouvais guère lui en vouloir. Je ferai mon possible, ajouta-t-elle.

— Je t'en suis reconnaissant, Crezia. Je suis désolé de te déranger à ce point.

— Elle devrait être prise en charge à l'hôpital ! cracha-t-elle sur un ton cinglant.

— Pouvons-nous éviter cela ?

— Pouvons-nous rester dans la clandestinité, tu veux dire ? Que les dieux te damnent, Eisenhorn ! Je n'ai pas besoin de ça !

— Je le sais bien.

Elle pinça les lèvres.

— Je ferai mon possible, répéta-t-elle. Allez m'attendre au salon. Je vais demander à Phabes de vous apporter des rafraîchissements.

Elle tourna les talons et disparut dans la maison à la suite de Médéa.

— Alors, dit tranquillement Aémos, qui est donc cette personne ?

Le docteur Crezia Berschilde était l'une des meilleures anatomistes de la planète. Les traités et les monographies qu'elle avait publiés

étaient diffusés dans tout le sous-secteur Helican. Après des années de pratique à Dorsay et, pendant une courte période, sur une autre planète, à Messina, elle avait repris un poste de professeur d'Anatomie à Ravello.

Dans un lointain passé, j'avais également failli l'épouser.

Cent quarante-cinq ans auparavant, en 241 pour être précis, j'avais perdu ma main gauche au cours d'une escarmouche sur Sameter. Les détails de cette histoire ne sont pas très importants ; de plus, ils sont déjà consignés autre part. On m'avait alors équipé d'une prothèse, mais je la détestais et j'évitais autant que possible de m'en servir. Deux ans plus tard, au cours d'un séjour sur Messina, j'avais pris rendez-vous avec une équipe chirurgicale afin de me faire greffer une nouvelle main complètement fonctionnelle.

Crezia dirigeait l'équipe chirurgicale qui devait mener cette opération. En y repensant aujourd'hui, je réalise qu'entamer une liaison avec une femme qui vient de vous coudre une main clonée sur le poignet n'est peut-être pas le moyen le plus simple de trouver une épouse.

Elle avait l'esprit vif, elle était érudite et pleine d'énergie et elle n'était pas rebutée par ma vocation. Notre relation dura des années, par intermittence, d'abord sur Messina, ensuite à distance, puis sur Gudrun lorsqu'elle fut revenue à Ravello pour y prendre son poste de doctorat et que j'eus acheté la maison Spaeton pour en faire ma base.

J'avais eu une grande tendresse pour elle. Et cette tendresse était toujours présente. Il m'est difficile de dire si je devrais utiliser un mot plus fort que « tendresse ». Durant toutes ces années, nous n'en avons jamais dit plus que cela, mais il y avait eu des moments où j'en avais eu la tentation.

Cela faisait près de vingt-cinq ans que je ne l'avais pas revue et j'étais bien responsable de cette situation.

Nous attendîmes plus d'une heure au salon. Phabes avait ouvert les fenêtres et l'éblouissante lumière du jour pénétrait à flots dans la pièce, transformant les écrans de tulle des fenêtres en rectangles d'un blanc aveuglant. Je sentais l'odeur fraîche et pure des montagnes.

Le salon était meublé de magnifiques antiquités et rempli de livres rares, de curiosités chirurgicales et de vitrines pleines d'appareils médicaux anciens impeccablement restaurés. Marmonnant dans sa barbe, Aémos se perdit rapidement dans l'examen de ces merveilles. Assise dans un fauteuil cabriolet, Eleena se détendait et prenait le temps de mettre de l'ordre dans son esprit. J'étais certain qu'elle récitait intérieurement les exercices de relaxation mentale du Discollegium. De temps en temps, elle repoussait d'une main distraite une mèche de cheveux bruns qui retombait aussitôt devant son mince visage.

Le serviteur du docteur revint avec une petite table roulante en argent. Dessus, il avait disposé du pain au levain, des fruits, un beurre onctueux et un pot de caféine noire bouillante.

— Voulez-vous quelque chose de plus fort ? s'enquit-il.

— Non, merci.

Il me montra une épaisse corde de soie tressée qui pendait près de la porte.

— N'hésitez pas à sonner si vous avez besoin de quelque chose.

Je nous versai des tasses de caféine et Aémos prit une tranche de pain et une plohine bien mûre.

Du bout de la pince, Eleena ajouta une demi-douzaine de cristaux de sucre ambrés dans sa petite tasse.

— Qui a fait cela ? finit-elle par demander.

— Eleena ?

— Qui... nous a attaqués, monsieur ?

— Vous voulez la réponse la plus directe ? Je n'en ai pas la moindre idée. Je réfléchis aux possibilités. Il va sans doute nous falloir un bon moment pour le découvrir et, avant toute chose, nous devons assurer notre sécurité.

— Sommes-nous en sécurité ici ?

— Oui, pour le moment.

— C'étaient des mercenaires, déclara Aémos en essuyant les miettes au coin de sa vieille bouche ridée. C'est tout à fait évident.

— J'en étais déjà arrivé à cette conclusion.

— Le pilote que tu as capturé. Tu as vu les tatouages sur son torse.

— Oui, mais je n'ai pas su les interpréter.

Aémos prit une petite gorgée de liquide brûlant.

— Du Futu commun, le langage des janissaires vessorians.

— Vraiment ? Tu es sûr ?

— Quasiment, répondit-il. Cet homme a une convention de rapatriement imprimée sur la peau.

Je méditai sur cette nouvelle. Vessor est un monde sauvage, situé en lisière du sous-secteur Antimar, dont la population, assez peu nombreuse, est célèbre pour ses guerriers d'une férocité sans égale. On a souvent tenté de les recruter pour constituer des régiments de la Garde, mais les Vessorians sont trop difficiles à contrôler. Ce n'est pas qu'ils manquent de discipline, mais la loyauté envers Terra est un concept trop cérébral pour eux. Ils sont moralement liés à leur famille clanique et ne sont vraiment réceptifs qu'à la notion de richesse liée à la terre, à la propriété terrienne, à leurs fermes et à leurs armes. De ce fait, ils font d'excellents mercenaires. Ce sont des combattants hors pair, qui se battent sauvagement et à mort au nom de l'Empereur, pourvu que ce nom soit imprimé sur des billets d'une valeur très élevée.

Pas étonnant que l'attaque sur la maison Spaeton ait été menée de manière si directe et si efficace. Rétrospectivement, je réalisai que c'était un vrai miracle que quelques-uns d'entre nous aient réussi à en sortir vivants. J'étais heureux de n'avoir pas su, sur le moment, de qui il s'agissait. Si l'on m'avait dit que j'affrontais des janissaires vessorians, j'aurais peut-être été pétrifié... au lieu de charger droit devant moi pour secourir Médéa.

J'enlevai le manteau que m'avait prêté Aémos, ainsi que ma veste de cuir et je remontai les manches de ma chemise. Le soleil avait bien réchauffé l'atmosphère du salon. Je venais de sortir mon pistolet de ma ceinture pour le vérifier lorsque Crezia entra dans la pièce. Elle était en train d'ôter ses gants chirurgicaux. Lorsque ses yeux se posèrent sur l'arme que je tenais en main, son expression déjà farouche s'assombrit encore. Elle pointa féroce un doigt sur moi et m'indiqua la porte d'un geste brusque.

— Tout de suite, articula-t-elle d'un ton sans réplique.

J'enfouis mon arme dans les replis de mon manteau posé sur la table et lui emboîtai le pas. Elle traversa le hall et entra dans un autre petit salon décoré de peintures à l'huile et d'estampes hololithiques. Les volets de cette pièce étaient toujours fermés et elle ne les ouvrit pas. Elle se contenta d'allumer la lampe.

— Ferme la porte, m'ordonna-t-elle.

Je fis ce qu'elle me demandait.

— Crezia... commençai-je.

Elle m'arrêta d'un geste d'avertissement.

— Ne commence pas, Eisenhower, ce n'est pas le moment. Je suis à deux doigts de vous jeter dehors ! Comment oses-tu ve...

— Médéa, l'interrompis-je d'une voix ferme. Où en est-elle ?

— Stabilisée. Tout juste. Elle a pris une décharge de laser dans le dos et la blessure est restée telle quelle pendant plusieurs heures. À ton avis, dans quel état peut-elle être ?

— Elle survivra ?

— Sauf complications. Elle est sous assistance respiratoire dans mon laboratoire au sous-sol.

— Merci, Crezia. J'ai une dette envers toi.

— Ça oui, il n'y a aucun doute là-dessus. Tu es absolument incroyable, Eisenhower. Vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans ! Sans aucune nouvelle, sans entendre parler de toi et soudain, comme ça, tu frappes à la porte sans prévenir, sans invitation, en armes et en fuite, si j'ai bien compris, avec une collègue blessée. Et tu voudrais que je fasse comme si de rien n'était ?

— Pas vraiment. Je sais que j'abuse terriblement. Mais la Crezia Berschilde que je connais a toujours su faire face à une urgence occasionnelle. Et elle a toujours su ouvrir sa porte à un ami en

détresse.

— Un ami ?

— Oui. Tu es la seule personne vers laquelle je puisse me tourner, Crezia.

Elle eut un reniflement de mépris et ôta sa blouse.

— Durant toutes ces années, j'ai toujours été heureuse d'imaginer que j'étais celle vers laquelle tu pouvais te tourner, Grégor. Tu ne l'as jamais fait. Tu m'as toujours tenue à distance. Tu n'as jamais voulu me laisser m'impliquer dans ce que tu faisais. Et à présent...

Elle ne termina pas sa phrase et haussa les épaules d'un air malheureux.

— Je suis désolé.

— En plus de ça, tu amènes des armes dans ma maison... cracha-t-elle.

— Dans ce cas, je devrais probablement éviter de parler du mercenaire qui est attaché dans le speeder, dis-je.

Elle se tourna vers moi d'un bloc, une expression d'incrédulité sur le visage, puis elle secoua la tête avec un sourire sans joie.

— Incroyable. Après vingt-cinq ans, tu débarques à l'aube et tu nous mets dans le pétrin jusqu'au cou.

— Non. Personne ne sait que je suis là. C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis venu.

— Tu en es sûr ?

J'acquiesçai.

— Quelqu'un a lancé un raid sur ma résidence hier soir. La maison a été rasée. Tous mes serviteurs ont été assassinés.

— Je n'ai pas besoin de savoir ça !

— Nous nous sommes échappés de justesse. Il me fallait un refuge et quelqu'un qui soit capable de soigner Médéa. Il fallait que je trouve un endroit où je serais sûr d'être en sécurité.

— Je ne veux pas entendre un mot de plus ! gronda-t-elle. Je ne veux pas être mêlée à tes affaires. Je ne veux pas être impliquée ! J'ai une belle vie ici et...

— Il faut que tu saches. Tu dois savoir ce qui se passe.

— Pourquoi ? Je ne vais pas m'impliquer là-dedans ! Pourquoi n'es-tu pas allé voir les Arbites, bon sang de bois ?

— À l'heure qu'il est, je ne peux faire confiance à personne. Même pas aux autorités.

— Damnation, Eisenhorn ! Pourquoi moi ? Pourquoi ici ?

— Parce que j'ai confiance en toi. Parce que mes ennemis surveillent tous mes associés connus sur cette planète, tous les postes de l'Arbites, tous les bureaux du Ministorum et de l'Administratum Impérial. Mais notre relation est toujours restée secrète. Même mes amis les plus proches ignorent que nous avons été associés un jour.

— Associés ? Associés ? Tu sais comment flatter une femme, espèce de dégoûtant !

— Je t'en prie, Crezia. J'ai besoin d'avoir accès à quelques contacts. Il faut que j'organise deux ou trois choses. Je ne te demande qu'un peu d'aide et après nous disparaissions. Tu n'auras plus jamais besoin de te soucier de tout ça.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil et se tordit les mains d'un air anxieux.

— De quoi as-tu besoin ?

— Pour commencer, de ton indulgence. Après cela... d'accéder à un vox-link privé. J'aurais besoin que tu convoques un astropathe, si c'est possible, et aussi que tu envoies ton serviteur acheter des vêtements et deux ou trois choses pour nous.

— Les magasins de la ville seront fermés aujourd'hui.

— Je peux attendre.

— J'ai peut-être des vêtements ici.

— Très bien.

— Il y a un vox-link dans mon bureau.

Je passai voir Médéa qui dormait paisiblement dans l'antenne chirurgicale immaculée aménagée par Crezia au sous-sol de sa demeure. Je montai ensuite dans la chambre que Phabes avait préparée pour moi. Eleena et Aémos se reposaient à côté, dans deux chambres voisines.

Je pris une douche et me rasai avec des gestes automatiques, préoccupé par une quantité de pensées. En examinant mon corps, je découvris plusieurs nouvelles meurtrissures acquises depuis la veille, ainsi qu'une brûlure de laser en travers de la cuisse que je n'avais même pas sentie. Mes vêtements étaient sales, déchirés, tachés de suie et mon pantalon était couvert de graterons et de graminées qui s'étaient pris dans le tissu.

Phabes avait disposé plusieurs tenues masculines dans la chambre. Je les reconnus. C'étaient mes propres vêtements. Bien des années auparavant, c'était moi qui les avais laissés ici ; il y avait surtout des vêtements légers, des tenues décontractées pour pouvoir me changer lorsque je venais. Crezia les avait conservés. Je ne savais pas s'il fallait en être ravi ou inquiet. Malgré le temps qui s'était écoulé, elle n'avait pas jeté ce que j'avais abandonné dans son domaine. En plus de cela, ils étaient propres comme s'ils avaient été aérés ou lavés régulièrement. Je compris que Crezia Berschilde avait toujours espéré mon retour, un jour ou l'autre.

Peut-être était-ce mon attitude qui l'avait tellement bouleversée... le fait que je revienne pour lui demander de l'aide et non simplement pour elle. Je ne pouvais guère la blâmer. À sa place, je n'aurais pas été

enchanté, vu la situation dans laquelle j'étais. Et encore moins après avoir rompu tous les liens de l'amitié depuis deux décennies et demie.

En bas, dans la ville, les cloches de la chapelle se mirent à sonner, appelant les fidèles au culte. Les auberges du bord du lac étaient en train d'ouvrir leurs portes et des odeurs de grillades et d'herbes montèrent vers moi, portées par la brise.

Je choisis une chemise de coton bleu nuit à petit col, un pantalon de serge noire et un blouson d'été en daim noir. Je devrais me contenter des bottes que je portais la veille, mais je les nettoyai avec un chiffon. Je glissai le pistolet dans la poche de mon blouson mais, me souvenant de la réaction de Crezia, je le laissai dans la chambre, sous mon matelas, avec Barbarisator et le sceptre runique. Les sacs de parchemins et de manuscrits que nous étions parvenus à sauver étaient dans la chambre d'Aémos.

Je n'avais pas grand-chose d'autre : ma chevalière, un vox portatif à courte portée, un peu de monnaie et mon badge officiel : un emblème de métal dans un portefeuille de cuir. Depuis Dürer, c'était la première fois que ma rosette inquisitoriale me manquait. Fischig l'avait toujours, quel que puisse être l'endroit où il se trouvait à cette heure.

En suspendant ma veste dans la penderie, je sentis quelque chose de pesant dans l'une de ses poches et je me souvins que j'avais emmené autre chose.

Le Malus Codicium.

C'était un grimoire infernal, trois fois maudit. Pour autant que je puisse le savoir, j'étais en possession du seul exemplaire connu de cet ouvrage. La première moitié de l'Inquisition me tuerait pour mettre la main dessus, l'autre moitié me ferait brûler pour le simple fait de le détenir.

Quixos, le vétéran, l'inquisiteur corrompu à qui j'avais finalement réglé son compte, sur Farness Beta, avait bâti sa puissance sur ce livre. J'aurais dû le détruire comme j'avais détruit son propriétaire, ou au moins le confier à l'ordo. Mais je n'en avais rien fait. Je l'avais utilisé en secret, je l'avais étudié dans l'ombre, je m'en étais servi pour étendre mes capacités. J'avais utilisé le savoir ésotérique qu'il recélait pour capturer et asservir Chérubaël. Les connaissances qu'il contenait m'avaient même permis d'anéantir les conspirations de plusieurs cultes.

Il n'avait vraiment rien d'impressionnant ; un petit volume, assez épais, avec une couverture souple, en cuir noir, sans ornement, aux pages grossièrement coupées à la main. Tellement inoffensif d'aspect.

Je m'assis sur le coin du lit et le soupesai. Un splendide soleil de milieu de matinée entraînait à flots par la fenêtre, le ciel était bleu et les pentes de l'Intervalle, visibles depuis l'arrière de la maison, étaient d'une douce teinte lilas. Pourtant, j'eus soudain très froid et je

plongeai dans les ténèbres.

Je ne m'étais jamais interrogé sur les raisons qui m'avaient poussé à conserver cet abominable ouvrage pour l'utiliser à mes propres fins. L'attrait du secret, je suppose. La curiosité. J'étais entré en contact avec de nombreux artefacts interdits, au cours de ma carrière. Le plus connu de tous avait été le diabolique Nécroteuque. Cet effroyable ouvrage était animé d'une vie propre. Il brûlait la main qui le touchait. Il était capable d'ensorceler celui qui le tenait et de l'obliger à l'ouvrir. Sa seule présence était un poison pour l'âme.

Mais le Codicium, lui, était silencieux. Il l'avait toujours été. Il ne m'avait jamais paru vivant, comme les autres volumes empoisonnés et bruisants que j'avais pu rencontrer au cours de mon existence. Il n'avait jamais été autre chose qu'un livre. Son contenu était troublant, bien sûr, mais le livre lui-même...

Je m'interrogeai à présent. Dès l'instant où il était entré en ma possession, les choses avaient commencé à changer. À commencer par Chérubaël et tout ce qui s'était ensuivi, jusqu'au sinistre épisode de Dürer.

Peut-être m'empoisonnait-il lentement. Peut-être déformait-il mon esprit. Peut-être avais-je passé la limite et m'étais-je enfoncé trop loin dans les ténèbres sans même m'en rendre compte, trompé par son influence pernicieuse.

Peut-être était-ce là la mesure du péril qu'il représentait. Son influence était indolore. Invisible. Insidieuse. Il suffisait de poser le doigt sur le Nécroteuque pour savoir qu'il était maléfique et qu'il allait falloir résister aux séductions de sa corruption. On savait immédiatement qu'il fallait le combattre.

Mais le Malus Codicium... était infiniment néfaste, mais beaucoup plus subtil, s'insinuant lentement dans l'âme d'un homme sans que celui-ci puisse en prendre conscience.

Était-ce pour cela que Quixos, cet héroïque serviteur de l'Empereur, était devenu un monstre ? Je m'étais souvent demandé pourquoi il n'avait jamais réalisé ce qu'il était en train de devenir, pour quelle raison il était resté aveugle à sa propre dégénérescence.

J'ouvris le tiroir de ma table de nuit et le déposai à l'intérieur. Dès que nous aurions quitté Ravello, il faudrait que je traite ce problème.

Je descendis dans le bureau de Crezia et trouvai le vox-link. Il y avait une unité pix hololithique et je l'allumai également. C'étaient les émissions du matin, la météo, les nouvelles planétaires. Je passai un moment à les écouter, mais je n'entendis pas parler du moindre incident dans la région de Dorsay. Je m'y attendais, mais je n'en fus pas moins troublé.

J'utilisai le vox pour écouter les fréquences impériales et espionner

les communiqués des Arbites, les transmissions FDP et les dépêches du Ministorum. Rien. Soit personne n'était au courant de ce qui s'était passé la veille au soir à Spaeton, soit ils conservaient un silence très inquiétant.

Il me fallait un astropathe. Si je voulais contacter quelqu'un, cela ne pouvait se faire que par communications hors-monde. Je n'avais pas le choix.

Je ne pouvais plus faire confiance à quiconque sur cette planète.

Le speeder était toujours dans l'arrière-cour. Phabes avait eu l'excellente idée de tirer un câble électrique depuis la maison et les batteries de l'appareil étaient en train de se recharger.

Il faisait très chaud. Des insectes bourdonnaient dans les myriades de fleurs du bucanthus luxuriant qui s'accrochait à l'une des parois de la courette.

Le mercenaire était réveillé. Il secoua la tête en m'entendant approcher, toujours aveugle et bâillonné.

J'arrachai la bande adhésive que je lui avais collée sur la bouche et remplis une coupelle d'eau à l'aide d'une bouteille que j'avais prise à la cuisine. Je la présentai devant sa bouche.

— Ce n'est que de l'eau. Buvez. Il serra les lèvres et détourna la tête. Vous risquez de vous déshydrater avec cette chaleur, ajoutai-je. Buvez. Il refusa à nouveau. Écoutez, poursuivis-je, si vous vous déshydratez, vous allez vous affaiblir et vous serez beaucoup plus vulnérable à mes questions et à mes sondes mentales.

Il marqua un temps d'arrêt et avala sa salive, mais il recula la tête devant la coupelle que je lui présentai une nouvelle fois.

— Comme vous voudrez, dis-je en posant la coupelle.

Les Vessorians sont renommés pour leur résistance. On dit qu'ils peuvent se passer de nourriture et de boisson pendant des jours et des jours lorsque les rigueurs de leur métier l'exigent. S'il voulait faire son numéro, cela ne me dérangeait pas.

Je me levai et entamai une fouille minutieuse du fuselage du speeder. J'avais emprunté une baguette-scanner dans le bureau de Crezia et je la réglai pour qu'elle détecte les signaux à haute et basse fréquences... tout ce qui pouvait avoir un lien avec un transpondeur, une balise, un codeur. Je ne trouvai rien. Pour faire bonne mesure, j'examinai également le Vessorian. Le véhicule et le prisonnier n'étaient piégés ni l'un ni l'autre. Si les mercenaires nous cherchaient, ils ne nous trouveraient pas grâce au speeder ou à son pilote.

Toute cette recherche me prit une bonne demi-heure. Je revins vers le pilote. À présent, le soleil était suffisamment haut dans le ciel pour que ses rayons pénètrent dans l'habitable par la porte ouverte et il semblait en sentir la chaleur car il avait replié ses jambes de manière à

profiter du peu d'ombre qui lui restait.

Je lui proposai à nouveau de l'eau. Aucune réaction.

— Dis-moi ton nom, ordonnai-je. Sa mâchoire se contracta. Dis-moi ton nom, répétais-je en utilisant ma volonté.

Il eut un sursaut.

— Eino Goran.

Il avait la gorge sèche et la voix pâteuse.

— Et avant Eino Coran, quel était ton nom ?

— Nghh...

Il avait beaucoup de volonté. Les Vessorians sont connus pour appartenir à une race où les individus non psionistes sont nombreux, avec un fort taux d'intouchables. Une bonne partie de leur entraînement martial consiste à apprendre des méthodes permettant de résister aux interrogatoires ; tout d'abord, je pensai qu'il appliquait peut-être une tactique mentale bien rôdée pour faire obstacle aux impulsions psychiques.

Cependant, en l'interrogeant, je commençai à soupçonner que sa résistance avait plus à voir avec l'identité mémo-implantée que j'avais déjà détectée. J'avais essayé de la faire céder, mais elle avait résisté. Elle m'avait paru élémentaire et relativement grossière, mais elle avait été fermement rivetée en place. Une partie de cette identité plongeait dans les couches profondes de son individualité et devait agir comme un écran, j'en étais quasiment sûr. Ce n'était pas qu'il ne voulait pas répondre. C'était plutôt qu'il ne le pouvait pas.

— Grégor ? Je regardai par l'ouverture du sas et je vis Crezia arriver dans la courette. Grégor, mais qu'est-ce que tu fabriques ?

Je sortis du speeder et l'attirai vers le portail du jardin. Le Vessorian l'avait sans aucun doute entendue prononcer mon nom. Je ne pouvais plus rien y faire.

— Cet homme est attaché comme un fichu cygnide ! s'écria-t-elle.

— Cet homme me tuerait sans hésiter s'il en avait la possibilité. Il est ligoté pour notre sécurité à tous. Je dois le questionner.

Elle me lança un regard noir. Elle s'était changée et portait à présent une longue robe de satin bleu bordée d'épinchire. Sa chevelure blonde était tirée en arrière, nattée et relevée par deux grandes épingles dorées. Elle était superbe, altière, exactement comme dans mes souvenirs. Crezia avait de hautes pommettes, une bouche généreuse et des yeux noisette brillants d'intelligence et prompts à exprimer la passion. Hélas, la seule passion que j'y avais vu étinceler depuis mon arrivée était la fureur.

— Enchaîné comme un cygnide, répéta-t-elle. Je ne tolérerai pas une chose pareille. Pas dans ma maison.

— Alors que proposes-tu ? Est-ce que tu as un endroit sécurisé dans cette maison, une pièce qu'on puisse fermer de l'extérieur ?

— Tu voudrais que je te fournisse une cellule ? Peuh ! fit-elle d'un ton méprisant.

— C'est ça ou le speeder.

Elle réfléchit une seconde.

— Je vais demander à Phabes de vider une petite chambre à l'étage.

— Sans fenêtre.

— Elles ont toutes des fenêtres, bon sang ! Mais celle à laquelle je pense n'a qu'un petit vasistas. Beaucoup trop petit pour passer à travers.

— Merci.

— Je veux l'examiner.

Il était inutile de discuter. Elle ausculta l'homme avec le plus grand soin.

— N'ayez pas peur. Je suis le docteur Cr...

— Il n'a vraiment pas besoin de connaître ton nom. Ni le mien. Réfléchis deux secondes.

Elle prit une profonde inspiration.

— Je suis médecin. Je vais simplement vérifier votre état physiologique. Avez-vous un nom ?

Il secoua la tête.

— Il se fait appeler Eino Coran.

— Je vois. Eino, cette situation est très inconfortable mais si vous coopérez avec moi et Gr... mon associé ici présent, les choses pourront s'améliorer. Très bientôt.

Associé. Je sentis la délectation venimeuse avec laquelle elle avait prononcé ce mot.

Crezia me lança un regard désapprobateur.

— Il a besoin de boire et de manger. Boire en particulier, par cette chaleur.

— Explique-le-lui. Ne me dis pas ça à moi.

— Vous devez boire, Eino. Si vous refusez, je serai obligée de vous mettre sous perfusion. Il lui permit de l'approcher avec la coupelle et il but, petite gorgée à petite gorgée. C'est très bien, lui dit-elle avant de se tourner vers moi.

— Ses liens sont beaucoup trop serrés.

— Et ils le resteront.

— Alors il faut qu'il marche un petit peu. Et attacher ses mains de l'autre côté.

— Peut-être plus tard. Si tu savais ce qu'il est et ce qu'il a fait, tu n'éprouverais pas tant de compassion.

— Je suis un officier du Medicæ Imperialis. Je n'ai pas à me préoccuper de ce qu'ils font.

Nous retournâmes au salon.

— Son identité est mémo-implantée. Il faut que je parvienne à

surmonter son blocage.

— Pour découvrir sa véritable identité ?

— Pour découvrir pour qui il travaille.

— Je vois.

Elle s'assit et se mordilla un ongle, comme toujours lorsqu'elle était préoccupée.

— Tu as un stock de produits médicaux ici ? De la zendocaïne ? De l'oxybarbital vulgate ?

— Tu te fous de moi ?

Je fis un signe de dénégation et m'assis en face d'elle.

— Je suis on ne peut plus sérieux. Il me faut un psychoactif ou au moins un opiacé ou un barbiturique pour venir à bout de sa volonté.

— Non. Hors de question.

— Crezia...

— Je refuse de collaborer à une opération de torture !

— Il ne s'agit pas de le torturer. Je ne lui ferai aucun mal. Je veux juste ouvrir son esprit.

— Non !

— Crezia, je vais le faire. Je suis mandaté par la Sainte Inquisition pour procéder à tous les interrogatoires nécessaires. Dans les circonstances actuelles, je dispose de pouvoirs d'urgence et ma latitude d'intervention est encore plus importante. Ne préfères-tu pas que les choses se passent sous ton experte supervision ?

À la fin de l'après-midi, nous fîmes monter le Vessorian jusqu'à la pièce préparée par Phabes. Il avait installé un sommier et un matelas dans le petit réduit. Je lui ôtai son bandeau et Aémos le détacha pendant que je pointai mon pistolet automatique sur lui.

Crezia nous observa en s'abstenant ostensiblement de faire le moindre commentaire au sujet de mon arme.

— Enlève ta tunique, lui commandai-je. Crezia ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais je lui coupai la parole. Il faut que tu puisses accéder à son bras, n'est-ce pas, docteur ?

J'avais une autre raison pour lui demander de se déshabiller. Aémos étudia attentivement ses tatouages tout en prenant des notes. Le Vessorian resta sans bouger devant nous, torse nu, une expression maussade sur le visage. Il refusait de nous regarder.

Je remarquai qu'il était mince, mais très musclé ; il avait l'air d'un véritable dur à cuire. Son torse était zébré d'anciennes cicatrices. J'avais d'abord pensé qu'il était assez jeune, mais il devait être plus âgé qu'il n'en avait l'air, ou alors sa courte vie devait avoir été d'une incroyable barbarie.

Aémos termina son examen.

— Je vais traduire tout ça, mais il s'agit bien de ce que je

souçonnais.

Il se tourna vers l'escalier, mais je l'arrêtai et lui tendis le pistolet.

— Tiens-le en joue, s'il te plaît.

Aémos attendit pendant que je rattachai les mains du mercenaire. Je les ligotai devant lui, puis j'attachai ses chevilles ensemble et je liai l'extrémité de ses entraves aux montants du lit.

— Assieds-toi, lui ordonnai-je.

Il obéit. Aémos me rendit mon arme. Je la glissai dans ma ceinture et Aémos s'en alla.

— Si vous voulez bien, docteur ?

Elle me regarda.

— Comme ça ? Tu ne veux pas lui laisser la possibilité de répondre de son plein gré ?

C'était inutile, mais je ne voulais pas contrarier Crezia.

— Dis-moi ton nom, dis-je.

— Eino Goran.

— Dis-moi ton vrai nom.

— Eino Goran.

Je lançai un coup d'œil d'avertissement à Crezia et j'utilisai ma volonté. Je m'orientai dans la direction du Vessorian de manière à l'épargner, mais elle tressaillit involontairement.

Il gargouilla une réponse inarticulée.

— Maintenant, s'il te plaît.

Crezia injecta rapidement vingt millilitres de zendocaïne dans le bras de l'homme et recula. La zendocaïne est un psychoactif, un activateur synaptique qui déclenche une intense activité au niveau du cortex, masquée par un opiacé relaxant. L'homme toussa et, au bout d'un instant, ses yeux devinrent vitreux.

Crezia vérifia sa tension artérielle.

— Il va bien, dit-elle.

Je plaçai la main sur la tempe du mercenaire et pénétrai doucement son esprit. Il était détendu et n'opposa aucune résistance, mais son esprit était très actif. Un équilibre idéal, si je voulais avoir une chance de le débarrasser de son identité mémo-implantée.

J'essayai quelques questions tests, à la fois verbalement et mentalement. Ses réponses étaient hésitantes.

— Quel est ton nom ?

— Eino Goran.

— Quel est ton âge ?

— Quarante ssstandard.

— Quelle taille fais-tu ?

— D-deux kwen trois quarts.

C'était bon signe. Je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait représenter un « kwen », mais j'étais prêt à parier qu'il s'agissait d'une

unité de mesure vessoriane.

— Où sommes-nous ? continuai-je.

— Gn'une pièce.

— Où est cette pièce ?

— Z'une maison. Ch'ais pas.

— Sur quel monde ?

— Gudrun.

— De quelle couleur est le ciel ?

— Gnn... ce ciel ?

— Oui. De quelle couleur est ce ciel ?

— Bleu.

— De quel autre ciel ai-je parlé ?

— Ch'ais pas.

— Quel est mon nom ?

— Grégor.

— Comment le sais-tu ? demandai-je impavide.

— Elle t'appelle comme ça.

Crezia me jeta un regard nerveux.

— Qui est-ce que je pourrais bien être ?

— Ch'ais pas.

— Qui suis-je ? Qu'est-ce que tu penses ?

— Eissnhorn.

— Comment connais-tu ce nom ?

— Contrat.

— Quel contrat ?

— Merc contrat. Contrat payé.

— Dis-m'en plus là-dessus.

— Ch'ais pas plus.

— Quel est ton nom ?

— Ch't'ai dis. Eino Goran.

— D'où viens-tu ?

— Hesperus.

— De quelle couleur est le ciel ?

— Bleu. Ch'uis sûr.

— Quel est ton nom ?

— Eino. Goran. Eino Goran. Eino Goran.

Les mots sortaient comme un torrent de montagne, légers, rebondissant les uns sur les autres, sans suite.

— D'où viens-tu ? repris-je.

— Hesperus... euh. Ch'ais pas.

— Que signifient les tatouages sur ton torse ?

— Convention.

— Dans quelle langue ?

— Ch'ais pas.

— Est-ce que c'est une convention de rapatriement ?
— Hn... oui.
— C'est une coutume de mercenaires, n'est-ce pas ?
— Gnh.
— Elle dit qu'en cas de capture, si tu es restitué indemne à ton monde natal ou à l'un de ses représentants, un tribut sera payé pour ton retour. Est-ce correct ?

— Ouais.
— Es-tu un mercenaire ?
— Vvvouiii.
— Quelle est la couleur du ciel ?
— Bleu. Non, oui... bleu.
— Quel est ton nom ?
— Euh...
— Je t'ai demandé ton nom.
— Attends... je sais ça. Trop dur de penser...

Ses yeux se révoltèrent dans leurs orbites.

— Quel est ton nom ?
— Ch'ais pas.
— Es-tu un mercenaire ?
— Ouais...
— Est-ce que j'étais ta cible, hier soir ?
— Ouais.
— Qui était la cible, hier soir ?
— Eisenhower.
— Est-ce que je suis Eisenhower ?
— Oui.

Il se tourna vers moi, mais ses yeux étaient vitreux, perdus dans le vague.

— Quels étaient les ordres ?
— Liquidez-les tous. Brûlez la maison.
— D'où venaient les ordres ?
— Le sire-clan Etrik.
— Sire-clan, c'est un grade ?
— Ouais.
— Le sire-clan Etrik est-il un janissaire vessorian ?
— Oui.
— Es-tu un janissaire vessorian ?
— Oui.
— Quel est ton nom, janissaire ?
— Vammeko Tarl ! Monsieur !

Il marqua un temps d'arrêt et cligna des paupières, l'air assez peu sûr de ce qu'il venait de dire. Crezia me regarda avec de grands yeux.

— Tu es sur la bonne voie, Tarl, lui assurai-je.

— Uh huh.

Le mémo-implant se dissociait de son esprit comme une enveloppe de papier mouillé. Je me lançai à l'assaut en utilisant toute la puissance de ma volonté, à présent que son esprit était enfin ouvert.

— Où as-tu été embauché ?

— Il y a vingt semaines. Nnngh. Vingt semaines.

— Et où était-ce ?

— Heveron.

— Que faisais-tu là ?

— Cherchais du boulot.

— Et avant ?

— Gnnh... nous embauchés pour une guerre frontalière. Le gouverneur local. Mais c'est tombé à l'eau.

— Et tu as trouvé un nouveau client ?

— C'est le sire-clan. Bonne paie, longue durée. Hors-monde, transit payé.

— Pour quoi faire ?

— Y z'ont pas dit. Nous ont emmenés quelque part.

— Où ça ?

— Gudrun.

— C'était Gudrun ?

— Ouais.

Il eut un frisson.

— Et le boulot ? En gros ?

— Véhicules et matériel fournis par le client. Attaquer un domaine sur le cap. Refroidir tout le monde.

— À qui appartenait ce domaine ?

— Un type qui s'appelle Eisenhorn.

— Combien d'hommes ont été embauchés ?

— Nous tous. Tout le clan.

— Combien êtes-vous ?

— Huit cents.

Je restai silencieux un moment. Huit cents ?

— Tous ces hommes pour le boulot sur Gudrun ?

— Non. Soixante-dix hommes pour çui-là. Les autres sur d'autres contrats.

— Quels autres contrats ?

— M'a pas dit. Gah... mal à la tête.

Crezia toucha ma manche.

— Il faut arrêter, murmura-t-elle. Il commence à faire de l'hyperventilation.

— Encore quelques questions, chuchotai-je en retour.

Je regardai Tarl. Il transpirait abondamment et se balançait d'avant en arrière sur son siège, le souffle court.

— Où vous êtes-vous préparés avant le raid ?

— Nnh... Piterro.

Une petite île de la baie de Bisheen. Intéressant.

— Comment s'appelait le vaisseau qui vous a amenés jusqu'ici ?

— Le Beltrand.

— Quel était le nom du client ?

— Ch'ais pas.

— Est-ce que tu l'as rencontré ?

— Non.

— Est-ce que tu as rencontré l'un de ses agents ?

— Ouais... uhhnnn ! Ça brûle !

— Grégor !

— Pas maintenant ! Tarl, qui était cet agent ?

— Femme. Psyker. Elle est venue faire les implants la nuit d'avant le raid.

— C'est elle qui les a mis en place ? En personne ?

— Oui.

— Comment s'appelait-elle ?

— S'appelait Maria. Maria Tarray.

— Représente-toi son visage dans ton esprit, Tarl, ordonnai-je.

En un éclair bref mais précis, je perçus l'image d'une femme aux traits anguleux et aux longs cheveux noirs et lisses. Ce furent ses yeux qui me frappèrent le plus. Très grands, maquillés de kohl et d'un vert de jade. Elle paraissait regarder aux tréfonds de mon âme. Je désengageai brusquement mon esprit.

— Est-ce que ça va ? me demanda Crezia.

— Oui, je vais très bien.

— Nous allons arrêter là, me dit-elle d'un ton sans réplique. Tout de suite.

— Tout de suite ?

— C'est bien ce que j'ai dit.

Le janissaire s'était laissé retomber sur le lit. Il était baigné de sueur et il avait le visage bouffi. Il ferma les yeux et poussa un gémissement.

— Il est en pleine descente. À présent, il commence à ressentir le contrecoup de ta sonde mentale.

Je vis qu'elle tremblait légèrement. Elle en avait ressenti les effets, elle aussi, même si ce n'était que par ricochet.

— Une dernière question.

— J'ai dit stop et je ne plaisante pas. Il faut que je le stabilise.

Je levai la main.

— La dernière. Pendant qu'il est encore ouvert. Si nous revenons plus tard ou demain, son esprit se sera refermé. Et tu n'as pas envie de recommencer une séance pareille, pas vrai ?

— Non, me concéda-t-elle.

— Tarl ? Tarl ?

— Fous l'camp...

— Quel est le nom de ton client ? Quel est le nom du patron de Marla Tarray ?

Le Vessorian balbutia quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? chuchota Crezia. Je n'ai pas entendu.

Moi, j'avais entendu. Pas verbalement mais mentalement. Quelque chose qui était resté bloqué jusqu'à présent, quelque chose qu'il aurait été incapable de dire avant cet interrogatoire, même s'il l'avait voulu. Tandis que son esprit s'effondrait dans un état de fuite psychologique, les derniers vestiges de son blocage mental se disloquèrent et un nom surgit.

— Il a dit Khanjar, lui répondis-je. Khanjar le Couperet.

**L'adepte Cielo.
Rubrique nécrologique.
Une dangereuse pitié.**

JE M'ÉVEILLAI AVANT l'aube. Il faisait encore sombre à l'extérieur et les rideaux de ma fenêtre ondulaient sous la brise froide de la nuit.

Je m'habillai et je descendis. Au passage, j'allai vérifier dans quel état était Tarl. Il était profondément endormi, en position fœtale sur son lit. Crezia avait fait en sorte de l'installer aussi confortablement que possible ; elle lui avait donné un opiacé secondaire, plus léger, afin de réduire son traumatisme et l'avait recouvert d'un plaid. Cela faisait près de quatorze heures qu'il dormait. Crezia avait failli avoir une attaque lorsqu'elle avait découvert que l'homme qui dormait dans son débarras était un janissaire vessorian.

Je vérifiai ses liens et il poussa un faible grognement lorsque je soulevai la couverture.

Aémos était déjà levé. Il était assis dans le bureau de Crezia, buvant une tasse de caféine qu'il s'était préparée lui-même, en écoutant les émissions vox du petit matin.

— Tu ne pouvais pas dormir ? lui demandai-je.

— J'ai très bien dormi, Grégor, mais je ne dors jamais beaucoup.

J'allai me chercher une tasse que je remplis de caféine.

— Je n'ai rien entendu à notre sujet, dit-il avec un geste en direction du vox.

— Rien du tout ?

— C'est extrêmement perturbant. Pas un mot, même pas sur les fréquences de l'Arbites.

— Nous avons affaire à un individu qui est suffisamment riche pour engager huit cents tueurs vessorians, Liber. Il a de l'influence, des moyens. La nouvelle n'a pas été révélée. Ou elle a été censurée.

— Les autres vont s'en rendre compte.

— Que veux-tu dire ?

— Fischig. Nayl. Dès qu'ils verront que la maison Spaeton ne répond plus, ils sauront que quelque chose ne tourne pas rond.

— Je l'espère. As-tu découvert quelque chose au sujet des tatouages de notre ami ?

— Du Futu commun, exactement comme je le supposais. J'ai établi des recoupements à l'aide du cogitateur du docteur. Il prit une tablette et ajusta ses lunettes. Ce symbole atteste que Vammeko Tarl, un janissaire, est la propriété du clan Etrik et qu'une caution de dix mille zkells sera versée pour son rapatriement. Il est de chair et sa chair parle pour lui.

Aémos leva les yeux vers moi.

— Étrange coutume.

— Totalement en adéquation avec le mode de pensée des Vessorians. Les janissaires sont des objets. Du matériel. Ceux qui les retiennent comme prisonniers de guerre pourraient tout aussi bien emprisonner un char d'assaut ou un canon. Ils n'ont aucune affiliation politique, aucune loyauté envers l'une ou l'autre des factions des guerres dans lesquelles ils sont impliqués. Comme otages, ils sont inutiles. Avec ce genre de récompense, les choses sont claires et nettes. On donne un prix afin de dissuader un éventuel ravisseur de les tuer sans autre forme de procès.

— Combien représentent dix mille zkells, à ton avis ?

— Suffisamment, j'imagine.

— Qu'allons-nous faire de lui lorsque nous partirons ?

Ça, c'était une excellente question.

JE RETOURNAI À la cuisine pour refaire un pot de caféine et me mettre en quête d'un peu de pain. Crezia s'y trouvait déjà, en train de préparer du jus de plohines et de sorbes noires des montagnes à l'aide d'un pressoir chromé. Elle était vêtue d'un court peignoir de soie crème et ses cheveux étaient dénoués.

— Oh ! s'exclama-t-elle lorsque j'ouvris la porte.

— Excuse-moi, dis-je en reculant.

— Ne te tracasse pas, Grégor. Tu m'as déjà vue beaucoup moins vêtue.

— Oui, c'est vrai.

— Tout à fait vrai. Un jus de fruit ?

— En fait, j'avais plutôt envie d'une caféine.

— Comment ai-je pu oublier ? Les petits-déjeuners sur la terrasse... moi avec mes fruits et mes petits pains aux céréales et toi avec ta caféine, tes œufs et ton porc salé.

J'allai emplir une casserole à la pompe de l'évier, j'allumai la cuisinière et je rinçai le pot.

— J'imagine que c'est exactement le bon moment pour me dire : « Je te l'avais bien dit », poursuivis-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Tu m'as souvent répété que les fruits et le pain aux céréales

étaient le plus sûr moyen de rester en bonne santé, tu te souviens ? Tu me parlais de régime, de fibres et tout ça. Tu disais que les quantités d'alcool, de caféine et de viande rouge que j'ingurgitais finiraient par me tuer.

— Je retire tout ce que j'ai dit.

— Vraiment ?

— Ce n'est pas ton régime alimentaire qui te tuera, Grégor, dit-elle en se mordillant un ongle.

— Pourtant tu avais raison. Regarde-toi.

— Je préférerais éviter, répliqua-t-elle en pressant une plohine avec une énergie disproportionnée.

— Tu es aussi ravissante que le premier jour où je t'ai vue.

— Le jour de notre rencontre, Grégor Eisenhower, tu étais à moitié sonné à cause de l'anesthésique et je portais un masque chirurgical.

— Ah... ! Comment oublier un moment pareil ? Elle me lança un regard hautain. C'est vrai, repris-je. Je ne cherche pas à mentir. Je t'ai vraiment maltraitée. Et je te maltraite encore. Une personne telle que toi ne mérite pas cela.

Elle goûta son jus plein de pulpe.

— Je suis d'accord avec tout ce que tu viens de dire, mais... ça me fait plaisir de t'entendre l'admettre.

— C'est la stricte vérité. Tout comme le fait que tu es restée très belle.

Elle soupira.

— Les programmes réjuvenants sont faciles à utiliser. C'est grâce à la science impériale que j'ai conservé cette allure. Ça n'a rien à voir avec le jus de fruit.

— Pourtant, je crois toujours aux pouvoirs du jus de fruit.

Elle sourit largement.

— Tu n'es pas mal conservé non plus, malgré la viande rouge et la caféine.

L'eau de la casserole commença à bouillir.

— À côté de toi, j'ai l'impression d'avoir mille ans. La vie n'a pas été indulgente en ce qui me concerne.

— Oh ! Je ne sais pas. Tes cicatrices ont une certaine noblesse. Il y a quelque chose de très masculin dans ta façon de porter ton âge.

Je me mis à fouiller dans les placards pour trouver la poudre de graines broyées.

— Cette boîte-là, dit-elle. Le mélange de chicorée que tu aimais. Je n'en ai jamais perdu le goût.

Je pris la boîte de métal et versai plusieurs mesures de poudre dans le pichet.

— Crezia, lui dis-je. Tu aurais dû me laisser tomber il y a bien longtemps. Je ne t'ai jamais rien apporté de bon. Je n'ai jamais rien

apporté de bon à qui que ce soit, pour être bien franc.

— Je sais, répondit-elle. Mais je ne peux pas. C'est comme ça.

Je versai mon eau bouillante dans le pichet et laissai infuser le breuvage.

— Comment va Alizebeth ? demanda-t-elle soudainement.

Je m'y attendais, en quelque sorte. Si j'avais rompu ma longue relation avec Crezia Berschilde, c'était à cause de Bequin. Même si je savais très bien que je ne pourrais jamais être autre chose qu'un ami pour Alizebeth, je savais également que je ne pourrais jamais mettre de côté l'amour que je ressentais pour elle. Il était trop présent, trop intense, et cela aurait été terriblement injuste pour Crezia.

Vingt-cinq ans auparavant, dans cette maison, c'était ce que je lui avais dit. Et j'étais parti.

— Elle est mourante, dis-je simplement.

Crezia posa brutalement son verre.

— Mourante ?

— Ou peut-être déjà morte.

Je lui racontai ce qui s'était passé sur Dürer.

— Oh ! Par l'Empereur-Dieu. Tu devrais aller la rejoindre.

— Que pourrais-je faire ?

— Tu pourrais être là, me dit-elle fermement. Être là et lui dire avant qu'il ne soit trop tard.

— Comment sais-tu si je ne lui ai pas déjà dit ?

— Parce que je te connais bien, Grégor. Trop bien.

— Je... eh bien...

— Et vous n'avez jamais... je veux dire ?

— Non. Elle est intouchable. Je suis psyker. C'est ainsi.

— Et tu ne lui as jamais rien dit ?

— Elle sait.

— Évidemment qu'elle le sait ! Mais tu ne lui as jamais rien dit ?

— Non.

Elle me prit dans ses bras et je la serrai contre moi. Je pensai à tout ce que je n'avais jamais fait, commencé ou terminé. Je me remémorai toutes les choses que j'avais faites et que je ne pourrais jamais défaire.

— Je suis la dernière chose dont tu as besoin, Crezia, murmurai-je dans ses cheveux.

— Laisse-moi juger de ça.

La porte de la cuisine s'ouvrit à la volée et Aémos entra en claudiquant. Nous nous écartâmes l'un de l'autre.

Pour ce que cela intéressait Aémos, nous aurions aussi bien pu nous livrer à n'importe quelle activité.

— Grégor, il faut que tu viennes écouter ça, déclara-t-il.

Il avait écouté le service d'informations du sous-secteur sur le vox, une station qui diffusait des nouvelles de tout Helican, dont certaines dataient de quelques jours, ou parfois de quelques semaines. Le temps que nous soyons rassemblés autour du vieux poste, les présentateurs en étaient aux cours de la bourse et aux prévisions relatives à la navigation.

— Alors ? lui demandai-je.

— Il y a eu un bulletin au sujet de Messina, Grégor. Tous les niveaux supérieurs de la tour onze de Messina Prime ont été détruits il y a vingt-quatre heures par ce qui a été présenté comme un attentat de récidivistes.

Je me sentis glacé jusqu'à la moelle. La tour onze. Messina Prime. C'était là que se trouvait la résidence que j'avais louée pour en faire le siège du Discollegium. Nayl et Begundi y avaient emmené Alizebeth et Kara pour les mettre en sécurité.

— D'après les nouvelles, on déplorerait la perte de plus de dix mille vies, murmura Aémos. L'Arbites de Messina traque les suspects, mais l'attentat a été attribué à une organisation radicale indépendante de Messina.

Je me laissai tomber sur une chaise, tremblant comme une feuille. Crezia s'accroupit près de moi et me serra dans ses bras. Le Discollegium... disparu ? Bequin... Nayl... Kara Swole... Begundi ?

C'était trop.

Je compris soudain pourquoi Khanjar le Couperet avait engagé tant de janissaires vessorians. Pour plusieurs opérations sur plusieurs mondes. Où ce Khanjar avait-il encore bien pu frapper ? Quelles souffrances m'avait-il encore infligées ?

Qui avait-il tué d'autre ?

— Que se passe-t-il ? demanda Eleena, qui entra dans la pièce en se frottant les yeux, encore mal réveillée.

Je tournai comme un fauve en cage dans la maison et le jardin. À deux ou trois reprises, je me dirigeai vers le débarras, pistolet en main. Au diable sa convention ! J'aurais au moins une revanche !

Chaque fois, je rebroussai chemin. J'avais déconseillé la vengeance à Médéa et je sentais que je serais bien avisé d'écouter mes propres conseils. Le fait de tuer Tarl ne m'apporterait rien de plus que de briser la lame d'une épée. Comment Médéa avait-elle exprimé cela ? *C'est une activité de substitution. Quelque chose sur quoi se focaliser, pour s'occuper lorsqu'on ne peut pas faire ce que l'on a réellement envie de faire. J'ai besoin de quelque chose et ce n'est pas d'une revanche.*

Alors de quoi avais-je besoin ? Il fallait que je rentre dans la partie. Je devais battre le rappel de mes alliés. Et pour commencer, il fallait avant tout découvrir l'identité de Khanjar le Couperet.

Une fois que j'en serais là, peu importe les conseils que j'avais donnés à Médéa, je le détruirais.

À neuf heures sonnantes, l'adepte Cielo, que nous avions convoqué la veille, arriva avec son assistant. Ils étaient tous deux vêtus de capes à profonds capuchons, ce qui, j'imagine, devait représenter leur idée de la discrétion.

Je les accueillis au salon, en compagnie de Crezia. Elle s'était habillée d'un tailleur-pantalon de murray beige.

L'adepte Cielo était un homme âgé, un astropathe expérimenté, l'un des meilleurs de la guilde de Ravello.

— Si j'ai bien compris, monsieur, il s'agit d'une affaire privée ?

— Tout à fait.

— Désirez-vous payer en liquide ?

— Non, adepte, par transfert de fonds direct. Je veux passer par un service de messagerie confidentiel. J'aimerais que toute cette affaire soit menée avec la plus extrême discrétion.

— Vous avez la garantie de notre guilde, monsieur, répondit Cielo.

Son assistant ouvrit une tablette cyberdata et me présenta son pavé de reconnaissance tactile.

Je pressai mon pouce sur le pavé tactile et tapai mon code.

— Ah ! reprit Cielo, lorsque la tablette émit un petit tintement à l'apparition d'une colonne de chiffres. C'est arrangé. Les fonds ont bien été transférés depuis votre compte. Tout est en ordre, monsieur Eising. Passons à notre affaire.

Bien évidemment, je n'utilisai aucun compte qui puisse, de près ou de loin, être relié à la personne de Grégor Eisenhorn. J'avais de bonnes raisons de soupçonner que mes finances étaient sous une étroite surveillance, sinon entièrement gelées. D'ailleurs, je n'avais pas l'intention d'y toucher car cela révélerait à l'ennemi qu'une personne ayant accès aux comptes de Grégor Eisenhorn était toujours vivante et il lui serait relativement simple de remonter la filière.

Comme dans le cas de mes diverses propriétés, je disposais de ressources sous d'autres identités. « Gorton Eising » détenait des parts dans le capital de plusieurs compagnies liées au Trésor Impérial Thracien et disposait de fonds suffisants pour mes besoins du moment.

Cela faisait de nombreuses années que j'avais souscrit mon service de messagerie confidentiel, afin de pouvoir envoyer et recevoir des messages sans utiliser ma véritable identité. Pour l'essentiel, il s'agissait d'un compte de messagerie automatisé auquel je pouvais accéder par l'intermédiaire d'un astropathe, depuis n'importe où. Je pouvais l'utiliser pour envoyer des messages et lire ceux qu'il contenait. Ce service était enregistré sous le nom de code « Aegis. »

Lorsque Cielo accéda au compte Aegis, il n'y avait aucun message

en attente. Je composai des textes en glossia et les lui donnai ; c'étaient des avertissements à Fischig, sur Dürer, à mes contacts de Messina et à mes agents de Thracian Primaris, d'Hesperus, de Sarum et de Cartol. Je les signai du code « Aubépine. » J'expédiai également une transmission privée, codée et anonyme à un ami qui se trouvait à l'extérieur du sous-secteur Helican. Ce message se résumait à seul mot : « Sanctum. »

J'attendrais les réponses avant de contacter lord Rorken. Je préférerais procéder par étapes. Comme en de précédentes occasions au cours de ma carrière, je voulais disparaître, excepté pour mes amis.

Évidemment, le simple fait de communiquer pouvait présenter des risques, même sous un nom d'emprunt. Parmi les gens que j'essayais d'avertir, beaucoup pouvaient se trouver sous surveillance... s'ils n'avaient pas déjà été éliminés. Mais le glossia est un code très personnel. À supposer que mes messages soient interceptés, ils resteraient indéchiffrables pour les non-initiés.

Les premières réponses arrivèrent le lendemain, aux alentours de midi. L'assistant de Cielo vint nous les porter.

Il y avait un message de Fischig, en glossia, m'informant pour commencer qu'il avait déjà quitté Dürer et qu'il arriverait à Gudrun une vingtaine de jours plus tard. Je répondis aussitôt en insistant sur la plus grande prudence et en lui demandant de me contacter dès qu'il serait suffisamment proche.

« Sanctum » avait reçu la réponse suivante : « Sanctum en ascension, en quinze. » Ce message ne portait aucune identification et il émanait des profondeurs de l'espace interstellaire.

L'assistant me remit alors une tablette cyberdata.

— Les communiqués que vous avez émis à destination de Messina, Thracian Primaris, Hesperus et Cartol sont tous revenus avec la mention « distribution impossible. » C'est étrange, celui d'Hesperus porte une note de l'Arbites local qui vous recommande d'entrer directement en contact avec eux. Nous n'avons reçu aucune réponse de Sarum.

Après le départ de l'assistant, j'allai en parler avec Aémos. Il en fut aussi préoccupé que moi.

— Distribution impossible ? Extrêmement perturbant. Et l'intérêt de l'Arbites m'inquiète tout autant.

— As-tu progressé en ce qui concerne les noms ? lui demandai-je.

Il avait passé la matinée à travailler sur le codeur de Crezia.

— Rien. Aucune trace d'une Marla Tarray et rien sur un dénommé Khanjar le Couperet. Un khanjar est une arme, évidemment. Une dague recourbée datant de l'ancienne Terra. On retrouve ce mot dans plusieurs traditions culturelles de l'Imperium.

— Peux-tu te documenter un peu plus que cela ?

— Pas avec cette machine. Mais ton amie m'a dit qu'elle m'emmènerait à l'universitaire cet après-midi et qu'elle me donnerait accès à leurs machines principales d'analyses de données.

Il resta très longtemps absent, jusqu'à une heure assez avancée de la soirée. Crezia devait assurer ses cours et Phabes était quasiment invisible. Je restai seul en compagnie d'Eleena.

J'allai jeter un coup d'œil à notre prisonnier. Il était éveillé mais complètement apathique. Juste avant de partir, Crezia était venue lui porter un plateau avec un peu de nourriture et d'eau, mais il n'y avait pas touché. J'essayai de lui poser quelques questions, mais il ne réagit pas. Il paraissait végétatif, dans une sorte de stupeur consécutive à son interrogatoire.

Médée dormait toujours, mais ses signes vitaux étaient excellents et je ne vis aucune trace d'infection postopératoire. Je déposai doucement un baiser sur son front et je retournai à la cuisine.

Eleena était assise à la longue table de bois, avec devant elle une bouteille au tiers vide d'un très bon vin rouge hespérien. Sans me demander mon avis, elle alla me chercher un verre et me servit.

Je m'assis en face d'elle. Les portes de la cuisine étaient ouvertes, pour nous permettre de profiter de la fraîcheur de la brise de la fin d'après-midi et de la beauté de la vue qui plongeait sur l'Intervalle au-delà des murs de la courette. D'abord ocre d'or dans le soleil couchant, la montagne vira graduellement au roux et devint presque pourpre avant de prendre une teinte d'outremer profond.

— Avez-vous mangé quelque chose ? me demanda Eleena.

— Non. Et vous ?

— Je n'ai pas tellement d'appétit, répondit-elle en prenant une gorgée de son vin.

— Je suis désolé, Eleena, lui dis-je.

— Désolé, monsieur ? De quoi ?

— Désolé de vous avoir entraînée dans tout cela. Ce sont des circonstances très pénibles, où nous avons tous beaucoup perdu.

Elle eut un sourire.

— Vous m'avez sauvé la vie à Spaeton, monsieur. Je vous en suis très reconnaissante.

— J'aurais bien aimé réussir à sauver tout le monde.

Elle eut un petit mouvement d'épaules. Je voyais bien qu'elle était hantée par la tuerie à laquelle elle avait assisté. Elle avait été particulièrement marquée par le courageux sacrifice de Sastre. Eleena Koï n'avait que vingt-cinq ans, c'était encore une toute jeune femme et elle était nouvelle au Discollegium. Elle n'avait pas encore connu de service actif. On l'avait envoyée à Spaeton pour y tenir le poste

d'intouchable en résidence (un poste considéré comme très facile par la direction) pour qu'elle s'accoutume à ses nouvelles fonctions. On peut dire que cela avait été une drôle d'acclimatation.

— Si vous voulez nous quitter, je pense que cela devrait pouvoir s'arranger. Je peux me débrouiller pour vous procurer des papiers adéquats et un peu d'argent. Vous pourriez quitter ce monde et trouver un endroit où vous seriez en sécurité.

Elle me regarda d'un air presque offusqué.

— Je suis une intouchable sous contrat avec le Discollegium, monsieur. Que l'Empereur me bénisse, je suis peut-être la dernière survivante. Je savais que travailler au service d'un inquisiteur serait dangereux lorsque j'ai commencé. Je ne me faisais pas d'illusions.

— Quoi qu'il en soit...

— Non, monsieur. Je suis suffisamment forte pour résister. La situation est peut-être extrême, mais j'ai été embauchée pour cela. De plus...

— De plus, quoi ?

— Eh bien, pour commencer nous savons que l'ennemi a au moins une puissante psyker à son service. Cela signifie que vous avez besoin d'une intouchable.

— C'est vrai.

— Et... je pense que je me sentirai plus en sécurité avec vous, monsieur. Si je partais de mon côté, je crois que je passerais le restant de mes jours à regarder par-dessus mon épaule.

— Merci, Eleena. Vous pourriez arrêter de m'appeler « monsieur », vous savez. Si ce que nous avons traversé ces derniers jours ne nous rapproche pas, je ne sais pas ce qui le fera.

— C'est vrai. Elle sourit. Son visage était métamorphosé lorsqu'elle souriait. Elle était grande, beaucoup trop mince à mon goût et elle avait souvent l'air inquiète, nerveuse. Ce sourire lui allait bien.

Nous restâmes silencieux un moment.

— Alors, comment dois-je vous appeler ? finit-elle par dire.

Nous continuâmes à bavarder un moment, jusqu'à ce que les flancs de l'Intervalle soient devenus tout à fait noirs et que le ciel ait pris une teinte bleu impérial. Les étoiles scintillaient.

— Avons-nous un plan ? me demanda-t-elle.

— Dans la théorie, nous retrouvons celui qui paraît si déterminé à nous massacrer et nous le traquons pour l'éliminer. Dans la pratique, cela signifie rester ici pendant un petit moment, bien cachés, puis trouver un moyen de quitter cette planète.

— À votre avis, combien de temps cela va-t-il durer ?

— Dans quinze jours, l'un de mes moyens d'évasion favoris sera là.

Elle remplit nos verres.

— Cela me plaît. J'aime bien vous entendre lorsque vous donnez

l'impression que vous contrôlez parfaitement la situation.

— Moi aussi, dis-je avec un petit rire.

— Et après... une fois que nous aurons quitté la planète, que se passera-t-il ? En pratique ?

— Cela dépendra d'un certain nombre de choses. De ce que nous réussirons à découvrir au cours des deux semaines qui viennent. Et aussi de ce qui se produira si je prends le risque de communiquer avec les ordos.

— Vous ne pensez tout de même pas que l'Inquisition est impliquée ?

— Absolument pas, répliquai-je. Ce n'était pas un mensonge, car j'étais certain de ne pas être en conflit avec l'un de ses agents extérieurs, mais ce n'était pas entièrement vrai non plus. Cela faisait suffisamment longtemps que je menais ma carrière pour savoir qu'on ne peut jamais éliminer aucune éventualité, néanmoins il était inutile de l'effrayer. Je pense simplement que notre ennemi est si bien organisé et si bien financé qu'il est capable de surveiller un grand nombre de choses, repris-je. En contactant l'Inquisition, je cours le risque de nous trahir.

Je pris mon verre et but une grande gorgée de ce délicieux vin rouge.

— En fait, si rien ne s'est passé lorsque nous serons prêts à partir... nous aurons le choix. Je connais des endroits où nous pourrions aller nous mettre en sécurité, j'ai des amis auxquels je peux faire appel. Notre meilleure chance serait peut-être de disparaître et de conserver un profil bas jusqu'à ce que nos plans soient au point. Mais je suis partagé. J'aimerais aller à Messina. S'il existe une chance, même faible, pour que quelqu'un soit encore en vie...

À part pour mes agents sur le terrain, tous engagés dans diverses missions, le quartier général du Discollegium de Messina représentait ma seule autre base opérationnelle. S'il avait été entièrement détruit, tout comme la maison Spaeton, je devrais me débrouiller seul.

— J'avais de nombreuses amies au Discollegium. J'espère qu'elles vont bien. Elle baissa les yeux vers la table et tripota son verre. J'imagine que vous êtes très inquiet au sujet de madame Bequin.

— Eh bien... commençai-je.

— Si on pense qu'elle est votre amie et votre collègue depuis si longtemps, je veux dire. Du fait qu'elle a été si gravement blessée sur Dürer. Et puis tout le monde sait... elle s'arrêta brusquement.

— Tout le monde sait quoi, Eleena ?

— Eh bien... que vous l'aimez.

— Ainsi, tout le monde le sait ?

— C'est impossible à cacher. Je vous ai vus ensemble. Il est évident que vous vous adorez mutuellement.

— Mais...

— Vous êtes psyker et elle est des nôtres, je sais, je sais. Mais ça ne veut pas dire que vous ne l'aimez pas malgré tout. Elle leva les yeux vers moi et rougit. C'est ce vin ! dit-elle. J'en ai beaucoup trop dit, n'est-ce pas ?

— Non, Eleena, intervint Crezia.

Nous ne l'avions pas entendue entrer.

— Essayez de lui faire entendre raison, si vous pouvez. Il doit y aller pour savoir ce qu'elle est devenue. C'est vraiment ce qu'il faut faire.

Crezia était vêtue de ses robes officielles de professeur. Elle prit un verre, s'approcha de la table et, trouvant la bouteille vide, se mit en devoir d'en ouvrir une autre.

— As-tu passé une bonne journée ? lui dis-je, m'efforçant de changer de sujet.

— J'ai passé quatre heures devant une classe de seconde année, à débiter un cours magistral sur les principes de la palpation thoracique. Je n'ai jamais vu un tel ramassis d'ignares et de lourdauds. Lorsque j'ai fait venir une espèce d'andouille au tableau pour une démonstration pratique, il a commencé à tripoter la cuisse de notre sujet volontaire. À ton avis, comment était ma journée ? Elle s'assit à la table avec nous. Je suis allée examiner notre hôte, poursuivit-elle. Je suis inquiète à son sujet. Il n'a pris ni boisson ni nourriture et il réagit à peine aux sollicitations. Je pense que tes sondes mentales ont probablement endommagé son cerveau.

— Peut-être, répondis-je. Ou alors une réaction aux médicaments.

— C'est possible. S'il est dans le même état demain matin, je lui ferai quelques analyses de sang. Quoi qu'il en soit, il est malade et il est dans une situation très inconfortable. Ses mains et ses pieds présentent de sérieux signes de lividité. Tu as beaucoup trop serré ces fichus liens.

— Je les ai serrés autant qu'il le faut, Crezia. N'oublie pas une chose : il s'agit d'un janissaire vessorian qui a été payé pour me tuer.

— Tais-toi et sers-moi à boire.

À l'instant où Aémos arriva, passé dix heures, je compris que quelque chose allait mal. Il apportait une petite pile de tablettes cyberdata et accepta le verre de vin que lui versa Eleena sans le moindre commentaire, ce qui n'était pas dans sa nature.

Je vis sa main trembler lorsqu'il leva son verre pour en prendre une gorgée. Même Crezia se rendit compte qu'il n'était pas dans son état normal.

— Eh bien, mon vieil ami ? lui demandai-je.

— J'ai passé des heures à effectuer des recoupements sur ces noms,

Grégor. Je n'ai toujours rien sur ce Khanjar, mais j'ai tout de même une liste de mondes sur lesquels ce mot est toujours en usage. Il fit glisser une tablette vers moi.

— Pour Marla Tarray... j'ai eu un petit peu plus de succès. Une certaine Marla Tari a été arrêtée par l'Arbites sur Hallowcan, il y a cinq ans, pour avoir trempé dans les activités d'un culte. Elle attendait son jugement lorsqu'elle s'est échappée. Elle apparaît encore deux fois : sur Felthon, où elle était l'une des associées connues du cultiste et gourou Berrikin Paswold ; et sur Sanseeta, où elle est recherchée pour le meurtre du hiérarque Sansum et de cinq prêtres du Ministorum. L'Inquisition a également émis un mandat d'arrêt contre elle, comme présumée psyker renégate.

— Une cultiste active, donc ? Je parcourus les extraits de texte qu'Aémos avait copiés sur une tablette mais cela ne m'en apprit guère plus. Je pourrais obtenir un dossier beaucoup plus complet auprès de l'Inquisition. En dépit des risques, je me sentis tenté de contacter lord Rorken.

— S'il s'agit bien de la même femme, répliqua-t-il.

Il n'y avait pas d'image, mais la description physique correspondait à l'image mentale que j'avais captée.

— Connaît-on son histoire ?

— Je n'ai rien trouvé là-dessus... excepté le fait que, lors des interrogatoires pendant sa détention sur Hallowcan, elle a prétendu avoir trente-sept ans et a déclaré être née sur Gudrun.

— Intéressant... répondis-je. Nous devrions essayer de vérifier ces renseignements par le biais du bureau de recensement planétaire et...

— Il me semble que tu me paies pour faire les choses à fond, Grégor, coupa Aémos d'un ton cassant. J'ai déjà vérifié. Ils n'ont aucune trace d'elle ici. En fait, il n'existe aucune personne sur Gudrun qui porte le patronyme de Tarray ou Tari, mais ce nom apparaît sur plusieurs autres mondes. En réalité, il y en a trop pour espérer en tirer quelque chose.

— Alors, savant, interrogea Crezia, qu'avez-vous trouvé qui vous inquiète tant que ça ?

Aémos prit une nouvelle gorgée de vin et poussa une tablette vers le centre de la table.

— Comme j'étais à court de possibilités sur les noms, je me suis tourné vers autre chose. J'ai épluché les registres des nouvelles de tout le sous-secteur, à l'aide de mots-clés. Ça ne va pas te plaire.

À mesure que je faisais défiler les articles sur la tablette, mon cœur se changea en pierre glacée. Il avait copié une série de bulletins d'informations relatifs à divers événements survenus sur plusieurs planètes du sous-secteur. Des incidents mineurs, pas suffisamment

importants, pour la plupart, pour apparaître ailleurs que dans les informations régionales. En vérité, les événements en question n'avaient même pas été cités dans les nouvelles planétaires et encore moins interplanétaires. Si Aémos les avait trouvés, c'était uniquement parce qu'il recherchait des éléments bien particuliers et qu'il avait décortiqué les archives des émissions d'information de tout l'Imperium.

Le premier rapport concernait l'explosion de Messina. À Messina Prime, la ruche principale, dans la tour onze. La bombe avait éclaté à dix heures cinquante, heure locale. Cela me glaça le sang. Selon mon estimation, le raid sur la maison Spaeton avait débuté exactement au même moment, si l'on pratiquait les ajustements sidéraux. Les dix niveaux supérieurs de la tour avaient été réduits en cendres. On estimait le bilan des victimes à onze mille six cents tués. Le seigneur gouverneur avait déclaré l'état d'urgence.

Suivait une longue liste de propriétés et d'entreprises qui avaient été détruites dans la catastrophe. Parmi celles-ci, à la moitié de la seconde page, je trouvai l'Institut Thorn, le nom sous lequel le Discollegium était connu du public.

Aucun survivant. Je suppose qu'une coïncidence était possible, mais je ne crois guère aux coïncidences. Cela signifiait que mon ennemi, Khanjar le Couperet, n'avait pas hésité une seconde à exterminer des milliers de civils innocents pour être certain d'anéantir le Discollegium.

Ce communiqué prétendait qu'un mouvement révolutionnaire interdit qui se faisait appeler les Héritiers de Messina avait revendiqué la responsabilité de cet acte. Ce groupe armé, d'après le texte, avait frappé pour réclamer l'indépendance de Messina et sa séparation de l'Imperium.

C'étaient vraiment des sornettes. La culture de Messina était profondément et totalement impériale.

L'article suivant provenait de Cartol. Une famille de vacanciers en visite dans la province de Kona avait été assassinée par des tireurs inconnus. Deux hommes et trois femmes. Leurs identités seraient publiées aussitôt qu'elles seraient établies. Les autorités de Cartol estimaient l'heure du crime entre dix heures et minuit, deux jours auparavant.

J'avais envoyé mon agent Leres Phinton, accompagné de Biron Fakal, de Loys Naran et de deux intouchables, à Cartol, cinq mois plus tôt, à la recherche de preuves sur les activités d'un culte de la mort dans la région de Kona. Jusqu'à présent, ils m'avaient envoyé des rapports réguliers. Saint Empereur-Dieu...

Je fis défiler le texte. Thracian Primaris. Une résidence privée de la Ruche Soixante-Deux avait été détruite par une bombe incendiaire

juste avant minuit. Huit morts, non identifiés. L'adresse mentionnée était le Soixante-Deux, niveau supérieur, degré 114, 871... l'adresse exacte de la filiale que j'avais installée sur le monde-capitale du sous-secteur Helican. Barsed Ferrikal, qui faisait partie de mon personnel depuis trente ans, dirigeait cette agence avec une équipe de sept personnes.

Ensuite, Hesperus. Deux hommes tués dans une fusillade entre plusieurs juves-gangs, juste après minuit, une semaine auparavant. Ils s'étaient aventurés dans un mauvais quartier, déclarait un porte-parole de l'Arbites.

Cela faisait un an que Lutor Witte et Gan Black, deux de mes agents secrets les plus capables, opéraient sur Hesperus afin de débusquer un culte tzeentchiste qui gangrenait la population des juves des basses-ruches.

Après, c'était Sarum, monde-capitale du sous-secteur Antimar. L'une des plus prometteuses parmi mes élèves, l'interrogatrice Devra Shiborr, s'y était rendue sur mon ordre huit mois auparavant. Elle devait infiltrer et démasquer un réseau chaophile ayant noyauté les structures de l'université centrale. Elle se faisait appeler Zeya Baji, docteur en histoire venue de Punzel.

L'article mentionnait la mort, apparemment par suicide, de la brillante universitaire Baji. Lorsque son corps avait été découvert dans sa salle de bains, quand avait sonné la cloche du chœur ce matin-là, elle était morte depuis huit heures environ.

Enfin, le dernier, le plus choquant de tous. Un article du Service d'Information Générale de Sameter, paru une semaine auparavant. La résidence de l'Inquisiteur Nathun Inshabel avait été attaquée par des ennemis non identifiés et entièrement détruite. Le nom d'Inshabel faisait partie de la liste des victimes.

Je me tassai sur ma chaise. Ils me regardaient tous. Aémos avait appuyé son menton sur ses mains en coupe et les deux femmes me fixaient en silence, d'un œil inquiet.

— Ils sont tous morts, articulai-je. Tous sans exception. Tous les membres de mes équipes opérationnelles. Mon domaine ici, le quartier général du Discollegium et tous mes agents sur le terrain. Tous mes hommes. Toutes mes bases. Tous frappés sans coup férir, à la même heure du même jour de la même semaine.

Ma voix s'éteignit. Le choc était trop violent. Crezia me servit un verre d'amasec et en versa un deuxième pour elle.

Tout ce que j'avais était anéanti. L'organisation que j'avais mis des dizaines d'années à mettre sur pied, mes amis, les alliés que j'avais réunis... disparus en une nuit. Toutes mes ressources connues avaient été identifiées, prises pour cibles et éliminées. À part mon cher

Fischig, qui s'efforçait de revenir pour nous secourir, nous étions les seuls survivants.

Je me sentis totalement coupé de la réalité et du monde. Je venais d'être brutalement amputé du réseau de renseignement et d'agents actifs que je bâtissais depuis le commencement de ma carrière.

J'étais seul.

Je ne voulais plus qu'une chose : me retrouver face à face avec ce Khanjar et lui régler son compte.

J'allai me coucher sans avoir touché à mon amasec et je dormis d'un sommeil agité. Aux petites heures de la nuit, je m'éveillai d'un rêve douloureux dont je ne parvins pas à me souvenir immédiatement. Tandis que je restai étendu dans l'obscurité, les détails me revinrent lentement. J'avais revu notre fuite de Spaeton. Médéa et Jekud Vance m'appelaient au secours, me suppliant de les sauver. Je me souvins d'avoir éprouvé la sensation de toucher la main de Médéa et d'avoir vainement tenté d'attraper celle de Vance qui n'avait pas réussi à m'atteindre. Les janissaires l'avaient abattu, mis en pièces, criblé d'éclairs de laser. Son hurlement d'agonie psychique avait labouré mon esprit comme une lame chauffée à blanc et c'était cela qui m'avait réveillé.

Mais était-ce bien cela ?

Je me réveillai une nouvelle fois à quatre heures. La nuit était paisible, seulement troublée par le bruissement des grillons dans la montagne.

Quelque chose n'allait pas. Je me levai, pris le pistolet automatique dissimulé sous mon matelas et me faufilai à l'extérieur de ma chambre.

J'entendis le ronflement d'Aémos dans sa chambre et les soupirs étouffés que poussait souvent Crezia dans son sommeil.

La porte d'Eleena était ouverte.

Je jetai un coup d'œil dans sa chambre. Le lit était vide et la courtépointe matelassée traînait sur le sol.

J'avancai furtivement le long du couloir, dos au mur, arme levée et serrée dans mes deux mains, presque en un geste de prière. Il y avait un rai de lumière sous la porte suivante. La salle de bains.

J'entendis un gargouillement d'eau et je fus inondé de lumière lorsque j'ouvris la porte.

Je pointai mon arme.

— Oh ! Par les dieux ! Par le Trône d'Or, monsieur ! Qu'est-ce que vous fi...

Je plaquai la main sur la bouche stupéfaite d'Eleena et l'entraînai dans l'ombre.

— Vous m'avez fait une peur de tous les diables, chuchota-t-elle

lorsque j'eus relâché ma prise.

— Désolé.

— J'allais juste aux toilettes.

— Désolé. Il y a quelque chose qui cloche.

— Grégor ? Qu'est-ce que c'est que tout ce raffut ? La voix de Crezia descendit de l'étage au-dessus.

— Retourne dans ta chambre ! sifflai-je.

À la manière typique de Crezia Berschilde, elle fit exactement le contraire de ce que je lui demandai. Elle descendit l'escalier en terminant d'enfiler son peignoir de soie.

— Est-ce que vous allez finir par me dire ce qui se passe ?

— Juste pour cette fois, Crezia, tais-toi donc, lâchai-je sèchement.

— Mais excuse-moi si je te gêne !

Je les poussai toutes les deux derrière moi et m'approchai à pas de loup de la porte de la petite chambre.

— Belle croupe, remarqua Crezia.

Je ne portai qu'une serviette enroulée autour de la taille.

— Est-ce que tu pourrais être sérieuse une minute ? grognai-je.

— S'il vous plaît, docteur, intervint Eleena d'une voix pressante.

C'est sérieux.

La porte du débarras était fermée et on n'y voyait aucune lumière.

— Tu vois ? reprit Crezia. Aucun problème.

Je tâtai le bouton de porte et me rendit compte qu'il jouait librement. Crezia fit un bond lorsque j'ouvris la porte d'un coup de pied et pointai mon arme sur le lit.

Le lit vide.

Eleena alluma la lumière. Les restes effilochés des cordes qui m'avaient servi à retenir Tarl étaient toujours attachés au bois du lit. Il les avait rongés ou s'était débrouillé pour les arracher.

— Par le Trône, il s'est enfui !

— Oh ! non... murmura Crezia. J'avais à peine relâché ses liens.

— Tu avais quoi ?

— Je te l'ai dit ! Je t'ai dit que j'étais inquiète au sujet de la constriction. Les traces de lividité dans ses mains et ses...

— Tu ne m'as pas dit que tu les avais détendus ! éruptai-je, furieux.

— J'ai pensé que tu avais compris ce que je voulais dire !

Je courus au rez-de-chaussée. Le vestibule était baigné d'une pâle lumière lunaire qui pénétrait par la porte palière entrouverte.

— Il ne peut pas être bien loin ! Et puis qu'est-ce que ça peut faire, après tout ? cria Crezia derrière moi.

Je sortis dans la rue. Il n'y avait pas le moindre signe de qui que ce soit ou de quoi que ce soit. Les ombres fraîches de la nuit se répandaient comme un fluide sur les grandes dalles de pierre.

Quant à Tarl, j'étais certain qu'il était parti depuis longtemps.

Je rentrai et Crezia alluma l'éclairage de l'entrée.

Elle poussa un hurlement.

Phabes était assis dans un coin, penché en avant comme un homme qui s'est endormi sur son travail, mais il était mort. On lui avait tranché la gorge. Devant lui, une grande flaque de sang s'étalait lentement sur le sol, en éventail.

— Tu comprends maintenant, Crezia ? Tu as enfin compris ? lui hurlai-je.

Tarl était libre. Il savait qui j'étais et où je me trouvais. Nous n'avions plus qu'à partir.

Et vite.

XII

La nuit, dans la montagne. Le Trans-Atenates Express. La réponse des morts.

— NON, S'EXCLAMA CREZIA. Non. Pas question. C'est non.

— Il n'y a pas de discussion, Crezia. Il ne s'agit pas d'une suggestion. C'est une... une instruction.

— Comment oses-tu me diriger comme si j'étais l'un de tes laquais, Eisenhower. Je ne partirai pas !

J'ouvris la bouche, puis la refermai. Le terrible meurtre de son serviteur, Phabes, l'avait profondément affligée. J'allais avoir du mal à lui faire entendre raison.

Je me tournai vers Aémos et Eleena.

— Habillez-vous. Rassemblez nos affaires et chargez-les dans le speeder. Je veux être parti dans moins d'une demi-heure.

Ils se précipitèrent sans discuter.

Il était difficile de savoir depuis combien de temps le janissaire s'était évadé. Le corps de Phabes, qu'Aémos avait recouvert d'un drap, était encore tiède, ce qui me laissait supposer que Tarl n'avait pas plus d'une heure d'avance, quatre-vingt-dix minutes au pire. Les Vessorians étant ayant tout pragmatiques, j'étais quasiment sûr qu'il avait filé droit vers la vox-station la plus proche afin d'informer ses frères de clan de notre position. J'en aurais fait autant à sa place. Il aurait pu tenter de m'éliminer lui-même, mais il en savait assez pour ne pas sous-estimer mes capacités. Mes chances de l'éliminer étaient tout à fait raisonnables, ce qui m'aurait alors permis de conserver le secret sur notre cachette.

Non, j'avais la certitude qu'il avait d'abord cherché un moyen de transmettre le message. Il m'était impossible d'estimer à quelle distance pouvaient bien se trouver ses compagnons d'armes, mais si nous étions toujours là dans une soixantaine de minutes, je ne donnais pas cher de notre peau.

À bien y réfléchir, je me dis qu'une fois son rapport envoyé, il aurait également toute liberté de revenir tenter le coup lui-même.

Je pris Crezia par la main et l'entraînai à l'étage. Elle avait les yeux rouges et gonflés et elle était un peu abasourdie par le choc. Elle

s'assit au pied de mon lit pendant que je m'habillai.

— Si je pouvais me contenter de m'en aller, Crezia, je le ferais, lui dis-je d'une voix douce en enfilant une chemise propre. S'il s'agissait seulement de prendre la porte en emportant toutes les horreurs que j'ai amenées dans ta vie, je n'hésiterais pas. Mais les choses ne peuvent pas se passer aussi simplement. En ce moment même, des mercenaires sont en route vers cette maison. Ils ne vont pas tarder à arriver, probablement avant l'aube. Ils tortureront et ils tueront tous ceux qu'ils parviendront à attraper. Tu ne pourras pas te contenter de leur dire que tu ne sais pas où je suis allé. Ils... enfin, ce sont des janissaires vessorians et ils sont très bien payés. Je ne peux pas te laisser ici.

— Je ne veux pas partir. C'est mon foyer ici, Grégor. Ma maison et regarde ce que tu en as fait.

— Je suis désolé.

— Regarde un peu le bordel que tu as mis dans ma vie !

— Je suis désolé. Je te dédommagerai.

Elle bondit sur ses pieds. Sa colère était revenue et l'emportait sur son chagrin.

— Comment ? Dis-moi un peu comment tu penses me dédommager de tout ça, bordel ? Quelle compensation comptes-tu m'apporter pour tous les chagrins que tu m'as causés depuis que je te connais ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais je le ferai. Et pour ça, il faut que tu restes en vie. J'ai déjà la dévastation de ta belle existence sur la conscience. Je ne veux pas y ajouter ta mort.

— Ce ne sont que des mots, tout ça. Je ne viens pas. Je retourne me coucher.

Je l'arrêtai en l'attrapant par le bras. Il fallait trouver une approche différente. En tant que médecin, elle était d'un altruisme professionnel quasiment pathologique. Il était parfaitement futile d'en appeler à son instinct de conservation.

— J'ai besoin que tu viennes, voilà la vérité. Je dois emmener Médéa. Je ne peux pas la laisser ici et je ne pense pas qu'elle soit en état de voyager.

— Évidemment que non !

— Donc, elle mourra ?

— Si tu la transportes maintenant ? Dans son état ?

— Il vaudrait mieux qu'elle voyage avec un docteur, ne crois-tu pas ?

Elle se débarrassa de ma main d'une secousse de l'épaule.

— Je ne te permettrai pas de mettre la santé de l'un de mes patients en danger, Eisenhorn, me dit-elle d'un ton accusateur.

— Alors, docteur, réfléchis un peu au pronostic. Si elle reste ici, elle sera morte au matin. Ils la tueront dès qu'ils l'auront trouvée. Si je

l'emmène sans toi, il est probable qu'elle mourra également. Je pense que ce qui est vraiment en question, dans cette affaire, c'est l'engagement que tu as pris de préserver la vie en prononçant ton serment de *medicæ*.

J'ai horreur d'être aussi manipulateur... du moins avec elle. Elle me lança un regard venimeux, en se rendant compte que je l'avais coincée.

— Espèce de saligaud. Gros, gros malin. Je ne sais pas pourquoi je t'ai aimé autrefois.

— Je ne le sais pas non plus. Mais je sais pourquoi je t'ai aimée, moi. Tu as toujours eu le souci d'autrui. Tu as toujours été juste et généreuse.

Elle me tourna le dos et sortit de ma chambre.

Je finis de m'habiller et fourrai des vêtements de rechange et Barbarisator dans un sac de voyage en cuir que j'avais trouvé sur le dessus de l'armoire. Ensuite, je pris le sceptre runique et...

... m'arrêtai dans l'embrasure de la porte.

Le *Malus Codicium* était resté dans le tiroir de la table de nuit. Je l'enveloppai dans une taie d'oreiller et le mis dans le sac. Comment avais-je pu l'oublier ?

La première réponse qui me vint à l'esprit était aussi étrange que troublante. Peut-être voulait-il que je l'oublie.

L'éclairage intérieur du speeder découpait un carré de lumière sur le sol de la courette. Aémos et Eleena avaient embarqué tout ce qu'il nous fallait. Des vêtements de rechange pour eux et les manuscrits et les livres que nous avions sauvés à Spaeton. Je déposai mes propres affaires à côté des leurs et effectuai une série de contrôles avant le décollage. Les batteries étaient chargées au maximum.

— Aidez-moi, nom de Dieu ! s'écria Crezia.

Elle avait mis une combinaison de travail vert bouteille, un manteau matelassé et portait deux sacs de voyage. Étendue sur un brancard anti-grav sur lequel elle était maintenue par des sangles, Médéa était reliée à une unité resuscitrex suspendue sous le brancard par une fixation magnétique, à côté d'un *narthecium* plein de médicaments et de fournitures diverses. Crezia avait asservi deux crânes-servomédics à notre patiente et ils planaient derrière le brancard.

Nous embarquâmes Médéa, puis nous nous installâmes tant bien que mal. Sans un mot, Crezia prit place auprès de Médéa. Elle n'eut même pas un regard en direction de sa maison lorsque nous décollâmes et que nous nous éloignâmes, filant à toute allure dans la nuit.

Nous prîmes la direction du sud, vers le massif principal des Atenates, une gigantesque chaîne de montagnes longue de trois mille

cinq cents kilomètres, qui divisait le continent par le centre. L'Intervalle et les monts qui l'entouraient n'étaient que des collines comparées à cette immense structure géologique.

Je ne tenais pas à voyager trop longtemps de cette manière. Tarl savait que nous avions un speeder et il en avait certainement informé ses complices. Ceci ne serait qu'un court trajet afin de nous mettre sur la bonne voie. J'étudiai une carte cyberdata et nous préparai un itinéraire.

À l'aube, nous étions dans les vallées qui s'étendent au pied des flancs déchiquetés de l'Esembo, à quatre-vingt-dix kilomètres au sud-ouest environ et nous avions grimpé de plusieurs centaines de mètres. Dans les premiers rayons du soleil, son immense ombre noire se dressait devant nous, couronnée d'une calotte de glace scintillante. Ses puissants cousins s'élevaient juste derrière lui.

Nous nous arrêtâmes à Tiroyere, une petite ville qui prospérait grâce au commerce du bois et à ses gîtes touristiques, fréquentés par les excursionnistes en route vers les stations de sports d'hiver du col de l'Esembo. Je posai le speeder aux abords de la ville, dissimulé aux yeux d'éventuels observateurs aériens sous les branches d'un bouquet de sapins.

Nous n'avions guère parlé durant le trajet. Le froid était très vif et je poussai le chauffage de la cabine au maximum pour Médéa.

— Nous devrions manger un peu, dit Eleena. J'irais bien nous chercher quelque chose, mais...

Nous n'avions pas un sou.

Crezia ôta ses gants et sortit son portefeuille de son manteau.

— Suis-je la seule personne ici à avoir un brin de sens pratique ? commenta-t-elle avec aigreur.

Elle confia une barrette-crédit à Eleena qui s'en alla à travers le bosquet d'arbre, en direction de la ville. Une quinzaine de minutes plus tard, elle revint avec une boîte de styrène contenant quatre grands cafféits sucrés dans des flacons jetables, des pâtisseries chaudes enveloppées de papier paraffiné, une miche de pain et quelques saucisses emballées sous vide.

Elle avait également acheté une mini-tablette cyberdata, un guide touristique de la région.

— J'ai pensé que cela pourrait nous être utile, dit-elle.

— Formidable, persifla Crezia. Nous allons pouvoir choisir les meilleures stations de ski.

Pendant l'absence d'Eleena, je m'étais escrimé à essayer de débloquer la porte latérale du speeder. Elle avait été arrimée en position ouverte, à la manière militaire, pour permettre l'installation du poste du canonier. Maintenant que nous avons démonté

l'autocanon et avec notre fragile cargaison humaine, j'aurais voulu pouvoir refermer la cabine complètement. La porte voulait bien descendre, mais le verrou refusait de s'enclencher. J'essayai la force, mais je pense que cette porte n'avait jamais dû être fermée de toute son existence.

Nous déjeunâmes en silence, tandis que les deux servomédics s'affairaient à administrer des substances nutritives à Médéa par l'intermédiaire de ses perfusions.

J'observai le ciel et la longue courbe de la route qui entrait dans la ville. Il n'y avait pas beaucoup de trafic. Je vis quelques véhicules utilitaires, des transpodrones, un ou deux speeders rapides. Des touristes, en route vers les hôtels des stations de ski.

Tout en mangeant, j'examinai le guide que nous avait rapporté Eleena.

Nous quittâmes Tiroyere à neuf heures et demie et passâmes le reste de la journée à voler vers l'ouest sans faire de pause, survolant les miroirs des lacs d'altitude et longeant les épaulements de l'Esembo, en direction de la station de sports d'hiver de Gruj. Pendant un bon moment, je fus persuadé que nous étions suivis par un petit speeder jaune. Cela m'inquiéta tellement que je bifurquai vers l'est en contournant une vaste étendue de pâturages et de forêts accrochées à des pentes abruptes.

Le speeder jaune disparut, mais une trentaine de minutes plus tard je vis qu'un autre speeder, noir cette fois, avait fait son apparition derrière nous et nous suivait à une distance constante de cinq kilomètres. Mes angoisses se ravivèrent.

À la fin de l'après-midi, alors que nous approchions de Gruj, le speeder noir nous abandonna pour partir dans une direction qui le conduirait certainement au luxueux établissement thermal de Firiol, sur le versant sud du Mons Fulco.

Je m'étais alarmé pour rien.

À Gruj, je posai le speeder sous le couvert d'un bosquet de pins, à l'ombre de l'ancien rempart sud-ouest de la ville. Armé de la barrette-crédit de Crezia, j'entrai à pied dans la ville, seul.

Gruj était une ancienne cité dont les rues sinueuses me firent un peu penser à Ravello, mais elle était beaucoup moins pittoresque. Les rues et les avenues, bordées de bars à machines à sous et de cabarets, étaient encombrées d'une foule de jeunes gudrunites en vacances, très occupées à se distraire.

Je finis par trouver le siège local de l'Adeptus Astra Telepathica dans une haute bâtisse aux fenêtres noires, au coin de la grande place. J'y pénétrai.

Une adepte du nom de Nicint, au visage creusé par les rigueurs de

son métier, débita la somme appropriée sur la barrette-crédit et me donna accès au compte Aegis. Je voulais vérifier si de nouveaux messages étaient arrivés au cours de la journée écoulée.

J'eus une sacrée surprise.

Il y avait un message d'Harlon Nayl.

Il avait survécu.

Son message en glossia était assez long. Pour l'essentiel, il m'informait qu'il avait quitté Messina deux semaines plus tôt, soupçonnant, pour des raisons sur lesquelles il ne s'étendait pas, que quelque chose se tramait. Je n'en fus pas surpris. Nayl avait toujours su flairer les mauvais coups. Je n'eus aucun mal à croire que, de tous mes pauvres agents, il puisse avoir été le seul à sentir venir le danger. Au moment où il avait envoyé ce message, il était à trois jours de Gudrun.

Je lui répondis, par l'intermédiaire de l'adepte et toujours en glossia, en lui demandant de se rendre à New Gevae, la capitale du sud, et, une fois là, de nous trouver un moyen de transport hors-monde. Je lui demandai confirmation et lui dis que je reprendrais contact lorsque je serais suffisamment proche, en lui donnant une estimation de quatre jours. Dans quatre jours, nous serions avec Nayl à New Gevae, prêts à quitter cette planète.

Cette autoneige était essentiellement un camping-car de luxe. Sa carrosserie grise aux lignes élégantes abritait un poste de pilotage et un habitacle très confortables et elle était propulsée par une grosse chenille principale, avec deux grosses roues indépendantes à l'avant pour se diriger.

L'employé de l'agence de location me vantait les mérites de son véhicule lorsque je l'arrêtai en pleine envolée lyrique.

— Je la prends.

— C'est un excellent choix, monsieur.

— Faites-moi un contrat pour deux semaines. Je vais à Ontre et je la laisserai là-bas.

— C'est parfait, monsieur. Vous n'aurez qu'à la déposer à notre agence d'Ontre. Nous allons devoir remplir un petit dossier. Avez-vous des papiers d'identité ?

J'utilisai la barrette-crédit de Crezia pour la caution. Je voulais rester aussi anonyme que possible.

Le pavé tactile de l'agence de location me permit d'accéder à une autre des mes identités de rechange. Torin Gregori, un riche homme d'affaires thracien en vacances. Le loueur eut l'air satisfait.

C'était un énorme engin et je fus surpris de la puissance de son moteur. Je quittai de la ville et retournai au speeder en m'arrêtant au passage pour faire le plein de nourriture dans un petit marché.

Cachés dans le speeder, mes amis observèrent mon approche avec inquiétude. Je devais apprendre plus tard qu'Eleena avait pris son pistolet laser et qu'elle était prête à faire feu.

Je me penchai hors de la cabine et leur fis un signe de la main.

— Montez là-dedans. Nous changeons de véhicule.

Nous abandonnâmes le speeder sous les arbres et dès que Médéa fut confortablement installée dans la somptueuse cabine capitonnée, bien calée entre les fauteuils de cuir, je pris la direction du col.

Je ne leur parlai pas de Nayl. Je ne voulais pas leur donner de faux espoirs.

À la tombée de la nuit, nous escaladions les lacets de la grande route enneigée qui montait vers le col, en direction d'Ontre. Gruj diminuait dans mes rétroviseurs. À un moment, j'eus l'impression d'apercevoir un petit speeder jaune approchant de la ville que nous venions de quitter, mais nous étions trop loin pour en avoir la certitude.

Nous avions décidé de conduire toute la nuit, en nous relayant. Le temps était clair et le vox du cockpit était branché en permanence sur la météo afin de ne manquer aucun avis de tempête.

En gravissant lentement le flanc nord du Mons Fulco, nous rencontrâmes des ouragans de neige qui refusèrent de s'apaiser et nous obligèrent à ralentir et à utiliser les pleins phares. C'était Crezia qui conduisait à ce moment-là. Elle avait vécu suffisamment longtemps dans ces montagnes pour savoir piloter dans de telles conditions.

J'allais faire un somme dans la cabine, sur la longue banquette en face du brancard de Médéa toujours endormie. Je rêvai d'elle une nouvelle fois. Jekud Vance était dans mon rêve, lui aussi, m'appelant désespérément à l'aide. Il hurla et son hurlement me transperça comme un javelot sonore, provoquant une intense douleur psychique. Je me réveillai.

Je tournai la tête vers Médéa en clignant des yeux, mais elle était toujours dans un état stationnaire. Eleena dormait tout près.

La cabine se balançait et vibrait, cahotant sur la route, les rafales de neige faisaient passer des fantômes devant les fenêtres.

— Est-ce que ça va, Grégor ? me demanda Aémos.

Il était assis sur une autre banquette, à l'arrière de la cabine, entouré de tablettes cyberdata.

— Un rêve, Uber, ce n'est rien. Le même que celui qui m'a éveillé la nuit dernière.

Je marquai un temps d'arrêt et me redressai. La nuit précédente, j'avais pensé avoir été réveillé par le bruit qu'avait fait Tarl en s'évadant, mais voilà que cela venait de recommencer. C'était

exactement le même rêve qui m'avait tiré de mon sommeil. De la même manière, par le terrible hurlement d'agonie de Jekud Vance, plein de douleur, de rage et de frustration.

Nous arrivâmes à Ontre le jour suivant, en milieu d'après-midi. Nous avions été ralentis par les fortes chutes de neige et les toits de cuivre de la célèbre station de ski étaient couverts d'un épais manteau glacé. Toute cette neige avait attiré une foule d'amateurs de sports d'hiver. La ville bourdonnait d'activité, les rues étaient embouteillées, le ciel constellé d'une multitude de speeders.

Au volant de l'autoneige, j'entrai sur le parc de stationnement de la gare transcontinentale d'Ontre et j'allai me garer. Accompagné d'Aémos, Torin Gregori se rendit dans le hall de la gare où il acheta des billets pour quatre cabines couchettes communicantes. L'express, nous dit-on, devait arriver dans une heure.

La puissante chaîne des Atenates traverse le centre du plus grand continent de Gudrun et la voie du Trans-Atenates Express court comme une immense artère tout le long de ce gigantesque massif montagneux. C'est une ligne de train célèbre pour son romantisme. En général, les passagers de l'express sont des vacanciers qui l'empruntent pour profiter de la beauté du voyage et qui ne sont pas particulièrement pressés d'arriver. Les jeunes gens affluent vers les villes comme Gruj et Ontre, où ils peuvent profiter de tous les plaisirs du ski et du surf sur glace. Mais les plus fortunés choisissent de s'y rendre à bord des luxueuses voitures du Trans-Atenates, dans lesquelles ils peuvent se faire dorloter et depuis lesquelles ils peuvent admirer les paysages les plus spectaculaires de Gudrun défilant derrière les grandes baies vitrées.

À cinq heures précises, l'énorme locomotive chromée entra en gare, propulsée par ses machines au prométhéum, traînant derrière elle un convoi de dix voitures duplex. Des porteurs nous aidèrent à manœuvrer le brancard de Médéa.

Nous étions logés au premier étage de la voiture trois, un wagon-lit de première classe, dans de spacieuses cabines communicantes lambrissées d'érable poli. Nous installâmes Médéa dans l'une d'elles, avec Eleena d'un côté et Crezia de l'autre. Je partageai la quatrième cabine avec Aémos.

Avec un sifflement strident, l'express quitta Ontre en ahanant et se lança vigoureusement à l'assaut de la pente en direction du col de Fonette. Le gigantesque monstre argenté était capable d'atteindre cent soixante-dix kilomètres à l'heure en terrain plat.

J'étudiai notre indicateur horaire. À la fin de la nuit, nous atteindrions Fonette, puis il y aurait un court trajet avant Locastre, suivi d'une longue course ininterrompue à pleine vitesse le long de la

chaîne des Atenates Major, à travers le plateau méridional, jusqu'à la côte.

Nous serions à New Gevae en un peu moins de trois jours.

Nous ressentîmes à peine une impression de mouvement, une légère vibration qui se fit rapidement oublier. Les voitures étaient très solides, avec une épaisse carrosserie, bien chauffées et parfaitement isolées de la froidure des Atenates, mais cela avait pour conséquence d'étouffer quasiment tous les sons de l'extérieur. L'énorme locomotive dont le rugissement nous avait à moitié assourdis sur la plate-forme d'Ontre était devenue pratiquement inaudible. C'était seulement lorsque l'express traversait à grand bruit une gorge ou une tranchée que nous pouvions entendre les sons nous revenir comme un murmure grondant, réverbérés par les parois rocheuses.

En baissant les stores de la cabine, on pouvait se croire chez soi, dans un salon douillet.

Je laissai les stores relevés tant qu'il y eut du jour, pour mieux profiter du panorama des cols et des champs de neige, roses et moelleux dans la lumière du couchant, ou de la beauté des reflets sur les escarpements de glace hérissée, brisés sur leur pourtour par des dents de roche noire. De temps à autre, un nuage de fumée beige, craché par la locomotive, passait devant la vitre et me voilait le paysage.

En se penchant dans l'encorbellement de la fenêtre lorsque le train ralentissait pour prendre un virage, il était possible de voir les flancs des autres voitures, déformées par la perspective, et d'apercevoir toute la silhouette du train devant nous, segmenté comme un immense serpent à la livrée couleur de chrome, de bleu et de blanc, scintillant dans les derniers rayons du soleil. À deux reprises, je vis sa grande ombre qui courait en bondissant à nos côtés sur les étendues neigeuses.

La nuit tomba et le paysage s'évanouit dans l'obscurité. Je baissai le store. Aémos sommeillait dans son coin. J'eus envie d'aller me promener dans les coursives afin de me familiariser un peu avec la disposition des lieux.

La porte de communication s'ouvrit et Crezia fit son entrée. Elle était magnifique dans une robe de satin gris dont les petits plis étroitement lacés la moulaien depuis son col montant jusqu'à la taille où s'épanouissait une jupe froncée. Elle portait une étole de fourrure drapée sur un bras et elle avait relevé ses cheveux en chignon.

Je bondis sur mes pieds, presque en un réflexe conditionné.

— Eh bien ? s'enquit-elle.

— Tu es... absolument éblouissante.

— Je voulais dire « eh bien » comme dans « ne serait-il pas temps

que tu m'accompagnes pour dîner ? »

— Dîner ?

— L'un des principaux repas de la journée ? On le prend habituellement à un moment quelconque entre le déjeuner et le dernier verre avant d'aller se coucher ?

— Ce concept m'est relativement familier.

— Parfait. Alors on y va ?

— Nous sommes en fuite et nos vies sont en danger. Crois-tu que ce soit le moment idéal ?

— Je ne peux imaginer de meilleur moment. C'est vrai que nous essayons de sauver notre peau, Grégor, mais en utilisant le moyen de transport le plus chic et le plus somptueux de tout Gudrun. Je suggère de sauver notre peau avec panache.

Je passai à la salle de bains et m'habillai des vêtements les plus présentables dont je disposais. Après cela, je pris son bras et nous nous dirigeâmes tranquillement vers le wagon-restaurant, trois voitures derrière la nôtre.

— Ces vêtements, c'est toi qui les as emportés ? lui demandai-je à voix basse tandis que nous déambulions dans le couloir aux tapis moelleux et aux éclairages tamisés, parmi d'autres passagers en tenues de soirée qui allaient et venaient entre leurs compartiments et le restaurant.

— Bien sûr.

— Nous sommes partis en catastrophe et tu as pensé à prendre une robe comme celle-là ?

— Je me suis dit qu'il valait mieux être prête à tout.

La salle de restaurant se trouvait au niveau supérieur de la sixième voiture. Des lustres de cristal pendaient à la voûte d'armorglass du plafond. Cette salle servait également de salon d'observation mais à cette heure tardive on ne pouvait voir que des ténèbres piquetées d'étoiles.

Un quatuor à cordes jouait doucement à l'une des extrémités du restaurant et les tables se remplissaient peu à peu. Autour de nous, l'atmosphère bruissait de musique douce, du tintement des couverts d'argent et du murmure des conversations. De minuscules fureteurs antipoison voltigeaient discrètement, comme des lucioles, au-dessus des couverts de chaque convive. Un steward en uniforme nous mena à une table située près de l'une des fenêtres bâbord.

Nous examinâmes les menus et je réalisai que j'étais positivement affamé.

— À ton avis, ça fait combien de fois ? me demanda-t-elle.

— Combien de fois que quoi ?

— Il y a bien des années, lorsque nous étions encore ensemble, tu venais à Ravello, toujours en secret comme à ton habitude. Combien

de fois t'ai-je suggéré de prendre l'express qui traversait les montagnes ?

— Tu en as parlé, c'est vrai.

— Pourtant, nous ne l'avons jamais fait.

— Non. Je le regrette.

— Moi aussi. Cela me paraît tellement triste de le faire à présent, parce que nous n'avons pas le choix. Mais j'aurais dû deviner que je ne parviendrais jamais à t'entraîner dans un voyage romantique comme celui-ci, à moins que tu n'y sois contraint et forcé.

— Quelles qu'en soient les raisons, nous y voilà.

— Ça fait des années que j'aurais dû te braquer un pistolet sur la tempe.

Nous commandâmes un potage velours, suivi d'un aloyau de runka des basses plaines, accompagné d'une roulade de macédoine d'herbes et de champignons des bois en affriole. Pour accompagner tout cela, je demandai un Château Xandier de Sameter car je me souvenais que c'était l'un de ses vins favoris.

La soupe, servie avec un délectable chapon et une volute de smitane, arriva dans des assiettes blanches à large bord, élégamment estampées d'un blason aux armes de la compagnie Trans-Continental. Elle était onctueuse et s'approchait de la perfection absolue. Le runka était simplement grillé, flambé à l'amasec et il était saignant et irréprochable. Le Xandier démarrait sur une note un peu tannique et se terminait sur une finale musquée qui fit monter un sourire d'heureuse réminiscence sur les lèvres de Crezia.

Nous discutâmes pendant des heures. Nous avions des décennies à rattraper. Elle me parla de son travail, de sa vie, de l'intérêt qu'elle s'était découvert pour la xeno-anatomie, des monographies qu'elle avait écrites, d'un nouveau procédé de greffe musculaire qu'elle avait inventé et développé. Pour se détendre, elle avait commencé à apprendre à jouer de l'épinette et elle maîtrisait à présent toutes les études de Guzella, à l'exception de deux. Elle avait aussi publié un livre, un traité d'analyse comparée sur les dimorphismes du squelette dans les biotypes humains primitifs.

— J'ai failli t'en envoyer un exemplaire, mais j'ai eu peur que mon geste ne soit mal interprété.

— J'en ai un, de la première édition, lui confessai-je.

— Quelle fidélité ! Mais est-ce que tu l'as lu ?

— Deux fois. Ta déconstruction des travaux de Terksson sur les sites de Dimmamar-A est extrêmement convaincante et absolument accablante. Je ne suis pas entièrement d'accord avec tes chapitres sur le Tallarnopithicène, mais il est vrai que nous avons toujours eu des divergences d'opinion sur l'hypothèse relative aux éléments « issus de Terra. »

— Ah ! oui. Tu as toujours été un hérétique dans ce domaine.

Je me sentis désolé de n'avoir pas grand-chose à lui raconter en échange. Ces dernières années, j'avais vécu tant d'événements dont je ne pouvais ou ne devais pas parler. Alors je lui parlai de Nayl.

— C'est un homme digne de confiance ?

— Totalement.

— Et tu es certain que c'était bien lui ?

— Oui. Il a utilisé le glossia. La beauté de ce code, c'est qu'il est idiomatique et individuel. Un étranger ne peut le briser, le détourner ou le décoder. Seuls mes associés de longue date sont capables de saisir les principes de base de son fonctionnement.

— Ce garde du corps. Celui qui t'a trahi avec toute ta maison.

— Kronsky ?

— Oui. Il faisait partie de tes employés.

— Pas depuis longtemps. En imaginant qu'il ait acquis quelques notions de base, il ne serait pas capable de me tromper bien longtemps en utilisant le glossia.

— Donc, quelqu'un vient à notre secours ?

— Je suis certain que nous allons parvenir à quitter cette planète.

— Grégor, je pense que cette bonne nouvelle doit être célébrée comme elle le mérite, par une vraie gourmandise.

Pour le dessert, le steward nous apporta une ribaude nappée, très sucrée et poisseuse, suivie d'une riche caféine noire hespérienne et de digestifs, un amasec vieilli en fût de chêne pour moi et un minuscule dé à coudre de pasha pour elle.

À ce moment-là, nous riions ensemble de bon cœur.

Ce fut un délicieux dîner et une merveilleuse soirée en charmante compagnie. Je n'en ai plus jamais vécu de pareille depuis lors.

Je fus éveillé par une secousse et un bruit sourd, juste après l'aube. À l'extérieur, j'entendis un sifflet, à peine audible à travers l'épaisseur de la carlingue de notre wagon, puis il y eut un brouhaha lointain de voix d'hommes qui s'interpellaient.

Je me glissai doucement hors du lit, faisant de mon mieux pour ne pas déranger Crezia. Elle était profondément endormie, mais elle roula sur le côté et tendit la main en murmurant vers l'espace que j'avais libéré et qui refroidissait déjà.

J'essayai de retrouver mes vêtements. Je les avais jetés en vrac sur le sol et comme le store était baissé, il fallut les chercher à tâtons.

Je soulevai le côté du store du bout du doigt et jetai un coup d'œil au-dehors. Le jour était déjà levé, glacial et incolore. Nous étions arrêtés dans une gare et je vis une foule de gens sur une plate-forme enneigée.

Nous étions arrivés à Fonette.

Je m'habillai en frissonnant. À présent que le train était à l'arrêt, les moteurs tournaient au ralenti et la ventilation soufflait un air plus frais.

J'ouvris la porte et me glissai dans le couloir en jetant un dernier regard derrière moi. Crezia s'était pelotonnée sur le lit, se blottissant sous les couvertures pour échapper au courant d'air froid et au monde extérieur.

À l'extérieur, il ne faisait pas loin de zéro et la luminosité était aveuglante. La grande plate-forme grouillait de passagers quittant le train ou embarquant ainsi que de serviteurs qui convoyaient des pyramides de bagages.

Il y avait quelques flocons de neige. Je resserrai mon manteau autour de moi et tapai du pied sur la neige durcie. Plusieurs autres voyageurs étaient descendus du train pour se dégourdir les jambes.

La gare de Fonette se trouvait sur un petit promontoire au-dessus de la ville. Elle était dominée au nord par le Mons Fulco et au sud par les Uttes, Minor et Major, derrière lesquelles s'élevait la masse perpétuellement voilée de nuages d'orage du massif de l'Atens Central.

— Combien de temps restons-nous ? demandai-je à l'un des porteurs qui passait près de moi.

— Vingt minutes, monsieur, répliqua-t-il. Juste le temps du changement d'équipe et du ravitaillement en eau.

C'était trop court pour courir en ville et remonter, me dis-je. Je restai sur la plate-forme jusqu'au sifflet d'embarquement et je m'attardai ensuite dans l'entrée du wagon, me penchant par la fenêtre de la porte d'entrée tandis que le train redémarrait et quittait lentement Fonette.

Les bâtiments de la gare glissèrent devant mes yeux, me révélant une perspective qui m'avait été cachée depuis la plate-forme. Des toits pentus, couverts d'une épaisse couche de neige, une chapelle du Ministorum, un solide poste de l'Arbites à la silhouette trapue. Un terrain d'atterrissage, sur le côté de la route qui menait à la gare, avec une multitude de véhicules volants, garés ou en train de recharger leurs batteries.

L'un des plus petits était jaune.

Je retournai à la cabine de Crezia, ôtai mon manteau et mes bottes et m'étendis à côté d'elle jusqu'à ce qu'elle se réveille. Elle se retourna et m'embrassa sur la bouche.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Je vérifie notre indicateur horaire.

— Je ne pense pas qu'il y ait un changement sur cette ligne.

— Il n'y en a pas, acquiesçai-je. Nous serons à Locastre dans quatre

heures, à peu près. L'arrêt sera plus long, là-bas. Quarante-cinq minutes. Ensuite, le trajet est sans escale jusqu'à New Gevae.

Elle s'assit et se frotta les yeux. Telle qu'elle était, somnolente, détendue, elle était plus belle que jamais.

— Et alors ? demanda-t-elle.

— Je vérifierai mon compte astropathique là-bas. J'aurai le temps.

On frappa à la porte. C'était le service de cabines qui nous apportait une table roulante chargée de nourriture. La dernière chose que nous avions faite le soir précédent avait été de commander un petit-déjeuner complet.

Enfin, presque la dernière chose.

Eleena et Aémos étaient levés et prenaient leur petit-déjeuner ensemble. Crezia mit son peignoir et alla voir comment allait Médéa. Elle était dans un état stable et dormait profondément.

— Ses signes vitaux sont excellents, me dit-elle en revenant. Elle ne devrait pas tarder à nous revenir. Demain peut-être, ou après-demain.

Nous déjeunâmes ensemble dans sa cabine, en reprenant nos conversations là où elles en étaient restées la veille au soir. Nous étions détendus, paisibles, comme si nous avions ajusté nos horloges et rattrapé vingt-cinq années. Je réalisai à quel point sa compagnie et sa vitalité m'avaient manqué.

— Qu'y a-t-il ? me demanda-t-elle. Tu as l'air préoccupé.

— Je pensais à ce speeder jaune.

— Ce n'est rien, rétorqua-t-elle.

Pendant notre longue et lente ascension vers Locastre, à travers le massif des Uttes, j'étudiai les tablettes cyberdata contenant les informations collectées pour moi par Aémos depuis l'attaque sur la maison Spaeton. Je m'intéressai tout particulièrement à Khanjar le Couperet. Aémos avait établi une liste de planètes dans la culture desquelles le mot « khanjar » faisait encore partie du langage courant. Neuf mille cinq cents mondes en tout. J'examinai méthodiquement cette liste, même si je savais qu'Aémos en avait déjà fait autant, avec toutes ses connaissances en matière de vie quotidienne et de détails triviaux. La clé du mystère pouvait se trouver sur n'importe laquelle d'entre ces planètes. Un khanjar était une dague de cérémonie utilisée lors des prestations de serments sur Benefax, Luwes et Craiton. C'était un terme d'argot utilisé pour désigner un important chef de gang sur la lointaine Mekanique. Sur cinq mondes, rien que dans le secteur Scarus, c'était le nom couramment donné à une serpette. Dans les ruches de Morimunda, c'était aussi un adjectif argotique qualifiant certains exercices au couteau. Sur trois mille mondes, c'était simplement le vocable qui désignait un couteau.

Un couteau qui m'avait blessé au vif. Qui pouvait bien être Khanjar

le Couperet ? Pourquoi mettait-il tant de zèle et d'acharnement à me détruire avec toute mon organisation ?

Je me penchai sur les tablettes où étaient recensées les blessures qu'il m'avait causées, les morts qu'il avait, sans le moindre doute, ordonnées. J'étais encore sous le choc, abasourdi devant la magnitude de ces meurtres. Il y avait tant de cibles, tant de mondes... et il les avait tous frappés au même instant sidéral.

Je m'aperçus que j'en revenais sans arrêt à l'annonce de la mort d'Inshabel. C'était étrange. Toutes les victimes ou cibles avaient fait partie de mon organisation personnelle, excepté Nathun Inshabel. Il était... avait été... un inquisiteur indépendant. Cinquante ans auparavant, lorsque Inshabel était encore interrogateur, il avait fait partie de mes collaborateurs et avait participé à ma campagne contre Quixos l'hérétique. Il avait rejoint mes équipes après la mort de son maître, l'inquisiteur Roban, durant les terribles événements de Thracian Primaris, et il m'avait soutenu avec dévouement jusqu'à la purge du repaire de Quixos, sur Farness Beta. Après cela, et avec tout mon soutien, il avait été promu inquisiteur et s'était lancé dans sa propre carrière.

Nous n'avions eu que très peu de contacts depuis cette époque et, à part notre ancienne amitié, il n'y avait aucun lien entre nous. Pour quelle raison avait-il fait partie des victimes, lui aussi ? La simple coïncidence ne me paraissait pas une explication suffisante.

Quel pouvait être notre point commun ? Le premier nom qui venait à l'esprit était celui de Quixos, mais cette piste ne menait à rien. Quixos était mort. C'était moi qui l'avais tué.

Je parcourus à nouveau la liste des planètes, à la recherche d'un indice.

L'une de ces planètes portait le nom de Quenthus VIII.

Ce nom me tarabustait comme une griffe. Quenthus VIII. Un monde en lisière du sous-secteur. Je n'y étais jamais allé, mais quelqu'un m'en avait parlé, autrefois.

Écoutant mon instinct, je repris la longue liste des mondes sur lesquels Tarray ou Tari était l'un des noms de famille enregistrés. Aémos avait déjà effectué un recoupement entre la liste des mondes où le mot « khanjar » faisait partie du langage courant et celle de ceux où le patronyme Tarray était connu. Il en avait tiré une énumération de sept cents possibilités. À présent, l'une de ces possibilités prenait un sens.

C'était là, sous mes yeux. « Khanjar » était le nom d'un poignard de guerre de Quenthus VIII et Tarray était le nom d'un clan de cette planète. Trois cent cinquante ans auparavant, l'un des plus épouvantables sociopathes de l'Imperium avait commencé sa carrière sur Quenthus VIII. Marla Tarray avait prétendu être née sur Gudrun,

mais Aémos avait prouvé qu'elle mentait en consultant les fichiers de recensement dans lesquels il n'avait trouvé aucune trace de ce nom.

Seulement, il n'était pas remonté suffisamment loin dans le passé. Il n'était pas revenu trois cent cinquante ans en arrière. En le faisant, je découvris que Tarray était à cette époque le nom d'une famille de paysans sur Gudrun. L'arbre généalogique de cette famille se terminait là.

À présent, je savais de qui il s'agissait. Je connaissais mon ennemi.

XIII

Locastre. Arrêt complet. La fin de la ligne.

NOUS ARRIVÂMES À Locastre avec plus d'une heure de retard. Venues de l'est, des tempêtes de neige exceptionnelles pour la saison s'étaient abattues sur les Uttes et l'express avait été obligé de réduire sa vitesse et d'avancer au pas. Sur les pentes abruptes qui montaient vers les cols, les wagons risquaient de glisser en arrière et nous sentions de fréquentes secousses produites par les essieux des voitures luttant pour s'accrocher aux rails encroûtés de givre. Il y eut un arrêt de dix minutes sur une étendue de terrain plat, le long du flanc ouest de l'Utte Major, le temps que les mécaniciens du train descendent pour installer la proue chasse-neige sur le nez de la locomotive. Nous étions environnés d'un tel blizzard que les fenêtres ne nous montraient plus qu'un maelström de flocons.

Je marchai jusqu'à l'extrémité de la voiture et scrutai les environs par les hublots avant. Des formes noires se déplaçaient dans le brouillard blanc, certaines éclairées par des torches crachotantes, vertes ou rouges. Je ressentis plusieurs soubresauts et j'entendis des bruits métalliques sourds qui firent vibrer la passerelle sous mes pieds.

Les haut-parleurs des voitures nous informèrent d'une voix douce que nous n'allions pas tarder à repartir, affirmant d'un ton rassurant que la tempête ne présentait aucun danger et achevant de nous tranquilliser en nous disant qu'un punch chaud nous serait offert dans quelques instants, à titre gracieux, à la voiture-restaurant. Emmitouflés dans des fourrures superflues ou de coûteux vêtements de montagnes, quelques voyageurs sortirent de leurs cabines pour venir regarder la tempête par les hublots mouchetés de neige fondue, en maugréant et en échangeant toutes sortes de suppositions grotesques.

Je retournai à la cabine que je partageai avec Aémos, verrouillai les portes et m'assis à côté de lui. Je lui exposai ma théorie.

Sa vieille bouche ridée cracha un nom.

— Pontius Glaw... Pontius Glaw...

— Tout concorde, n'est-ce pas ?

— D'après ce que tu me dis, Grégor, oui, évidemment. Je ne sais pas

grand-chose de ce qui s'est passé entre toi et ce monstre sur Cinchare.

La première fois que nous avons eu affaire à la vilénie de Pontius Glaw et de sa pernicieuse lignée, c'était ici, sur Gudrun, en 240. Il me semblait que cela faisait une éternité. À cette époque le tristement célèbre Pontius Glaw était mort depuis deux siècles, après que l'inquisiteur Angevin eut mis fin à ses agissements pervers.

Mais les engrammes de la personnalité et de l'intellect de Glaw avaient été sauvegardés par sa noble famille et intégrés dans un cristal psytélépathique. Nous avons réussi à contrecarrer les plans échafaudés par la maison Glaw dans l'intention de lui rendre une vie corporelle et, après cela, j'avais confié le cristal à mon allié de longue date, le magos Geard Bure de l'Adeptus Mechanicus, pour qu'il le conserve en toute sécurité.

Un siècle plus tard, en 340, au cours de l'affaire Quixos, j'étais allé retrouver Bure dans son lointain bastion du monde minier de Cinchare, afin d'obtenir de son prisonnier des informations occultes au sujet de la nature des possédés. Sans les conseils impies de Pontius Glaw, je n'aurais jamais réussi à vaincre Quixos, ni Prophaniti et Chérubaël, les démons qu'il avait asservis.

Cependant, j'avais dû conclure un marché avec Glaw pour qu'il accepte de me livrer ses informations. Pour l'inciter à m'aider, je lui avais fait miroiter la possibilité d'obtenir de Bure qu'il confectionne un corps mécanique que Pontius pourrait habiter.

Et, parce que je suis un homme d'honneur, j'avais tenu parole, avec la conviction que, même si Glaw retrouvait une certaine mobilité, il ne parviendrait jamais à échapper aux griffes de Geard Bure.

Apparemment, j'avais eu tort.

Au cours de nos entretiens privés, à Cinchare, Glaw m'avait confessé quel avait été l'événement fondateur qui l'avait incité à se tourner vers le culte du warp, lui, l'héritier accompli de l'une des maisons les plus nobles et les plus respectées de Gudrun.

Cela s'était déroulé sur Quenthus VIII, en 019. Glaw visitait alors les amphithéâtres quenthites à la recherche de gladiateurs destinés à satisfaire son goût du combat à mort. C'était un homme d'une grande cruauté, même avant sa chute. Il avait acheté une brute, un guerrier importé d'un monde farouche et lointain... Boréa, je crois bien. Désireux de plaire à son nouveau maître, le guerrier avait offert son torse à Glaw. Il s'agissait d'une relique ancestrale, rapportée de son monde sauvage et, à l'époque, ni Glaw ni lui n'avaient eu conscience que ce bijou était imprégné de la plus vile énergie du Chaos. Glaw l'avait passé au cou et avait immédiatement succombé à son influence. Par ce simple geste, il avait scellé son destin et il était devenu ce monstre démoniaque et idolâtre qui avait répandu l'affliction dans tout le sous-secteur Helican pendant près de deux décennies.

Je résumai l'essentiel de ceci pour Aémos.

— Cela me paraît cohérent. Si j'ai bien compris, tu penses que Pontius Glaw s'est échappé de sa prison sur Cinchare, qu'il a rassemblé ses forces et qu'il s'est lancé à ta poursuite pour se venger ?

— Se venger ? Non... enfin, peut-être indirectement. Il aimerait sûrement se venger de moi, mais vu l'ampleur de son action, les efforts qu'il a déployés, le soin qu'il a mis derrière chaque détail... il a ciblé tous les éléments de mon organisation et de celle d'Inshabel.

Aémos eut un haussement d'épaules.

— Inshabel était avec nous à Cinchare.

— C'est là que je voulais en venir. Pontius veut faire disparaître tous ceux qui pourraient être au courant de son existence. Dans l'Imperium, tout le monde le croit mort. Par le seul fait de savoir qu'il est encore là, nous représentons une menace pour lui.

Je sentis qu'Aémos avait sur le cœur quelque chose qu'il ne voulait pas dire.

— Aémos ?

— Ce n'est rien, Grégor.

— Mon vieil ami ? Il secoua la tête. Vas-y, dis-le, ajoutai-je. Le secret de l'existence de Pontius Glaw a été préservé parce que je n'ai jamais informé les ordos du fait qu'il était toujours vivant. Parce que je n'ai jamais livré la sphère engrammatique à l'Ordo Hereticus, comme j'aurais dû le faire. Et s'il est libre à présent, c'est uniquement grâce au nouveau corps que je lui ai moi-même permis d'obtenir.

— Non.

Il se leva et alla contempler la fenêtre, comme s'il espérait découvrir quelque chose dans les volutes du blizzard.

— Nous avons déjà eu cette conversation ou au moins une conversation très semblable. À propos de Chérubaël. Il se retourna vers moi pour me regarder. Il était tellement vieux. Tu es un inquisiteur du glorieux Imperium de l'Humanité, reprit-il. Tu as consacré ton existence à la destruction du mal sous tous les aspects de ses trois formes classiques : Xenos, Malleus et Hereticus. Tu affrontes des dangers inimaginables. Ton travail est le plus difficile que puisse entreprendre un serviteur impérial. Tu dois utiliser toutes les armes dont tu disposes pour protéger notre culture, même l'arsenal de l'ennemi et tu sais pertinemment que, parfois, l'usage de telles armes peut avoir des conséquences. Nous regrettons peut-être nos actes aujourd'hui, en ce qui concerne Pontius Glaw, mais sans ce que nous avons fait, Quixos n'aurait pas été vaincu. Nous pouvons jouer toute la journée au jeu du « si seulement », mais la vérité, pure et simple, est que la victoire a toujours un prix. Aujourd'hui, nous devons payer le prix. Ce sont tes actes qui détermineront la véritable mesure de ton caractère.

— Je corrigerai mes erreurs et j'abattrai Pontius Glaw.

— Je n'ai pas le moindre doute là-dessus.

— Merci Aémos.

Il se rassit.

— Cette femme, Tarray, comment apparaît-elle dans le tableau ?

Je lui montrai les archives du recensement.

— Les Tarray étaient une famille de roturiers de Gudrun, du temps de la vie organique de Pontius. La lignée disparaît soudainement, mais réapparaît sur Quenthus. Je pense qu'au moins un membre de cette famille faisait partie de la maisonnée de Pontius et qu'il les a emmenés sur Quenthus. J'aimerais que tu fasses quelques recherches là-dessus lorsque nous serons à Locastre.

— Locastre ? Mais nous n'y resterons que quarante-cinq minutes.

Je lui indiquai la fenêtre de la main.

— L'arrêt sera probablement un peu plus long, vu le temps, mais tu devras faire vite. Pendant ce temps-là, j'accéderai au compte Aegis.

La poignée de la porte de communication s'agita en cliquetant.

— Grégor ?

C'était Crezia.

— Qu'est-ce vous faites enfermés là-dedans ? cria-t-elle à travers la porte.

— Je discute avec Aémos.

— Ils servent du punch au salon. Je pensais que nous pourrions nous mêler un peu à nos compagnons de voyage.

— Une petite minute, criai-je en retour.

Il y eut une secousse et le train se remit en marche.

Je me retournai vers Aémos.

— Les choses dont nous venons de parler... elles ne doivent pas sortir d'ici. Pas tout de suite. Crezia n'a pas besoin d'être au courant, et Eleena non plus, si on va par là.

— Je serai muet comme une tombe, me promit-il.

Nous échappâmes au blizzard et arrivâmes à Locastre après avoir descendu une pente douce et agréable. Il était presque midi. Pour le moment, le mauvais temps était derrière nous, comme une muraille grise sur la montagne, voilant les Uttes, mais selon les prévisions météorologiques la tempête allait descendre dans la vallée.

À Locastre, les porteurs annoncèrent un arrêt de quatre-vingt-dix minutes.

Je demandai à Eleena de s'assurer que le train ne repartirait pas sans moi et Aémos.

Locastre est blottie dans une profonde vallée encaissée, creusée par les glaciers. Ses vieux bâtiments sont gris sombre (ici, le granit remplace l'ouslithe de Gudrun traditionnellement utilisée dans les

plaines) et l'altitude et les conditions climatiques y sont telles que les rues sont abritées sous des tunnels d'armorglass chauffés et pressurisés. Je louai une litière conduite par un serviteur qui m'emmena à travers le labyrinthe tiède et humide des tunnels, passant à vive allure sous les arcades transparentes fouettées par les bourrasques de neige.

Arrivé devant les bureaux de la guilde Astropathique, je donnai au serviteur l'ordre de m'attendre et laissai une barrette-crédit engagée dans son compteur comme garantie. La litière se posa sur son châssis pourvu de pattes semblables à celles d'une araignée, son système hydraulique soufflant de petits jets de vapeur.

Il y avait un message de Nayl sur le compte Aegis. Il n'avait pas perdu de temps et se trouvait déjà à New Gevae. Il nous avait trouvé un moyen de transport, un cargo appelé le *Caucus*. Il avait hâte de me voir.

Le message de Nayl était en glossia, tout comme ma réponse. Si le temps nous le permettait, nous serions à New Gevae en deux jours. Dès notre arrivée, je lui donnerais un rendez-vous.

— Est-ce tout, monsieur ? me demanda l'adepte qui s'occupait de moi.

Je me souvins du commentaire qu'avait fait Crezia au dîner, au sujet de la loyauté de Nayl. J'ajoutai une ligne à mon message, laissant entendre que la situation me rappelait le pétrin dans lequel nous nous étions trouvés sur Eechan, bien des années auparavant, face à Beldame Sadia.

— Vous pouvez l'envoyer, merci, dis-je à l'adepte.

Au-dessus de nous, à la gare, j'entendis résonner la sirène de l'express.

Poursuivi par la tempête, le train se lança en rugissant à l'assaut des pentes de l'Atens Central. En dépit du fait que nous attaquions les pentes les plus escarpées et les plus longues de tout le trajet, la locomotive tournait à plein régime, s'efforçant de distancer le blizzard aussi longtemps qu'elle le pourrait.

La chaîne principale de l'Atens, que nous traversions à présent, est le domaine des plus hauts sommets de Gudrun : le Scarno, la Dorpaline, les Heledgae, le Vesper, le mont Atena. Le Mons Fulco, que nous avions dépassé précédemment, semble nain devant ces géants. Ils me parurent aussi sombres et cyclopéens que des continents inclinés et plantés dans le sol.

Ils étaient magnifiques. Devant nos yeux se révélèrent des calottes de glace blanc-bleu, d'une beauté sans égale, et des lieues et des lieues de neige pure, baignée d'une lumière étincelante, pareille à celle des étoiles dans le vide de l'espace.

Enfin, peu avant la tombée de la nuit, tout disparut. Des brouillards givrants et des vapeurs blanches s'abattirent sur nous comme un rideau tombant sur la scène d'un théâtre, oblitérant la lumière et réduisant la visibilité à quelques dizaines de mètres. Les flocons de neige recommencèrent à voleter dans les airs et le train ralentit. Nous avions été rattrapés par le blizzard.

— Grégor ? Viens voir. J'étais devant la fenêtre, observant la tempête. Viens un peu par ici.

Crezia me faisait signe de l'autre côté de la porte de communication. Médéa était réveillée.

Les crânes-servomédics reculèrent devant moi et j'allai m'asseoir près de sa couchette. Elle avait l'air épuisée, presque diminuée, le visage tiré, mais elle avait les yeux à demi ouverts et elle réussit à sourire faiblement en me voyant.

— Tout va bien. Tu es entre de bonnes mains.

Ses lèvres bougèrent, mais aucun son n'en sortit.

— N'essayez pas de parler, murmura Crezia.

Je vis de la curiosité dans les yeux de Médéa lorsque son regard se posa sur Crezia.

— Je te présente le docteur Berschilde. Une de mes meilleures amies. Elle t'a sauvé la vie.

— ... longtemps...

— Quoi ?

— Longtemps dormi ?

— Pratiquement une semaine. Tu as été blessée dans le dos.

— Mal... côtes.

— Ça va passer, intervint Crezia.

— Ils... ils nous ont eus ?

— Non, ils ne nous ont pas eus, répondis-je. Et ils ne nous auront pas.

Environnés des voiles nébuleux d'un blizzard glacial, nous continuâmes notre traversée du toit du monde sans dépasser les soixante kilomètres à l'heure. En une ou deux occasions, je m'aventurai dans les zones réservées à la clientèle et même au grand salon, où je découvris que l'on avait mis en place toutes sortes de divertissements : des repas-buffets, des concerts, des jeux de cartes, un tournoi de régicide, des projections hololithiques de comédies musicales populaires aussi somptueuses qu'extravagantes. Les uniformes de la Trans-Continental étaient partout, s'ingéniant à satisfaire tous les passagers et répandant avec volubilité la rumeur que le fait d'être pris dans une tempête de neige dans les Atenates représentait l'une des expériences les plus romantiques que puisse offrir la célèbre compagnie.

Et non pas une mésaventure potentiellement létale.

Il suffisait que la locomotive déraille ou que la centrale énergétique ait une défaillance pour que le train se retrouve immobilisé et si le blizzard durait plus de deux ou trois jours, nous serions tous congelés. Il faudrait attendre le printemps pour nous extraire de notre gangue de neige.

Naturellement, au cours des neuf cent quatre-vingt-dix années d'existence de la compagnie du Trans-Atenates Express, cela ne s'était jamais produit. Le train était toujours arrivé à destination. C'était un moyen de transport remarquablement sûr, si l'on considère les régions qu'il traversait.

Mais il y a un début à tout, on ne peut reprocher à personne de le penser. Et les employés du train avaient des années d'expérience dans l'art de rassurer et de distraire les passagers dès que le temps commençait à virer à l'orage, car ils savaient qu'ils risquaient de se retrouver avec une panique sur les bras. Les riches oisifs sont tellement prompts à s'inquiéter.

Le train s'arrêta à quatre reprises avant l'aube, le jour suivant, la première fois aux environs de dix heures du soir. Les haut-parleurs nous informèrent que nous devions simplement attendre que les vents tombent un peu avant de traverser le viaduc de la gorge du Scarno et qu'il n'y avait aucune raison de s'alarmer. Cinq minutes plus tard, le train redémarra.

À une heure du matin, je ne dormais toujours pas lorsque le train s'arrêta à nouveau avec douceur. J'étais tendu. Au bout d'un quart d'heure, je glissai mon pistolet automatique dans ma ceinture, y attachai le fourreau de Barbarisator et dissimulai mes armes sous le long manteau vert d'Aémos.

Il faisait sombre dans la coursive. Le seul éclairage provenait de petites veilleuses ambrées. Je vis scintiller des voyants verts à côté de l'écran de contrôle réservé au personnel qui était intégré dans les lambris de la paroi, au fond du wagon.

J'entendis un bruit de pas dans l'escalier en colimaçon, montant de l'étage inférieur du wagon et je me retournai pour découvrir un steward qui m'examina d'un œil interrogateur.

— Est-ce que tout va bien, monsieur ? demanda-t-il.

— C'était la question que je m'apprêtais à poser. Je me demandais pourquoi nous nous étions arrêtés.

— C'est un arrêt de routine, monsieur. Nous arrivons sur le dévers du Scarno et le maître-machiniste a ordonné une vérification des éléments de freinage, en cas de verglas excessif.

— Je vois. La routine.

— Nous sommes en parfaite sécurité, monsieur, m'affirma-t-il avec

une assurance très étudiée. Comme pour lui donner raison, les lumières papillotèrent et le train redémarra. Il sourit. Et voilà, monsieur, ajouta-t-il.

Je retournai à ma cabine. Je remarquai à peine les deux arrêts que nous fîmes au cours de la nuit. Mais je conservai mes armes à portée de main.

La seconde journée de voyage ininterrompu se déroula sans incident. Le temps variait entre de longues périodes de blizzard furieux et de courts épisodes de calme illuminés d'un soleil glorieux. Nous eûmes droit à cinq arrêts supplémentaires avant le dîner. Cinq haltes de routine. Les haut-parleurs nous susurrèrent que, bien que nous fussions en retard sur notre horaire prévu, nous rattraperions sûrement le temps perdu une fois que nous aurions passé les montagnes et que nous traverserions le plateau sud, dans la deuxième partie de la journée suivante.

Je commençais à ressentir une certaine impatience. Je tournais comme un ours en cage, déambulant d'un bout à l'autre du train. J'allai déjeuner avec Crezia au wagon-restaurant et je restai suffisamment longtemps pour faire une ou deux parties de régicide avec elle.

Médéa reprenait des forces. Dans l'après-midi, elle fut suffisamment remise pour s'asseoir et manger seule. Les cyber-crânes débranchèrent toutes ses perfusions et ne lui laissèrent que les moniteurs qui surveillaient ses fonctions vitales. Nous nous relayâmes auprès d'elle. Je laissai Eleena lui raconter en détail tout ce qui s'était passé depuis l'attaque de la maison Spaeton. Médéa l'écouta attentivement, de plus en plus consternée.

Lorsque ce fut mon tour de passer une heure à son chevet, elle me dit :

— Tu es revenu pour moi.

— Oui.

— Tu aurais pu te faire tuer.

— Tu étais sur le point de te faire tuer.

— Ils ont assassiné Jekud, reprit-elle après un silence. Lorsque nous avons traversé la prairie en courant. Ils l'ont abattu.

— Je sais, je l'ai senti.

— Je n'ai pas pu l'aider.

— Je sais.

— Je m'en veux énormément. Après tout ce qu'il avait fait pour me montrer mon père. Je n'ai pas pu le sauver.

— Ça a probablement été rapide. Ces Vessorians n'ont pas d'états d'âme.

— Je crois que je l'ai entendu m'appeler, après qu'il soit tombé. J'ai

voulu aller le chercher, mais ils étaient partout.

— Tu as fait de ton mieux.

Elle prit un gobelet sur sa table de nuit et but une gorgée d'eau.

— Eleena m'a dit qu'ils ont assassiné tout le monde.

— J'ai bien peur que oui.

— Je veux dire, pas seulement ici. Le Discollegium, Nayl, Inshabel.

J'acquiesçai de la tête.

— Nos ennemis ont fait les choses à fond, ce soir-là. Mais j'ai une nouvelle qui te fera peut-être plaisir : Nayl est vivant et Fischig aussi. Nous allons les retrouver tous les deux.

Cela lui fit monter un sourire aux lèvres.

— Comment Nayl a-t-il fait pour s'en sortir ?

— Je ne sais pas. Il ne m'a pas donné de détails. Il semblerait qu'il ait eu vent de quelque chose et qu'il ait quitté Messina avant l'attaque. Je suis très impatient d'apprendre ce qu'il sait.

— Qui est derrière tout ça, par exemple ?

Je lui fis un clin d'œil.

— Ça, Médéa, je le sais déjà.

Elle écarquilla les yeux.

— Qui ?

— Je te le dirai quand j'aurai la confirmation de mes soupçons. Je ne veux pas que tu t'inquiètes inutilement.

— C'est cruel ce que tu fais là, rouspéta-t-elle. Maintenant, je ne vais plus pouvoir penser à autre chose.

— Alors essaie de trouver et voyons si tu y arrives, lui suggérai-je.

Médéa était au courant de la plupart de mes affaires et je pensais qu'il serait intéressant de voir à quelle conclusion elle arriverait.

La secousse fut si brutale que je me cognai la tête contre le panneau latéral de la couchette ; je m'éveillai en sursaut pour sentir deux nouveaux soubresauts avant que le train ne s'arrête complètement.

Il était près de trois heures du matin et il y faisait noir comme dans un four. Je pouvais entendre de petits flocons glacés crépiter comme de la mitraille contre la vitre de la cabine.

Jusqu'à présent, tous nos arrêts avaient été effectués en douceur, sans à-coups. Rien à voir avec celui-là.

Aémos était réveillé, lui aussi, et il s'assit sur sa couchette tandis que j'allumai la veilleuse et attachai Barbarisator à ma ceinture.

— Qu'est-ce qui se passe ? me demanda-t-il.

— Rien, j'espère.

La porte de communication entre les cabines s'ouvrit et Eleena passa la tête dans l'ouverture.

— Vous avez senti ça ? s'enquit-elle d'une voix ensommeillée.

— Va chercher ton pistolet, lui ordonnai-je.

Nous éveillâmes Crezia et je leur dis d'aller tous les trois dans la cabine de Médéa. Crezia avait l'air soucieuse et désorientée. Eleena, parfaitement réveillée à présent, vérifia la cellule de son arme.

Je m'emmitouflai dans le pardessus d'Aémos afin de dissimuler mes armes.

— Restez là et soyez vigilants, leur dis-je.

Je sortis de notre suite par la porte de ma cabine.

Dans le couloir obscur, j'entendis des rumeurs à travers les portes des autres cabines, des gens qui discutaient à voix basse et, de temps en temps, le tintement d'une sonnerie d'appel lorsqu'un passager inquiet essayait d'appeler les stewards.

Je me dirigeai vers l'arrière de la voiture à l'instant où je vis deux voyants rouges qui clignotaient parmi les voyants verts de l'écran de contrôle.

Je fis glisser le petit panneau vitré qui protégeait l'écran et appliquai ma chevalière inquisitoriale contre le lecteur optique. Les puissants codes d'accréditation de l'Inquisition eurent rapidement raison des logiciels de confidentialité de la compagnie Trans-Continental et me permirent d'accéder au système principal de l'express.

Le petit écran s'alluma et s'emplit de graphiques et de colonnes de données facilement compréhensibles. Je demandai les détails concernant les voyants rouges.

Code d'alerte 88 décimale 508 – déclenchement systématique des unités de freinage actif, voitures sept à dix, entraînant l'activation automatique du système de freinage principal.

Code d'alerte 521 décimale 6911 – déficience anormale du joint de sécurité, porte 34, voiture huit, niveau inférieur.

Je pris en courant la direction de l'arrière du convoi, par le couloir supérieur du train. Quelques portes s'ouvrirent à mon approche, laissant apparaître des visages anxieux.

— N'ayez aucune inquiétude ! criai-je dans le meilleur style de la Trans-Continental en appuyant mon injonction d'une légère poussée de volonté qui fit se refermer les portes sur mon passage dans une rumeur semblable à un roulement de tambour.

Arrivé à la voiture six, je dus descendre au pont inférieur pour passer sous la grande salle à manger. En entrant dans la voiture sept, je vis trois membres du personnel qui trottaient dans le couloir, en direction de la voiture huit.

Il régnait un froid mordant au niveau inférieur de la voiture huit et le couloir était balayé par un vent glacial. Je vis six ou sept employés de la compagnie en train d'enfiler des combinaisons de protection et d'allumer des torches avant de sauter à l'extérieur par la porte du wagon ouverte sur l'obscurité. Il y en avait plusieurs autres, regroupés

autour de l'écran de contrôle. L'un des stewards me vit approcher.

— Retournez à votre cabine, monsieur, je vous en prie. Tout va bien.

— Quel est le problème ?

— Rentrez vite, monsieur. Quel est votre numéro de cabine ? Je vous apporterai des liqueurs dans un instant, de la part de la compagnie.

— Les freins arrière se sont enclenchés et la porte 34 a été forcée, lui dis-je.

Il cligna des paupières.

— Comment savez-vous...

— Que se passe-t-il ?

— Monsieur, je voudrais être certain d'assurer votre confort et si vous voulez bien...

Je n'avais pas le temps d'argumenter.

— Que se passe-t-il, Inex ? répétais-je, lisant son nom sur le badge de cuivre qu'il portait au revers de sa veste et en accentuant mes paroles d'une petite touche de volonté. L'utilisation d'un nom permet de renforcer une injonction mentale.

Il cligna une nouvelle fois des paupières.

— Les freins des quatre wagons de queue se sont enclenchés et cela a entraîné un incident sur le système de freinage général, répondit-il aussitôt, docilement.

— Est-ce que quelqu'un a tiré sur le signal d'alarme ?

— Non, monsieur. Nous en aurions la trace et dans ce cas, les freins de toutes les voitures se seraient bloqués simultanément. Nous pensons que les unités arrière ont gelé.

— Cela pourrait provoquer un blocage partiel ?

— Oui, monsieur.

— Et la porte ?

— Elle s'est ouverte immédiatement après l'arrêt. Le chef steward pense que c'est l'un de nos techniciens qui a voulu aller vérifier les freins sans informer le système qu'il déverrouillait la porte.

— Elle n'a pas été forcée ?

— Elle a été ouverte de l'intérieur. Avec une clé.

L'influence de ma volonté commençait à s'estomper et sa voix reprenait progressivement son ton enjoué.

— Nos techniciens sont sortis sur le ballast, monsieur. Ils sont en train de vérifier les freins.

— Y compris le technicien qui, selon vous, a ouvert cette porte dans sa précipitation à trouver la défaillance ?

— J'en suis certain, monsieur.

— Renseignez-vous, ordonnai-je en appliquant ma volonté un peu plus fermement.

Il courut à l'écran et ses collègues s'écartèrent, l'air perplexes, pour le laisser interroger le terminal.

— Qui dispose des clés des portes extérieures ?

— Mais qui êtes-vous, bon sang ? s'exclama l'un des autres.

— Un passager vigilant, répondis-je en les englobant tous dans la sphère de ma volonté. Qui dispose des clés ?

— Seuls les techniciens de classe deux et au-dessus, les stewards de classe un et les gardes, bafouilla l'un d'eux dans son empressement à répondre.

— Combien de personnes cela fait-il ?

— Vingt-trois.

— Sait-on où se trouvent toutes ces personnes ?

— Je l'ignore, répondit Inex.

— Écartez-vous, ordonnai-je.

J'utilisai ma chevalière sur le terminal. Le train avait un équipage commercial et technique de quatre-vingt-quatre individus. Chacun d'eux portait un marqueur d'identité sous-cutané permettant au chef de train de le repérer et de savoir à tout moment où se trouvaient les membres de son équipe. L'écran me montra une représentation graphique du train, mais elle était si petite que je fus obligé de faire défiler la carte et de l'examiner tronçon par tronçon. Le personnel d'encadrement était représenté par des points rouges, les techniciens apparaissaient en orange, les stewards en vert et les gardes en bleu. Les auxiliaires, tels que les chefs cuisiniers, les serveurs, les porteurs et gens de ménage étaient en rose.

Je vis des points rouges et d'autres oranges, rassemblés à la hauteur de la locomotive, et des curseurs verts et bleus répartis dans tous les wagons. Au niveau supérieur de la voiture neuf, les quartiers de l'équipage étaient remplis de points roses. Je vis une constellation de curseurs bleus et verts correspondant aux hommes rassemblés autour de moi, à l'arrière du pont inférieur de la voiture huit, près de la porte 34. Un menu déroulant donnait le nom des voyants oranges et bleus qui avaient quitté le train pour aller inspecter les essieux.

Il y avait un point vert au milieu des points roses de la voiture neuf. J'ouvris le fichier d'information de ce curseur. Il appartenait au steward de classe un Rebert Awins. Il était dans sa cabine.

L'express venait d'effectuer un arrêt d'urgence et tous les membres d'équipage, excepté les auxiliaires, étaient sortis pour traiter le problème. Sauf Awins.

— Awins est de classe un. Il devrait avoir les clés.

— Oui, monsieur, acquiesça Inex.

— Pourquoi ne participe-t-il pas aux opérations ?

Ils se regardèrent.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il était dans l'équipe du matin, aujourd'hui, intervint l'un des hommes.

— Je l'ai vu en salle de pause, au changement d'équipe, en train de déjeuner, ajouta un autre.

— Et depuis ?

Ils secouèrent la tête.

— Il aurait dû reprendre son service à neuf heures, répondit Inex. Je devrais peut-être aller voir comment il va ?

Je faillis répondre que ce n'était pas la peine. Parce qu'il était mort. Mais il était inutile de les effrayer.

Je me ravisai.

— C'est ça, Inex, allez-y.

Je tendis la main et pris le casque intercom de l'homme le plus proche de moi. Il ne protesta pas. Il ne s'en rendit même pas compte.

— Allez à sa cabine et dites-moi ce que vous aurez trouvé. Canal vox... j'examinai le petit écouteur du casque et ajustai le récepteur... six.

— Bien, monsieur, répondit Inex.

Il se retourna pour partir et je tendis la main pour lui effleurer brièvement le front. Il frissonna. Il resterait sous l'influence de ma psy-empreinte pendant au moins trente bonnes minutes, même s'il ne se trouvait plus dans mon voisinage immédiat.

Inex partit en courant.

J'examinai la porte du wagon. On l'avait refermée, mais le témoin indiquant qu'elle n'était pas sécurisée clignotait toujours. Sur le sol métallique, juste devant la porte, je vis des paquets de neige fondante, sale.

— Combien d'hommes sont sortis ? demandai-je.

L'un des hommes regarda l'écran.

— Vingt, monsieur.

— Combien sont rentrés depuis que vous êtes arrivés ?

— Aucun, répondirent-ils tous.

Ils étaient à ma recherche. À notre recherche. Ils nous savaient dans le train et ils avaient fait embarquer quelqu'un à Fonette ou à Locastre. Quelqu'un qui s'était lié d'amitié avec Rebert Awins, puis l'avait tué pour s'emparer de ses clés. Quelqu'un de suffisamment expérimenté pour savoir comment déclencher un blocage partiel des freins afin d'arrêter le train, utiliser les clés d'Awins et faire embarquer ses associés.

Quelqu'un qui, au moment même où je parlais, savait sûrement quelles cabines nous occupions.

Je repartis à toutes jambes vers la voiture trois, en passant par les couloirs inférieurs. Je fis glisser Barbarisator hors de son fourreau de

cuir nède. Je me sentais terriblement incongru, chargeant sabre au clair dans la cursive d'un train. Mais autour de moi, les cabines étaient pleines d'innocents citoyens impériaux ; je n'osais pas utiliser mon pistolet.

Je ne voulais pas non plus utiliser l'intercom.

Je tentai un contact psychique. Étant une intouchable, Eleena serait insensible à ce genre de pouvoirs, mais j'espérais atteindre Aémos, Crezia et Médéa.

Préparez-vous. Nous avons des ennuis.

Je croisai plusieurs employés de la compagnie dans le couloir. En voyant ma lame, ils firent un bond en arrière, l'air terrorisés.

Oubliez ! enjoignis-je à chacun d'eux en les dépassant. Ils continuèrent leur chemin comme si de rien n'était.

J'arrivai à l'avant de la voiture quatre et commençai à monter. Un steward de la Trans-Continental était couché dans l'escalier, face contre terre. Il avait la nuque brisée.

À cet instant, j'entendis la voix d'Inex hurler frénétiquement dans mon écouteur.

— Il est mort ! Oh ! Par l'Empereur-Dieu ! Il est mort ! Rebut est mort ! Sonnez l'alerte !

La sirène de détresse commença à hululer et des plaques lumineuses orange, incrustées dans l'épaisseur des cloisons le long des couloirs, se mirent à clignoter. Je vis un troisième voyant rouge à côté de l'écran de la console, en bout de wagon.

Je plaquai ma chevalière sur le lecteur et affichai l'information.

Code d'alerte 946 décimale 2452 – déficience anormale du joint de sécurité, fenêtre 146, voiture trois, niveau supérieur.

J'enjambai le corps du steward et me ruai vers le sommet de l'escalier.

J'arrivai dans le couloir supérieur de la voiture trois. Il y faisait encore plus froid que dans la voiture huit. À l'arrière, à côté du soufflet reliant les voitures, la fenêtre bâbord était grande ouverte et l'air glacial entraît par rafales en faisant tourbillonner des flocons de neige. On avait découpé l'encadrement de la fenêtre à la lame énergétique ou à la torche à fusion.

L'éclairage était déplorable. Les veilleuses ne faisaient pas grand-chose pour éclairer la scène et le clignotement fiévreux des signaux d'alarme n'améliorait rien. La sirène hurlait toujours.

Devant moi, j'aperçus trois ombres au milieu du couloir, avançant furtivement, à moitié courbées. Assourdis par le mugissement du blizzard et les clameurs de l'alarme, les tueurs ne m'avaient pas entendu arriver.

Je me plaquai à la paroi lambrissée. Barbarisator palpita, affamée. Même en étant passif, je sentis qu'ils portaient des boucliers anti-

psioniques. Leurs silhouettes étaient énormes. Des armures de combat. J'aperçus la vilaine ombre d'un pistolet mitrailleur lorsque l'homme de tête fit signe à ses partenaires d'avancer.

Vers la porte de nos cabines.

Je me rapprochai à pas de loup.

Dans un mouvement d'un professionnalisme rigoureux, l'homme de tête se retourna pour vérifier ses arrières et me vit.

C'est alors que l'enfer se déchaîna.

XIV

Barbarisator et les janissaires. En croisant le fer avec Etrik. Apéritif entre amis à New Gevae.

LES DEUX TUEURS les plus proches se retournèrent et ouvrirent le feu. Ils utilisaient des pistolets mitrailleurs à canon court, de gros calibre. Je suppose que l'épée que je tenais en main me désignait immédiatement comme une cible potentielle, mais ils m'auraient tué de toute façon, même s'ils m'avaient pris pour un curieux égaré.

C'étaient des professionnels, des janissaires vessorians. Ils avaient un travail à accomplir, un contrat à remplir et tout ce qui se dressait sur leur passage devait être automatiquement annihilé.

Le simple fait qu'ils soient équipés d'armes à munitions solides me confirma qu'ils étaient Vessorians. C'étaient des techniciens de l'art militaire, aussi implacables que pragmatiques. Ils avaient poursuivi le train dans un speeder mal isolé et s'étaient déployés dans le blizzard. Dans ces conditions, une arme laser pouvait faire défaut car sa cellule énergétique risquait de ne pas supporter le froid. En revanche, un pistolet mitrailleur bien entretenu restait efficace bien en dessous de zéro. Son bon fonctionnement ne dépendait que de son percuteur.

Des janissaires vessorians. Lorsque je les avais affrontés la première fois, j'ignorais à qui j'avais affaire. À présent, j'étais conscient de ce qu'ils étaient et leur terrifiante réputation m'arrêta presque sur ma lancée. Trois Vessorians. Bardés de blindages dans leurs armures de combat, avec leurs armes de gros calibre. Pour dire la vérité, j'aurais encore préféré me retrouver face à des kasrkin enragés.

Mais Barbarisator vibrait dans ma main, alerte, vivante. J'avais libéralement fait usage de ma volonté depuis quelque temps et cela n'avait fait que la stimuler. J'exécutai un *ghan fasl*, une passe en huit qui détourna les trois premières balles, chaque impact faisant cracher des étincelles à la lame chargée d'énergie. Puis j'enchaînai un *uwe sar*, un *ulsar* et un *ura wyla bei* en rapide succession, envoyant les projectiles suivants s'aplatir dans les lambris autour de moi. Le bois éclata.

Je plongeai sur le côté. De nouveaux projectiles s'écrasèrent dans la moquette du couloir et explosèrent contre les portes de

communication donnant accès au wagon suivant. Dans les cabines autour de nous, des passagers se mirent à hurler.

J'exécutai un roulé-boulé et bondis sur mes pieds au moment où le premier Vessorian tournait le coin à l'extrémité du wagon et tirait six ou sept fois. Les douilles éjectées par son arme rebondirent contre le plastron de son armure, dans un nuage de fumée bleue, et la gueule de son canon s'illumina d'une flamme semblable à celle d'un chalumeau. À bout portant.

Sauf que j'étais derrière lui.

Sa fusillade déchiqueta la paroi du wagon et disloqua le châssis de la fenêtre. Barbarisator lui fit sauter la tête.

Le second chargeait, tout en tirant lui aussi. Il émit un mugissement étouffé par son masque lorsqu'il vit son camarade s'effondrer, massacré.

Je me lançai dans un *ura geh*, une série de figures qui détournèrent les fantômes blancs et flous de ses balles, que je fis suivre d'un *uin tahn wyla*, qui trancha le canon de son arme, et je le pris enfin à revers d'un *tahn* inversé qui le priva de ses deux avant-bras. Je l'achevai d'un *ewl caer*. Le coup de grâce.

Son sang chaud giclait encore de ses deux moignons, fumant dans l'air glacé, lorsque Barbarisator plongea au travers de la plaque de céramite de sa cuirasse et lui transperça le cœur. Les murs criblés de balles se couvrirent de gouttelettes de sang qui gelèrent instantanément, formant des traînées de glace rouge.

Une balle m'érafla l'angle de la mâchoire avec assez de force pour me déchirer le menton et me faire tomber sur le dos. J'essayai de me relever, mais le troisième Vessorian était déjà au-dessus de moi. J'entendis claquer la culasse de son arme.

Il se mit soudain à pousser des cris. Une odeur de brûlé empuantit l'air glacé.

Je levai les yeux vers lui.

Il essayait de se protéger comme s'il était assailli par un essaim de guêpes. Les crânes-servomédics de Crezia voltigeaient autour de lui, le harcelant de leurs lasers chirurgicaux.

Ses glapissements furent soudainement interrompus par le double claquement d'une arme laser.

Le janissaire s'effondra à mes pieds, inerte.

Je regardai derrière lui et je vis Eleena Koï, l'air farouche, debout dans le couloir à la porte de ma cabine, son pistolet fermement serré dans ses deux mains.

— Eleena ! criai-je. Fais sortir les autres du compartiment. Amène-les dans le couloir et emmène-les par là !

— Mais Médéa... balbutia-t-elle.

— C'est un ordre !

Je m'élançai vers la fenêtre dont l'encadrement avait été découpé et me glissai à l'extérieur, dans la tempête glaciale. Je fus obligé de remettre Barbarisator au fourreau et elle protesta avec véhémence. Dehors, le froid était terrible. Je fus glacé jusqu'aux os. Le blizzard soufflait violemment, me bombardant de grêlons qui me frappaient comme autant de pierres. Il n'y avait guère d'endroits où s'accrocher et l'extérieur du wagon était encroûté de givre.

Je trouvai une prise... d'épaisses tubulures de glace, je pense. Mes doigts s'engourdirent.

Je me hissai sur le toit de la voiture trois, dans l'immensité noire et saturée de neige des Atenates, au cœur de la nuit.

Le blizzard m'empêchait de voir à plus de quelques mètres. Je parvenais à peine à rester sur mes pieds. Le toit d'aluminium convexe du wagon était recouvert d'une couche de gel aussi lisse qu'une patinoire.

Je fis quelques pas et mes jambes se dérochèrent sous mon poids. Je tombai lourdement sur le ventre, étourdi par le choc, le souffle coupé. Ma bouche s'emplit d'un goût salé ; je m'étais mordu la langue.

Crachant le sang, enragé par la douleur, je rampai vers l'avant à travers les éléments déchaînés. J'entraperçus des formes un peu plus loin, à peine visibles dans cette tourmente noire et blanche. Trois silhouettes en armure sur le bord du toit.

Ils avaient fait descendre un détonateur directionnel contre la fenêtre de la cabine que j'avais partagée avec Aémos. Je les observai pendant qu'ils le déclenchaient et soufflaient la vitre à l'intérieur dans un feu d'artifice de flammes et de morceaux de verre. L'un d'eux s'encorda et commença à descendre en rappel pour entrer par la fenêtre. Ses camarades, accroupis sur le toit, vérifiaient son amarrage.

Je me ruai sur eux et Barbarisator jaillit de son fourreau en crépitant dans l'atmosphère humide.

La lame de guerre carthéenne s'abattit, tranchant les cordages et ouvrant une profonde blessure dans le toit du wagon. Le tueur encordé poussa un hurlement et tomba comme une pierre le long du flanc de la voiture à deux étages.

Vifs comme l'éclair, les deux autres pivotèrent sur eux-mêmes, le premier empoignant son arme, le second se jetant sur moi dans l'intention de m'agripper. Je l'accueillis d'un *tahn wyla* qui lui ouvrit la tête en deux comme une gummice trop mûre.

Le cadavre roula sur le toit du wagon et disparut dans l'obscurité. Je me mis en garde, Barbarisator levée, frémissante. Le dernier janissaire recula, pointant sur moi son pistolet mitrailleur. Nous avions du mal à rester debout sous la violence du blizzard qui nous souffletait.

Il tira une fois. Je déviai son projectile d'un *ulsar*. Il ouvrit le feu une nouvelle fois et ses bottes glissèrent sur la surface gelée.

J'effectuai un *uin ulsar* qui expédia sa balle dans les ténèbres avec un crachement.

— Je me nomme Grégor Eisenhorn. Je suis l'homme que vous avez été payé pour tuer. Identifiez-vous.

Il hésita.

— Etrik est mon nom-clan, sire-clan est mon insigne. Clan Szober.

Il me fallait hurler pour me faire entendre par-dessus le rugissement de la tempête.

— Sire-clan Etrik. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Vammeko Tarl a mentionné votre nom.

— Tarl ? Il être...

— Celui qui vous a fait monter à bord, terminai-je à sa place. C'est ce que je pensais. J'avais le sentiment qu'il avait réussi à me suivre.

— Il est lui que vous avez tué maintenant.

— Vraiment ? Pas de chance. Rendez les armes.

— Je ne fais pas.

— Bon. Alors répondez donc à cette question... combien Pontius a-t-il payé votre clan pour ce travail ?

— Qui est Pontius ?

— Khanjar, alors. Khanjar le Couperet.

— Suffit.

Il tira, une fois, puis se jeta aussitôt sur moi en brandissant une épée énergétique de la main gauche. Barbarisator expédia la balle sifflante dans les ténèbres puis dessina un *uwe sar* et arrêta la lame scintillante qui s'abattait dans ma direction. Il y eut un glapissement d'énergies contrariées.

J'assurai ma prise à deux mains et le fouettai d'une botte en diagonale lorsqu'il tenta une nouvelle fois d'utiliser son pistolet. La pointe de ma lame trancha dans le corps de l'arme, ne lui laissant que la crosse en main. Mais l'épée du sire-clan, un fauchon court mais robuste, de facture très ancienne, pénétra ma garde, vive comme un serpent, et trancha dans la partie charnue de mon épaule droite. Je poussai un cri de douleur.

Grondant de colère, j'exécutai un *leht suf* qui écarta sa pointe et contraï deux attaques de taille rapides grâce à deux *ulsars* qui me permirent d'assurer mon pied avant. Etrik était grand, doté d'une allonge considérable et d'une force dangereuse, ce qui signifiait que la moindre de ses attaques, même la plus souple et la plus allongée, était administrée avec une puissance exténuante pour l'adversaire. Je ne reconnus pas sa technique d'escrime, mais je savais que les guerriers de Vessor considèrent l'art de l'épée comme l'un des trois arts majeurs de la guerre et qu'ils y consacrent autant de temps, au cours de leur entraînement, qu'à celui du maniement des armes à feu ou du combat à mains nues. Le seul fait qu'il possédât une arme énergétique qui

devait être un héritage familial transmis de génération en génération prouvait que j'avais affaire à un expert.

Quant à moi, ma technique est un alliage hétérogène de méthodes acquises au cours des années, mais elle est basée sur l'*Ewl Wyla Scryi*, « le génie de la lame tranchante », l'art ancestral des maîtres escrimeurs carthéens.

Mais sur le toit du Trans-Atenates Express, il fallait improviser. Nous étions en équilibre instable, nos semelles glissaient sur le métal gelé et les bourrasques du vent qui soufflait en tempête nous malmenaient sans relâche.

Il continua ses attaques en position haute, visant la gorge j'imagine, et me contraignis à enchaîner une série de parades en *tahn feh sar*, très serrées et en position verticale, de manière à défendre ma tête et mes oreilles. J'attaquai en position plus basse, exécutant une succession de *fon uls* et de *fon uin* visant son abdomen, son cœur et son bras d'arme.

Sa défense était excellente, en particulier une parade diagonale en contre-taille qui faisait échouer tous les *fon bei* que je tentais dans l'espoir de repousser sa lame sur le côté, vers le bas, afin d'ouvrir sa garde. Il attaquait de façon très inventive, désynchronisée, d'une manière qui empêchait toute anticipation et m'obligeait à réagir à la seconde. Il était d'une habileté affolante.

Je me demandai un instant si c'était pour cela que Pontius Glaw avait embauché ces Vessorians. Lui qui était tellement connaisseur en matière de savoir-faire martial et de races de guerriers, il avait sans doute voulu des virtuoses de l'art de l'extermination.

On peut dire qu'il en avait eu pour son argent en la personne du sire-clan Etrik.

Je me rendis compte que le mercenaire, par une succession de parades croisées et de coups d'estocs, était en train de me repousser vers l'intervalle séparant les voitures trois et quatre. J'étais acculé, dos au vide et mes possibilités de riposte se réduisaient de plus en plus. Je n'osais risquer un saut en arrière sans regarder où j'allais atterrir et je ne pouvais quitter sa lame des yeux une fraction de seconde. Je compris qu'il se préparait à une violente attaque frontale devant laquelle je n'aurais plus la place d'esquiver et qui ne me laisserait que le choix entre me faire embrocher ou sauter dans le vide.

Les maîtres escrimeurs carthéens enseignent que, dans le cas d'une attaque imminente et inévitable, les deux seules réponses pratiques sont de restreindre son champ d'action ou de la contraindre à se déclencher par la force. Cette technique, qui peut prendre de nombreuses formes, se nomme le *gej kul asf*, ce qui signifie « mettre une bride sur l'étalon ». Elle représente l'adversaire sous la forme d'un étalon sauvage qui s'apprête à charger, quoi que vous fassiez, et imagine que votre lame est une bride à longues rênes qui doit vous

permettre de contrôler cette charge à vos propres termes. Etrik s'apprêtait à se fendre vers l'avant et je devais trouver le moyen de réduire l'éventail de ses possibilités. J'entamai un *ehn kulsar*, une parade en garde haute, à deux mains, garde au-dessus de l'épaule et pointe inclinée à trente-cinq degrés vers le bas. Grâce à de rapides rotations latérales de ma lame, je le privai de toute ouverture sur le flanc ou le haut du corps. Sa seule alternative était de plonger tout en parant vers le haut, pour tenter de se glisser sous ma garde. Je l'obligeai à attaquer la partie inférieure du corps car j'avais remarqué à son style que ce n'était pas sa région favorite. Cela le contraignit également à étendre son allonge vers le bas, en position de déséquilibre.

Etrik se fendit, épaule basse et lame dressée en diagonale, main à hauteur de hanche. Ma « bride » avait parfaitement déterminé la hauteur et la direction de son attaque.

Au lieu de reculer ou de tenter de repousser son fer qui montait vers moi d'une parade latérale, je fis un pas de côté, comme un danseur taurin des arènes des karnévaux de Mankareal qui esquive un aurox fonçant sur lui tête baissée. Sa pointe ne rencontra que le vide.

Il essaya de se reprendre pour reculer, mais il avait mis tout son poids dans son estocade. Son pied gauche perdit contact avec la surface glacée du toit du wagon et son pied droit dérapa sur le côté. Etrik cracha un juron et fit la seule chose qui lui restait à faire. Il transforma son attaque en saut.

Il parvint tout juste à atteindre le toit de la voiture suivante et s'écrasa contre le rebord, le torse et les bras brutalement plaqués sur le toit, les jambes se balançant dans le vide. La poignée de son fauchon était pourvue d'une pointe qu'il essaya violemment de planter dans le toit pour s'en servir de point d'ancrage, tout en cherchant un point d'appui, du bout des bottes, sur les flancs recouverts de plastique imperméable du soufflet de communication entre les deux wagons.

Je n'avais que quelques secondes pour transformer mon avantage temporaire en supériorité permanente.

Hélas, sur cette surface gelée mon esquive précipitée m'avait déséquilibré, moi aussi. Mes jambes se dérochèrent et j'atterris lourdement sur le dos. Je roulai sur moi-même aussi vite que possible, tâtonnant pour trouver une prise où me raccrocher. Cela me coûta Barbarisator. Ma précieuse épée poussa un glapissement perçant en m'échappant des mains et elle disparut par-dessus le rebord du toit.

Je réussis tout juste à me raccrocher. La pointe du pommeau de l'arme d'Etrik produisit un grincement strident lorsqu'il appuya de toutes ses forces pour la planter dans le métal. En quelques coups de pieds, il réussit à se hisser sur le toit du wagon et se retourna vers moi. Il eut un affreux gloussement moqueur en me voyant en bien

mauvaise posture.

Toujours ricanant, il fit un pas précautionneux sur le pont formé par le couloir de communication entre les voitures, puis un deuxième, attentif à ne pas perdre l'équilibre, bien décidé à revenir jusqu'à la voiture trois pour m'achever.

Plus que deux pas et je serais à portée de son épée.

Je décidai laquelle de mes prises était la mieux assurée, lâchai de l'autre main et fourrageai fébrilement dans mon dos, à ma ceinture.

Etrik avait traversé le soufflet de communication. Il prit pied sur le wagon, épée levée, prêt à m'étriper. Il se retrouva nez à nez avec la gueule de mon pistolet automatique.

Il est contraire à toutes les règles chevaleresques de l'*Ewl Wyla Scryi* de commencer un duel à l'épée pour le terminer au pistolet. Les maîtres carthéens en auraient été mortifiés pour moi. Mais j'en étais arrivé à un point où je ne me sentais plus particulièrement disposé à être chevaleresque.

Je tirai, une seule fois. La balle le cueillit au sternum et le projeta en arrière. Avec une expression profondément flouée, Etrik disparut par-dessus le rebord du toit du wagon.

Le temps d'arriver à retourner dans le wagon, j'étais exténué, brisé par le froid extrême. Le couloir supérieur était envahi d'une foule de gens. Les stewards s'affairaient à transférer leurs passagers terrifiés et éperdus vers les autres voitures. À la fois perplexes et consternés, les contremaîtres examinaient les dégâts et le trio de cadavres vessoriens. Eleena était en train d'argumenter fougueusement avec l'un de ces officiers.

Tout le monde se retourna et quelqu'un poussa un cri lorsque je me glissai à travers la fenêtre cassée. Je devais avoir une allure épouvantable, couvert comme je l'étais de neige et du sang qui avait coulé de mes blessures au menton et au bras et qui avait gelé sur moi.

Crezia et Aémos se frayèrent un chemin à travers la foule des badauds et se précipitèrent à mes côtés.

— Je vais bien.

— Laisse-moi regarder ça... Par le Trône d'Or ! s'exclama Crezia, en me faisant tourner la tête pour examiner la balafre que j'avais à la mâchoire.

— Ne t'affole pas.

— Il faut te...

— Ce n'est pas le moment. Est-ce que Médéa va bien ?

— Oui, répondit Aémos.

— Vous êtes tous indemnes ?

— Tu as suffisamment de blessures pour nous tous, répliqua Crezia.

— J'ai vu pire, lui dis-je.

— C'est vrai, intervint Aémos. Il a connu pire.

Eleena invectivait toujours le chef de train qui lui répondait sur le même ton. C'était un homme distingué, grand, vêtu d'une riche version de l'uniforme de la Trans-Continental et coiffé d'une casquette du style de celles que portent les capitaines de vaisseau. À l'évidence il était très âgé. Ses yeux, son nez et ses oreilles avaient été remplacés par des implants augmentiques ; des appareillages fonctionnels, d'aspect relativement primitif, recouverts d'une finition noir mat comme les chaudières d'un navire, probablement amoureusement confectionnés pour lui par ses fidèles techniciens. Même ses dents, encadrées par une spectaculaire barbe blanche taillée en carré, étaient en fonte. Il se nommait Alivander Suko et je devais plus tard découvrir qu'il était aux commandes du Trans-Atenates Express depuis trois cent soixante-dix-huit ans. Il ressemblait à une locomotive humanoïde et barbue.

Je fis reculer Eleena en la tirant par le bras et je lui fis face.

— J'exige une explication, fulmina Suko d'une voix réverbérée par son larynx augmentique, pour cet... outrage. Nous n'avons jamais rien connu de la sorte à bord du Trans-Atenates. Cette violence vulgaire et cette inconvenance...

— Inconvenance ? répétais-je.

— Êtes-vous responsable de ces débordements ? me demanda-t-il.

— J'aurais préféré éviter ça, mais... oui, je le suis.

— Enfermez-le immédiatement ! tonna Suko.

Deux gardes du train s'avancèrent. C'étaient des hommes solidement charpentés qui avaient pris des pistolets laser dans les placards d'urgence au moment où l'alarme avait sonné.

— Il y a trois cadavres ici et trois autres à l'extérieur, articulais-je doucement en plantant mon regard dans les yeux électroniques protégés par des obturateurs électriques du commandant du train et en ignorant ostensiblement les gardes. Tous armés, tous en armure de combat... des guerriers d'élite. Pensez-vous réellement qu'il soit très judicieux de s'en prendre à l'homme qui les a tués ?

Le silence se fit soudain dans le couloir, un silence plus froid et plus menaçant que le vent de tempête qui pénétrait toujours en rafales par la fenêtre détruite. Tous les yeux étaient fixés sur nous, y compris, pour la grande gêne de Suko, ceux des derniers passagers abasourdis qui finissaient de quitter la voiture.

— Ne devrions-nous pas continuer cette conversation en privé ? lui suggérais-je.

Nous entrâmes dans l'une des cabines désertées. Je fis pivoter sur ses charnières le couvercle de bois du petit cogitateur de la suite, l'allumai en mode hololithique et pressai ma chevalière sur le lecteur

optique. Le petit pupitre projeta un hologramme du sceau de l'Inquisition, sur lequel se surimposèrent différents détails relatifs à mes accréditations et mon identité, qui furent suivis d'une image en trois dimensions de ma tête qui se mit à pivoter lentement.

— Je suis l'inquisiteur Grégor Eisenhorn, des Ordos Helican. Suko et ses deux gardes étaient muets de stupéfaction. Ceci vous suffit-il, poursuivis-je, ou faut-il que je tourne lentement devant vous jusqu'à ce que vous soyez convaincu ?

Le chef de train me regarda, si désespéré qu'il ne savait plus que dire.

— Je suis navré, monseigneur, dit-il enfin. Que peut faire la Trans-Continentale pour se rendre utile aux puissants ordos ?

— Eh bien, monsieur, pour commencer vous pourriez faire redémarrer le train.

— Mais...

J'en avais assez.

— Je voyageais incognito, monsieur, mais cela n'est plus le cas. Et puisque j'ai dû révéler mon identité comme inquisiteur, je vais également me permettre de me conduire en tant que tel. Ce train est dorénavant sous mon commandement.

Nous restâmes à l'arrêt le temps que les techniciens remettent les freins en service et réparent les fenêtres endommagées. Suffisamment longtemps pour que les gardes, sous ma supervision directe, fouillent le train de fond en comble à la recherche d'autres passagers sans billet.

Emmitoufflé dans une combinaison de la compagnie, je sortis et récupérai Barbarisator qui se plaignait vertement d'avoir été abandonnée dans le blizzard. Je remis au fourreau la lame qui grinçait et se lamentait et j'allai examiner les cadavres des trois janissaires étendus dans la neige, bras et jambes écartés, figés par le froid et la raideur cadavérique.

L'express reprit sa route à cinq heures du matin et il n'y eut aucune autre interruption. Le train traversa la nuit en rugissant et émergea dans une aube plus clémente. La terre était encore couverte d'une épaisse couche de neige, mais le blizzard verglaçant s'était apaisé.

Suko poussait sa locomotive à l'extrême limite de sa marge de sécurité afin de rattraper son retard. L'express coupa comme une flèche au travers des contreforts sud de la chaîne des Atenates, une région de collines et de plaines rocheuses glaciales. Si j'avais été éveillé, j'aurais vu des pâturages desséchés et des étendues d'éboulis s'épanouir en belles forêts de conifères et d'arbres à feuilles caduques. Puis seraient apparus les premiers hameaux de l'immense plateau du sud, inondés de soleil dans l'air matinal.

Mais j'étais profondément endormi. Mes blessures étaient pansées, Barbarisator reposait d'un sommeil troublé à mes côtés et Crezia veillait sur moi.

Je m'éveillai à cinq heures de l'après-midi passées. L'express filait toujours à bonne allure. Notre arrivée à New Gevae était prévue pour minuit. J'avais formellement interdit à Suko d'envoyer le moindre message informant qui que ce soit de notre mésaventure.

Pontius allait probablement faire une nouvelle tentative à New Gevae. J'étudiai notre plan de route et envisageai un instant de demander à Suko d'effectuer un arrêt imprévu à l'une des gares situées au nord de New Gevae. Nous pourrions quitter le train et louer un moyen de transport aérien tandis que l'express continuerait sa route jusqu'à la cité.

Cependant, à bien y réfléchir, je me dis que notre implacable ennemi devait être aux aguets et qu'il aurait certainement anticipé une telle manœuvre. En outre, je me dis qu'une arrivée au vu de tous, dans la gare d'une grande ville, serait peut-être ce qui présenterait le moins de risques.

Étendu sur ma couchette, je méditais en observant les plaines qui défilaient à toute allure derrière la vitre. Médéa avait enfin réussi à se lever. Elle allait et venait en boitant péniblement et avait choisi d'utiliser mon sceptre runique en guise de béquille. Il n'y avait qu'elle pour être capable de tant d'insolence et oser ce genre d'irrévérence.

Elle entra dans ma cabine en claudiquant et se laissa tomber sur le bord de ma couchette en massant son dos douloureux. Crezia dormait sur la couchette d'en face.

— On ne s'ennuie pas une seconde, pas vrai ? commença Médéa.

— Jamais.

Elle eut un hochement de tête vers Crezia.

— Elle n'a pas quitté ton chevet, Grégor. De toute la journée.

— Je sais.

— C'est un peu plus qu'une vieille amie, n'est-ce pas ?

— Oui, Médéa.

— Toi et tes secrets.

— Je sais.

— Tu ne m'en as jamais parlé.

— Je n'en ai jamais parlé à personne. Crezia Berschilde avait droit à sa vie privée.

Elle me lança un coup d'œil oblique.

— Et Grégor Eisenhorn aurait droit à sa vie privée, lui aussi, ne crois-tu pas ? Tu es peut-être un grand et terrible inquisiteur et tout ce qui s'ensuit, mais tu es quand même un être humain. Tu as une vie en dehors de cet affreux boulot.

Je réfléchis à ce qu'elle venait de dire. Malheureusement, je n'étais pas d'accord avec cela.

— Alors, vous êtes à nouveau ensemble, toi et le bon docteur.

— J'ai renouvelé les liens d'une amitié que je n'aurais jamais dû négliger.

— Ouais, c'est ça. Renouvelé.

Elle eut un geste éloquent, d'une surprenante trivialité. Je ne pus m'empêcher de sourire intérieurement.

— Il y avait autre chose ou tu voulais juste me faire une démonstration de tes capacités de mime dans le genre vulgaire ?

— Oui, il y avait autre chose. Qu'allons-nous faire une fois que nous serons arrivés ?

New Gevae se présentait comme une grappe de ruches à l'allure de monolithes pyramidaux, posées sur le delta du fleuve Sanas. Une heure avant d'arriver, nous aperçûmes ses lumières scintillantes dans le lointain. Soufflant et sifflant, dans un tonnerre de machinerie, le Trans-Atenates Express fit son entrée dans la gare centrale à minuit moins deux minutes. Je descendis avant la foule et traversai à grandes enjambées le vaste parvis de la gare, protégé par une immense verrière. Je me dirigeai droit vers l'agence de la guilde Astropathique, non loin des hangars des wagons de transport de fret.

J'accédai au compte Aegis et lus la réponse de Nayl. Il était d'accord avec moi : c'était tout à fait comme les ennuis que nous avions eus sur Eechan et il maudissait le nom de Sadia. Il m'informait que le *Caucus* était prêt à partir et qu'il m'attendrait dans un bar, le Pub d'Entipaul, à midi le lendemain. Cet établissement se trouvait à la ruche quatre, niveau soixante.

Je relus tristement ce message et levai les yeux sur l'adepte qui attendait devant moi.

— J'ai une réponse en deux mots : « Aubépine présent. » Envoyez-la.

Je passai la porte du Pub d'Entipaul à midi moins une, le jour suivant. C'était un antre de tubes d'aluminium et de fragments de panneaux antiaériens artistiquement décorés de graffitis à la bombe, ingénieusement traversés de tubulures lumineuses branchées sur le système acoustique, de manière à ce que les lumières pulsent en rythme sur la musique barbare que déversaient les haut-parleurs. Cela voulait se donner des airs de tripot, le genre d'endroit dangereux que l'on trouve dans les bas quartiers des ruches, mais c'était juste pour amuser la galerie. En réalité, c'était un petit restaurant où déjeuner, un bar où venir en sortant du bureau, fréquenté par les employés de la ruche moyenne et les gratte-papiers de l'Administratum, un lieu de rendez-vous où rencontrer les charmantes secrétaires des cabinets de logisticiers. On venait y célébrer une promotion ou un départ à la

retraite, ou encore y fêter un anniversaire un peu animé. J'avais visité de véritables bars de monstres et entendu de la vraie barbare. Cet endroit n'était qu'un décor de théâtre.

Enveloppé du pardessus d'Aémos, j'avais dissimulé ma tête sous son profond capuchon et je portais un masque recycleur que j'avais emprunté au personnel de l'express. Je voulais avoir l'allure d'une sorte de techno-adepte en pause déjeuner ou d'un ouvrier qui se serait glissé hors de son atelier pour un rendez-vous galant.

L'endroit était à peu près vide. L'air de s'ennuyer à mourir, un barman essuyait des verres derrière un étroit comptoir tandis que deux serveuses en uniforme bavardaient dans l'embrasure de la porte de derrière, tenant leurs plateaux devant elles comme des boucliers antiémeute. Il y avait une demi-douzaine d'hommes dans les alcôves qui entouraient la zone centrale du bar et une silhouette vêtue d'une cape à capuchon était assise et buvait, solitaire, le dos à la porte.

J'allai m'asseoir à l'une des tables de la zone centrale. L'une des serveuses s'approcha de moi. Elle empestait l'obscura et ses sourcils maquillés surmontaient des yeux aux pupilles totalement dilatées.

— Z'avez choisi ?

— Un double Tunderey cristal, dans un verre glacé.

— Dacodac, lâcha-t-elle en faisant demi-tour d'un air hautain.

La musique continuait à nous pilonner les oreilles. Elle revint avec un petit gobelet posé sur son plateau anti-grav. Ce verre était en réalité un godet de glace moulée par pression. À l'aide d'une pince, elle le déposa sur la table et attrapa la pièce que je lui lançai.

— Gardez la monnaie, murmurai-je.

— On est grand seigneur, riposta-t-elle sur un ton moqueur. Elle s'en alla en faisant onduler une croupe qui n'avait aucune disposition pour ce genre d'exercice.

Je ne touchai pas à ma boisson. La glace se mit à fondre et le liquide huileux se répandit lentement sur la table.

La silhouette encapuchonnée se leva et s'avança vers moi.

— Aubépine ?

Je levai les yeux.

— C'est moi.

Elle laissa tomber son capuchon. Elle avait un visage aux traits anguleux et de longs cheveux noirs. Ses yeux immenses, fardés de kohl noir, brillaient comme du jade.

Ce n'était pas Harlon Nayl. C'était Marla Tarray.

Elle s'assit en face de moi et fit basculer ce qui restait de mon gobelet puis lécha le bout de ses doigts effilés.

— Vous saviez bien que nous finirions par vous capturer.

— J'imagine que oui. Qui est ce « nous » ?

Les autres clients du bar s'étaient levés et formaient à présent un

cercle autour de nous, assis aux tables voisines. Marla Tarray claqua des doigts et ils écartèrent tous leurs manteaux ou leurs capes pour révéler leurs armes. Elle claqua à nouveau des doigts et les armes disparurent aussitôt.

— Alors c'est un piège ?

— Bien sûr.

— Les astrogrammes ne venaient pas de Nayl ?

— À l'évidence.

— Vous avez réussi à décrypter le glossia ?

— Ne sommes-nous pas astucieux ?

Je me carrai dans mon fauteuil.

— Comment avez-vous réussi ?

— Vous aimeriez bien le savoir, n'est-ce pas, M. Eisenhower ?

Je haussai les épaules.

— Vu que vous me tenez, oui, j'aimerais le savoir. Ces hommes font partie de vos satanés Vessorians, pas vrai ? Je suis déjà mort. Je ne vois pas quel mal cela peut vous faire.

— J'imagine que vous l'avez déjà deviné, répliqua-t-elle avec un sourire.

Je sentis la puissance de son esprit tandis qu'elle essayait de s'insinuer dans le mien.

— Jekud Vance.

— Exactement, M. Eisenhower. Votre astropathe s'est révélé extrêmement utile, avec les encouragements appropriés. Les janissaires sont très doués pour la persuasion. C'est bien Vance qui a envoyé les messages en se faisant passer pour Nayl. Il connaissait le glossia.

Elle essaya une nouvelle sonde mentale.

— Vous utilisez des techniques de protection, dit-elle, son visage s'assombrissant.

— Bien sûr. Vous en feriez autant à ma place. Néanmoins, je dois dire que je suis déçu. J'espérais que Pontius serait là en personne. Je suis tombé dans un piège, après tout. Le dernier combat d'Eisenhorn. Il aurait au moins pu avoir la politesse de venir pour me voir mourir.

— Pontius est occupé ailleurs, répliqua-t-elle d'un ton sec avant de réaliser ce qu'elle venait de dire.

— Merci de cette confirmation, lui dis-je.

— Espèce de chien bâtard ! cracha-t-elle. Vous êtes mort ! Qu'est-ce que cela peut bien vous rapporter ? C'est un piège !

— Oui, tout à fait. C'en est un.

Elle eut un instant d'hésitation. Les janissaires le levèrent et dégainèrent leurs armes. Ils les pointèrent sur moi. Les serveuses et le barman s'enfuirent, terrifiés.

Marla Tarray tendit lentement la main et ôta le masque de mon

visage.

— Etrik ! bafouilla-t-elle en ouvrant d'immenses yeux verts.

— Oui, répondis-je, à trois kilomètres de là, enfermé dans une chambre de location fermée à clé. Crispé par l'effort, je transpirais à grosses gouttes pour maintenir la liaison et canaliser ma volonté par l'intermédiaire du sceptre runique afin d'animer le cadavre du sire-clan Etrik.

Marla Tarray bondit en arrière en faisant tomber sa chaise.

— Damnation ! hurla-t-elle. Il nous a eus ! Il nous a eus ! Comment ce fumier a-t-il fait pour deviner ?

— Vous avez pu vous exprimer comme Nayl et utiliser le glossia grâce à Jekud, mais Jekud ne savait pas tout ce que Nayl savait. Nous avons combattu Sadia sur Lethe Onze, pas sur Eechan, fis-je articuler à Etrik.

Marla Tarray dégaina son pistolet à plasma et tira dans la poitrine d'Etrik. Autour d'elle, les Vessorians tirèrent leurs pistolets automatiques et leurs carabines laser et déchaînèrent une tempête de feu.

Tandis que ma marionnette se désintégrait sous leurs projectiles, je libérai le vortex du warp qui tourbillonnait dans mon esprit depuis le moment où je l'avais invoqué.

Le vortex jaillit hors du corps d'Etrik en train de s'effondrer sur lui-même et se dilata, annihilant les janissaires, le Pub d'Entipaul et tout ce qui se trouvait dans un rayon de cinquante mètres autour du bar, au niveau soixante de la ruche quatre.

Marla Tarray fut vaporisée. Dans les dernières millisecondes de son existence, ses boucliers mentaux se disloquèrent sous l'effet de la terreur et je captai une précieuse image de ce que recélait sa puissante âme de psyker. Pas tout ce qu'elle contenait, mais suffisamment.

Assez, en tout cas, pour savoir que je venais d'anéantir la fille de Pontius Glaw.



Sanctum, Catharsis et Fischig.
Teht uin sah.
Promody.

QUINZE JOURS PLUS TARD, nous étions très loin de New Gevae, bien loin de Gudrun elle-même. J'avais, pour l'instant, échappé aux griffes de Khanjar le Couperet.

Dans la matinée qui avait précédé mon entrevue avec Marla Tarray dans ce bar des niveaux intermédiaires de la ruche, ou plutôt l'entrevue de ma marionnette, devrais-je dire, j'étais allé avec Aémos remplir toutes les formalités pour notre embarquement sur l'*Ange de Wysten*, un transport de containers, et le soir même nous quitions la planète. Après cinq jours et demi de voyage, nous rejoignîmes l'*Essene* aux environs de Cyto.

Mon vieil ami Tobias Maxilla, l'extravagant commandant du croiseur marchand rapide *Essene*, était venu sans la moindre hésitation à la réception du mot de code glossia « Sanctum », abandonnant les routes commerciales des régions intérieures du sous-secteur Helican pour prendre aussitôt la direction de Gudrun. Tobias n'avait jamais officiellement fait partie de mon organisation, mais c'était un allié de longue date, qui m'avait très souvent rendu d'immenses services aux commandes son vaisseau.

Il prétendait toujours n'être animé que par de basses motivations financières (je faisais régulièrement le nécessaire pour que les ordos lui versent de généreuses rétributions) et pour rester dans les bonnes grâces de l'Inquisition impériale. En mon for intérieur, j'étais convaincu que son implication s'expliquait surtout par son goût immodéré de l'aventure. Il trouvait beaucoup plus divertissant de s'impliquer dans mes affaires que d'effectuer de simples transports de marchandises entre les planètes du sous-secteur Helican.

Il n'existait aucun commandant ni aucun vaisseau en lesquels j'avais plus confiance qu'en Tobias Maxilla et son *Essene*. En cet instant où mon existence était en miettes, où j'avais le dos au mur et où j'étais poursuivi par un implacable ennemi résolu à me saigner à blanc, c'était vers lui que je me tournais pour qu'il vienne me sauver et m'aide à m'échapper.

En outre, on pouvait toujours compter sur Maxilla pour remonter le moral des troupes. Les membres de mon petit groupe paraissaient plutôt mal à l'aise depuis New Gevae et c'était en grande partie ma faute.

Dès que j'avais compris que « Nayl » n'était qu'une nouvelle escroquerie de Glaw, une ruse destinée à m'attirer dans un piège, j'avais élaboré mon propre piège en retour. Certains passages du *Malus Codicium* traitaient de la création et de l'animation à distance de servants : des êtres humains contrôlés psioniquement, comme des pantins. Je n'avais jamais essayé cette technique, car elle m'avait paru vraiment morbide. Le *Codicium* suggérait que le processus fonctionnait mieux avec le cadavre d'un individu fraîchement tué, mais d'un autre côté il s'agissait simplement d'une extension un peu particulière de ma capacité à utiliser ma volonté et cela convenait à ce que je voulais faire.

Je n'entrai pas dans les détails au sujet de ce que je me disposais à accomplir, mais Médéa, Eleena, Crezia et Aémos comprirent qu'il se préparait quelque chose d'assez peu orthodoxe et ils manifestèrent tous une certaine inquiétude lorsque je quittai le train en décidant d'emporter secrètement le corps d'Etrik pour le faire déposer dans une chambre de location, à la ruche Quatre. Crezia marmonna une petite phrase où il était question de trafic de cadavre et Médéa se montra clairement dubitative. Naguère, à bord du *Charme de Vénus*, elle avait ri de l'idée que je puisse aller trop loin. Elle semblait avoir approuvé toute l'histoire avec Chérubaël.

À présent, elle paraissait beaucoup moins sûre d'elle quant aux manipulations ésotériques des psykers.

Même Aémos se montra réservé. Il n'avait pas dit un mot du *Malus Codicium* depuis qu'il m'avait vu le récupérer dans le coffre de mon bureau. Mais en plusieurs occasions, il n'avait laissé planer aucune ambiguïté sur le fait qu'il avait toute confiance en mon jugement.

Pourtant, il y avait une tension dans l'atmosphère.

Je leur interdis de pénétrer dans la pièce pendant la préparation du rituel. En y repensant, je me dis que c'était sans doute une erreur. À l'exception d'Eleena, qui fut épargnée, ils furent tous affectés par le contrecoup du rituel et l'onde psychique rampante qu'il engendra.

Je n'avais jamais utilisé un vortex du warp auparavant, mais il me sembla que c'était la seule arme dont je pusse équiper mon servent et qui fût susceptible de prendre mes adversaires au piège. Rétrospectivement, je me demande si ce n'était pas le *Malus Codicium* qui m'avait inspiré cette idée.

Le vortex avait fonctionné. Il avait annihilé les ennemis qui voulaient s'emparer de moi. Mais je ne pense pas que je recommencerai un jour. J'avais perdu connaissance sous la violence

du choc en retour et je fus très malade et affaibli durant les deux jours qui suivirent. Mes amis furent obligés d'enfoncer la porte de la chambre pour arriver jusqu'à moi et je pense qu'ils furent très choqués par le spectacle qu'ils découvrirent. Le cercle de traces de brûlures sur le sol, les résidus psy-plasmiques dégoulinant sur les murs, les symboles que j'avais dessinés. Je pense qu'ils eurent pour la première fois le sentiment que j'avais entrepris quelque chose que je ne maîtrisais pas entièrement.

Ils avaient sans doute raison.

Aucun d'entre eux ne voulut aborder le sujet. Aémos retrouva le *Malus Codicium* sur le sol, près de moi, et il le glissa dans sa poche avant que les autres ne puissent le voir. Il me le rendit peu après, en privé, à bord de l'*Ange de Wysten*.

— Je ne veux plus jamais y toucher, me dit-il. Je pense que je ne veux même pas le revoir.

Je fus peiné de sa réaction. Il avait consacré toute sa vie à l'acquisition de la connaissance. Dans son cas, il s'agissait réellement d'une compulsion clinique. Et voilà qu'il rejetait l'occasion d'avoir accès à une source de savoir secrète qui, bien que funeste, n'était accessible nulle part ailleurs dans la galaxie. J'aurais pensé qu'il serait, entre tous, le plus à même d'en apprécier la valeur.

— C'est le *Malus Codicium*, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il n'a jamais été retrouvé. Sur Farness Beta, après la chute de Quixos, les ordos ont tout fouillé, de fond en comble, et personne n'a pu mettre la main dessus.

— C'est exact.

— Parce que tu te l'étais approprié et que tu n'as jamais rien dit.

— Exact. C'était ma décision.

— Je vois. Et c'est également de cette manière que tu as appris à contrôler les possédés, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu me déçois, Grégor.

Comme à son habitude, Maxilla se montra un hôte parfait et l'humeur générale s'égaya un peu une fois que nous fûmes en sa compagnie. Il vint nous accueillir au sas tribord avant de l'*Essene*, vêtu d'une ample toge-manteau de sédril à carreaux, un foulard de soie bleue noué autour du cou, piqué d'une étoile d'or, avec sur la tête une calotte de daim violet ornée d'un gland d'argent. La teinture dermale de son visage était blanc pur et il avait posé des mouches en forme de cœurs noirs au-dessus de ses yeux. Une fine chaînette de platine reliait le diamant de son lobe gauche au clou de saphir qui lui ornait l'aile du nez. Derrière lui, des serviteurs dorés attendaient, chargés de plateaux

de rafraîchissements. Il nous salua l'un après l'autre, flirtant avec Médéa et faisant mille grâces à Crezia et Eleena, deux femmes qu'il n'avait encore jamais rencontrées.

— Où allons-nous ? fut sa première question.

— Laissez-moi utiliser les services de votre astropathe et mettons le cap sur l'endroit où nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

J'envoyai un message à Fischig, en glossia, lui demandant de modifier sa trajectoire afin d'éviter Gudrun et lui fixant un nouveau point de rendez-vous. « Aiguillon espère Limier au berceau du limier, à sexte. » Le navigateur cadavérique et sans nom de Maxilla se livra à ses prouesses de divination hyper-mathématique et l'*Essene* se lança en rugissant à travers l'immaterium, aussi rapidement que ses puissants réacteurs pouvaient le propulser.

Comme d'habitude, je ne pus trouver le repos dans le monde parallèle infernal du warp ; je rendis donc visite à Maxilla dans ses somptueux appartements privés. C'était un bavard impénitent et un redoutable amateur de potins, toujours heureux de passer quelques heures à discuter chaque fois que nous nous retrouvions. Entouré comme il l'était par un équipage exclusivement composé de serviteurs quasiment non humains, il avait terriblement soif de compagnie.

J'étais particulièrement désireux d'avoir une conversation privée avec lui. Je ne m'étais jamais véritablement confié à lui auparavant mais à présent, j'avais le sentiment qu'il serait peut-être le seul homme de l'Imperium qui soit capable de m'entendre en toute impartialité. Et s'il n'était pas impartial, au moins ne me jugerait-il pas trop durement. Maxilla était un gredin et il ne s'en cachait pas. Il avait consacré son existence tout entière à éprouver la ductilité des lois et des règles. Je suppose que j'avais envie de connaître son opinion à mon sujet.

Son salon de réception était une immense cabine à deux étages, située derrière la cathédrale du pont principal de l'*Essene*. À l'une des extrémités du grand salon se trouvait une mezzanine sur laquelle trônait une table de banquet en duralloy poli capable d'accueillir dix convives, à laquelle j'avais déjà dîné de nombreuses fois. Elle était installée sous un dôme dont le bouclier métallique pouvait se replier d'un simple coup de baguette de contrôle pour devenir une bulle d'observation.

À chaque extrémité de la mezzanine, des escaliers à balustrade en bois de téfra descendaient en dessinant des courbes gracieuses vers la salle principale. Maxilla m'avait raconté que ces balustrades avaient été récupérées après le naufrage d'une frégate solaire à vingt mâts, sur Nautilia. Le grand salon était immense, avec un pavage en

marqueterie de marbre. Des œuvres d'art de toutes sortes, tableaux, statues, antiquités, hololithes, étaient exposées tout autour de la pièce, entre les colonnes murales crystéléphantines. Certaines de ces œuvres étaient protégées par des champs de stase légèrement scintillants, d'autres étaient suspendues sur d'invisibles rayons répulseurs.

Au centre de la pièce, d'élégants canapés et fauteuils aux bras ornés de volutes, certains drapés de plaids de lumivoile sampanais, étaient arrangés en un vaste rectangle autour d'un tapis d'Olitari d'un goût exquis. À lui seul, ce tapis représentait une véritable fortune. Ce salon était illuminé par six lustres étincelants en provenance des verreries de Vitria, chacun suspendu à un petit support anti-grav qui le maintenait juste en dessous de la voûte parabolique du plafond.

Je m'assis sur l'un des canapés et acceptai le ballon d'amasec que m'offrit Maxilla.

— Vous avez l'air d'un homme qui a envie de soulager son âme, Grégor, me dit-il en s'asseyant en face de moi.

— Suis-je transparent à ce point ?

— Non, je crains que ce ne soit plutôt moi qui espère entendre de bonnes histoires. Ces derniers mois ont été absolument assommants et je suis avide de distractions. En outre, lorsque je reçois un appel à l'aide du seul homme que je connaisse pour se fourrer avec un tel talent dans les embêtements les plus absurdement dangereux dont on ait jamais entendu parler, naturellement je me sens tout ragaillard.

Il planta un cigalho dans un long tube d'argent, l'alluma d'un minuscule éclair de l'une des armes digitales qu'il portait en bagues et se carra dans son fauteuil, exhalant un nuage de fumée épicée et faisant tourner son amasec dans son verre ballon d'une main experte.

— Je... essayai-je de commencer, mais je ne savais pas vraiment où débiter.

Il posa son verre et fit un geste théâtral du bout de sa baguette de contrôle, comme un prestidigitateur devant son auditoire. L'atmosphère devint soudain lourde et les sons légèrement étouffés.

— Vous pouvez parler librement, me dit-il. J'ai activé le champ de confidentialité de mes appartements.

— En vérité, répondis-je, mon hésitation venait plutôt du fait que je ne savais que dire.

— Je suis un spécialiste des itinéraires et des voyages, Grégor. Dans mon expérience, le meilleur endroit pour commencer est toujours...

— Le commencement ? Je sais.

Je lui parlai des récents événements, d'abord en termes généraux, puis avec de plus en plus de détails. Dürer. Thuring. La bataille contre *Cruor Vult* et Chérubaël. Son visage peint prit une expression tragique, comme celle d'un clown triste, lorsque je lui parlai d'Alizebeth. Il avait toujours eu un faible pour elle.

Je pensais avoir suivi son conseil et commencé par le commencement, mais au fil de ma narration je me rendis compte que ce n'était pas le cas. Je devais sans arrêt revenir dans le passé pour lui expliquer les détails qui manquaient. Pour expliquer Chérubaël, je dus remonter à Farness Beta et au combat contre Quixos et cette histoire m'obligea à lui parler de ma mission à Cinchare. Je lui racontai l'assaut contre la maison Spaeton et notre fuite désespérée à travers Gudrun. Je lui retraçai la chronologie des meurtres qui avaient eu lieu partout dans le sous-secteur. Il avait connu Harlon Nayl et Nathun Inshabel, sans parler de plusieurs autres membres de mon équipe. Mon récit de la vengeance de Pontius Glaw était une litanie de mauvaises nouvelles.

Une fois lancé, je ne pus m'arrêter. Je ne lui épargnai rien. Je me sentais terriblement soulagé de pouvoir enfin confesser tout ce qui s'était passé et décharger mon âme. Je lui parlai du *Malus Codicium* et du fait que je m'étais peut-être compromis en le conservant. Je lui avouai comment je m'étais mêlé d'expérimentations impliquant des possédés. Des servants du warp. Et des vortex du warp. Je lui révélai même le marché que j'avais conclu avec Glaw sur Cinchare, ce marché qui lui avait donné la puissance nécessaire pour s'échapper et qui en avait fait l'ennemi qui me poursuivait à présent.

— Tous, Tobias. Tous les membres de mon organisation... de ma famille, si vous voulez... Tous à part vous, Fischig et les quelques personnes que j'ai amenées à bord avec moi. Ils sont tous morts à cause de ce que j'ai fait à Cinchare. Ils étaient peut-être... Ah ! Je ne sais pas, je n'ai pas fait le compte exact. Deux cents serviteurs de l'Imperium. Deux cents personnes, dévouées corps et âme à ma cause parce qu'ils avaient la conviction profonde que j'œuvrais pour la justice... tous morts. Et je ne compte pas les gens comme Poul Rossi, Duclane Haar ou ce pauvre nigaud de Verveuk qui a péri dans ce qui s'est avéré être le prologue de ce bain de sang. Ou le magos Bure, qui a certainement été assassiné par Glaw lorsque celui-ci s'est évadé.

— Puis-je apporter un correctif, Grégor ? demanda-t-il.

— Je vous en prie.

— Vous avez parlé de *votre* cause. Vous avez dit qu'ils étaient dévoués à votre cause. Mais c'est inexact, n'est-ce pas ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes toujours passionnément convaincu que vous accomplissez l'œuvre de l'Empereur ?

— Évidemment que je le pense !

— Alors ils sont morts au service de l'Empereur. Ils sont morts pour Sa cause. Aucun citoyen impérial ne saurait demander mieux.

— Je ne pense pas que vous m'ayez bien écouté, Maxilla...

Il se leva.

— Non, inquisiteur, je pense que c'est vous qui n'avez pas bien écouté. Et peut-être même ne vous êtes-vous pas écouté vous-même. J'insiste sur ce point parce qu'il est tellement élémentaire qu'il semble vous avoir échappé.

Il traversa le grand salon et alla se planter devant le portrait hololithique d'un guerrier de l'Imperium, un tableau qui me parut très ancien. J'évitai de me demander comment il se l'était procuré.

— Savez-vous de qui il s'agit ?

— Non.

— C'est le maître de guerre Terfuek. Il était à la tête des forces impériales dans la guerre de Pacificus, voilà presque cinquante siècles. C'est de l'histoire ancienne à présent. La plupart des gens seraient incapables de dire quelle était la raison de cette fichue guerre. À la bataille de Corossa, Terfuek a engagé quatre millions de Gardes impériaux sur le terrain. Quatre millions, Grégor. On ne fait plus de batailles de cette ampleur de nos jours, le Trône en soit loué. Bien sûr, c'était l'ère du Grand Impérialisme, l'époque des maîtres de guerre les plus éminents, du culte de la personnalité. Quoi qu'il en soit, Terfuek remporta sa victoire. Son état-major pensait que c'était impossible et c'est pourtant ce qu'il fit. Et de ces quatre millions d'hommes, seuls quatre-vingt-dix mille sont revenus vivants du champ de bataille. Il se retourna pour me faire face. Savez-vous ce qu'il a dit ? Terfuek ? Savez-vous ce qu'il a dit du prix exorbitant qu'il avait dû payer pour sa victoire ?

Je secouai la tête.

— Il a dit que le plus grand honneur de son existence était d'avoir si bien servi l'Empereur.

— J'en suis heureux pour lui.

— Vous ne comprenez pas, Grégor. Terfuek n'était pas un boucher. Il ne courait pas après la gloire. Toutes les chroniques s'accordent à dire qu'il était très humain, adoré de ses soldats, qui le considéraient comme un homme juste et généreux. Mais lorsque le moment arriva, il ne regretta pas une seconde le prix qu'il avait dû payer pour servir l'Empereur et préserver l'Imperium envers et contre tout. Maxilla se rassit. Je pense que c'est la seule chose dont on puisse vous trouver coupable. D'avoir fait des choix difficiles pour servir l'Empereur du mieux que vous le pouviez, pour le servir là où d'autres auraient peut-être été moins forts et auraient échoué. Vous êtes coupable d'avoir fait votre devoir et de continuer à vivre en assumant les conséquences de vos actes. Je suis certain que ce bon vieux Terfuek n'a pas dormi pendant des années après Corossa. Mais il a fait face à sa douleur, sans regrets.

— Il y a une différence entre envoyer des hommes au front et...

— Permettez-moi de vous contredire. La société impériale est votre

champ de bataille. Les gens que vous avez perdus étaient vos soldats. Et les soldats ne sont que des ressources militaires. Ils sont là pour être utilisés. Vous avez utilisé vos propres ressources pour remporter vos propres victoires. Ce livre dont vous parlez. Ce possédé. Il me semble fascinant. J'adorerais le rencontrer.

— Je vous assure que non. Et c'est une chose et non une personne.

Maxilla eut un petit haussement d'épaules.

— J'imagine que vous vouliez me parler de tout cela parce que vous avez pensé trouver une oreille compatissante ; du fait que je suis un vieux forban et toutes ces sortes de choses. Je vous jure qu'il m'est arrivé de me demander si Maxilla ne lisait pas dans mes pensées. Laissez-moi vous dire une chose, Grégor, poursuivit-il. Je vous aime comme un frère, mais nous n'avons rien en commun. Je suis une fripouille. Un joueur. Un menteur. Un libertin. J'ai de nombreux vices dont il vaut mieux que nous ne parlions pas. Je ne contourne jamais les règles ; je les brise. Je les démantibule. Je les pulvérise. Dès que je le peux et de toutes les manières imaginables. C'est la seule chose qui nous rapproche. Vous faites des entorses aux lois de l'Imperium et de l'Inquisition. Vous êtes, sans le moindre doute, ce que l'on appelle un radical. Mais c'est là que s'arrête notre ressemblance. Si je vis dans l'illégalité, c'est uniquement pour mon profit personnel. Pour obtenir ce que je désire, pour accroître mes richesses et mon statut social. Pour rendre ma vie meilleure. Pour moi. Et seulement moi. Vous, en revanche, vous ne faites pas cela pour vous-même. Vous le faites pour le système en lequel vous croyez et pour l'Empereur-Dieu que vous vénerez et, par l'enfer, cela signifie que vous pouvez être sûr d'avoir la conscience pure.

Je fus désarçonné par la passion qu'il avait mise dans son discours. Je fus également déconcerté par la suggestion (que personne n'avait jamais osé formuler jusqu'à présent) que je puisse être devenu un radical. Quand cela s'était-il produit ? Peut-être mes actes avaient-ils été un peu radicaux, mais cela signifiait-il que j'étais devenu radical jusqu'à la moelle ?

Assis là, dans ce somptueux salon, je me rendis compte que Maxilla avait touché une vérité que je m'étais refusé à envisager. J'avais changé sans reconnaître ce changement en moi-même. Je serai toujours reconnaissant à Tobias Maxilla pour cette douloureuse prise de conscience. Je m'en suis trouvé bien mieux.

— Je suppose que vous ne pouvez attendre aucune aide de vos supérieurs ?

— Aucune, répondis-je, encore étourdi par cette nouvelle perspective.

— Parce que vous seriez obligé de leur avouer des choses que vous ne voulez pas qu'ils entendent ?

— Absolument. Pour obtenir une aide officielle, quelle qu'elle soit, je devrais d'abord faire un rapport complet. Et ce rapport s'écroulerait au plus léger examen si j'omettais de mentionner le *Codicium* ou Chérubaël. Par le Trône, la liste est longue ! Je leur ai même caché Pontius Glaw. Que pourrais-je dire ? Pontius Glaw extermine mes hommes. D'où sort-il, mon seigneur et grand maître ? Eh bien, pour être tout à fait franc, je suis au courant de son existence depuis des siècles, mais je vous l'ai cachée. Et s'il est libre à présent, c'est parce que j'ai pris la liberté de lui redonner un corps.

Il eut un petit rire.

— Je vois ce que vous voulez dire. Qu'allez-vous dire à Fischig ? Ce cher Godwyn est sans doute l'un des hommes les plus rigoristes que je connaisse.

— Je m'occuperai de Fischig le moment venu.

— Donc, quel va être votre prochain mouvement ? Vous avez mentionné sa fille, la psyker. Vous avez vu quelque chose lorsque vous l'avez tuée, n'est-ce pas ?

C'était vrai. Les boucliers mentaux de Marla Tarray s'étaient complètement effondrés juste avant qu'elle ne soit anéantie par le vortex. L'image que j'avais obtenue était loin d'être complète, mais elle m'en avait appris beaucoup.

— Marla Tarray était beaucoup plus âgée qu'elle n'en avait l'air ou qu'elle ne le prétendait. Elle était la bâtarde de Pontius Glaw et d'une servante de Gudrun que Glaw avait emmenée avec lui sur Quenthus VIII. Marla est née en 020 et elle a été corrompue dès sa conception par le torque que portait Pontius. Un certain nombre d'hérétiques célèbres qui ont réussi à échapper à l'Inquisition au cours des trois cents dernières années étaient en réalité Marla, sous différentes identités. On va pouvoir classer de nombreux dossiers, maintenant qu'elle est morte.

— Pontius ne va pas être ravi.

— J'imagine qu'à présent, Pontius Glaw désire encore plus me voir mort qu'auparavant. Mais voyez-vous, il est aussi après le *Malus Codicium*. J'ai au moins appris cela lorsque les défenses mentales de Marla sont tombées. Glaw savait que Quixos le possédait et après la mort de Quixos, il a compris qu'il était en ma possession. Il veut ce livre, il le veut de toute son âme.

— Savez-vous pour quelle raison ?

— Juste avant la mort de Marla Tarray, j'ai eu la vision d'un monde aride. Une coque vide où des cités primitives seraient ensevelies sous des couches et des couches de cendres. Glaw est à la recherche de quelque chose là-bas et il a besoin du *Codicium* pour aider ses recherches.

— Pour quoi faire ?

— Je l'ignore.

— Où ?

— Je l'ignore également. Il y avait un nom, un mot dans sa mémoire. *Ghül*. Mais je ne sais pas ce qu'il signifie ni à quoi il fait référence. Son esprit était en train d'implorer. Il n'y avait plus grand-chose de sensé dans ses pensées.

— Je consulterai mes cartes et mon navigateur. Qui sait ? Il se pencha en avant et plongea ses yeux dans les miens. Ce livre, reprit-il. Ce *Malus Codicium*. Puis-je le voir ?

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'apprécie les objets uniques et d'une valeur inestimable.

Je le sortis de la poche de ma veste et le lui tendis. Il l'examina avec respect, un léger sourire aux lèvres.

— Il n'a pas beaucoup d'allure, mais sa beauté réside dans ce qu'il est. Merci de m'avoir permis de le toucher. Il me le rendit. J'ai du mal à croire que je m'apprête à dire une chose pareille, moi, entre tous les hommes. Mais... si j'étais vous, je le détruirais.

— Je pense que vous avez raison. Je crois que je le ferai.

Je reposai mon verre vide et me dirigeai vers la porte. Maxilla désactiva le champ de confidentialité.

— Je vous remercie pour le temps que vous m'avez accordé et pour votre hospitalité, Tobias. Je crois que je vais aller me coucher, à présent.

— Dormez bien.

— Encore une chose, repris-je en me retournant dans l'embrasure de la porte. Vous avez dit que vous brisez toutes les règles pour obtenir ce que vous voulez. Que vous ne servez personne d'autre que vous-même et que vous n'agissez que dans votre propre intérêt ?

— C'est vrai.

— Dans ce cas, pourquoi m'aidez-vous si souvent ?

Il sourit.

— Bonne nuit, Grégor.

Quatre jours plus tard, l'*Essene* arriva à son point d'ancrage en orbite autour d'Hubris. C'était un monde assez écarté, en lisière du sous-secteur Helican et c'était la planète sur laquelle j'avais rencontré Fischig, Bequin et Maxilla pour la première fois, en 240.

Par ailleurs, c'était également l'endroit où nous avions croisé le chemin de Pontius Glaw pour la première fois. Le cercle se refermait de la plus étrange manière.

J'avais redirigé Fischig vers ce monde car il me semblait que cela serait un lieu de rendez-vous commode et suffisamment écarté, mais également parce que cela m'avait paru approprié. Il était castigateur

dans l'Arbites local lorsque je l'avais rencontré pour la première fois. C'était son monde natal.

Pendant onze des vingt-neuf mois de son année, l'orbite d'Hubris l'entraîne si loin de son étoile que la population est obligée d'hiberner dans d'immenses mausolées cryogéniques pour survivre à l'obscurité et au froid. Ces hivers de nuit éternelle sont appelés la dormance et j'avais pu en expérimenter les rigueurs lors de ma précédente visite.

Mais cette fois-ci, nous arrivions pour le dégel, la saison intermédiaire entre la dormance et la vigueur.

Les mausolées étaient vides et les grandes cités s'éveillaient sous un pâle soleil. La population s'était lancée dans des réjouissances frénétiques, festoyant, dansant et se livrant à toutes sortes d'excès au cours d'un festival de trois semaines supposé marquer la célébration de la renaissance de la société, mais dont les origines étaient probablement liées aux méthodes classiques de récupération après une suspension cryogénique de longue durée, telles que l'activité physique forcée et un régime riche en calories.

Je proposai de descendre à la surface pour le retrouver, essentiellement parce que je pensais que Crezia, Eleena et Médéa avaient bien besoin de profiter du festival pour se détendre un peu et que Maxilla n'était pas du genre à refuser l'occasion de faire la fête.

Mais Fischig répondit qu'il préférait monter nous retrouver à l'Essene et il arriva quelques heures plus tard, aux commandes de sa propre navette.

À la minute où il posa le pied à bord, je sentis qu'il était crispé. Il nous salua courtoisement et parut content de revoir Médéa, Aémos et Maxilla. Avec moi, il se montra réservé.

Je lui dis à quel point j'étais heureux de le revoir et soulagé qu'il ait échappé à l'épuration de Glaw.

— Glaw, hein ? dit-il. Il savait tout de la destruction du Discollegium et de nos autres possessions. Je me suis demandé qui ça pouvait bien être, ajouta-t-il.

— Nous avons des choses à nous dire, lui dis-je.

— Oui, répondit-il. Mais pas ici.

Maxilla nous prêta son salon et j'activai le champ de confidentialité.

— Je ne vois rien que tu ne puisses me dire devant les autres, Godwyn, commençai-je.

— Vraiment ? Glaw a tué tout le monde à part nous. Parce que...

— Parce que ?

— Tu aurais dû anéantir ce monstre il y a des années, Eisenhorn. Le tuer ou le livrer aux ordos. À quoi pensais-tu, bordel ?

— La même chose qu'aujourd'hui. J'ai fait pour le mieux.

— Nayl ? Inshabel ? Bure ? Surskova ? Tout notre pauvre

Discollegium ? C'était pour le mieux, ça ? Son intonation était venimeuse.

— Oui, Fischig. Et je ne t'ai jamais entendu contester mes décisions.

— Parce que tu m'aurais écouté !?

— Toi ? Oui. Mais je ne t'ai pas entendu dire qu'il fallait livrer Glaw aux ordos, pas une seule fois.

— Parce que tu te débrouilles toujours pour que les choses paraissent tellement logiques ! Parce que tu as toujours raison !

Je haussai les épaules.

— C'est indigne de toi, Godwyn. Cette aigreur ne te ressemble pas. Les choses n'ont vraiment pas tourné comme je l'aurais souhaité, mais tu présentes la situation comme si tout était ma faute. J'ai pris des décisions difficiles, en espérant qu'elles seraient bonnes. Si tu avais *une seule fois*... une seule fois... protesté, j'aurais tenu compte de ton opinion.

— C'est trop facile, c'est vraiment trop facile. Je n'ai jamais été que ton larbin, ton sous-fifre. Si je t'avais dit : « On vaporise Glaw », tu m'aurais dit oui et puis tu serais tout de même allé le cacher quelque part.

— Tu me crois réellement fourbe à ce point ? Toi qui es, de tous mes conseillers, celui que je respecte le plus !

— Ah ouais ? Il jeta ses gants sur un canapé et alla se servir un grand verre du Griffesang de Maxilla. Qui a dit à Bure de construire un nouveau corps pour Glaw sans nous en parler ? Qui a soudainement découvert la manière de conjurer les démons comme un expert ? Tu camoufles toujours tes petits secrets sous un air tellement vertueux que nous n'avons plus qu'à remercier les étoiles et l'Empereur Lui-même que tu nous aies choisis pour t'assister dans tes œuvres. Mais tu n'es qu'un menteur ! Un conspirateur ! Et peut-être pire !

— Et toi, tu n'es qu'un puritain bien trop idéaliste pour ton propre bien. Et pour le mien, crachai-je. J'ai toujours énormément apprécié ton aide, Godwyn. Tu es l'un des rares en qui je puisse réellement avoir confiance et l'un des rares humains dans l'espace dont le soutien inconditionnel m'a permis de rester à la hauteur. J'ai grand besoin de toi, aujourd'hui, dans mon combat contre Glaw. J'ai peine à croire que tu puisses te retourner contre moi de cette manière.

Il baissa les yeux sur le contenu de son verre.

— Je t'ai déjà prévenu que je le ferais si tu franchissais les bornes.

— Je n'ai rien franchi du tout, mais si c'est ce que tu ressens, pars. Quitte ce vaisseau et laisse-moi continuer mon travail. Je te serai toujours reconnaissant de tous les services que tu m'as rendus, mais je ne supporterai pas cette acrimonie.

— C'est ce que tu penses ?

— Oui.

Il hésita.

— Je t'ai consacré ma vie, Grégor. Je t'ai toujours admiré. J'ai toujours pensé que tu étais... un juste.

— Je le suis toujours. Je sers l'Empereur. Tout comme toi. Oublie ta rancœur et continuons à travailler ensemble.

— Laisse-moi un peu de temps pour réfléchir.

— Deux jours. Après nous partons.

— Deux jours alors.

Il faut croire que ses réflexions ne lui prirent qu'une journée.

Je venais tout juste de recevoir un message terriblement intéressant, par l'intermédiaire du groupe astropathique de l'*Essene*, et je me mis à la recherche de Fischig. Je trouvai Crezia dans l'une des suites du pont intermédiaire, en pleine partie de régicide avec Maxilla. Celui-ci s'était vraiment toqué du docteur Berschilde.

Tout excitée, elle bondit sur ses pieds à mon entrée dans la pièce pour me montrer la magnifique robe de soie-funz qu'elle portait.

— Tobias l'a fait faire pour moi par ses serviteurs ! N'est-elle pas sublime ?

— Elle est merveilleuse, acquiesçai-je.

— La pauvre chérie n'avait pratiquement rien à se mettre, Grégor. À peine un sac de voyage ou deux. C'était le moins que je puisse faire. Attendez un peu de voir la robe d'épéchire qu'ils sont en train de broder pour elle.

— Avez-vous vu Fischig ? demandai-je.

Crezia lança un regard pénétrant à Maxilla qui s'absorba soudainement dans l'observation du plateau de jeu.

— Qu'y a-t-il ?

Crezia me prit par le bras et m'entraîna vers le hublot de la cabine.

— Il est parti, Grégor.

— Parti ?

— Très tôt ce matin. Avec sa navette. Quel type déplaisant.

— C'était mon ami, Crezia.

— Je pense qu'il ne l'est plus vraiment.

— Il n'a rien dit ?

— Non. Pas à moi en tout cas, ni à Tobias, à part un mot d'adieu. Mais il a discuté très tard avec Médéa et Aémos.

— À quel propos ?

— Je ne sais pas. Ils ne m'ont pas invitée. Tobias nous a montré ses collections d'objets d'art, avec Eleena. Il possède des trésors tout à fait ex...

— Ils ont discuté et ce matin il est parti ? Comme ça ?

— J'aime beaucoup Médéa, mais parfois je pense qu'elle peut se

montrer un peu insouciant. Je n'aurais jamais parlé à ce Fischig de ce que tu as fait à New Gevae.

— C'est ce qu'elle a fait ?

— Je n'en suis pas très sûre. Mais ça se pourrait.

Je fis convoquer Aémos et Médéa par des serviteurs. Ils arrivèrent pratiquement en même temps à la porte de ma cabine. Ils avaient tous les deux l'air assez mal à l'aise.

— Eh bien ?

— Eh bien quoi ? riposta Médéa d'un ton peu amène.

— Qu'est-ce que tu as bien pu lui raconter ?

Elle détourna le regard. Aémos tripotait la couture de son manteau.

— J'ai simplement essayé de lui faire comprendre, Grégor. Au sujet de ce que tu fais... ce que tu as fait. J'ai pensé que s'il savait tout il verrait peut-être les choses sous le même angle que moi.

— Vraiment ? Et tu n'as pas imaginé un seul instant qu'il pouvait être un corniaud de puritain prêt à exploser à la moindre sollicitation ? Comme il l'a toujours été ?

— Je me suis dit que l'honnêteté était la meilleure politique à adopter, murmura Aémos.

Médéa marmonna quelque chose entre ses dents.

— Vas-y, dis-le à voix haute, qu'on puisse en profiter ! fulminai-je.

— La politique de l'honnêteté, répéta Médéa. J'appréciais l'ironie de cette phrase.

— Comment ça ?

— Tous ces trucs que tu ne nous as jamais dits. L'honnêteté que tu n'as pas démontrée.

— Elle est bien bonne celle-là, venant de toi, Médéa Betancore ! Si je peux me permettre, je pense que je t'ai tout dit. J'ai partagé tout ce que j'avais. J'ai juré sur mes secrets.

— Oui... en fait... Elle se détourna.

— Oh ! Par le Trône, tu ne lui as pas tout raconté, pas vrai ? Tu ne lui as pas parlé de Chérubaël, du *Codicium*, de Glaw et de tout le reste !

Elle se retourna vers moi, les yeux brillants de larmes, pleins d'angoisse.

— Je pensais qu'il comprendrait si on mettait tout au grand jour...

— Pas étonnant qu'il soit parti, soupirai-je en me laissant tomber dans un fauteuil.

— Médéa n'a fait que suivre mon exemple, intervint Aémos. Nous avons essayé de te défendre, de lui faire comprendre, de lui faire voir les choses comme nous les voyons. Nous avons cru...

— Quoi ?

— Nous avons cru qu'il pourrait changer d'avis et te faire à nouveau

confiance lorsqu'il saurait tout.

— J'aurais imaginé que vous auriez un peu plus de bon sens, tous les deux, répondis-je en sortant de la pièce à grands pas.

Il y avait plusieurs appareils posés sur leurs berceaux, dans le hangar de l'*Essene*. Deux capsules de transport légères, une navette de transport de fret lourde, trois navettes ordinaires et un certain nombre d'autres petits appareils aériens.

J'étais occupé à donner des instructions aux serveurs du hangar afin qu'ils me préparent un speeder à deux places lorsque Médéa apparut, les yeux rouges, vêtue comme pour aller à la surface, avec un blouson de peau retournée.

— Je vais t'emmener, me dit-elle.

— Ne te donne pas cette peine. Tu en as assez fait.

— Mais c'est mon boulot, Grégor ! Je suis ton pilote !

— Laisse tomber, je te dis.

Je me glissai tant bien que mal à l'intérieur du cockpit exigu du speeder rouge vif, refermai le toit coulissant et allumai son unique tuyère. Le toboggan de lancement s'ouvrit et je m'éloignai de l'*Essene* à toute vitesse.

Je récupérai son plan de vol et vis que sa trajectoire me menait à Catharsis, la capitale d'Hubris. Des feux d'artifice et des fusées de carnaval explosaient dans le ciel, au-dessus des toits inclinés de la grande métropole. Le festival battait son plein. Après avoir garé mon petit speeder nerveux à l'astroport de Catharsis, je dus jouer des coudes dans les rues tortueuses de la ville, à travers un flot compact d'individus qui bondissaient et dansaient en poussant des cris de joie. Tous exhibaient la pâleur grisâtre caractéristique d'un réveil d'hibernation. Et ils étaient tous ivres.

On me fourra des bouteilles dans les mains. Des jeunes femmes et des jeunes hommes me plantèrent des baisers sur les joues. Je fus bousculé, poussé, arrosé de pétales de fleurs et de confettis. Toute la ville était imprégnée de l'odeur de médicaments cryogéniques que dégageait cette populace.

Il me fallut tout l'après-midi pour le retrouver. Il était seul, dans une suite au dernier étage d'un hôtel un peu délabré mais pittoresque dont la vue donnait sur les mausolées des Hypogées.

— Fiche le camp, dit-il lorsque j'ouvris la porte.

— Godwyn...

— Fous le camp, bordel ! hurla-t-il en lançant un verre qui alla s'écraser contre le mur opposé.

Il avait beaucoup bu, ce qui n'était pas dans sa nature, mais tout le monde devait être dans le même état sur Hubris, à part moi.

Des feux d'artifice explosèrent en sifflant sur la place, sous ses

fenêtres.

Fischig m'observa un long moment, d'un œil mauvais, puis il se leva et disparut dans la salle de bains. Il en ressortit avec deux nouveaux verres et un bol de glaçons.

Je restai dans l'embrasure de la porte et le regardai nous préparer deux alcools. De l'anis blanc, sur de la glace pilée.

Il en déposa un devant lui et fit glisser l'autre en direction de la chaise qui se trouvait en face de lui.

Je compris qu'il s'agissait clairement d'une ouverture diplomatique.

Je m'assis en face de lui et levai mon verre.

— À tout ce que nous avons partagé, dis-je. Nous avalâmes nos boissons cul sec.

Je fis glisser le verre dans sa direction et il nous en prépara deux autres.

Il me rendit mon verre et me regarda dans les yeux pour la première fois. Je plantai mon regard dans le sien, examinai la cicatrice qui passait sur son œil voilé et qu'il avait déjà lorsque nous nous étions rencontrés pour la première fois ; je vis les tissus cicatriciels légèrement mauves, sur le côté de son visage qui avait dû être reconstruit après notre bataille contre les saruthis, sur le monde pervers qui orbitait autour de KCX-1288.

— Je n'avais pas l'intention de te laisser tomber, commença-t-il.

— Je ne l'ai même pas supposé. Quand a-t-on jamais vu Godwyn Fischig se défilier devant un combat ?

Il eut un rire amer. Nous avalâmes notre deuxième verre et il nous en prépara un troisième.

— Quoi que t'ait dit Médéa, quoi que t'ait dit Aémos... c'est vrai. Mais ce n'est pas ce que tu crois.

— Ah ouais ?

— Je ne suis pas un hérétique, Godwyn.

— Non ?

— Je pense ce que je suis peut-être devenu ce que tu appellerais un radical, mais je ne suis pas un hérétique.

— Est-ce que ce n'est pas exactement ce que dirait un hérétique ?

— Sûrement. Mais si tu me laisses entrer dans ton esprit, tu verras que...

— Non merci ! s'exclama-t-il, en repoussant sa chaise qui recula avec un grincement.

— O.K., dis-je en prenant une petite gorgée d'alcool. Ça ne sera pas pareil sans toi.

— Je sais. Toi et moi. Ah ! les charognes ! Même l'œil de la Terreur a eu peur de nous !

— Oui, c'est vrai.

— On pourrait encore faire des trucs ensemble, dit-il.

— Tu crois ?
— On pourrait travailler côte à côte, comme dans le bon vieux temps, et traquer les ténèbres.
— C'est vrai. On pourrait. Ça me plairait.
— C'est pour ça que je suis désolé d'être parti comme ça. J'aurais dû rester.

J'acquiesçai de la tête.

— Oui.
— Je te dois bien ça. J'aurais dû me donner un peu plus de mal. Tu n'es pas perdu. Pas complètement. Tu es juste sur le point de déraiper.

— De déraiper ?
— Tu es au bord de l'abîme. L'abîme du radicalisme. L'abîme dont personne ne ressort. Mais je peux te sortir de là.

— Me sortir de là ?

— Oui. Il n'est pas trop tard.

— Trop tard pour quoi, Godwyn ?

— Pour ton salut, dit-il.

À l'extérieur, la foule hurlait et applaudissait. Une nuée de feux d'artifice monta dans le ciel du crépuscule, répandant des myriades d'étoiles dans son sillage, comme des essaims de lucioles.

— Qu'est-ce que tu entends par « salut » ? lui demandai-je.

— C'est la raison pour laquelle je suis là. La raison pour laquelle l'Empereur m'a placé à tes côtés. Pour te garder dans le droit chemin. C'est la destinée.

— Vraiment ? Et que suppose cette destinée ?

— Renonce à tout cela. Pour de bon. Confie-moi le *Malus Codicium*... le possédé, le sceptre runique. Laisse-moi te ramener à Thracian, au quartier général des ordos. Tu pourrais faire pénitence et je plaiderais pour toi, j'implorerais leur clémence. Ils ne seraient sûrement pas trop durs avec toi. Tu reprendrais rapidement tes fonctions.

— Tu crois vraiment que tu pourrais me ramener aux ordos, leur raconter tout ce que j'ai fait et qu'ils me laisseraient libre de pratiquer ?

— Ils comprendraient !

— Fischig, c'est toi qui ne comprends pas !

Il me regarda, déçu.

— Alors c'est non ?

— Je pense que c'est le moment pour moi de te dire adieu. J'admire ta détermination, mais je ne peux pas être sauvé, Godwyn.

— Bien sûr que si !

— Non, répliquai-je en secouant la tête. Et tu sais pourquoi ? Parce que je n'en ai pas besoin.

— Alors je te dis adieu, moi aussi, répondit-il en se servant un

nouveau verre.

— Souviens-toi de tout ce que nous avons fait, lui dis-je.

— Oui.

Je refermai la porte derrière moi et je partis.

Il me fallut trois heures pour retourner à l'astroport en jouant des coudes à travers la foule compacte des fêtards. Je lançai le réacteur du rapide petit speeder rouge et remontai à l'*Essene*.

Ils m'attendaient tous dans le hangar. Maxilla. Crezia. Eleena. Aémos. Médéa.

Je tirai de ma poche la transcription chiffonnée du message astropathique que j'avais reçu en début de journée et lançai la boule de papier à Maxilla.

— Nous quittons Hubris. Prochaine destination : Promody.

— Et Fischig ? demanda Eleena.

— Il ne vient pas.

Il existe une posture, dans l'escrime carthéenne, qui porte le nom de *teht uin sah*. Prise littéralement, cette phrase décrit une position des pieds, mais sa signification philosophique va beaucoup plus loin que cela. Elle évoque le moment où la situation tourne en votre faveur au cours d'un duel et où vous commencez à prendre l'avantage sur l'adversaire. C'est le retournement de situation, le pivot central de tous les combats à mort. L'instant où la chance tourne et où vous pouvez sentir que la victoire est à portée de main si vous réussissez à rassembler vos forces.

Je sentais que le message astropathique de Promody était l'équivalent d'un *teht uin sah*. Il m'avait été envoyé, non codé, par un ami en qui j'avais toute confiance et que je n'avais pas vu depuis fort longtemps.

Il disait simplement : « Khanjar doit tomber. »

Il fallut dix semaines à l'*Essene* pour atteindre Promody, un monde couvert d'une jungle épaisse, en lisière du secteur Scarus, plus précisément dans le sous-secteur Antimar.

Je descendis seul à la surface, dans le petit speeder rouge, au cas où il se serait agi d'un piège.

Ils m'attendaient sur le versant d'une colline couverte de végétation tropicale, à l'ombre d'un bosquet de punzélias aux feuilles roses en forme de lobes. Le début de soirée était tiède et parfumé. L'air était chargé d'humidité et les insectes bourdonnaient dans le crépuscule montant.

Je sortis du speeder, entouré d'un nuage de vapeur.

Mon ancien élève, Gideon Ravenor, me salua et s'avança vers moi, glissant sur le tapis de mousse dans sa chaise énergétique. À sa gauche marchait Kara Swole. À sa droite, Harlon Nayl.

XVI

**Survivre à Messina.
Les augures de Gideon.
Rien n'est éternel.**

HARLON ME SERRA contre lui dans une étreinte qui me fit penser à celle d'un ours. Kara se mit sur la pointe des pieds et déposa timidement un baiser sur ma joue. Je les regardai tous les deux d'un œil écarquillé, croyant à peine à ce que je voyais.

— Tu te fais une spécialité de revenir d'entre les morts, dis-je à Harlon. Mais je suis absolument ravi que cette fois-ci, ce soit la bonne.

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je vous expliquerai tout ça plus tard. Je refuse d'expliquer quoi que ce soit jusqu'à ce que vous m'ayez dit comment c'est possible.

— Pourquoi n'irions-nous pas nous installer à l'intérieur ? suggéra Ravenor.

Il nous conduisit le long d'un chemin qui montait sous les punzélias, à travers des clairières où les rayons du soleil se teintaient d'or en traversant la voûte des feuillages charnus et orangés au-dessus de nos têtes. Des lézards volants aux brillants plumages voltigeaient de branche en branche et des insectes diaphanes, de la taille de la paume d'un homme, voletaient dans la brise humide comme les graines ailées de certains arbres.

La chaise énergétique de Ravenor glissait en chuintant à quelques centimètres au-dessus du sol, portée et enveloppée par le champ sphérique généré par l'anneau anti-gravité qui l'encerclait et tournait lentement autour d'elle sur un axe incliné.

Derrière la pente boisée, le terrain était inondé. Nous arrivâmes devant un vaste lac jaune qui s'étendait sous les frondaisons d'arbres émergeant de l'eau en bouquets aux couleurs criardes. Il était parsemé d'îlots broussailleux formés d'enchevêtrements de palmes, d'ajoncs et d'arbres aux racines fibreuses, d'alignements de zutaes cotonneux à feuilles géantes, orange ou mauves, et de monceaux de lianes saprophytes entrelacées.

Des passerelles anti-grav enjambaient les eaux résineuses et reliaient la terre ferme au campement de Ravenor en passant par plusieurs

îlots.

Il avait établi son camp de base sur un radeau anti-grav de vingt mètres carrés, en duralloy, maintenu en suspension au-dessus de l'eau par des nacelles de soutien montées aux quatre coins de la plate-forme et dont les répulseurs tournaient en permanence. Sur le radeau, j'aperçus ce qui me parut d'abord être une immense tente géométrique et anguleuse, mais je me rendis rapidement compte à sa légère luminescence qu'elle était en fait constituée de champs d'énergie opaques et entrecroisés.

Nous traversâmes la membrane à sens unique qui fermait la porte d'entrée et nous entrâmes dans une grande pièce fraîche à l'atmosphère contrôlée, éclairée par des globes luminescents. Je vis un empilement de caissons métalliques contenant de l'équipement et plusieurs pièces de mobilier pliant. Plusieurs champs d'énergies opaques me firent supposer l'existence d'autres pièces dont l'intérieur n'était pas visible. Un homme en robe de lin et aux cheveux gris travaillait à une petite table pliante, vérifiant des données à l'aide d'un codeur portable.

Kara déplia trois chaises supplémentaires tandis qu'Harlon allait chercher de petites bouteilles d'eau fruitée bien fraîche et quelques paquets de rations emballées sous vide. Une jeune femme sortit de l'une des pièces voisines et vint conférer à voix basse avec l'homme qui travaillait sur le codeur.

— Je vois que tu es occupé ? dis-je.

— Oui, répondit Ravenor. D'ici, la vue devrait être bonne.

Je ne saisis pas ce qu'il voulait dire, mais je ne fis aucun commentaire. J'avais autre chose en tête.

Harlon fit sauter la capsule d'une bouteille d'un coup de pouce et me la tendit avant de s'asseoir.

— À notre santé, à nous qui avons survécu envers et contre tout.

Il fit tinter sa bouteille contre la mienne et Kara leva la sienne.

— Alors ? lui dis-je.

— Une horde de salopards de mercs ont atomisé le Discollegium et toute la tour avec. Ils les ont tués jusqu'au dernier, commença Harlon sur un ton très neutre, mais j'entendis le frisson de rage dans sa voix.

— Et vous ?

— C'est madame Bequin qui nous a sauvés, dit Kara.

— Quoi ?

— Nous l'avons ramenée à Messina dans un état correct. Stable, poursuivit Kara. L'antenne médic du Discollegium a fait tout ce qu'il fallait pour qu'elle soit aussi bien que possible. Ils m'ont remise sur pied en une semaine à peu près. Mais tout à coup, l'état de madame Bequin a empiré.

— Elle a fait une attaque, grogna Harlon. Un truc vraiment moche,

un machin qui s'appelle...

— Une ischémie cérébro-vasculaire, précisa Ravenor d'une voix douce.

— C'était au-delà des compétences des médecins du Discollegium, alors nous avons foncé au Centre hospitalier municipal Sandus Sedar pour une intervention chirurgicale d'urgence, reprit Kara. Sachant que vous n'auriez pas voulu que nous la laissions seule là-bas, nous nous sommes relayés pour rester auprès d'elle. J'alternais les tours de garde avec Nayl. La nuit du raid sur le Discollegium, je venais juste de prendre mon tour.

— Et j'étais dans un aérotaxi, en route vers la tour onze, termina Harlon.

— Vous n'étiez là ni l'un ni l'autre ?

— Non.

— Vous avez survécu tous les deux... avec Alizebeth... ?

— Un coup de veine, pas vrai ? dit Harlon.

— Où est-elle ? demandai-je. Et comment va-t-elle ?

— Elle n'a jamais repris conscience. Elle est sous assistance médicalisée à l'infirmerie de mon vaisseau, répondit Ravenor. Je l'ai confiée à mon médecin personnel.

Je connaissais bien le docteur Antribus, le médecin de Gideon. Bequin ne pouvait être entre des mains plus expertes.

Je regardai Harlon et Kara. Je voyais que l'ancien chasseur de primes de Loki se délectait à me raconter leur aventure. Cela faisait probablement des semaines qu'il préparait ses effets.

— Alors... continue.

— On s'est planqués. Kara et moi. On ne pouvait pas déplacer madame B, alors on l'a enregistrée sous une fausse identité, pour qu'on ne puisse pas la relier à votre organisation. Ensuite, on est partis à la chasse, Kara et moi. On a retrouvé l'escadron qui avait fait le coup dans un bidonville près d'un des astroports de la banlieue. Y'en avait trente. Des janissaires vessorians, rien que ça. Je n'avais jamais eu affaire à ces gars-là avant, bien que j'en aie entendu parler évidemment. On peut dire qu'ils savent se battre, ces fumiers.

— Je les ai vus de près.

— Alors vous voyez tout de suite que deux contre trente, même avec l'effet de surprise, c'était pas de la tarte. J'en ai fumé trois...

— Deux, corrigea Kara. Tu en as eu deux.

— D'accord, deux sûrs et un probable. Kara, que l'Empereur la bénisse, en a épinglé six, de ces pourceaux. Blam, blam, blam !

— Nous pourrions partager une bouteille d'amasec plus tard, pendant que tu me raconteras tout ça en détail, Nayl. Tranche dans le vif.

— C'est ma devise, chef, sourit Harlon. Bon, il s'est avéré que nous

avons probablement eu les yeux un peu plus gros que le ventre et on a fini acculés dans un dépôt de fret pas très loin de l'astroport. Le dos au mur, comme qui dirait. La bataille finale. Le moment où on fait dans son froc et où on se retrouve vraiment en petite tenue. Et c'est alors que, juste comme ça... il claqua des doigts... notre sauveur est arrivé.

Il se tourna vers l'inquisiteur Ravenor.

— Je suis heureux d'avoir pu vous aider, dit Ravenor modestement.

— Nous aider ? Avec son équipe, ils leur ont mis une de ces dérouillées que j'en suis tombé sur le cul ! Pour autant que j'aie pu voir, il n'y a que huit mercs qui s'en sont sortis. Ils ont sauté dans leur tas de ferraille et ils ont foutu le camp hors-monde.

Je posai ma bouteille vide sur le pavage de duralloy et me penchai en avant, appuyant mes coudes sur mes genoux.

— Alors, Gideon, lui dis-je, comment as-tu fait, au nom de Terra, pour arriver sur Messina juste au bon moment ?

— Pas au bon moment, répondit-il. Je suis arrivé au mauvais moment, au contraire. Si j'étais arrivé à Messina un jour plus tôt, j'aurais été là au bon moment. Mais mon vaisseau a été retardé par une tempête warp qui a également neutralisé tous mes appareils de communication.

— Depuis que je suis arrivé, c'est la deuxième réponse énigmatique que tu me fais, dis-je. Est-ce là une manière de traiter ton ancien maître ?

Gideon Ravenor avait été mon élève et interrogateur, à la fin des années 330, et il était également le plus prometteur de tous les aspirants à la fonction inquisitoriale que j'aie jamais rencontrés. Non seulement c'était un psyker latent de niveau delta, un Q.P. de 171, mais il avait en plus la bonne fortune d'être doté d'un génial intellect et d'un physique d'athlète, sans parler de son excellente éducation. Il avait été victime des atrocités de la tristement célèbre sainte neuvaine, sur Thracian Primaris et il en était ressorti à peine vivant et atrocement mutilé. Depuis son rétablissement, il vivait dans le cocon de sa chaise énergétique, un brillant esprit enfermé dans une enveloppe paralysée et inutile.

Pourtant, cela ne l'avait pas empêché de devenir l'un des meilleurs agents de l'Inquisition. J'avais en personne appuyé sa promotion au rang d'inquisiteur assermenté, en 346. Depuis ce jour, il avait brillamment résolu des centaines d'affaires, parmi lesquelles les plus connues étaient la Transgression de Gomek et, naturellement, l'affaire Cervan-Holman sur Sarum. Il avait écrit plusieurs ouvrages d'une portée considérable : des essais mémorables tels que *Vers une utopie impériale*, *Réflexions sur la ruche en tant qu'État* et *Terra Redux : une histoire des premiers temps de l'Inquisition*, ainsi qu'une étude sur les

fourberies et les chausse-trappes du warp qui était en passe de devenir l'un des livres de base de l'enseignement. Il était également l'auteur d'une œuvre intitulée *Le miroir de fumée* qui traitait des interactions de l'homme avec les différents états du warp, avec une perspicacité et un sens poétique si remarquables que je pense qu'elle perdurera autant en tant qu'œuvre d'art qu'en tant qu'instrument d'instruction.

Ravenor était quasiment invisible, dissimulé à l'intérieur du globe flou du champ de sa chaise. Il n'était qu'une ombre informe, suspendue à l'intérieur d'une obscurité chatoyante. Son corps lui était devenu presque totalement superflu et tout ce qu'il faisait, il l'accomplissait uniquement grâce à ses capacités psioniques. Son esprit avait acquis plus de force avec son infirmité, compensant ainsi tout ce qui lui était refusé. J'étais certain qu'il était bien plus qu'un psyker de niveau delta à présent.

— Au cours de ces dernières années, mon travail m'a conduit à développer ma compréhension de la divination et des prophéties, dit lentement Gideon. Des choses m'ont été... révélées. Des choses particulièrement significatives.

Je sentais qu'il se montrait très prudent dans sa formulation. C'était comme s'il avait envie d'en dire plus mais n'osait pas. Je décidai que je devais respecter sa prudence et lui permettre de n'aborder que les sujets qu'il sentait pouvoir évoquer.

— L'une de ces révélations... une vision si tu veux... présageait que le Discollegium de Messina était sur le point de connaître un sort terrible. L'événement était annoncé à l'heure près. Mais je n'ai pas réussi à arriver à temps pour l'empêcher.

— La destruction du Discollegium a été prédite ? articulai-je.

— Avec une troublante exactitude, répondit-il.

Je réalisai soudain que j'entendais sa voix. Je veux dire la voix de Ravenor avant ses effroyables blessures, une voix émise par un homme dont la bouche et le larynx n'avaient pas encore fondu dans un incendie de prométhéum. Je m'étais si bien accoutumé au son monocorde et synthétique du transmetteur vox à activation psionique de sa chaise que je n'avais rien remarqué.

— Mon travail m'a également permis de perfectionner et de renforcer mes capacités psioniques, reprit-il (et l'une d'entre elles lui permettait clairement de lire mes pensées superficielles). J'ai abandonné l'usage du transmetteur vox il y a un an à peu près. J'ai développé un contrôle psionique suffisant pour être capable de m'exprimer naturellement par la pensée.

— Je t'entends dans ma tête ?

— Oui, Grégor. Tu entends la voix à laquelle tu étais habitué. Cela ne fonctionne pas avec les intouchables et les individus équipés de boucliers anti-psioniques, évidemment... C'EST LA RAISON POUR

LAQUELLE J'AI CONSERVÉ MON VIEUX TRANSMETTEUR COMME MATÉRIEL DE SECOURS.

Il avait prononcé la dernière moitié de sa phrase mécaniquement, par l'organe sans timbre de la boîte vox intégrée dans sa chaise et ce son électronique crachotant et dépourvu d'émotion nous fit tous éclater de rire sous l'effet de la surprise.

— Malgré tout, même si je suis arrivé trop tard pour le Discollegium, j'ai quand même réussi à récupérer Kara, Harlon et Alizebeth pour les mettre en sécurité, hors-monde.

— Je te dois plus que de la gratitude pour cela. Mais pourquoi me faire venir ici, si loin de tout, pour te retrouver ?

— Promody recèle des secrets qui nous sont nécessaires, déclara-t-il.

— Quel genre de secrets ?

— On m'a permis d'entrevoir le futur, Grégor, dit Ravenor. Et il n'est pas beau à voir.

— LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE n'a jamais accordé beaucoup de crédit à la divination, me dit Gideon. J'en suis venu à avoir le sentiment que cela fait partie de ses grandes faiblesses.

Il était beaucoup plus tard. La nuit était tombée sur ce marécage et nous étions environnés de moucheron bioluminescents qui dansaient dans les airs. Avec Ravenor, nous étions sortis pour une promenade sur les passerelles antigrav qui entouraient son campement.

— Une faiblesse ? C'est sûrement une faiblesse encore plus grande de les prendre au sérieux. Si nous devons accorder du crédit à toutes les divagations du moindre voyant postillonnant sur une place de marché ou de tous les fous furieux de l'Éclésiarchie qui se prennent pour des prophètes et prétendent avoir reçu des révélations divines...

— Nous serions fous, tu as raison. Pour la grande majorité, ce ne sont que des inepties, des mensonges, de la malfaisance ou les délires d'esprits malades. Pourtant, parfois, ces visions prophétiques sont authentiques mais elles apparaissent généralement dans l'esprit de psykers, par hasard ou à cause de leur folie. Dans les deux cas, ces visions sont peu fiables ou trop incohérentes pour être interprétées utilement et concrètement. Mais ce n'est pas parce que l'humanité n'est pas très douée pour cela qu'il faut en conclure que c'est impossible.

— Je crois savoir que d'autres races excellent dans ce domaine, dis-je.

— J'en ai eu la confirmation indubitable, répliqua-t-il. Mon travail au service de l'Ordo Xenos m'a grandement éclairé sur ce sujet. À force d'étudier les races non humaines pour découvrir leurs faiblesses, j'ai également découvert leurs forces.

— Nous sommes en train de parler des eldars, n'est-ce pas ? hasardai-je.

Il ne répondit pas immédiatement. Ses dernières paroles frôlaient l'hérésie. Autour de lui, la sphère d'énergie frémit d'anxiété.

— C'est une race étrange. Ils sont capables de décrypter la géographie invisible de l'espace-temps et d'y démêler les écheveaux de la probabilité avec une étonnante précision, mais leur humeur est changeante. Il leur arrive parfois d'utiliser leurs révélations comme leviers, pour modifier le cours des événements, alors qu'en d'autres occasions ils ne font pas le moindre geste et se contentent de laisser leurs prophéties se réaliser. Je pense qu'il n'existe pas un humain dans l'univers qui soit capable d'expliquer les raisons de leurs choix et de leurs actions. Nous ne sommes tout simplement pas capables de voir les choses à leur manière.

— Leur immense espérance de vie leur donne une perspective infiniment plus vaste...

— Il y a de ça. Cependant, la pensée orthodoxe aurait tendance à juger que c'est cette perspective élargie qui les condamne. Le Ministorum affirme que les eldars sont trop résignés à subir leur destinée. Que c'est cela qui les rend indolents, presque cruels, ou encore manipulateurs et brutaux.

— Tu n'es pas d'accord ?

— J'admets seulement être la proie d'une fascination égoïste, Grégor. Ils interagissent avec la structure fondamentale de l'univers. Comme tu peux sans doute le comprendre, je suis attiré par toutes les capacités qui permettent de vivre ou de percevoir en dehors des limites du corps physique. Mon travail m'a...

Il s'interrompt.

— Gideon ?

— J'espérais apprendre quelque chose de la manière dont leurs esprits perçoivent la réalité indépendamment de leurs corps. Leurs grands prophètes, par exemple, sont dotés d'une sensibilité kinesthésique qui opère indépendamment de toute contrainte de temps et d'espace...

Nous nous arrêtaâmes au bord d'une passerelle, regardant l'étendue du marais voilé par les brumes de la nuit. Des lucioles et des spores dispersées par la brise voletaient dans les airs, leurs trajectoires occasionnellement interrompues par le soudain passage de petits prédateurs volants nocturnes. Des créatures sinueuses se mouvaient dans les eaux miroitantes, sous les passerelles, troublant à peine la surface huileuse du marais.

— J'en ai déjà trop dit, murmura-t-il.

— Il n'est pas nécessaire d'être sur tes gardes avec moi, Gideon. Je ne te blâmerai pas pour avoir voulu chercher la connaissance. Je... je

ne suis plus le puritain que tu as connu autrefois.

— Je sais. Je te dirais tout si je le pouvais, mais pour pouvoir apprendre certaines choses, j'ai été obligé d'en promettre certaines autres.

— Aux eldars ?

— Je ne peux même pas répondre à cette question. Je ne suis pas très fier de ces promesses, mais je les tiendrai.

— Que peux-tu me dire alors ? Tu as parlé de révélations.

— L'un d'eux a vu une grande obscurité se lever devant nous tous. Elle surgissait de manière si abrupte et si menaçante qu'elle a distordu et faussé les écheveaux de probabilité que l'eldar était en train de lire. Elle lui a été révélée au terme d'une série de visions liées les unes aux autres. L'une de ces visions annonçait la destruction du Discollegium. J'ai été très choqué lorsqu'elle s'est révélée exacte. C'était bien la preuve que ces visions n'avaient rien de fantaisiste.

— Qu'a-t-il vu d'autre ? interrogeai-je.

— Une lame vivante, un homme-machine, arpentant un monde mort depuis une éternité et se préparant à frapper pour verser à la fois le sang de l'humanité et celui des eldars, répondit-il. Après ça... plus rien.

Je baissai le regard sur lui.

— Rien ?

— Rien. Cette vision est la plus lointaine qu'il soit capable de percevoir à présent. Il la situe à six mois dans notre futur, pas plus. Il n'a pu discerner quoi que ce soit au-delà de cette limite.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'il n'y a plus aucun futur à voir.

XVII

Psychoarchéologie. Ghül. La barque du démon.

LE MESSAGE DE Gideon m'avait prouvé qu'il connaissait déjà le nom de Khanjar le Couperet, mais au fil de nos discussions, je découvris qu'il n'en savait pas beaucoup plus.

— Avec Nayl, nous avons traqué les janissaires après leur fuite de Messina en espérant découvrir leur commanditaire. Ils avaient bien brouillé les pistes. Les Vessorians se donnent beaucoup de mal pour protéger l'identité de leurs clients. Nous sommes tombés sur toutes sortes de faux indices, des traces de paiements effectués sur des comptes factices, au travers de compagnies écrans. Mais nous avons fini par retrouver une trace. Khanjar le Couperet.

— Ce qui signifie, pour toi ?

— Rien du tout... excepté le fait qu'il s'agit de l'individu qui a ordonné la destruction systématique de toute ton organisation... et que son nom apparaît très clairement dans un certain nombre des visions du grand prophète. Nous pensons que Khanjar le Couperet et l'homme-machine de l'ultime révélation ne sont qu'un seul et même individu.

— Khanjar le Couperet est Pontius Glaw, lui dis-je.

Il fut à la fois stupéfait et captivé. Les révélations n'avaient rien dit de Glaw. Son personnage de Khanjar avait occulté sa véritable identité aux yeux de l'eldar.

— Pourquoi s'attaquer à toi ? me demanda-t-il.

— Par instinct de survie. Je suis l'une des rares personnes à savoir qu'il est toujours vivant. En fait, je suis désolé de le dire, c'est à cause de moi qu'il est toujours vivant. Il est également à la recherche de quelque chose que je possède, pense-t-il.

— Quelle chose ?

Je n'avais pas d'autre choix que de tout lui raconter. Mes tractations avec Glaw, Marla Tarray, le *Malus Codicium*...

— Tu ne plaisantais pas lorsque tu as dit que tu n'étais plus le puritain d'antan, me dit-il.

— Tu es choqué ?

— Non, Grégor, pas du tout. Je pense que le radicalisme est un mal inévitable. Nous finissons tous par devenir des radicaux au fil du temps, à mesure que nous prenons conscience que nous devons apprendre à connaître notre ennemi pour parvenir à le vaincre. Le véritable danger vient des ultra puritains. Le puritanisme est alimenté par l'ignorance et l'ignorance est le plus grand péril de tous. Ce n'est pas que je veuille suggérer que la voie du radicalisme est la plus facile, car à la fin même le plus prudent et le plus responsable des radicaux finit par être submergé par le warp. La véritable mesure de la valeur d'un homme, c'est le bien qu'il est capable de faire pour l'Imperium avant d'être entraîné trop loin.

— Il y a autre chose encore. Dans l'esprit de sa fille, j'ai vu une image d'un monde desséché qui ressemble énormément à celui que tu me décris dans les révélations de l'eldar. Il y avait un nom : *Ghül*.

— Laisse-moi faire des recherches là-dessus, me dit-il en faisant pivoter sa chaise énergétique pour reprendre la direction du campement.

Ravenor m'avait appelé jusqu'à ce monde isolé et recouvert d'une épaisse jungle parce que Promody était apparue dans une autre des visions de l'eldar. Khanjar le Couperet était venu là récemment, peut-être six semaines auparavant seulement, et Ravenor avait bien l'intention d'en découvrir la raison.

Son équipe se composait d'une dizaine d'individus : plusieurs techniciens, six astropathes et un archéologue, l'homme aux cheveux gris que j'avais vu et qui se nommait Kenzer.

— Mais il n'y a pas de ruines sur Promody, lui fis-je remarquer peu après lui avoir été présenté.

— Il n'y en a plus, monsieur, acquiesça-t-il. Mais selon une fascinante théorie, Promody serait l'un des mondes qui auraient été habités par une ancienne culture.

— Ancienne à quel point ?

Il me lança un regard nerveux.

— Pré-Avènement, dit-il.

Une culture antérieure à l'ascension de l'Humanité. C'était stupéfiant.

— Cette fascinante théorie, insistai-je, c'est une théorie eldar ?

Il n'avait pas envie de répondre, mais mon titre et mon rang ne lui laissaient guère le choix.

— Oui, monsieur. Mais la culture dont nous parlons est très antérieure à leur civilisation et avait disparu bien longtemps avant qu'ils ne conquièrent les étoiles.

Depuis leur arrivée à Promody, les techniciens de Ravenor s'étaient employés à conduire une étude avec l'aide de ses astropathes. Ils

avaient étudié la surface et l'atmosphère de la planète pour y détecter des signes de la visite de Khanjar, des traces de sites d'atterrissage, de pollution résiduelle provenant des moteurs des véhicules ou les échos de la présence d'esprits humains. Ils avaient acquis la certitude que le campement sur le marais était tout proche de l'endroit où Khanjar s'était posé. À présent, les astropathes se préparaient pour une auto-séance d'une dimension bien plus considérable que tout ce que j'avais jamais tenté.

Gideon m'appela à la tente énergétique.

— Ghül est le nom d'une planète, me dit-il.

— Le monde mort de la vision ?

— C'est plus que probable.

— Et où se trouve-t-il ?

— Nous ne le savons pas.

— Qui appelles-tu « nous » ? D'où tiens-tu cette information ?

Il soupira.

— Seigneur prophète, appela-t-il.

L'un des écrans d'énergie intérieurs s'écarta et une haute silhouette sortit des chambres privées. L'être était grand et très mince, vêtu d'une longue robe à capuchon faite d'un tissu bleu chatoyant, comme une soie moirée mais d'aspect plus lourd et plus fluide. Je sentis une odeur douceâtre et étrangement déplaisante, évoquant celle du sucre brûlé. Je sentis bien que ce capuchon ne serait jamais repoussé en ma présence. Je n'étais pas digne de poser les yeux sur le visage qui se dissimulait en dessous.

— Voici Eisenhorn, dit la créature.

Il ne s'agissait pas d'une question. Les paroles coulaient mélodieusement, suivant une étrange cadence qu'aucun humain n'aurait pu reproduire, même de manière approximative.

— À qui ai-je l'honneur ? dis-je.

— Le livre est dans son manteau, dit le personnage à Ravenor, ignorant mes paroles. Il est insultant qu'il le porte avec tant de désinvolture.

— Grégor ?

Je sortis le *Malus Codicium* de ma poche. Le personnage fit un geste de protection de sa main droite gantée.

— C'est une insulte que ton ami devra tolérer, j'en ai peur, dis-je. Cet objet ne quittera pas ma personne.

— Il l'a contaminé. Il fermente dans son sang. Il l'a asservi au joug des démons.

— Et plus encore, sans aucun doute, ripostai-je. Mais examinez mon âme et osez me dire que je ne suis pas entièrement dévoué à notre salut à tous.

Dans un geste de provocation, je baissai mes boucliers mentaux. Toutefois, malgré la tentation que je ressentis, l'eldar n'effleura pas mon esprit.

— Ravenor se porte garant pour vous, articula la silhouette encapuchonnée après un instant. Je me contenterai de cela. Mais ne vous approchez pas plus.

— Alors comment dois-je vous appeler ?

— Vous n'en aurez pas besoin, répondit l'eldar sur un ton sans réplique.

— Je vous en prie, intervint Gideon, l'air extrêmement mal à l'aise. Grégor, tu peux appeler mon hôte « seigneur prophète ». Monseigneur, peut-être pourriez-vous parler de Ghül à Grégor.

— Dans les premiers jours, une race venue du maelström établit des colonies dans cet espace. Ils bâtirent sept mondes et le plus grand de tous était Ghül. Puis ils furent renversés et disparurent sans laisser de traces.

— Depuis le maelström ? Depuis le warp ? Vous parlez d'une race de démons ? Le seigneur prophète ne répondit pas et je poursuivis. Voulez-vous dire que des démons ont autrefois colonisé sept mondes dans notre réalité ?

— Ils fuyaient une guerre. Leur roi était mort et ils avaient emporté son corps pour lui donner une sépulture. Sur sa tombe, ils érigèrent leur première cité, puis ils construisirent six mondes autour de celle-ci, afin d'honorer sa dépouille pour l'éternité.

— Ghül est la tombe d'un roi démon ? Aucune réponse ne vint. Eh bien ? Ne voulez-vous répondre qu'à une question sur deux ? Ghül est-il le monde sépulture ? Est-ce là ce que recherche Glaw ? La tombe d'un démon ?

— Je n'ai pas vu la réponse, répliqua l'eldar.

— Alors faites donc une hypothèse !

— Le roi démon est mort. Khanjar ne peut espérer le ramener à la vie.

— À moins d'avoir le *Malus Codicium*, ajoutai-je.

— Pas même à cette condition.

— Mais alors quoi ? m'exclamai-je, exaspéré.

— Traditionnellement, intervint Gideon, au moins dans les cultures humaines, un roi est toujours enterré avec des trésors et des artefacts de grande valeur.

— Il doit y avoir quelque chose dans cette tombe. Quelque chose d'incalculable et le *Malus Codicium* est juste la clé qui peut lui permettre d'y accéder. Où est Ghül ?

— Nous ne le savons pas, répondit Ravenor.

— Glaw le sait-il ?

— Je pense que c'est pour le découvrir qu'il est venu ici.

L'eldar se retira et je fus soulagé de ne plus être en sa présence. Je me demandai comment faisait Ravenor pour le tolérer.

À l'extérieur, les préparatifs touchaient à leur fin. Tous les membres de l'équipe de Ravenor se préparaient à regagner son vaisseau, à l'exception de Kenzer et des six astropathes. Nayl et Kara retournaient à l'Essene.

— J'ai eu un message de Maxilla, me dit Nayl. Vous avez reçu un communiqué de la part de Fischig.

— Fischig ? Vraiment ?

— Il semble avoir changé d'avis. Il dit qu'il regrette votre dispute et demande à revenir.

— Je pense que c'est trop tard, Harlon.

Nayl haussa les épaules.

— Oh ! Patron, ne soyez pas trop dur avec lui. Vous savez comme il est intransigeant. Il a eu un peu de temps pour réfléchir. Il s'est rallié à votre point de vue. Laissez-le revenir. D'après ce que dit Gideon, on aura probablement besoin de lui.

— Non. Plus tard, peut-être. Pas maintenant. Je ne pense pas que je puisse avoir confiance en lui.

— Il pense probablement la même chose de vous, fit Nayl avec un grand sourire. C'était une blague ! ajouta-t-il aussitôt en levant les mains pour m'apaiser. Bonne chance ! termina-t-il en s'éloignant vers la navette devant laquelle l'attendait Kara Swole.

L'aube pointait tout juste. Avant leur départ, les techniciens avaient étendu le réseau de passerelles anti-grav pour former un chemin circulaire de cinquante mètres de diamètre autour du marais. Les astropathes allèrent prendre leurs places sur les passerelles, sous l'épaisse végétation embrumée. Avec Gideon et Kenzer, je me tenais sur l'une des plates-formes centrales. Placés à égale distance les uns des autres, les astropathes commencèrent à murmurer et se plongèrent dans leur transe. L'air se chargea d'énergie psytélépathique.

Au lieu de se focaliser sur un seul objet, comme nous l'avions fait sur le blouson de Midas avec Jekud Vance, les astropathes étaient en train d'ouvrir toute la zone en invoquant les empreintes psychiques qu'elle pouvait recéler. Une froide luminescence bleutée commença à se répandre autour de nous jurant avec la lumière du soleil levant. Les objets qui nous entouraient se voilèrent d'une brume vaporeuse.

— Je vois quelque chose... souffla Kenzer.

Je voyais quelque chose, moi aussi. Des formes nuageuses, tourbillonnantes, qui prenaient forme au-dessus des eaux, au centre du cercle. Tout était flou.

Je sentis Ravenor étendre son esprit pour interagir avec l'image. Debout à côté de lui, je pus sentir à quel point son esprit s'était

développé. Mon ancien élève était devenu redoutablement puissant.

Soudain l'image se focalisa. Trois silhouettes pataugeaient dans le marais, de l'eau jusqu'aux genoux. Il y avait un énorme ogryn armé d'un canon-blaster. Il marchait dans le sillage d'un homme bien charpenté en armure de combat beige, le visage dissimulé par un masque recycleur. L'homme analysait les abords immédiats du groupe au moyen d'un auspex portable. La troisième silhouette se tenait près de lui. Elle était grande, large, partiellement drapée dans ce qui me parut d'abord être une cape de plumes et se déplaçait avec une étrange raideur.

Mais ce n'étaient pas des plumes. C'étaient des lames. Des langues de métal polies, acérées, tissées dans un vêtement de combat. En dessous, j'entrevis un corps de chrome poli, de duralloy et d'acier, un corps humanoïde mécanique d'une admirable conception.

L'œuvre du magos Geard Bure, à n'en pas douter. De feu Geard Bure.

C'était là Khanjar le Couperet. L'homme-machine... la « lame vivante » de la vision eldar. Pontius Glaw.

Je vis son visage. C'était celui d'un beau jeune homme coiffé d'une crinière de cheveux ondulés, mais les cheveux ne bougeaient pas et l'expression du visage était immuable : un petit sourire suffisant et narquois. C'était un masque d'or, comme les têtes que l'on voit sur les statues dorées des grands aristocrates. J'avais déjà vu ce visage, dans les anciennes archives qui montraient Pontius Glaw dans ses plus belles années.

Il n'y avait aucun son, mais Pontius dit quelque chose à son homme de tête. Puis il se retourna et parut s'adresser à quelqu'un ou quelque chose que nous ne pouvions voir.

Il y eut une longue pause. Ils attendirent. Soudain l'ogryn recula nerveusement, comme alarmé par quelque chose. L'homme de tête régla son auspex et le pointa devant lui. Glaw resta immobile un moment, comme frappé de stupéfaction, puis il frappa dans ses mains métalliques, en un geste de jubilation.

— Je ne vois pas ce qu'ils font... dit soudain Kenzer.

— Il n'y a rien à voir, dit Gideon d'un ton sec, très déçu.

Cela semblait bien être le cas. Il y avait une légère distorsion aux endroits où le fantôme psychique de l'endroit ne se superposait pas exactement à son équivalent réel, mais il n'y avait rien d'autre.

— Non, m'exclamai-je soudain. Je pense qu'il y a quelque chose. Demande à tes astropathes d'élargir la zone de la séance.

— Comment ça ? me demanda Gideon.

— Fais-le.

Avec un petit effort, les télépathes de Ravenor réussirent à augmenter le diamètre de l'image invoquée. Presque aussitôt, nous

aperçûmes des ombres à la périphérie de l'image.

— Des psykers ! dit Gideon.

— Exactement, ajoutai-je. La raison pour laquelle nous ne voyons pas ce qu'il faisait est qu'il a fait exactement la même chose que nous !

— Une auto-séance.

— Exactement.

— Comment as-tu deviné, Grégor ?

— M. Kenzer ici présent nous a bien dit qu'il n'y avait aucun vestige sur Promody. Glaw a forcément utilisé un autre moyen pour chercher des traces du passé.

— Mais nous ne pouvons pas voir ce qu'il a vu...

— Revenez en arrière, dit une voix derrière nous.

Silencieusement, le prophète eldar était venu se joindre à nous sur la passerelle.

— Revenez en arrière, répéta-t-il.

Il fallut quelques minutes aux astropathes pour rassembler leurs forces et rétablir l'image. Cette fois, je sentis la puissance mentale de l'eldar qui les soutenait.

Nous regardâmes la scène se dérouler à nouveau sous nos yeux. Les trois silhouettes s'approchèrent, comme la première fois. Glaw parla à son éclaireur et se retourna pour s'adresser à ses psykers.

Le monde se modifia.

Il n'y avait plus de jungle. Plus d'eau. De grandes falaises de roche lisse nous cachaient le ciel. D'immenses colonnes qui nous dominaient, comme les troncs de pins géants. Nous voyions ce que les psykers de Glaw lui avaient permis de voir. La surface de Promody, telle qu'elle était des millénaires avant l'apparition de l'homme. Une cyclopéenne cité de roches noire et vitreuse qui avait si bien disparu qu'il n'en restait que ce fantôme psychique.

— Empereur-Dieu ! suffoqua Kenzer avant de s'évanouir.

C'était une vision terrifiante. Hypnotique. Tellement démesurée que nous eûmes la sensation d'être des microbes, des particules de poussière sur la chaussée d'une ruche impériale.

J'observai, fasciné. À présent, au moment où l'ogryn reculait et où Glaw restait stupéfait, je pouvais en voir la raison. Glaw frappa dans ses mains, ravi, et l'homme à l'auspex commença à promener son instrument sur une large portion d'un mur fantomatique pour en enregistrer l'image.

— Il y a une inscription ! s'écria Ravenor.

Je bondis de la passerelle, pataugeant dans les eaux grasses du marécage jusqu'à me retrouver à côté des images de Glaw et de ses hommes.

— Nous devons enregistrer ça avant que ça ne disparaisse ! criai-je.

Ravenor glissa au-dessus de l'eau pour me rejoindre. Les

enregistreurs de sa chaise commencèrent à bourdonner en filmant les inscriptions.

Elles étaient écrites dans un langage que je n'avais jamais vu auparavant. Le simple fait de les regarder me donna la nausée. Il n'y avait aucun contour linéaire. Elles se déroulaient en spirale et ondulaient en grimpant à l'assaut de la muraille titanesque, tournoyant et se repliant sur elles-mêmes.

J'eus un vertige. Glaw sautait sur place et dansait comme un malade mental, son corps mécanique vacillant de manière grotesque.

Autour de nous, la lumière commença à clignoter et à trembloter.

— Nous sommes en train de le perdre, dit Ravenor.

— Il vaut probablement mieux... bafouillai-je en retournant d'un pas trébuchant vers la passerelle.

La colossale cité commença à s'estomper. Ensuite, Glaw et ses compagnons disparurent et la luminescence bleue reflua.

Les astropathes de Ravenor s'étaient effondrés sur les passerelles, épuisés. L'eldar se tenait debout, tête baissée.

— On aurait dit une carte.

— C'était une carte, dit l'eldar. Un plan des sept mondes, avec la localisation précise de Ghül.

Pontius Glaw savait où il allait. Cela faisait déjà quelques semaines qu'il le savait. Peut-être était-il déjà arrivé.

Il fallut à peu près une journée à Ravenor et au seigneur prophète pour arriver à démêler la signification de nos découvertes. En tenant compte aussi bien que possible des conversions et des translations sidérales, si l'on considère l'immensité de temps écoulé, ils parvinrent à déterminer que le monde qui avait été connu sous le nom de Ghül avant l'ère de l'humanité se situait dans un système inexploré dénommé 5213X, à trois mois à l'extérieur de l'espace impérial et à vingt semaines de notre situation actuelle.

Nous nous préparâmes à quitter l'orbite de Promody la nuit suivante. Ravenor m'expliqua que l'eldar avait demandé à être déposé en route, dans un endroit secret, où il pourrait avoir accès à quelque chose qu'il appelait un tunnel du warp. Ravenor était lié par la promesse qu'il lui avait faite.

Nous nous donnâmes rendez-vous à Jeganda, à trois semaines de 5213X, d'où nous partirions pour la dernière étape de notre périple.

— Est-ce que nous informons les ordos ? me demanda Ravenor.

— Non. Les forces qu'ils pourraient nous envoyer ne compenseraient pas les problèmes qu'ils nous causeraient. Je vais préparer un compte rendu détaillé de tout ce que nous savons, pour le leur transmettre dans l'éventualité où...

— Où ?

— Nous échouerions, terminai-je.

Avant notre départ, je trouvai le courage de me rendre au vaisseau de Ravenor, *L'Étoile Intérieure*. J'emmenai Crezia et Harlon Nayl avec moi. À l'infirmerie du vaisseau interstellaire Antribus, le médecin de Gideon, nous escorta jusqu'à la chambre à l'éclairage tamisé où reposait Alizebeth, couchée à l'intérieur d'un champ de stase luisant d'une douce lumière.

Crezia et Harlon me laissèrent entrer seul.

Alizebeth avait l'air de dormir. Sa peau était aussi blanche que les neiges des hauts sommets des Atenates.

— Est-elle en vie ? demandai-je à Antribus.

— Oui, monsieur.

— Je veux dire... sans les appareils, le champ de stase... ?

— Si nous arrêtons les appareils, elle pourrait rester dans cet état, mais elle pourrait également décliner. Il n'est jamais facile de pronostiquer l'évolution d'un malade en cas de blessures aussi sérieuses.

— Peut-elle se rétablir ? demandai-je.

— Non, répondit-il, en montrant suffisamment de compassion pour me regarder dans les yeux. Sauf miracle, elle ne retrouvera jamais sa conscience ou sa mobilité.

— Elle est donc comme morte pour nous ? Peut-elle avoir une certaine qualité de vie ?

— Qui sait, monsieur ? Elle ne souffre pas. Je pense qu'elle vit un rêve tranquille et sans fin. Si vous trouvez cela trop cruel, nous pouvons déconnecter les machines et laisser la nature suivre son cours.

Il se retira. Crezia apparut à mes côtés.

— Que vas-tu faire, Grégor ? me demanda-t-elle.

— Je ne vais pas faire arrêter les machines. Pas tout de suite. Mon esprit est trop préoccupé par ce monstre de Glaw. Je prendrai une décision après. S'il y a un après, pensai-je. J'aimerais que tu restes auprès d'elle avec Nayl. Pour prendre soin d'elle. Est-ce que tu veux bien le faire ?

— Bien sûr.

Je me rendis compte que c'était la première fois qu'elle voyait Alizebeth Bequin.

— Vraiment ? Je suis conscient que je te demande énormément.

— Je suis médecin et je suis ton amie, Grégor. Ce n'est rien.

Je me détournai, prêt à partir.

— Elle peut probablement t'entendre, dit-elle soudain.

— Tu crois ?

Crezia haussa les épaules et sourit.

— Je ne sais pas. Il y a toutes les chances pour que ce soit le cas. Et dans le cas contraire, alors qu'est-ce que ça peut bien faire ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Dis-lui, Grégor. Maintenant, avant de partir. Dis-lui, pour l'amour du ciel. Fais ce que tu dois faire pour l'une de nous, au moins.

Elle me laissa seul et je m'assis à côté de la couchette d'Alizebeth.

Alors, bien qu'à ce jour je ne sache toujours pas si elle pouvait m'entendre ou me comprendre, je lui avouai toutes les choses que j'aurais dû lui dire bien des années auparavant.

Je fis mes adieux à Ravenor et lui promis de l'attendre à Jeganda. J'embrassai Crezia et descendis au hangar de *L'Étoile Intérieure* pour prendre une navette pour l'*Essene*. Nayl m'accompagna.

Je lui serrai la main.

— Ne quitte pas Gideon des yeux, lui dis-je.

Il fronça les sourcils.

— Vous n'avez pas confiance en lui ? me demanda-t-il.

— Je lui confierais ma vie. Ce sont ses amis qui ne m'inspirent pas confiance.

Tandis que l'*Essene* s'éloignait de Promody, accélérant de plus en plus pour atteindre le point de translation dans l'immaterium qu'avait calculé le navigateur de Maxilla, j'allai voir Aémos.

Il était dans sa suite, compulsant une énorme pile de livres qu'il avait empruntés à la bibliothèque de Maxilla.

— Voilà quelque chose d'autre pour te divertir, lui dis-je en lui tendant une brassée de tablettes cyberdata et de digidisques de stockage.

Avant notre séparation, Ravenor m'avait remis les copies de tout ce qu'on lui avait permis de dupliquer, y compris un dossier pix renfermant toutes les images de l'inscription telle qu'elle avait été enregistrée par les senseurs de sa chaise énergétique.

— Gideon a marqué certains passages-clés de ses notes pour t'aider à avancer, mais l'inscription, qui est une carte, est ce qui m'intéresse le plus. Le... l'associé de Gideon... m'a expliqué sa signification générale, au moins pour la partie qui se rapporte à Ghül. J'aimerais en savoir un peu plus, en termes précis.

— Tu voudrais que je déchiffre un texte xenos appartenant à une civilisation morte bien longtemps avant l'apparition de l'homme ?

Présenté ainsi, c'était une entreprise écrasante.

— Il y a aussi quelques échantillons de la même écriture, obtenue par Ravenor sur d'autres sites. Je ne sais pas. Vois si tu peux faire quelque chose avec ça. Tout ce que tu pourras trouver peut nous être utile.

Le voyage vers Jeganda ne fut pas le plus long de tous ceux que j'ai connus, mais il me parut interminable. J'étais irritable, mal à l'aise et impatient d'arriver. Je ne pouvais m'empêcher de penser à l'avance que Glaw avait sur nous ou à la proximité du néant dont avait parlé le grand prophète.

Pour m'occuper, je méditai, je fis de l'exercice et je fouillai la bibliothèque de Maxilla de fond en comble, à la recherche de tout ce qui pourrait avoir trait aux eldars et à leurs légendes. Kara s'occupa d'aider Médéa à retrouver une bonne condition physique et, au bout de trois semaines de voyage, nous nous astreignions quotidiennement, ensemble, à des entraînements de combat exténuants. Parfois, Eleena se joignait à nous pour les séances les moins pénibles, afin de se maintenir en forme. J'étais heureux d'avoir une intouchable à mes côtés, étant donné les épreuves qui nous attendaient et les capacités de Glaw.

À l'exception d'Alizebeth, qui ne comptait plus réellement étant donné les circonstances, Eleena était l'ultime représentante du Discollegium. Je me demandai si j'entamerais un jour un nouveau recrutement pour le remettre sur pied.

J'ignorais si j'en aurais seulement l'occasion.

Vers le milieu de la troisième semaine, Aémos me fit appeler dans sa suite afin de discuter de ses découvertes. Je me demandai pourquoi il n'avait pas simplement abordé le sujet au dîner. Nous nous retrouvions tous les soirs.

Il me dit qu'il avait fait des progrès. L'antique civilisation qui avait édifié Ghül apparaissait indirectement à travers plusieurs sources anciennes. À ce qu'il semblait, à l'occasion de leurs premiers contacts avec des espèces xenos, certains des premiers explorateurs de l'Empire avaient rapporté des mythes parlant d'une race de précurseurs disparus. Toutefois, Aémos était préoccupé par le fait que certaines de ces références puissent être liées à d'autres cultures disparues ou à des espèces qui auraient migré ou se seraient transplantées.

Il y avait cependant un thème récurrent : la race de Ghül était appelée les « autres » ou les « étrangers » parce qu'ils n'étaient pas originaires de notre galaxie. Le nom Ghül lui-même n'apparaissait nulle part.

— Une civilisation mineure, celle des Doy de Mitas, a une légende qui parle des « xol-xonxoy », des démons qui gouvernaient le monde autrefois et qui doivent revenir. Ce mot signifiait « les corrompus » ou « les êtres du warp. »

— Une description aussi bonne qu'une autre. L'eldar paraissait convaincu que cette civilisation était en réalité une colonie de démons venus du warp. Même pas une véritable race, plutôt une armée, une

horde... une nation. Un roi démon exilé et ses partisans, peut-être.

— Il y a encore deux ou trois bribes sans importance, mais je n'arrive à rien avec l'inscription, bien qu'elle soit extraordinaire. Les images que Gideon a enregistrées de cette séance sont extrêmement perturbantes. J'aimerais emprunter ton livre.

— Tu quoi ?

— Ton maudit bouquin et j'emploie cet adjectif à dessein.

— Tu m'as dit que tu ne voulais plus jamais le voir, lui rappelai-je.

— Je n'en ai pas la moindre envie, Grégor. Je suis glacé d'effroi par le simple fait de le savoir à bord. Mais ce qui m'effraie encore plus, c'est ce qui nous attend à l'arrivée. De plus, tu m'as demandé d'accomplir un travail et c'est le seul outil que je n'ai pas encore exploité.

Je sortis le *Malus Codicium* de ma poche. Pendant un instant, je ne pus m'obliger à le lui tendre.

— Sois très prudent, soufflai-je.

— Je connais les procédures, répliqua-t-il d'un ton grincheux. Tu m'as déjà demandé d'étudier des textes interdits.

— Pas des ouvrages comme celui-ci.

Après cette conversation, je gardai un œil sur Aémos, lui rendant visite régulièrement et m'assurant qu'il venait à tous les repas. Il était de plus en plus fatigué et d'une humeur massacante. Je voulus lui reprendre le livre, mais il me dit qu'il en avait presque terminé.

Nous étions à une semaine de trajet de Jeganda quand il m'annonça qu'il avait fini.

— C'est incomplet, me dit-il en guise d'avertissement, mais les principaux éléments sont là.

Il paraissait encore plus épuisé qu'à l'accoutumée et il présentait un léger tremblement du côté gauche. Sa suite était une indescriptible pagaille de papiers, de tablettes, de notes, de gribouillages et de livres éparpillés. Par endroits, lorsqu'il avait apparemment manqué de papier, il avait continué à prendre des notes sur le dessus des tables et même sur les parois.

Uber Aémos venait d'accomplir le plus grand service qu'il m'ait rendu et la tâche la plus difficile que je lui aie demandé de réaliser. Il en avait payé le prix. Cela avait affecté sa santé physique et, je le craignais fort, son intégrité mentale.

Sur la litière de bric-à-brac qui recouvrait son bureau, il étala une large feuille de vélin couverte de griffonnages.

— Le roi démon, commença-t-il, qui est représenté par ce glyphe, ici... il pointa un doigt tremblotant, ... et par cette triple configuration de symboles ici, était appelé Y-Y-Y...

— Aémos ?

— Yssarile ! Il fut littéralement obligé de cracher le mot pour arriver à le prononcer. L'horloge dorée qui était sur la table de nuit, à côté de son lit défait, sonna brusquement deux fois sans aucune raison valable. Elle fait ça tout le temps, grogna Aémos avec humeur.

Il pointa un autre signe sur le papier pour attirer mon attention sur celui-ci et suivit du doigt une volute de signes enchevêtrés. Je me rendis compte que ses notes avaient pris l'aspect de la carte elle-même.

— Là, regarde. Il y a eu une guerre. Le roi démon Y-Y...

— Appelle-le juste le roi démon.

— Le roi démon a donc mené une guerre d'une férocité stupéfiante contre un monarque rival. Le nom du rival n'est pas mentionné, mais à en juger par ces symboles, ici, je hasarderai l'hypothèse qu'il s'agit de l'un de ceux que nous identifions plus ou moins comme l'une des quatre puissances primaires du Chaos, bien qu'il n'y en ait eu que trois à ce moment-là. Je me demande pourquoi ?

Je ne pouvais répondre à cette question. Je me demandai si le grand prophète en serait capable.

— Ce rival est décrit comme un infâme sorcier, continua Aémos. Je ne prétends pas connaître ou vouloir connaître les hiérarchies du warp, mais en termes simples, Y-Y... bon sang ! Yssarile ! était l'un de ses lieutenants, un seigneur de guerre, un prince... donne-lui le nom que tu veux, qui a essayé d'usurper le trône de cette puissance.

Aémos déroula une nouvelle feuille de papier chiffonnée et balaya de la main quelques copeaux de crayon.

— La guerre a duré... un milliard d'années. Dans notre compréhension du temps. Le roi démon a été anéanti par son rival. Purement et simplement tué. Son armée s'enfuit, saisie de terreur devant cette écrasante défaite et chercha refuge dans l'univers matériel. Notre univers. Ils établirent une capitale et six colonies sœurs. La capitale, Ghül, fut bâtie sur le mausolée du roi démon, qui avait lui-même été construit autour de sa barque.

— Sa barque ?

— Je suppose qu'ils veulent dire son vaisseau. Littéralement parlant, le mot se rapproche plus de « chariot » ou de « galère » et je pense qu'il s'agit là du point-clé. C'était sa machine de guerre, le véhicule qu'il menait à la bataille. Elle est décrite, ici et également ici, comme un engin d'une telle puissance et d'un tel pouvoir que les êtres du warp qui ont écrit cela en furent eux-mêmes frappés de stupeur. Il leva les yeux vers moi. La barque du roi démon. Une arme d'une inconcevable puissance, enfermée dans le mausolée de Ghül. À ce que l'on me dit, c'est ce trophée que recherche Glaw.

— Ce qu'on te dit ?

Il sursauta et secoua la tête.

— Je suis fatigué. Je voulais dire que c'est ce que j'ai appris. Avec tout ça. Mes recherches.

— Tu as dit qu'on te l'a « dit ».

— Pas du tout.

— Je t'ai distinctement entendu.

— Bon, d'accord je l'ai dit. Je me suis trompé de mot. Appris. C'est ce que j'ai appris.

Je posai la main sur son épaule, d'un geste rassurant, mais il tressaillit.

— Aémos, tu as fait un extraordinaire travail sur ces documents. J'ai beaucoup exigé de toi.

— C'est vrai.

— Trop.

— Je suis à votre service, monsieur. Ce n'est jamais trop.

— Je vais demander à Maxilla de te faire préparer une autre suite. Tu ne peux pas dormir ici.

— Je suis habitué à ce fouillis, répondit-il.

— Ce n'est pas le fouillis qui m'inquiète.

Il s'éloigna de moi en traînant les pieds, grommelant pour lui-même.

— Il faut que je reprenne le livre, maintenant, lui dis-je.

— Il est là, quelque part, dit-il sur un ton dégagé. Je te le rapporterai plus tard.

— Je le prends maintenant.

Il me lança un regard furibond.

— Maintenant, s'il te plaît, répétais-je.

Il tira le *Malus Codicium* de sous une pile de notes qui se déversèrent sur le tapis et me le tendit. Je le pris, mais il ne voulait pas le lâcher.

— Aémos...

Je réussis à lui arracher le volume. La pendule tinta une nouvelle fois à contretemps.

— Je pense que tu devrais réfléchir aux possibilités qu'il te reste, Grégor, dit-il.

— Comment ça ?

— Les puissances que nous affrontons sont immenses. Peut-être trop pour nous. Nous sommes en position d'infériorité. Je pense que nous devrions nous renforcer.

— Et comment imagines-tu y parvenir ?

— Invoque le possédé.

— Quoi ?

Il ôta ses lourdes lunettes augmentiques pour en polir les lentilles avec un coin de sa robe.

Ses mains tremblaient énormément à présent.

— Sur Dürer, je t'ai désapprouvé, mais je pense que je saisis un peu mieux les enjeux à présent. Je comprends les choix que tu as dû faire.

Les règles que tu as dû contourner. Tout ça pour notre bien et je te fais mes excuses pour avoir douté de toi. Avec le possédé, nous aurions une chance. Invoque-le ici.

— Par quel moyen ?

Il se mit dans tous ses états.

— Comme à Miquol !

— C'était un acte désespéré, rétorquai-je d'un ton réprobateur.

— Nous sommes dans une situation désespérée aujourd'hui aussi !

— Et nous n'avons pas d'hôte dans lequel l'invoquer...

— Tu n'en avais pas plus là-bas !

— Et il a presque réussi à nous tuer tous par sa puissance brute avant que je ne parvienne à l'emprisonner.

— Tu n'as qu'à utiliser l'un des astropathes de Maxilla comme hôte !

Je le regardai posément.

— Je ne veux pas tuer un homme juste pour me procurer un hôte.

— Tu l'as pourtant fait à Miquol, souffla-t-il d'une voix à peine audible.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Tu l'as fait à Miquol. Verveuk n'était pas mort. Tu l'as sacrifié pour notre bien à tous. Pourquoi reculerais-tu à l'idée de recommencer ?

— Pour quelle raison voudrais-je refaire une chose dont je souhaite qu'elle ne soit jamais arrivée ?

— Ne jouons-nous pas notre va-tout, cette fois-ci ? Une seule vie. Qu'est-ce qu'une vie comparée aux millions de morts si Glaw réussit ? Invoque le possédé. Invoque Chérubaël pour nous sauver tous.

Je retournai lentement vers la porte.

— Prends un peu de repos, dis-je avec une légèreté forcée. Tu te sentiras mieux. Tu changeras d'avis.

— Va savoir, fit-il d'un ton dédaigneux en se détournant de moi.

Il n'était absolument pas préparé à encaisser la vague de volonté que je fis déferler sur lui.

— Que t'a-t-il dit ? dis-je sur un ton de commandement.

Aémos poussa un cri et ses jambes se dérobèrent. Il s'effondra sur le sol de la cabine, entraînant un guéridon dans ses efforts pour se stabiliser.

Ses papiers coulèrent au sol en avalanche.

— On t'a dit, pas vrai ? On t'a dit ! Uber, espèce d'idiot, qu'as-tu fait ?

— Je n'arrivais pas à décrypter le code ! gémit-t-il d'une voix pitoyable. Le langage était au-delà de mes compétences ! Mais il y avait tant de choses dans ce livre ! Ce merveilleux livre ! Je me suis rendu compte que je pouvais faire mieux encore !

— Tu as parlé au possédé.

— Noooooon !

— Sinon, comment connaîtrais-tu son nom ? Parce que je suis bien certain que je ne te l'ai jamais dit !

Il poussa un cri aigu et se remit sur ses pieds en chancelant, le visage crispé dans une grimace de douleur, de honte et de terreur.

— Il était là, dans les pages ! cria-t-il. Tout près, comme un murmure dans mon oreille ! D'une voix si douce ! Il m'a dit qu'il pourrait nous aider. Il m'a dit qu'il m'apprendrait tout ce que j'aurais besoin de savoir si seulement je pouvais m'arranger pour obtenir sa libération !

— Oh ! Par l'Empereur-Dieu ! Tout ce que tu viens de me dire, tu l'as appris de cette chose immonde, de Chérubaël !

— Mais c'est vrai ! hurla-t-il. Vrai ! Yssarile ! Yssarrrrrlllle !

L'horloge se mit à tinter furieusement. Un pichet et trois verres qui étaient sur son bureau explosèrent. L'un des verres de lunettes d'Aémos se fendit de part en part.

Il s'écroula.

J'appelai des serviteurs et le fis emmener à l'infirmerie. Pour plus de sécurité, nous l'enfermâmes dans une chambre d'isolation. Pour sa sécurité autant que pour la nôtre.

Cette foutue pendule sonnait toujours lorsque je retournai dans sa cabine pour y brûler tous ses papiers.

XVIII

**Rendez-vous à Jeganda.
Une loyauté mal placée.
Jusqu'au dernier, à mort.**

AÉMOS. DURANT toute cette dernière semaine de voyage, je me souciai plus de lui que de toute autre chose. Je surveillai étroitement son comportement à l'infirmierie, mais il ne réagit à aucune sollicitation. Il s'éveilla quelques heures après notre affrontement et n'articula pas une parole. Au début, il refusa de s'alimenter. Il restait éveillé jour et nuit, le regard fixé sur la porte verrouillée de sa chambre d'isolation.

J'aurais tellement souhaité ne pas être obligé de la fermer.

Au bout d'une journée, il accepta d'absorber un peu de nourriture et de boisson, mais il conserva le silence. Nous essayâmes tous de susciter une réaction chez lui. Médéa et Maxilla y passèrent des heures.

Au moment où nous arrivâmes à Jeganda, avec une journée d'avance par rapport à ce que nous avions prévu, notre moral était au plus bas.

Je n'avais jamais réalisé à quel point Aémos était essentiel au bon moral de notre équipe. Il nous manquait à tous. Nous étions horrifiés de ce qui s'était passé.

Je me détestais pour avoir laissé cette chose se produire.

Aémos s'était montré imprudent dans un domaine où j'aurais dû pouvoir lui faire confiance, mais même ainsi... c'était ma faute. Je me détestais.

Et je haïssais Chérubaël dont l'influence funeste était le fléau de mon existence depuis si longtemps. Je me demandais si je parviendrais un jour à m'en libérer... si seulement j'en avais la capacité.

Je pris une résolution. Si je survivais, si je triomphais de Glaw, je détruirais le *Malus Codicium* et ensuite je retournerais à Gudrun et je détruirais Chérubaël. Je prendrais mon sceptre runique et je l'annihilerais, de la même façon que j'avais anéanti son semblable, Prophaniti, sur Farness Beta.

Le système de Jeganda est dominé par une géante gazeuse entourée d'anneaux. En orbite au-dessus de cette planète on trouve une station semi-automatisée, installée là pour servir d'étape et de relais

technique, et entretenue par un consortium de guildes commerciales et d'associations de navigateurs.

L'*Essene* s'approcha. Il n'y avait aucun signe d'autres vaisseaux. Maxilla entra en contact avec le commandant de la station et un drone remorqueur nous amena jusqu'à l'un des énormes portiques d'amarrage qui faisaient saillie sur le pourtour du disque de la station.

Nous y entrâmes par l'un des sas d'accès, Maxilla, Médéa et moi, et nous fûmes accueillis par le commandant, un homme hirsute à l'air lymphatique, qui se présenta sous le nom d'Okeen. Il s'occupait de la maintenance de cet endroit, avec une équipe de quatre hommes. C'était un contrat de vingt-quatre mois, nous expliqua-t-il, ensuite ils étaient remplacés par une nouvelle équipe. Ils ne recevaient pas beaucoup de visiteurs, nous raconta-t-il. Il ajouta qu'ils seraient ravis de ravitailler l'*Essene* et de pourvoir à nos besoins techniques pour un prix tout à fait acceptable.

Il nous raconta des tas de choses. L'isolation peut avoir une terrible influence sur l'esprit des hommes.

Nous n'arrivions plus à l'arrêter. Finalement, je le laissai entre les mains de Maxilla qui peut lui aussi se montrer un redoutable bavard, quand il veut.

Je décidai d'aller au moyeu central avec Médéa pour voir si l'astropathe en résidence avait reçu un message de Gideon. C'était un endroit lugubre, aux couloirs envahis de moisissures et aux hangars obscurs. Il y avait une odeur en suspension dans l'air, un relent que j'identifiai comme celui de la viande gâtée tandis que Médéa affirmait qu'il s'agissait de lactose tourné.

Nous découvrîmes qu'en dépit de son bavardage incessant, Okeen ne nous avait pas tout dit. Il avait omis une petite chose.

Quelqu'un nous attendait au grand salon.

— Grégor.

Fischig se leva du canapé élimé sur lequel il était assis. Il était entièrement vêtu de noir, avec une courte cape rouge sombre en fouly tissé de fils métalliques qui lui descendait à la taille et qui était retenue à la gorge par un petit insigne inquisitorial en argent.

Je m'arrêtai de l'autre côté de la pièce, face à lui.

— Que fais-tu ici, Godwyn ?

— Je t'attendais, Grégor. J'attendais l'occasion d'arranger les choses entre nous.

— Et comment te proposes-tu d'y parvenir ?

Il eut un léger haussement d'épaules. C'était un geste détendu, sincère, presque une excuse.

— J'ai dit des choses que je n'aurais pas dû dire. Je t'ai jugé trop hâtivement. J'ai toujours été un intraitable idiot. On pourrait pourtant espérer que j'aurais appris à reconnaître mes erreurs, après toutes les

années que j'ai passées à ton service.

— On pourrait se l'imaginer, intervint Médéa sur un ton railleur.

Je levai un doigt sévère pour la faire taire.

— Tu t'es montré on ne peut plus clair, sur Hubris, Fischig. Je ne suis pas sûr que nous puissions retravailler ensemble. Il y a un manque de confiance mutuel entre nous, à présent.

— Que j'aimerais balayer, répondit-il.

Je ne l'avais jamais entendu si calme ni si sincère.

— Godwyn, tu as mis mon intégrité en question, tu as déclaré que certaines de mes actions te paraissaient hérétiques et ensuite tu m'as offert de trouver la rédemption.

— J'étais complètement ivre à ce moment-là, répondit-il avec un imperceptible sourire.

— Oui, tu l'étais. Et comment es-tu en ce moment ?

— Je suis ici. Plein de bonne volonté. Prêt à me réconcilier.

— Bien. Commençons par cet « ici ». Comment as-tu fait pour découvrir que j'y serais ?

Il y eut un moment de silence. Je me tournai lentement vers Médéa qui étudiait attentivement la disposition de la salle.

— C'est toi qui lui as dit, n'est-ce pas ?

— Heuuu...

— Vrai ou pas ?

Elle se tourna brutalement pour me faire face, aussi hautaine et rebelle que sa chère tête de mule de père.

— Eh bien oui, c'est moi ! C'est bon ? Nous avons besoin de Fischig...

— Peut-être bien que non, ma petite.

— Ne t'amuse pas à m'appeler comme ça, espèce de vieux croûton ! Il est l'un d'entre nous. Il fait partie de la bande. Il n'a pas cessé d'envoyer des messages au vaisseau, encore et encore. Tu ne voulais rien entendre, alors je lui ai répondu.

— Nayl m'a dit qu'il avait reçu un message.

— Ah ouais ! répondit-elle d'un ton caustique. Et Nayl m'a dit ce que tu lui avais répondu. Tu l'as envoyé balader comme il faut. Répondre comme ça à un homme qui t'a consacré sa vie. À un homme qui s'est peut-être un peu emporté et puis qui s'en est repenti après avoir réfléchi. Fischig voulait faire amende honorable et il voulait revenir auprès de nous. Il ne t'est jamais arrivé de regretter quelque chose ?

— Plus souvent que tu ne peux l'imaginer, Médéa, mais tu aurais dû m'en parler.

— C'est moi qui lui ai demandé de ne pas le faire, intervint Fischig. J'ai imaginé ta réaction. Je suis reconnaissant à Médéa pour la haute opinion qu'elle a de moi. Ne peux-tu envisager de me refaire

confiance ? Comme elle le fait ?

— C'est du domaine du possible. Mais je voulais le faire selon mes propres termes, au moment opportun. Il y a trop de choses en cours en ce moment.

— Oh ! S'il te plaî, dit Médéa d'une voix implorante.

— Comment es-tu arrivé jusqu'ici ? demandai-je d'un ton brusque à Fischig.

— J'ai trouvé un transporteur indépendant. Il m'a déposé il y a une semaine.

J'avais posé cette question de manière à pouvoir tester sa réponse et prendre la mesure de sa sincérité. Au moment où il me répondit, je sondai délicatement son esprit et j'y trouvai la dernière chose à laquelle je me serais attendu.

— Pourquoi portes-tu un bouclier anti-psionique ? demandai-je.

— Juste par précaution, dit-il.

— Contre quoi ? insistai-je.

— Contre ce moment précis, répondit Fischig.

Il y avait une véritable angoisse dans ses yeux. Il sortit lentement son bolter compact de sous sa cape.

Médéa poussa un hurlement d'horreur.

— Fischig !

Barbarisator était déjà dans ma main, murmurante.

— Ne fais pas l'imbécile, lui dis-je.

Il serait un imbécile s'il avait fait ça tout seul.

Ces mots ne furent pas prononcés vocalement. Ils me brûlèrent comme des filaments de venin psychique enveloppant une monstrueuse matraque de force mentale qui s'écrasa contre l'arrière de mon crâne. Je trébuchai vers l'avant, à moitié aveuglé. Médéa s'effondra de tout son poids sur le sol, totalement inconsciente.

Des silhouettes émergèrent des portes obscures qui entouraient le grand salon. Cinq, six, d'autres encore. Des hommes vêtus de la cape à capuchon et de l'armure rouge bordeaux de la garde personnelle d'un inquisiteur, avec des plastrons décorés à la feuille d'or du grand blason de l'Inquisition. Deux d'entre eux m'empoignèrent et arrachèrent mon épée de mes doigts impuissants. Les autres me tenaient sous la menace de leurs armes.

— Ne lui faites pas de mal ! Ne lui faites pas de mal ! cria Fischig.

Les gardes me forcèrent à me retourner pour faire face à un individu qui émergeait des ombres grasses de la petite cuisine attenante au grand salon. Je vis un homme de haute stature, en robe et armure noire, dont le visage monstrueux avait été déformé chirurgicalement pour inspirer la peur et le dégoût. Il avait un mufle équin étiré en un long museau à la bouche pleine de petites dents émoussées et des yeux comme des mares d'eau noire. L'arrière de son crâne était recouvert

d'un enchevêtrement de câbles fibreux et de tuyaux luisants.

Il avait autrefois été l'élève et l'interrogateur de mon ancien allié Commodus Voke, depuis longtemps décédé. Il était inquisiteur à présent.

— Eisenhorn. Comme je suis dégoûté de vous revoir, articula Golesh Constantine Pheppos Heldane.

Les gardes nous ramenèrent de force à bord de l'*Essene*, Médéa et moi. J'étais encore hébété. J'entendais Fischig supplier Heldane d'ordonner à ses hommes de prendre plus de précautions avec nous.

Oh ! Quelle erreur Fischig n'avait-il pas commise...

Tandis qu'ils nous poussaient sans ménagement à travers les couloirs de la passerelle, vers les sas d'amarrage, j'aperçus la silhouette noire et élancée d'un croiseur inquisitorial arrimé au dock voisin de celui de l'*Essene*. Le vaisseau d'Heldane. Il était probablement resté dissimulé dans l'atmosphère de la géante gazeuse en attendant que le piège se referme sur nous.

Ils nous amenèrent jusqu'au grand salon de la suite principale. Les hommes d'Heldane s'étaient rendus maîtres de l'*Essene*. J'estimai leur nombre à un détachement au grand complet.

— Combien de passagers y a-t-il sur ce vaisseau ? aboya Heldane.

Je ne répondis pas.

— Combien ? répéta-t-il en faisant suivre ses paroles d'une lame psychique de douleur pure qui me fit pousser une plainte. Je devais me concentrer. Je devais reconstruire mes défenses mentales.

Feignant d'être blessé, je regardai autour de moi et jaugeai la situation. Maxilla était debout non loin de nous, entouré de gardes ; il avait l'air furieux. Eleena était assise toute droite sur un sofa, très pâle. Médéa était étendue sur le sol et commençait seulement à reprendre conscience. Je ne vis pas le moindre signe d'Aémos ou de Kara.

— Trois ! répondit Maxilla. Ces trois-là. Les autres font partie de mon équipage et ce sont tous des serviteurs, liés à mon vaisseau.

Il jouait le rôle du commandant de vaisseau innocent, outragé devant l'invasion de son bâtiment, refusant de s'impliquer dans les ennuis de passagers aussi embarrassants. Mais je savais qu'il avait peur.

— Vous mentez, je le sens, répondit Heldane en tournant autour de Maxilla. Vos défenses sont bonnes, je vous l'accorde, capitaine, mais n'essayez pas de me mentir.

— Je ne... commença Maxilla avant de pousser un cri de douleur.

— Ne me mentez pas !

— Laissez-le ! rugit Fischig. Il n'est que le transporteur. Le capitaine, comme vous dites. Il n'est pour rien dans tout ceci.

Heldane se tourna vers Fischig et le considéra d'un œil profondément méprisant.

— C'est vous qui avez déclenché toute cette opération, castigateur. Vous êtes venu pleurnicher auprès des ordos et vous nous avez implorés de sauver votre cher hérétique de maître de la damnation. Eh bien, c'est exactement ce que je suis en train de faire, alors fermez donc votre clapet et laissez-moi travailler. Ou bien préférez-vous que je sonde les esprits de ces délicieuses jeunes dames ?

— Non.

— Bien, car je trouve ce capitaine tout à fait intéressant. Il n'est pas entièrement humain, n'est-ce pas ? N'est-ce pas, Tobias Maxilla ? Vos défenses sont admirables, mais seulement parce que votre cerveau n'est pas totalement organique. Vous ressemblez tellement à une machine que vous méritez à peine la dénomination « d'homme », n'est-il pas vrai, monsieur ?

— Regardez qui parle, riposta Maxilla avec bravoure.

Je ressentis l'attaque mentale depuis l'autre côté de la pièce et elle me fit grimacer de douleur. Le visage inhumain d'Heldane se crispa dans un grondement de colère animale et Maxilla chancela, poussa un hurlement et tomba à genoux, dans une gerbe d'étincelles provenant des servomoteurs de son cou, de son épaule droite et de son poignet droit qui avaient disjoncté.

— Vas-tu me répondre, maintenant, mannequin de métal, cracha Heldane d'un ton railleur à l'adresse de Maxilla, ou vais-je devoir griller une autre partie de ta carcasse impie ?

— Nous sommes quatre, m'écriai-je d'une voix forte. Nous sommes quatre.

— Aha... l'hérétique parle enfin. Heldane se détourna de Maxilla, au moins pour le moment, et pivota pour me faire face.

— Le dernier membre de mon groupe est mon savant, Aémos. Je suis certain que vous vous en souvenez. Il est à l'infirmerie.

— Comme vous êtes aimable de me répondre, Grégor, dit Heldane. Je priai intérieurement pour avoir réussi à le tromper. À l'évidence, Heldane pouvait sentir dans nos esprits que quelqu'un était manquant. En lui montrant Aémos, j'espérais le satisfaire et lui dissimuler la présence de Kara.

— Je vous conseillerais de l'y laisser.

— Pour quelle raison ?

— Il... il y a eu un accident, répondis-je. Il a subi des lésions cérébrales.

— Des lésions dues au warp ?

— Non. Il s'en remettra.

— Mais il est infirme à cause d'un contact avec le warp ?

— Non !

Heldane tourna la tête vers deux de ses hommes.

— Allez à l'infirmerie. Localisez cet homme. Tuez-le et incinérez sa dépouille.

— Empereur-Dieu, non ! hurlai-je.

J'essayai de me relever, de tendre mon esprit afin d'arracher Barbarisator aux mains d'Heldane. J'étais beaucoup trop faible et lui bien trop fort. Un nouvel assaut psychique me fit retomber violemment face contre terre.

— Est-ce que tout se passe bien ? demanda une nouvelle voix. Je viens d'entendre toutes sortes d'imprécations parfaitement inconvenantes.

— Tout se passe à merveille, monseigneur. Bienvenue à bord, entendis-je Heldane répondre.

Je me retournai sur le dos pour voir le nouveau venu faire son entrée dans le grand salon de l'*Essene*. Il était resplendissant dans son armure énergétique cuivrée et sa mâchoire augmentique lui donnait une expression aussi bornée que la dernière fois que je l'avais vu.

— Osma... murmurai-je.

— Osma, Grand maître des Ordos Helican, si ça ne vous dérange pas, rétorqua-t-il d'un ton aigre.

Ainsi, il avait eu sa promotion. Orsini était mort et Leonid Osma avait finalement accédé au rang qu'il avait convoité toute sa vie. Il s'était passé tant de choses dans le sous-secteur Helican depuis le moment où j'avais commencé à n'être plus préoccupé que d'une seule chose : fuir pour parvenir à rester en vie. Osma, ma némésis, l'homme qui avait autrefois essayé de me faire proclamer *extremis diabolus*, celui qui m'avait emprisonné, torturé et pourchassé, était devenu le chef suprême des Ordos Helican et mon suzerain tout-puissant.

Les gardes me traînèrent jusqu'en haut de la mezzanine du grand salon de l'*Essene* et me déposèrent sur l'une des chaises qui entouraient la longue table de banquet. Ils reculèrent et Osma et Heldane s'approchèrent. Barbarisator en main, Osma examinait les gravures complexes qui couraient le long de sa lame. Son énorme marteau énergétique était solidement arrimé à sa ceinture.

Heldane s'assit en face de moi.

— Nous nous détestons cordialement, vous et moi, Eisenhorn. Je ne vous ferai pas l'insulte de prétendre le contraire. Facilitez-nous les choses à tous. Confessez-vous.

— Que voulez-vous que je confesse ?

— Votre hérésie, répliqua Osma.

— Je ne suis pas hérétique et nous ne sommes pas devant un tribunal constitué par mes pairs. Vous ne pouvez me juger de cette manière.

Je savais pertinemment qu'il le pouvait. Grand maître ou non, Osma m'avait à sa merci et pouvait faire de moi tout ce qui lui plairait.

— Confessez vos fautes, répéta-t-il en s'asseyant à côté d'Heldane dans le gémissement des servomoteurs de son armure. Il était absolument fasciné par Barbarisator et la tournait et la retournait dans ses mains revêtues de gantelets.

— Mais confesser quoi ?

— Nous avons toute une liste de chefs d'accusation, déclara Heldane en sortant une tablette cyberdata de l'une des poches de son manteau. Votre homme, ce Fischig, s'est montré très explicite dans la description de ses inquiétudes. Vous avez eu commerce avec les démons et vous en avez invoqué un, en plus d'une occasion, sous la forme d'un possédé. Vous détenez des textes interdits que vous avez dissimulés à l'Inquisition. Vous avez couvert un hérétique notoire, vous avez caché son existence à l'Inquisition et vous lui avez permis de rester en liberté.

Je fixai Heldane d'un œil dur.

— Vous voulez parler de Pontius Glaw ? Je ne suis pas disposé à reconnaître quoi que ce soit, mais je vais tout de même vous dire une chose. Si vous me retenez ici, vous en paierez le prix et ce sera bien plus grave que ce tout ce que vous pouvez imaginer. J'ai fait le serment d'arrêter Pontius Glaw et vous m'empêchez d'accomplir mon devoir sacré.

— Le temps où vous accomplissiez un devoir sacré est révolu depuis bien longtemps, remarqua Osma.

— Où est le *Malus Codicium* ? demanda Heldane.

Je renforçai mon bouclier mental dans l'espoir insensé que la simple vérité ne remonterait pas à la surface de ma pensée. Dans ma poche. Dans ma foutue poche. Vos hommes m'ont fouillé pour m'enlever mes armes, mais ils ne se sont pas encombrés d'un vieux bouquin écorné dans la poche de mon manteau.

Heldane ne parvint pas à lire dans mon esprit.

— Il est d'une résistance étonnante, dit-il à Osma.

Ils portaient du principe que le *Codicium* se trouvait forcément dans un lieu bien protégé. Un caisson protégé par un champ à vide, un coffre-fort ou sous mon matelas ! Ils ne supposaient même pas qu'il puisse se trouver là, devant eux, simplement protégé par le cuir de mon manteau. Il fallait que je les empêche de découvrir cette réalité aussi simple que stupide.

— Des millions de gens mourront, des dizaines de millions peut-être, si vous ne me laissez pas terminer ce que j'ai commencé.

— C'est ce qu'ils disent tous, lâcha Osma. Il se leva et se pencha sur moi, approchant de mon visage son mufle brutal aux poils grisonnants. Vous allez brûler, Eisenhorn. Vous allez brûler et souffrir.

Si je suis Grand maître aujourd'hui, c'est parce que je n'ai jamais pu tolérer les hérétiques de votre acabit. Vous êtes un imbécile de la pire espèce.

— Parlez-nous du possédé, reprit Heldane. Où le conservez-vous ? Comment pouvons-nous le trouver ? Quels sont ses mots de commande ?

— Ses mots de commandes ? répliquai-je. Pourquoi en auriez-vous besoin ? Auriez-vous l'intention de l'utiliser vous-même ?

Heldane se rassit et lança un regard à Osma.

— Bien sûr que non ! intervint Fischig qui s'était discrètement avancé jusque sur les marches de l'escalier menant à la mezzanine. Ils ne sont pas des hérétiques comme toi... ils ne...

Il regarda Heldane, puis Osma.

— Vous ne voulez pas le possédé, n'est-ce pas, maîtres ?

— Il doit être enfermé et nous devons prendre les mesures qui s'imposent, répondit Osma. Laissez ces questions à vos supérieurs, je vous prie. Vos interruptions sont malvenues.

— Mais le possédé ? Vous en parlez comme si vous vouliez vous l'approprier ?

Osma jeta un coup d'œil à l'inquisiteur au long mufle chevalin.

— Heldane ? Dites à cet homme de partir. Il a rempli son rôle.

— Allez-vous-en, Fischig ! ordonna Heldane sèchement. Mon ami d'antan redescendit les marches et alla s'asseoir sur un canapé, regardant fixement Eleena et Médéa qui essayaient de soulager un peu Maxilla.

— Le possédé ! reprit Heldane d'une voix grinçante. Donnez-le-nous !

— Et vous me traitez d'hérétique...

La gifle mentale qu'il m'administra me plaqua contre le dossier de ma chaise.

Un garde s'approcha d'Osma.

— Nous avons fouillé l'infirmerie, seigneur. Nous n'avons trouvé personne.

Grâce soit rendue à l'Empereur, pensai-je. Kara avait réussi à libérer Aémos.

— Kara ? s'écria soudain Heldane. Qui est Kara ?

Personne, pensai-je en y mettant toute ma volonté.

— Il y a une cinquième personne à bord, déclara Heldane à Osma. Probablement en train de conspirer avec le savant.

— Trouvez-les ! aboya Osma et la moitié de ses gardes sortirent précipitamment du grand salon. Faites venir des troupes supplémentaires de notre vaisseau s'il le faut.

Il y eut une secousse brutale, suivie d'un terrible gémissement suraigu de métal torturé frottant contre du métal qui résonna quelque

part à l'extérieur.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? s'écria Heldane d'un ton impérieux.

Il se leva, descendit les marches et courut vers la porte menant au pont principal. L'*Essene* fut ébranlé une nouvelle fois.

Osma se leva et pointa la pointe de Barbarisator sur moi.

— Debout ! m'ordonna-t-il. Surveillez les autres, dit-il au capitaine de ses gardes.

Nous suivîmes Heldane vers le pont. Fischig nous emboîta le pas, suivi de Maxilla, soutenu par l'un des gardes.

Le vaisseau gîtait dangereusement. L'écran principal nous montrait une vue avant de la station orbitale.

L'*Essene* s'était désengagé de son berceau d'amarrage et il reculait lentement, arrachant les passerelles et les conduites d'approvisionnement. Les piliers du portique pliaient peu à peu sous le poids de notre navire et frottaient en grinçant contre la coque.

— Qu'avez-vous fait ? m'interrogea Osma.

— Je n'y suis absolument pour rien, répliquai-je.

Une série de petites explosions se propagèrent le long du banc de stations de contrôle, dans la partie droite de l'immense pont principal, répandant une pluie de débris et d'étincelles sur le sol de marbre.

Une autre explosion, plus forte, secoua l'annexe de la chapelle, à tribord, là où se trouvait la chambre des astropathes, et fit se gondoler la porte du sas par lequel on y accédait. L'un des serviteurs du gouvernail s'embrasa soudainement et s'effondra en avant, son sculptural revêtement doré éventré.

— Sabotage ! gronda Osma.

Heldane se retourna vers Maxilla.

— C'est votre œuvre !

— Moi ? répondit Maxilla. Pourquoi risquerais-je d'endommager mon précieux navire dans le simple but d'aider ces criminels ? Ils ne sont rien pour moi !

— Vous mentez, monstruosité de métal ! glapit Heldane en empoignant Maxilla par la gorge et en le soulevant du sol. Dites-nous ce que vous avez fait ! Réparez ça ! Ordonnez à votre équipage de stabiliser le navire !

— Je n'ai rien fait... haleta Maxilla d'une voix étranglée.

Heldane le catapulta à travers la pièce. Selon tous les critères, l'inquisiteur était déjà d'une force physique considérable, mais il augmenta encore la puissance de sa projection grâce à la télékinésie. Maxilla alla percuter le mur avec une violence inouïe, dans un craquement sinistre, et Heldane utilisa ses pouvoirs pour le maintenir là pendant une horrible minute, l'écrasant contre la paroi de duralloy de toute la puissance de son esprit. J'entendis plusieurs craquements sonores, d'os et de métal.

Lorsqu'il le lâcha enfin, le corps brisé de Tobias Maxilla retomba sur le dallage de marbre, inerte.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? cria Fischig.

— La ferme, espèce de crétin, cracha Heldane. Nous devons trouver le moyen d'amarrer ce vaisseau.

Suivi de l'un des gardes, Fischig fit quelques pas en direction des consoles du pont principal. Il connaissait bien l'*Essene* et espérait probablement pouvoir trouver les contrôles des réacteurs à temps pour nous stabiliser avant que les montants des portiques n'aient causé plus de dommages à la coque du navire.

La chambre des astropathes explosa dans une éblouissante déflagration de flammes blanches qui pulvérisa deux des stations de gouvernail, jetant Fischig à terre avec le garde.

Hurlant et se tordant en tous sens, incandescente et nimbée de flammèches vertes qui léchaient son corps nu saisi de convulsions, une silhouette lévita hors de la chambre embrasée.

Mais la créature ne criait pas réellement. Elle riait aux éclats.

C'était Chérubaël.

Il brillait d'un tel éclat que sa lumière blessait les yeux qui le regardaient, mais je parvins à en voir suffisamment pour me rendre compte qu'il habitait le corps de l'un des astropathes de l'*Essene*. Sa chair luminescente était décorée des prises de ses implants dont pendaient encore des câbles. Ses vêtements avaient été entièrement consumés de sorte que l'on pouvait clairement discerner les importantes améliorations bioniques et augmentiques de l'astropathe. Ce corps ne possédait pas de jambes ; comme la plupart des membres d'équipage de Maxilla, il était équipé d'un assemblage de câbles et de connecteurs qui traînaient sur le sol et qui lui avaient permis de se brancher directement et de façon permanente dans son alcôve de la chambre astropathique.

Heldane se rua à sa rencontre, suivi de deux gardes qui ouvrirent le feu tout en clamant à pleine voix des prières contre le warp. Heldane dégaina son épée énergétique. Je sentis la vague psionique lorsqu'il attaqua le possédé de toute la puissance de ses pouvoirs psychiques.

Osma écarquillait des yeux stupéfaits devant le possédé. Je réalisai soudainement qu'en dépit de son rang et de son autorité, il avait probablement eu très peu d'occasions d'être confronté à des abominations de la nature de Chérubaël.

— Vous vouliez le possédé, Grand maître, lui dis-je. On dirait que vous avez été exaucé.

Mes paroles le réveillèrent subitement et il me regarda, mais Barbarisator s'envolait déjà en bourdonnant, droit vers ma main tendue.

— Hérétique ! vociféra-t-il. Ses mains gantées de plaques levèrent

très haut son marteau énergétique tout grésillant d'étincelles et il chargea. Il disposait d'un avantage considérable. Il était protégé contre les pouvoirs psioniques et en armure lourde contre un adversaire sans aucune protection.

Nos armes se rencontrèrent dans un grand fracas métallique. Nous rompîmes et frappâmes à nouveau. Il portait chacun de ses coups avec une force énorme et j'étais encore affaibli par la rossée psychique que m'avait infligée Heldane.

— Nous n'avons pas le temps pour ça, pauvre fou ! tonnai-je. Ce n'est pas moi qui ai invoqué le possédé, mais je suis votre seule chance de l'arrêter !

Derrière nous Chérubaël, pris d'un fou rire hystérique, carbonisa les gardes qui lui tiraient dessus. Il descendit au niveau du sol et engagea le combat contre Heldane, fou furieux.

Osma ne voulait rien entendre. Il ne voulait pas rompre le combat. Il dévia ma lame d'un coup de marteau si puissant que je fus repoussé en arrière, garde ouverte. Son coup suivant m'arriva droit sur le visage et je me jetai en arrière pour l'éviter. Il me manqua de très peu. L'énergie du marteau me brûla légèrement la joue.

Hélas, j'avais perdu l'équilibre.

Je tombai lourdement sur le dallage de marbre et roulai aussitôt sur le côté au moment où le marteau s'abattait sur le sol en étoilant les dalles de pierre. L'arme d'Osma, le malleus symbole de son ordo, remonta très haut dans les airs, prête à porter le coup de grâce.

Il y eut un sifflement perçant et au-dessus de moi l'atmosphère fut divisée par un étincelant rayon de lumière turquoise. Ce rayon frappa Osma en pleine face et vaporisa son crâne dans une gerbe de lumière, d'échardes d'os et de lambeaux de tissus adipeux. Son corps s'effondra d'un seul bloc, dans un grand vacarme métallique, et les restes fondus de sa lourde mâchoire augmentique rebondirent et roulèrent au loin sur le pavage de marbre.

Je me relevai.

Toujours étendu et pitoyablement recroquevillé là où Heldane l'avait laissé choir, Maxilla laissa lentement retomber sa main élégamment gantée. À son doigt, l'arme digitale qu'il portait en bague scintillait encore.

Je retournai à l'assaut. Médéa et Eleena venaient d'entrer dans la pièce en même temps que les gardes restants et elles contemplaient ce spectacle avec horreur. Quelques-uns des gardes prirent la fuite.

Heldane reculait à travers le pont principal, repoussé par le possédé flamboyant qui gloussait toujours. Il lançait tout ce qui lui tombait sous la main à la tête de Chérubaël et le démon éclata de rire, montrant des dents éclairées de l'intérieur par l'étincelante lumière du warp qui se déversait de sa bouche grande ouverte.

Les robes d'Heldane commençaient à fumer.

— Eleena ! criai-je et elle se précipita vers moi. Aucun des gardes terrorisés ne fit un geste pour l'arrêter.

— Je n'ai pas le temps de faire ça proprement. J'ai besoin de vous près de moi. Vous pourrez peut-être endiguer une partie de son pouvoir.

Elle acquiesça de la tête et saisit mon manteau à deux mains. Elle était totalement paniquée, mais elle ne faiblit pas.

Je tirai le *Malus Codicium* de ma poche et je me mis à chercher frénétiquement dans ses pages. Je n'arrivais pas à trouver ce que je cherchais. J'étais infoutu de trouver ce que je cherchais !

Le pavage de marbre se fissura et s'ouvrit sous les pieds d'Heldane comme sous l'influence d'une secousse tellurique. L'un de ses pieds glissa dans la fissure et il tituba.

Chérubaël s'étrangla de rire et battit des mains. Le pont trembla et la fissure se referma comme un étau.

Heldane cria. Il hurla la terrible plainte des damnés. Il était cloué au sol par sa jambe écrasée. Chérubaël s'avança vers lui.

Fou de peur, Heldane essaya de le tenir à distance en agitant son épée. Sa lame fondit. Les vêtements de l'inquisiteur s'enflammèrent. Enveloppé de la tête aux pieds d'un linceul de flammes vertes, il hurla de nouveau. Embrasé, debout, incapable de se déplacer, il avait exactement l'allure d'un hérétique lié à son bûcher.

Chérubaël se détourna de sa proie, lassé de son jouet maintenant qu'il était mourant. Il s'envola et lévita dans ma direction. Eleena laissa échapper un sanglot gémissant.

— Restez près de moi ! lui dis-je.

— Bonjour, Grégor, dit Chérubaël. Il avait la voix rauque et il avait du mal à s'exprimer. L'astropathe qu'il habitait n'avait sans doute pas parlé depuis des années et ses organes vocaux s'étaient partiellement atrophiés.

— On s'amuse toujours bien tous les deux, n'est-ce pas Grégor ? poursuivit-il, me fixant de ses yeux blancs. Il souriait, mais il n'y avait aucune chaleur dans ce regard vide. Il n'y avait rien du tout, excepté le mal à l'état pur.

— C'est toujours un tel plaisir de jouer à ces petits jeux avec toi. Mais ce jeu-là a dû te surprendre, hein ? Tu ne t'attendais pas à me voir, pas vrai ? Ce n'est pas toi qui m'as appelé, cette fois-ci.

Il se rapprocha. Je sentis non pas de la chaleur, mais un froid mordant émaner de sa personne. Je feuilletais toujours fiévreusement le livre pour y trouver ce que je cherchais.

— Et voilà une autre surprise pour toi, dit-il en baissant la voix dans un murmure de conspirateur. C'est la dernière fois que nous jouons. J'en ai assez de la façon dont tu truques sans arrêt tous les jeux. Tu as

vu ce que j'ai fait à cet abruti à face de mulot ? Je ne te ferai pas ça, mon vieil ami. Je vais te faire quelque chose qui fait vraiment, vraiment très mal.

Il bondit en avant, mais s'arrêta soudain et recula légèrement, comme s'il avait été piqué. Il avait touché la limite de la zone psychiquement négative d'Eleena. Chérubaël tourna son attention vers elle.

— Bonjour. Mais n'êtes-vous pas une charmante petite chose ? Quel joli minois ! Quel dommage, je vais devoir en faire de la bouillie.

— Mmmmh ! sanglota Eleena.

— Tu es plutôt malin pour un vieux raseur, Grégor. Toujours suffisamment prudent pour avoir une de ces intouchables à portée de main lorsque nous nous rencontrons. Mais ce n'est pas la même que d'habitude, non ? Que lui est-il arrivé ?

J'ouvris le livre d'un geste brusque.

— Elle ne te sauvera pas pour autant, tu sais, susurra Chérubaël en tendant des mains sur lesquelles poussaient à vue d'œil des griffes hideuses à voir.

Je levai le livre devant ses yeux en le tenant à deux mains, largement ouvert pour qu'il puisse clairement voir ce que ses pages représentaient.

C'étaient les diagrammes des quatre grandes runes majeures du bannissement. Elles ne pouvaient bannir Chérubaël, naturellement, parce qu'elles n'avaient pas été invoquées dans les règles. Mais j'étais quasiment sûr que leur simple vue le ferait souffrir.

Chérubaël poussa un cri aigu et recula précipitamment. J'avancai d'un pas, conservant le livre ouvert et levé devant moi.

Tenaillé par une atroce douleur, le possédé s'éleva vers le plafond du pont principal, réduisit l'écran principal en miettes en passant au travers et pulvérisa les tablettes hololithiques dans une pluie d'étincelles et de débris de verre. Il rebondit deux fois contre le plafond, comme un frelon affolé qui se cogne contre une fenêtre et la couleur de son halo de flammes vira au jaune puis à l'orange vif d'une fournaise.

Chérubaël tomba comme une pierre, s'écrasa au sol et passa au travers en y laissant un trou circulaire et fumant, aux rebords fondus.

— Oh ! Par le saint Empereur... souffla Eleena d'une voix tremblante.

— Vite ! lui dis-je. Il ne va pas tarder à revenir pour une nouvelle attaque. Ne restons pas là !

Médéa se précipita vers moi. Les derniers gardes s'efforçaient d'étouffer avec leurs capes les flammes qui enveloppaient Heldane. Il hurlait toujours.

— Sors-la d'ici ! ordonnai-je à Médéa en poussant Eleena vers elle.

Le hangar d'embarquement ! Va !

Elles partirent en courant vers la sortie. Le sol trembla au son grave de détonations sourdes qui résonnèrent dans les profondeurs de l'Essene. Toutes les alarmes mugissaient. Des étincelles tombaient du plafond déformé de la grande salle du pont principal.

Je m'approchai de Maxilla. Ses paupières frémirent et il leva les yeux vers moi.

— Je ne le pensais pas... murmura-t-il d'une petite voix.

— Quoi donc ?

— J'ai dit à cette brute que vous n'étiez rien pour moi. Mais je ne le pensais pas.

— Je sais.

— Merci, dit-il. Et il rendit son dernier souffle.

Je quittai le pont principal en courant, par l'un des couloirs latéraux. Il était envahi d'une fumée provenant d'inimaginables avaries, quelque part dans ses profondeurs. Je vis des armes et des capes, abandonnées sur le sol par les gardes d'Osma qui s'étaient enfuis, pris de panique.

J'avais à peine fait une douzaine de pas lorsqu'une voix forte m'ordonna de m'arrêter.

Fischig marchait sur moi, bolter levé, pointé à bout de bras d'une main qui ne tremblait pas. Il était couvert de sang et meurtri par l'explosion qui l'avait jeté au sol, mais son visage arborait une expression parfaitement déterminée. Je lui avais déjà vu cette expression, mais jamais à mon encounter.

— Plus un geste, me dit-il.

— Arrête ! Nous devons nous dépêcher de sortir. Le navire est en perdition.

— Plus un geste, répéta-t-il.

— Viens avec moi. Je vais t'expliquer toute l'histoire et tu comprendras qu'il est vital que nous...

— La ferme, coupa-t-il. Ce ne sont que des mensonges. Tu m'as toujours menti. Tu sais, tu as failli m'avoir tout à l'heure. J'ai presque cru que j'avais fait une terrible erreur en allant voir Osma. Mais tu as montré ta véritable nature. Tu as ramené ce démon et tu m'as démontré que tout ce que je craignais à ton sujet était vrai.

— Ce n'est ni le moment ni l'endroit, Godwyn. Je m'en vais. Tout de suite. Suis-moi si tu veux.

Je lui tournai le dos et je le plantai là.

— Grégor, s'il te plaît...

Je continuai à marcher. J'étais certain qu'il ne tirerait pas. Notre amitié était trop ancienne. Au fond, j'étais convaincu qu'il ne pourrait pas le faire.

Le bolter rugit et mon genou gauche explosa. Je poussai un cri et je tombai en me rattrapant comme je le pouvais sur Barbarisator. Il y avait du sang partout. Je n'arrivais pas à croire qu'il ait pu trouver la volonté de le faire.

Avec un petit cri de douleur, je me hissai sur mon pied valide en utilisant mon épée comme béquille. Il tira une nouvelle fois et ma jambe droite se déroba elle aussi, le genou brisé.

Je glissai sur le dos. Je sentais les soubresauts d'agonie de l'*Essene*, secoué de tremblements et résonnant d'explosions qui se répercutaient comme des roulements de tonnerre dans les plaques métalliques du sol sur lesquelles j'étais couché. Fischig était debout à côté de moi.

— Arrête ça... haletai-je. Aide-moi à descendre jusqu'au hangar.

Il fit coulisser la culasse de son bolter. Il tremblait, bouleversé, tourmenté par le chagrin et la déception, le sens du devoir et ses convictions.

— Je t'en prie, implora-t-il. Renonce à tout cela. Repens-toi pour tes péchés et accepte l'Empereur pour le salut de ton âme. Il n'est pas trop tard.

— Tu essayes encore de me sauver ? arrivai-je à articuler malgré la douleur. Grands dieux, Fischig... tu m'as vraiment tiré dessus pour avoir encore une chance de sauver mon âme ?

— Renonce au warp ! balbutia-t-il. Je t'en supplie ! Je peux te sauver ! Tu es mon ami et je peux encore te sauver de toi-même !

— Je n'ai pas besoin d'être sauvé, répondis-je.

Il pointa son bolter sur mon visage. Son doigt se crispa sur la détente.

— Que l'Empereur te protège, Grégor Eisenhorn, psalmodia-t-il.

Il sursauta. Une fois. Puis deux. Il vacilla. Le bolter se détourna dans sa main amollie et il tira dans le vide, contre la paroi du couloir. Il tomba à genoux et s'affaissa en avant, comme en prière.

Je luttai pour me redresser et réussir à m'appuyer dos à la paroi. Mes deux jambes étaient ensanglantées, estropiées, totalement inutiles.

Médéa s'accroupit à côté de moi. Elle avait le visage inondé de larmes. Elle lâcha son pistolet à aiguilles qui tinta sur le sol métallique.

Kara apparut, carabine laser en main. Eleena et Aémos arrivèrent sur ses talons. Ils ouvrirent des yeux horrifiés devant le spectacle que nous formions avec Fischig.

Aémos, pâle comme la mort, s'appuyait sur mon sceptre runique comme sur un bâton de pénitent.

— Aidez-moi à me relever, fis-je, les dents serrées. Kara et Médéa me hissèrent en position verticale. Je tournai la tête vers Aémos. Tu as

invoqué Chérubaël ? lui demandai-je. C'était toi, n'est-ce pas ? Tu l'as invoqué dans le corps de l'un de ces pauvres diables d'astropathes de l'*Essene* ?

— Ils s'apprêtaient à nous brûler comme hérétiques, répondit-il doucement, et alors nous n'aurions jamais pu arrêter Glaw.

— Mais comment as-tu accompli les rituels, Aémos ? Tu n'avais même plus le livre.

— Ce livre, soupira-t-il. Ce livre maudit... Il est là, à présent... Il tapota son front ridé du bout de son doigt décharné.

Il l'avait mémorisé. Au cours des semaines où il l'avait étudié, il avait entièrement mémorisé le *Malus Codicium*. À cause de son mémovirus, il était devenu un véritable toxicomane des données et du savoir. C'était aussi cela qui en faisait le merveilleux savant qu'il était. Et voilà qu'à présent, cette addiction l'avait mené à l'overdose.

— Tu l'as appris par cœur ? Tout entier ?

— À la... il déglutit et termina sa phrase... virgule près.

Une nouvelle explosion sourde fit vibrer le vaisseau et une bouffée d'air chaud s'engouffra dans le couloir.

— On va rester toute la journée plantés ici comme des ninkères ou bien on se dépêche de foutre le camp ? s'écria Kara brusquement, en s'arc-boutant pour me soutenir.

— Ce serait plus sage, en effet, approuvai-je.

Mais l'issue était bloquée. Chérubaël était revenu pour moi.

Il s'était férocement acharné contre l'*Essene* et le vaisseau était irrémédiablement mutilé. Il bouillait encore de colère sous la douleur que je lui avais infligée. Il n'essayait même plus de parler.

Il fonça le long du couloir, droit sur nous. J'étais incapable de sortir le *Malus Codicium* de ma poche. J'avais déjà suffisamment de mal à rester en position verticale.

Eleena poussa un cri de terreur. Je laissai échapper un juron, aussi inutile que futile.

Aémos avança d'un pas chancelant pour se placer entre nous et le démon du warp qui chargeait. Il cala le sceptre runique sur le sol et en orienta la pointe vers Chérubaël. Il savait ce qu'il fallait faire. Que l'Empereur-Dieu le prenne en pitié, il le savait bien mieux que moi.

Il y eut une explosion de lumière et d'énergie si puissante qu'elle était au-delà du son. Le corps-hôte du démon se désintégra en nous arrosant d'une grêle de lambeaux de chair brûlée, de fragments d'os calcinés et de débris d'appareillages augmentiques noircis.

Aémos et le sceptre runique furent secoués de frissons qui les ébranlèrent de bas en haut et ils s'illuminèrent, noyés au cœur d'un ouragan de flammes psychiques crépitantes et traversées d'éclairs qui montaient et descendaient autour d'eux.

Les derniers arcs électriques moururent en grésillant, se perdant

dans le sol métallique du couloir. Aémos resta debout à l'endroit où il se trouvait, immobile, le sceptre toujours dressé. Un minuscule filet de fumée monta du sommet du sceptre.

— Aémos ? Aémos !

— Je l'ai... dépossédé... pour un instant... articula Aémos sans se retourner. Il parlait à voix basse et ses mots semblaient ne sortir que par un terrible effort... Il est donc... très faible... et désorienté... mais ça ne durera... pas... Il nous faut... un corps-hôte... approprié... pour qu'il... l'occupe.

Il se retourna face à nous. La destruction du réceptacle qu'avait constitué le corps de l'astropathe avait roussi ses vêtements et fait tomber ses lunettes.

— Qu'est-ce que tu en as fait ? demandai-je.

Il ne répondit pas. L'effort aurait été trop grand. Aémos ne devait jamais plus avoir la force de me parler, si ce n'est pour prononcer deux mots.

— Aémos, qu'en as-tu fait ? répétai-je.

Il ouvrit les yeux. Ils étaient blancs. Complètement blancs.

Il nous fallut dix minutes pour faire le nécessaire pour que le possédé ne présente plus aucun danger pour nous, dix minutes qui furent presque de trop. J'étais terriblement handicapé par le fait que je ne pouvais pas me déplacer sans aide. Eleena dut tenir le *Malus Codicium* devant moi pendant que je faisais ce qui devait être fait, dessinant les symboles, les runes et les sceaux de protection avec le sang de mes propres blessures. Je me remémorai les formules du rituel que j'avais accompli en hâte sur la plage du lac de Miquol.

— Dépêchez-vous ! cria Kara sur un ton pressant.

— Là ! C'est fait ! Aémos, tu m'entends ? C'est fait !

Ses vieilles mains tremblaient. Il abaissa le sceptre. Je vis que ses lèvres ridées essayaient de former des mots, mais il ne réussit pas à émettre un son.

Heureusement, je savais ce qu'il fallait dire. L'incantation, la litanie, l'abjuration contre le mal. Les paroles finales qui scelleraient le rituel.

— *In servitutem abduco*, strictement et pour l'éternité, je te lie à l'intérieur de cet hôte !

Médéa fit pratiquement griller les réacteurs de la navette de transport de fret de Maxilla pour nous propulser hors du hangar du vaisseau. Tout trembla autour de nous. La puissance de cette navette n'avait absolument rien de comparable avec celle de mon cher vieux chasseur, mais Médéa lui fit donner tout ce qu'elle avait dans le ventre pour nous sortir de là.

Nous avions réussi à nous éloigner de seize kilomètres environ lorsque l'*Essene* fut secoué par la première véritable convulsion. Le

majestueux croiseur marchand de type Isolde qui avait autrefois fait l'orgueil de son capitaine s'illumina de l'intérieur, comme une coquille noire éclairée en contre-jour, secoué par la furie des feux atomiques qui lui fouaillait les entrailles, et il bascula lentement dans l'étreinte de la géante gazeuse en abandonnant derrière lui un sillage de débris.

Il y eut une brève étincelle, puis deux autres, presque simultanées, un peu comme le clignotement d'une balise. Ensuite, un point blanc apparut à l'endroit où l'*Essene* se trouvait une seconde auparavant et ce point grandit, se dilata pour se transformer en une ligne blanche de plus en plus brillante qui s'allongea, se rapprocha, jusqu'à ce que nous puissions voir qu'il s'agissait du rebord incandescent d'un gigantesque disque d'énergie nucléaire en pleine expansion.

Lorsque l'onde de choc nous dépassa, nous enveloppant dans sa vague brûlante, la navette fut secouée en tous sens, frénétiquement, comme un hochet dans la main d'un enfant surexcité.

Puis ce fut le calme et le silence.

L'*Essene* n'était plus.

Aémos était recroquevillé dans l'un des sièges baquets à haut dossier de la cabine passagers de notre navette. Il avait les yeux fermés et la respiration courte et irrégulière.

Kara m'aida à m'installer dans le siège à côté de lui. Elle me dit quelque chose d'un ton insistant, à propos de garrots et de pression et de bandages à changer d'urgence sur mes jambes, mais je ne l'entendis pas vraiment.

— Uber ?

Comme si je l'avais dérangé dans son sommeil, il ouvrit les yeux. Ils étaient redevenus comme avant. Injectés de sang, vieux, clignotant pour ajuster sa vision car il n'avait pas ses lunettes.

Sa respiration faisait un bruit de plus en plus inquiétant.

— Tiens bon, lui dis-je. Il y a une unité médic portable dans la soute. Eleena est en train d'essayer de la mettre en route.

Il fit entendre un grognement et déglutit.

— Comment ? lui demandai-je.

Il me surprit en se saisissant soudainement de ma main maculée de sang et en la serrant étroitement dans la sienne. Il tourna lentement la tête et plissa les paupières pour mieux voir le possédé que nous avions fabriqué ensemble. Celui-ci était assis, harnaché dans un siège de l'autre côté de l'allée, la tête baissée, endormi.

— Extrême... murmura-t-il. Extrêmement perturbant.

J'ouvris la bouche pour lui répondre, mais je sentis sa prise se relâcher. Sa respiration s'était arrêtée. Mon plus vieil ami venait de me quitter.

Je m'affaissai dans mon fauteuil et levai les yeux vers le plafond de

la cabine. Toutes les sensations que j'avais refoulées revinrent d'un seul coup et me submergèrent.

Je me sentis frêle, comme fait d'une simple enveloppe de papier. Je savais que j'avais perdu une énorme quantité de sang.

Mes jambes me brûlaient, mais ce n'était rien comparé à la douleur qui me broyait le cœur.

J'entendis Kara crier mon nom. Elle m'appela une nouvelle fois. J'entendis Eleena me demander de dire quelque chose.

Mais le vide était monté en moi comme une muraille et elles étaient trop loin pour que je puisse encore les entendre.

XIX

Dans les antichambres d'Yssarile. Les versets ténébreux. Au nom du Très Saint Empereur-Dieu.

QUELQU'UN, NON loin de moi, utilisait l'une de ces saletés de catapultes shurikens. J'entendais le *jhut ! jhut ! jhut !* du lanceur et le bruit des impacts, sec et sifflant.

Je sentis un goût de sang dans ma bouche. Je m'en inquiéteraï plus tard. Crezia allait sûrement me harceler avec ça. « Tu ne devrais pas faire ça », m'avait-elle averti d'un ton féroce dans l'infirmierie de *L'Étoile Intérieure*.

Eh bien, elle avait tort. C'était l'œuvre de l'Empereur. C'était ma mission.

— On avance, dit Nayl sur l'intervox. De vingt pas.

— Compris, répliquai-je.

J'avancai donc. C'était encore difficile. Je ne m'étais toujours pas habitué à me sentir aussi misérablement lent. Les rudimentaires appareils orthopédiques augmentiques que je portais sanglés autour du torse et des jambes m'alourdissaient et m'obligeaient à marcher maladroitement, pesamment, comme un ogre sorti des mythes de l'antiquité.

Ou comme un Titan de guerre, me dis-je, mortifié. Un pas après l'autre, lourdement, progressant lentement vers ma destinée.

C'était ce que Crezia et Antribus avaient réussi à faire de mieux, étant donné le temps et les ressources dont ils disposaient. Crezia avait farouchement argumenté pour que je reste enfermé à l'infirmierie, branché sur des machines d'assistance médicale, jusqu'à ce que l'on puisse me conduire à l'un des meilleurs hôpitaux impériaux.

Mais j'avais insisté pour être capable de me mouvoir.

— Si nous tentons une intervention de fortune maintenant, m'avait-elle dit, ce sera pire à long terme. Pour arriver à te faire marcher, nous serons obligés de faire des choses irréparables par la suite, même avec le meilleur de nos ressources et de notre technologie.

— Fais-le, c'est tout, avais-je rétorqué.

Pour avoir une chance d'arrêter Pontius Glaw, je voulais bien sacrifier tout espoir d'avoir un jour une prothèse sophistiquée. La

seule chose dont j'avais besoin, c'était qu'elle fonctionne.

Barbarisator frémit dans ma main droite en percevant une bio-aura, mais je me détendis. Ce n'était que Kara Swole.

Elle revint vers moi à petites foulées le long du défilé, vêtue d'une combinaison de combat moulante verte et d'une épaisse veste pare-balles matelassée. Elle portait de larges lunettes de protection et un énorme pistolet de calibre 50 suspendu à l'épaule.

— Ça va, patron ? me demanda-t-elle.

— Je vais très bien.

— Vous avez l'air...

— L'air quoi ?

— De mauvais poil.

— Merci, Kara. Je suis probablement contrarié parce que vous vous amusez plus que moi, en tête avec Nayl.

— Bon, eh bien, ça tombe bien parce que Nayl pense que nous devrions nous regrouper.

J'entrai en contact par vox avec la seconde partie de notre troupe. En moins de deux minutes, Eleena et Médéa nous rejoignirent. Avec elles arrivèrent Gustine Lief et Korl Kraine, deux hommes de la troupe de Gideon qui s'étaient portés volontaires comme renforts. Derrière eux venait le cupide archéologue de Gideon, Kenzer.

— On avance, leur ordonnai-je.

— Vous vous en sortez, monsieur ? me demanda Eleena.

— Je vais bien. Très bien. J'aimerais juste que vous... je m'arrêtais de parler. Je vais très bien, merci, Eleena.

Ils s'inquiétaient tous pour moi. Cela ne faisait que trois semaines et demie depuis le carnage de Jeganda. Je ne marchais que depuis cinq jours. Sans le dire, ils étaient tous de l'avis de Crezia et pensaient que j'aurais dû rester à l'infirmerie et laisser cette affaire à Ravenor.

C'était l'un des avantages d'être le chef. Je prenais les décisions, que ça leur plaise ou non. Mais il ne fallait pas que je m'irrite outre mesure de leur inquiétude. Je serais mort sans le combat désespéré qu'avaient livré Kara et Eleena pour me maintenir en vie, sur la navette. Par suite du choc hémorragique, mon cœur s'était arrêté deux fois et Eleena, qui était la seule dont le groupe sanguin soit compatible avec le mien, avait même effectué une transfusion d'urgence.

Mon groupe de fidèles, qui avait un instant été sur le point de se disloquer, était à présent plus soudé que jamais.

— Accélérons un peu, leur dis-je. Nous ne voudrions pas laisser toute la gloire à Nayl et à Ravenor.

— Après toi, Sabot de fer, s'exclama Médéa. Kara eut un petit rire qu'elle camoufla en prétendant avoir un problème avec le filtre de son masque.

— J'espère que tu ne t'imagines pas t'en sortir impunément en me

donnant un surnom pareil, lui dis-je.

Nous entendîmes à nouveau le bourdonnement de la catapulte shuriken. Elle était toute proche et le bruit se réverbérait dans le labyrinthe des gorges où nous progressions.

— Il y en a qui s’amusent bien, dit Gustine.

Il portait une barbe, probablement pour dissimuler quelques-unes des terribles cicatrices de son visage, semblables à celles qui devaient lui couvrir tout le corps. Gustine était un ex-soldat de la Garde, qui avait ensuite mené une carrière de gladiateur puis s’était fait chasseur de primes pour finalement devenir un soldat de l’Inquisition. Il disait être originaire de Raas Bisor, dans le segmentum Tempestus, mais je ne savais pas où se situait ce monde. À part le fait qu’il se trouvait dans le segmentum Tempestus, évidemment. Gustine portait une armure ablative lourde, grise, et un vieux fusil laser visiblement rafistolé mille fois, une arme standard de la Garde impériale.

Cela faisait de nombreuses années qu’il était avec Ravenor et je lui faisais donc confiance.

Les sifflements résonnèrent à nouveau, mêlés au claquement de décharges de laser.

— Les amis de Ravenor, dit Médéa.

Aucun de nous ne se sentait très à l’aise au contact des eldars. Six d’entre eux étaient arrivés sur le vaisseau de Ravenor, formant la garde rapprochée du grand prophète. Grands, beaucoup trop grands, d’une minceur inhumaine, silencieux, ils étaient restés dans les quartiers qu’on leur avait attribués dans le vaisseau. Des guerriers aspects, comme les avait appelés Ravenor, quelle que puisse être la signification de cette expression. Une fois qu’ils eurent revêtu leurs armures, les plumets de leurs grands heaumes arrondis les avaient fait paraître encore plus grands.

Ils s’étaient déployés à la surface en compagnie de Ravenor, du seigneur prophète et de trois autres membres de l’équipe de Ravenor.

Un troisième groupe d’intervention de six hommes, conduit par le meilleur lieutenant de Ravenor, Rav Skynner, progressait à un kilomètre environ, à l’ouest de notre position.

Ghül, ou 5213X pour lui donner son matricule officiel carto-imperialis, ne ressemblait pas du tout à ce que j’avais imaginé. Ce monde n’avait rien à voir avec la planète aride que j’avais entrevue dans l’esprit de Marla Tarray, cette enveloppe desséchée où des cités de l’antiquité étaient enfouies sous d’innombrables épaisseurs de cendres. Je suppose que c’est parce que ce que j’avais vu représentait en réalité l’idée qu’elle se faisait de ce monde. Elle ne l’avait jamais vu. Elle n’avait pas suffisamment vécu pour en avoir l’occasion.

Je me demandai si Ghül était conforme à la vision qu’en avait eue le grand prophète. C’était probable. Ces eldars m’avaient paru être des

charognes de la pire espèce, et d'une exactitude plus que superflue.

Nous nous étions approchés de la planète selon une trajectoire orbitale très large, aussi furtivement que possible. *L'Étoile Intérieure* était équipé de champs de dissimulation sur lesquels Ravenor m'avait donné à contrecœur quelques explications peu précises. Je supposais qu'il les créait en partie grâce à la puissance de sa terrifiante volonté. Ses senseurs à haute fréquence avaient détecté un vaisseau interstellaire en orbite, un transporteur indépendant d'une taille considérable, qui n'avait pas paru s'apercevoir de notre présence.

Ghül elle-même était invisible. Ou quasiment invisible. Je n'ai jamais vu une planète qui semble à ce point ne pas être là. Elle n'était qu'une ombre contre le champ des étoiles, une résonance de matière à peine discernable. Même sa face éclairée par le soleil n'avait pas de forme réellement définie. On avait l'impression qu'elle absorbait la lumière et ne restituait rien.

Lorsque Cynia Preest, la capitaine du vaisseau de Ravenor, nous avait amené les résultats des premiers balayages topographiques, nous avions pensé qu'elle nous montrait des photographies en gros plan d'un jouet d'enfant.

Je me rappelle avoir dit :

— C'est un labyrinthe.

— Plutôt un puzzle... avec des pièces toutes pareilles et qui s'emboîtent, avait décrété Ravenor.

— Non, c'est un noyau de fruit sculpté, avait déclaré Médéa.

Nous l'avions tous regardée.

— Les versets du seigneur sur une noix ? nous avait-elle demandé. Personne ne connaît ça ?

— Tu pourrais peut-être nous expliquer ? avais-je suggéré.

C'était ce qu'elle avait fait. Il avait fallu un certain temps pour que nous réussissions à comprendre le concept. Apparemment, les ermites de Glavia pensaient que le plus beau moyen d'exprimer l'amour divin qu'ils ressentaient pour l'Empereur était de graver l'intégralité de la Prière impériale sur des noyaux de sékerries. Une sékerrie, nous apprit-elle, était un fruit d'été, doux et sucré, dont le goût évoquait à la fois le coing et le nougat. Un peu comme une shirnepomme, nous informa-t-elle, ce qui ne nous éclaira pas énormément. Ces noyaux faisaient la taille de grosses perles.

Fort heureusement, personne ne commit l'erreur de demander ce qu'étaient des shirnepommes.

— Je ne sais pas comment ils font, avait continué Médéa. Ils font ça à l'œil nu, avec une aiguille. Je pense qu'ils ne voient même pas ce qu'ils font. Mais à la scholam, les maîtres avaient l'habitude de nous montrer des hololithes de ces noyaux, agrandis. On pouvait lire chaque mot ! Tous, même les plus petits ! Toutes les paroles des

versets du Seigneur sur une noix minuscule. Entrelacés les uns avec les autres, bien serrés, couvrant la moindre surface disponible. On nous a appris que ces perles de prière étaient l'une des dix-neuf merveilles de Glavia et que nous devions en être fiers.

— Les dix-neuf merveilles ? avait demandé Cynia.

— Par le Trône d'Or, femme, ne la lancez pas sur ce sujet ! m'étais-je exclamé.

Pourtant, il y avait quelque chose de très juste dans la comparaison de Médéa. La surface de Ghül avait bien été gravée ou au moins cela y ressemblait fort. C'était une sphère parfaite, noire, dont la surface tout entière était creusées de lignes profondes, très serrées et imbriquées les unes dans les autres, sauf que dans la réalité, chacune de ces lignes était un canyon aux parois lisses, de deux cents mètres de large et de neuf cents mètres de profondeur.

Je repensai à la description de Médéa et je m'interrogeai. Je me souvenais de la carte que nous avions vue lors de l'auto-séance sur Promody et à la façon dont les annotations de mon cher Aémos avaient peu à peu pris le même aspect que les circonvolutions de cette carte, au fur et à mesure qu'il s'efforçait de la déchiffrer.

Il était bien possible que Ghül soit recouverte d'inscriptions gravées, décidai-je. Toute la culture de ces êtres du warp, et très certainement leur langage, semblait basée sur des notions d'expression de localisation et de situation. Je me dis que le mur couvert de glyphes que nous avions vu durant l'auto-séance faisait certainement partie d'un labyrinthe de lignes tout à fait semblable, datant d'une époque où Promody ressemblait à Ghül, son monde-capitale.

Les senseurs de Cynia Preest avaient détecté des traces de chaleur et de mouvement à la surface de la planète. Nous avions composé les équipes et nous nous étions préparés à nous poser. Nous ordonnâmes à la capitaine de *L'Étoile Intérieure* de s'aligner sur le vaisseau ennemi et de se tenir prête à l'abattre.

Nos trois navettes, celle avec laquelle j'étais arrivé et deux appareils appartenant à l'écurie de Ravenor, étaient descendues à travers l'atmosphère raréfiée. Nous avons ensuite progressé au ras de la surface lisse et parfaite de la planète, survolant ses motifs géométriques, poursuivis par nos ombres qui bondissaient par-dessus les sommets plats des parois noires et les gouffres profonds qui s'étendaient entre elles.

Nous nous étions posés dans des canyons adjacents, non loin de notre objectif.

À notre grande surprise, l'air était respirable. Nous avons tous emporté des scaphandres et des recycleurs.

— Comment est-ce possible ? demanda Eleena.

- Je ne sais pas.
- Mais c'est tellement improbable... je veux dire, c'est irréalisable, avait-elle bafouillé.
- Oui, c'est vrai.

La seconde surprise avait été que Médéa avait raison.

Kenzer s'était agenouillé avec son auspex sur l'un des côtés de la gorge, pour étudier au microscope l'angle de jonction du mur vertical et du sol du canyon.

Je n'avais pas besoin de lui pour me rendre compte que cet angle était parfait. Lisse. Exact. Usiné. Gravé.

— L'angle qui relie le sol et la muraille est de quatre-vingt-dix degrés, avec une marge d'erreur de... bon sang, il est d'une telle précision que cela se situe au-delà des grilles de mesure de mon auspex. Qui... qui pourrait être capable d'une telle chose ? avait haleté Kenzer, suffoqué.

— Les ermites de Glavia ? avait plaisanté Médéa.

— Oui, s'ils disposaient de torches à fusion géantes, de vaisseaux interstellaires, d'une planète disponible et d'une source d'énergie illimitée, avais-je répondu. De plus, répondez un peu à cette question : qui a bien pu polir la surface de la planète à la perfection avant qu'ils ne gravent ces motifs ?

Nous avançâmes le long du canyon. Il s'incurvait doucement vers l'ouest, comme une ancienne rivière profondément encaissée entre ses berges. Bien longtemps auparavant, face aux saruthis sur KCX-1288, j'avais été déstabilisé par une absence totale de géométrie. À présent, j'étais tout aussi déconcerté par la situation inverse. Tout ce qui nous entourait était d'une précision parfaite, carré, impeccablement lisse et irréprochable. La seule chose qui puisse suggérer l'antiquité de ce lieu était un léger dépôt fuligineux sur la vaste surface du fond de la gorge.

Nous arrivâmes à la hauteur de Nayl.

— Ils savent que nous sommes là, déclara-t-il en faisant allusion aux bruits de combat que nous entendions dans le canyon voisin.

— A-t-on une idée de leur nombre ? demandai-je.

— Pas la moindre, mais la troupe de Skynner a rencontré de la résistance, elle aussi. Ce seraient des Vessorians, d'après lui, en armures carapaces et lourdement armés.

— Nous ferions bien d'être prudents.

J'essayai d'atteindre Ravenor, mais par l'esprit plutôt que par l'intervox.

— *On fait le point ?*

— *LES ASPECTS ONT...*

— *Holà, holà, holà... plus doucement, Gideon.*

— *Pardon. J'oublie parfois que tu...*

— *Que je quoi ?*

— *Que tu es blessé. Voilà ce que je m'apprêtais à dire. Les guerriers aspects ont engagé le combat. Nous sommes bien occupés par ici.*

Je ressentis des frémissements sous-jacents lorsqu'il canalisa sa puissance mentale dans les psycanons de sa chaise énergétique.

— *Quel genre d'opposition ?* interrogeai-je.

— *Des janissaires vessorians et une poignée de mercenaires d'un autre genre. Nous...*

Il s'interrompit. Pendant un instant, il y eut une vague de distorsion crépitante.

— *Désolé, reprit-il. Une sorte d'arme à fusion. Ce qui est certain, c'est qu'ils ne veulent pas de nous là-dedans.*

— *Dans quoi ?*

Il me communiqua une série de coordonnées relatives à la carte et je pris la tablette cyberdata que tenait Nayl pour les noter.

— *Une structure, continua Ravenor. Devant nous, au sud-ouest de votre position. Elle est intégrée dans le pilier terminal d'un carrefour, au bout d'une gorge. Mais je ne vois pas comment ils ont pu entrer. Il n'y a pas de porte. Les Vessorians sortent pourtant bien de quelque part. Il doit y avoir une porte secrète.*

Une nouvelle distorsion. Ses pensées revinrent vers moi.

— *Les Vessorians se battent comme de véritables maniaques. Mon seigneur prophète me dit qu'ils ont déjà gagné le respect des aspects.*

— *Ton seigneur prophète ?*

— *Peux-tu répéter ? Je n'ai pas capté ce que tu viens de m'envoyer.*

— *Rien, Gideon. Nous allons essayer d'opérer une jonction avec vous, en contournant l'intersection nord-est de la gorge.*

— *Compris.*

— *En avant !* m'exclamai-je. Ils sursautèrent tous sauf Eleena et je me rendis compte que j'avais utilisé mon psychisme. Je me relâchais. J'étais fatigué et je souffrais. Mais ce n'était pas une excuse.

— *Pardonnez-moi, leur dis-je, vocalement cette fois. Nous avançons. Ce canyon tourne vers le sud-ouest pour arriver à une intersection avec deux autres gorges. Notre cible se trouve à ce carrefour, d'après Gideon.*

Nous nous mîmes rapidement en mouvement, dans l'ombre noire des parois abruptes du défilé.

— *Par les dieux !* s'écria soudain Kenzer. Il levait les yeux vers le firmament.

Le ciel étoilé que nous apercevions entre les deux rebords du canyon était illuminé d'éclairs qui ondoyaient comme des traînées de lait dans un bol d'encre. Le vaisseau de Glaw avait été alerté, on lui avait signalé notre présence ; il avait engagé le combat et *L'Étoile Intérieure* ripostait. Le ciel était illuminé d'immenses clignotements lumineux

qui faisaient penser à un stroboscope.

— J'aimerais pas être là-haut, commenta Korl Kraine. Kraine était un ruchard qui n'avait jamais servi dans aucune milice officielle. Son allégeance allait en premier à Ravenor et en second à son sub-clan de la Tan-Ruche Neuf, sur Tansetch. Et à personne d'autre. C'était un homme pâle, de petite taille, vêtu de vêtements pare-balles rapiécés dont il avait coupé les manches et les jambes de pantalon. Il avait la peau teinte aux couleurs de son clan et des yeux augmentiques bon marché. Il portait également un collier de dents humaines autour du cou, ce qui était assez ironique car les siennes étaient toutes en céramite.

Levant à hauteur d'épaule son fusil d'assaut Tronsvasse à système de visée nocturne, Kraine trottina pour prendre l'avant-garde. Il avait vécu toute sa vie dans les dédales de rues sans lumières de sa ruche, jusqu'à ce que Ravenor le recrute. Cette obscurité lui convenait parfaitement.

Le bruit des catapultes devint plus fort. On en entendait plusieurs, bourdonnant en duo avec des fusils laser de gros calibre. J'entendis l'explosion rocailleuse d'une grenade.

Kenzer, l'archéologue, traînait à l'arrière. Il ne faisait pas partie des troupes officielles de Ravenor. Ce n'était qu'un expert, engagé pour aider aux recherches sur Promody. Je ne l'appréciais pas beaucoup. Il n'avait ni fibre morale ni réel engagement.

Je n'avais pas besoin de lire dans son esprit pour savoir que s'il était venu, c'était uniquement dans l'espoir de récolter la fortune potentielle que quelques articles scientifiques et l'exclusivité de la découverte de Ghül pourraient lui rapporter.

— Dépêchez-vous un peu ! lui criai-je. Mon dos commençait à fatiguer et je sentais à nouveau un goût de sang envahir ma bouche.

Kenzer était accroupi à la base de la paroi, tripotant son scanner portatif.

J'arrêtai ma troupe et rebroussai chemin d'un pas pesant ; mes lourdes bottes, renforcées par l'armature métallique de mes prothèses, soulevaient de la poussière noire à chacun de mes pas. Sabot de fer, vraiment !

Je pense que ce qui m'irritait le plus, ce n'était pas mon harnachement, ni même son poids ou la démarche maladroite qu'il me forçait à adopter. Ce n'était même pas cette hémorragie d'origine indéterminée dans ma bouche.

Non. Le pire, c'était que j'avais le crâne gelé.

Je n'arrivais pas à m'y faire. Crezia avait dû me raser la tête pour pouvoir implanter l'ensemble de câbles neuraux et synaptiques qui devaient me permettre d'actionner l'appareillage augmentique qui m'entourait les jambes. Elle avait été bouleversée durant toute la

procédure d'implantation. Mes prothèses étaient terriblement rudimentaires, même par comparaison avec les standards impériaux les moins sophistiqués, mais au milieu de nulle part, c'était ce qu'elle avait pu bricoler de mieux avec l'aide d'Antribus.

Nécessité fait loi, comme on dit.

J'étais donc chauve et j'avais la nuque à vif, douloureuse et hérissée des multiples implants reliés aux alimentations sub-spinales que mes fidèles médecins m'avaient greffées afin que je puisse faire fonctionner mes jambes prothétiques. Les câbles chemisés d'acier émergeaient de mon scalp et couraient tout le long de mon dos pour aller rejoindre les servomoteurs lombaires de la prothèse qui me permettait de marcher. Le faisceau de câbles était bien rangé et fixé le long de mon épine dorsale comme une queue-de-cheval augmentique bien nette.

Je finirais bien par m'y habituer, avec le temps. Et si je n'en avais pas le temps, alors quelle importance ?

Je m'arrêtai à côté de Kenzer, le couvrant de mon ombre noire aux contours nettement dessinés.

— Que faites-vous ?

— Un enregistrement, monsieur, bafouilla-t-il. Il y a une inscription, ici. Jusqu'à présent, toutes les parois que j'ai vues étaient nues.

Je scrutai l'endroit qu'il me montrait. Il m'était difficile de me pencher.

— Où ça ?

Il sortit un petit pinceau soufflant de sa trousse de matériel et nettoya une partie du mur de la fine couche de suie qui le recouvrait.

— Là !

Il y avait une petite spirale gravée dans la surface lisse de la pierre.

Elle ressemblait à une reproduction miniature de la carte que nous avions vue sur Promody ou à une version réellement minuscule du labyrinthe qui recouvrait la surface de cette planète.

— Enregistrez-la en vitesse et avancez, lui ordonnai-je. Je me détournai. Ne traînez pas, lui lançai-je sèchement par-dessus mon épaule.

Kenzer hurla. Il y eut une rafale de laser.

Je pivotai aussi vite que je le pus. Kenzer était étendu sur le sol de la gorge, éventré. Il était quasiment désarticulé tant la violence des décharges de laser qu'il avait reçues à bout portant avait été grande. Une grande flaque de sang s'étalait sous sa carcasse, se mêlant à la suie.

Il n'y avait pas trace du moindre attaquant.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Barbarisator, que je tenais en main, avait bourdonné un bref instant, mais elle était à nouveau inerte.

Nayl arriva près de moi, balayant la zone du cadavre de son fusil

radiant laser noir mat.

— Au nom de Terra, comment c'est arrivé ? me demanda-t-il. Lief ? Korl ? Au-dessus ?

Je regardai derrière moi. Gustine et Kraine marchaient lentement à reculons, observant les parois des falaises à l'aide de leurs scopes.

— Personne. Pas de tireur en hauteur, nous rapporta Gustine.

Je frappai la surface froide de la falaise du plat de la paume, au-dessus de l'inscription qu'avait trouvée Kenzer. Elle était solide et ne céda pas.

Nous reprîmes notre progression le long de la courbe de la gorge. Kraine nous couvrait à l'arrière. Nous avions fait cinquante mètres à peu près quand il poussa un cri.

Je me retournai à temps pour le voir face à face avec deux janissaires vessorians en armure carapace complète. Kraine recula en trébuchant touché à la poitrine à plusieurs reprises, mais il continua à tirer. Il logea une volée de balles dans la visière du casque de l'un des Vessorians avant que l'autre ne l'abatte et qu'il ne s'effondre dans la suie.

Nayl et Médéa avaient déjà ouvert le feu. Le Vessorian restant nous balaya d'une salve qui blessa légèrement Eleena et Nayl.

Puis il tomba comme une masse, littéralement déchiqueté par l'énorme calibre de Kara.

— Occupe-toi d'eux ! ordonnai-je à Médéa en lui indiquant Nayl et Eleena. Nayl avait reçu une estafilade au bras gauche et Eleena était blessée au mollet gauche. Ils répétaient tous les deux avec insistance qu'ils allaient parfaitement bien. Médéa ouvrit son havresac pour en sortir des pansements.

J'allais examiner les corps de Kraine et des Vessorians. Gustine apparut à côté de moi.

— Par le jesh, d'où est-ce qu'ils sont sortis ? me demanda-t-il.

Je ne répondis pas. Je tirai mon sceptre runique de la housse de cuir que j'avais suspendue dans mon dos, le fis passer au-dessus de ma tête et l'empoignai fermement en focalisant ma force mentale en direction de la muraille de la gorge. La couche de suie qui s'était déposée là depuis des millénaires tomba avec un petit nuage de poussière et je vis une autre spirale imprimée dans le mur, comme celle qu'avait trouvée Kenzer.

— Des repères cartographiques, dis-je.

— Pardon, monsieur ? me demanda Lief.

Je me penchai, crachai dans ma main et frottai la spirale du bout des doigts. J'essayai de ne pas prêter attention au fait qu'il y avait un filet de sang dans ma salive.

— Pas étonnant que Ravenor n'ait pas pu trouver de porte. Nous ne voyons pas cela dans la bonne dimension.

— Pardonnez-moi, mais qu'est ce que c'est que ce merdier ? interrogea Lief. Il m'amuse. Il n'allait pas par quatre chemins.

— Les êtres du warp percevaient la localisation et le moment d'une manière que nous ne pouvons pas comprendre. Après tout, ils venaient du warp. Nous voyons ce labyrinthe comme un réseau géométrique de gorges d'une précision mathématique. Mais ce n'est pas sa véritable nature. Il a quatre dimensions...

— Quatre ? répéta Gustine d'une voix incertaine.

— Oh ! Quatre, six, huit... qui sait ? Essayez d'y penser d'une autre manière, comme à un... vêtement tissé !

— Un vêtement tissé, monsieur ?

— Oui, tous ces fils entremêlés, ces écheveaux qui se croisent, c'est un schéma si complexe.

— D'accord...

— Maintenant imaginez les aiguilles qui l'ont tricoté et fabriqué. Seulement les aiguilles. Grandes, rigides et simples.

— O.K., répondit Médéa qui nous avait rejoints.

— Cette planète n'est que la partie aiguilles à tricoter. Elle est tangible, rigide et simple. La réalité de Ghül, c'est le tissu qu'elle produit, quelque chose que nous ne pouvons pas voir, quelque chose de complexe, de souple, qui s'enroule et s'enchevêtre autour des aiguilles.

— Navré, monsieur, vous m'avez perdu, dit Lief Gustine.

— Perdu, dis-je. C'est le mot juste. Ces marques, sur les murs, ce sont des mini cartes, placées là pour donner accès à la réalité d'ensemble.

Gustine hocha la tête comme s'il avait compris.

— D'accord... donc, si on en revient à ma question, d'où sont sortis les janissaires ? reprit-il.

Je donnai une claque sur le mur.

— De là.

— Mais c'est de la roche dense !

— Seulement à nos yeux, lui répondis-je.

Nous continuâmes à avancer le long de la gorge en adoptant une formation qui nous couvrait de tous les côtés à la fois, comme les lanciers des guerres de l'antiquité. Du côté de Ravenor nous parvenaient les bruits d'une bataille frénétique. Nayl me rapporta d'un air sombre qu'il n'arrivait plus à obtenir de réponse de Skynner ou d'aucun de ses hommes.

Nous cherchions tous de nouvelles inscriptions sur les murs.

— Là, monsieur ! Là ! hurla Kara à pleins poumons.

Je courus vers la spirale qu'elle avait trouvée.

— Attendez, ordonnai-je.

La roche lisse s'ouvrit soudainement, comme une paupière qui cligne. Tout à coup, elle n'était plus là. Un janissaire vessorian en armure carapace se rua vers nous en brandissant son arme.

Nayl l'abattit d'une seule balle. Mais il y en avait d'autres.

Médéa ouvrit le feu. Deux autres mercenaires avaient surgi de la muraille, de l'autre côté de la gorge.

Nous n'avions nulle part où nous mettre à couvert. Pas le moindre début de commencement d'abri.

L'instant suivant, on nous mitraillait depuis un troisième point.

J'avais dégainé le gros pistolet automatique Hecuter que j'avais emprunté à l'arsenal de *L'Étoile Intérieure*. Le vieux fusil laser de Gustine crachait de tous ses feux à côté de moi et Eleena vidait son double chargeur en semi-automatique.

Jusqu'à présent, ils n'avaient fait que nous titiller en nous tuant un à un. À présent, le moment était venu de nous prendre dans une véritable embuscade. Je comptai au moins quinze janissaires, accompagnés d'un ogryn équipé d'une arme lourde. Nayl tomba, touché à la cuisse, mais il continua à les mitrailler. Une décharge de laser rebondit contre l'épaisse armature de ma prothèse gauche.

Il était temps de remettre les compteurs à zéro.

— Chérubaël ! commandai-je.

Il planait très haut au-dessus du défilé, suivant notre progression comme un cerf-volant et il descendit alors en piqué, en prenant de la vitesse. Il se mit à scintiller.

Je m'étais montré beaucoup plus circonspect en concevant ce possédé. En m'appuyant sur le rituel basique et précipité que nous avions élaboré avec Aémos, dans ces dernières minutes frénétiques à bord de *l'Essene*, je l'avais complété de runes et de sceaux de protection, apposés directement sur sa chair et destinés à améliorer son obéissance. Ce possédé-ci n'aurait pas la latitude de se livrer aux caprices et aux fourberies des versions précédentes. Il ne pourrait pas se rebeller. Ce ne serait pas un trublion exigeant une surveillance de tous les instants. Il était lié, enchaîné par une triple protection, totalement soumis. J'aime à penser que je peux apprendre de mes erreurs, au moins de temps en temps.

Naturellement, une telle sécurité a un prix. La puissance que Chérubaël était capable de manifester était à présent bien moindre qu'auparavant, c'était la conséquence directe de cet assujettissement renforcé. Toutefois, il lui en restait assez. Plus qu'assez.

Il descendit dans la gorge, debout, comme une comète environnée des flammes du warp, et il annihila un premier groupe d'attaquants dans une tempête d'énergie éthérique. Il faut remarquer à leur honneur que les Vessorians ne poussèrent pas un cri, mais ils se débandèrent et battirent en retraite.

L'ogryn ouvrit le feu contre ce nouvel assaillant. À l'impact, le projectile éclata contre la poitrine de Chérubaël et retomba comme les pétales d'une fleur. Le possédé plongeait ses griffes dans le thorax de la brute non humaine et la souleva du sol, hurlante.

Ensuite, il le lança. L'ogryn s'éleva dans les airs. Il monta, monta et continua simplement à monter.

Chérubaël changea d'objectif et fonda au ras du sol vers les mercenaires qui reculaient. Nos fusils avaient réduit leurs effectifs et nous étions les assaillants, à présent, sauf Eleena, restée auprès de Nayl qui était étendu sur le sol et qui jurait comme un charretier.

Je remarquai autre chose chez ce nouveau Chérubaël. Il ne ricanait plus. Plus du tout. Son visage était figé dans une expression implacable et désapprobatrice. Il ne montrait plus aucun signe de délectation à massacrer des êtres vivants.

J'en fus soulagé. Son rire me portait vraiment sur les nerfs.

Néanmoins, il allait sûrement me falloir un peu de temps pour m'accoutumer à son nouveau visage. Une fois emprisonné à l'intérieur de son nouvel hôte, le démon avait commencé à altérer son aspect physique, comme à son habitude : les petites cornes, les griffes, la peau lisse et luisante, les yeux blancs.

Mais il n'avait pas entièrement fait disparaître les traits de Godwyn Fischig.

Il exécuta les derniers de nos assaillants, sauf un seul qui arriva à la paroi du canyon et voulut accéder à la trappe dimensionnelle par laquelle ils étaient passés.

— Retiens-la ! ordonnai-je. Tiens-la ouverte !

Chérubaël obéit. Il atomisa le dernier mercenaire au moment où l'ouverture apparaissait et, étendant largement les bras, l'empêcha de se refermer. Même pour lui, c'était un énorme effort.

— Dépêche-toi, articula-t-il sur un ton agacé.

J'arrivai à la trappe.

Nous n'avions pas le temps de tous passer. Gustine se jeta dans l'ouverture tête baissée et je le suivis en criant aux autres de rester en arrière et de ne pas se séparer.

La dernière chose que j'entendis fut un impact sonore, liquide, que je supposai être celui que fit l'ogryn se soumettant enfin aux lois de la gravitation.

La trappe se referma en une fraction de seconde.

Je sentis une torsion de translation qui me donna la nausée. J'atterris sur Gustine encore étendu sur le sol, dans un espace sombre et confiné qui sentait la moisissure.

— Oh ! protesta-t-il.

Je me relevai. Cette seule opération s'avéra ridiculement difficile. Le

temps de me remettre en position verticale, j'étais en nage.

— Ça va ? interrogea Gustine.

— Oui, aboyai-je. Ce n'était pas tout à fait vrai. Le sang me battait aux tempes et, dans mes jambes, la souffrance commençait à surmonter les effets des drogues antidouleur contenues dans l'auto-injecteur que Crezia m'avait accroché à la hanche.

— J'espère que tu ne t'attends pas à ce que je te porte, susurra Chérubaël dans mon dos.

— Ne t'inquiète pas, ta dignité n'est pas en danger.

Je dégainai Barbarisator de la main droite et empoignai mon sceptre runique de la gauche.

J'avancai d'un pas lourd. L'obscurité. Un mur. Un virage. Encore un mur.

— Gustine ?

Il avait allumé une lampe torche, mais elle ne nous montrait que des parois noires. Le plafond était invisible.

— À quelle distance peux-tu voir ? demandai-je à Chérubaël.

— Jusqu'aux confins de l'éternité, me répondit-il en flottant jusqu'à moi.

— Oui, bien sûr. Mais en termes pratiques, à quelle distance vois-tu ?

— Pas très loin ici. Je vois que le mur se termine ici. Il y a un espace au-delà.

— Très bien.

Je continuai laborieusement. Mon dos me faisait souffrir le martyr à l'endroit des branchements de mes implants et je saignais du nez. Gustine accrocha sa lampe à la fixation de baïonnette de son fusil laser.

Il essaya d'entrer en contact avec Nayl par le vox. Silence radio.

Je me concentrai pour tenter d'atteindre Ravenor par la pensée. Rien.

Je progressai lourdement dans les ténèbres, suivi de mes deux compagnons. Le sceptre runique frémissait, percevant une source de puissance dans le voisinage.

— Tu sens ça ? demandai-je au démon.

Il hocha la tête.

Je décidai de suivre cet influx.

— Vous avez remarqué que nous pouvons respirer, ici aussi ? dit soudain Gustine quelques minutes plus tard.

— Ça alors, je ne m'en étais pas aperçu.

Il fit la grimace, sentant l'ironie.

— Je voulais dire que l'atmosphère nous convient ici, comme dehors.

— C'est pour que l'ennemi puisse respirer, dit Chérubaël.
— Qu'est-ce que cela signifie ?
— Ils sont arrivés les premiers. Ils sont entrés. Ghül a adapté son atmosphère pour eux aussitôt que Ghül a perçu leur présence.
— Tu parles comme si Ghül était vivante.
— Ghül n'a jamais été vivante, répondit-il. Mais elle n'a jamais été morte non plus, ajouta-t-il un moment plus tard.
J'étais sur le point de lui demander de développer un peu cet inquiétant concept lorsque Chérubaël fila soudain dans les ténèbres, droit devant. Je vis scintiller sa lumière, puis une décharge de laser.
Il revint, les griffes dégoulinantes de sang.
— Ils nous traquent, dit-il.

J'ai vu bien des merveilles au cours de mon existence. Bien des horreurs aussi. J'ai vu des horizons et des spectacles si grandioses qu'ils ont submergé mon âme et dépassé les limites de mon imagination.

Mais rien de tout cela ne pouvait se comparer au mausolée enfoui sous la surface de Ghül.

Je ne saurais parler de sa taille, si ce n'est en utilisant des termes totalement insuffisants tels que vaste, immense...

Il n'y avait aucune référence qui puisse nous donner une idée de l'échelle de grandeur. Nous émergeâmes des tunnels obscurs pour aboutir devant un abysse de noirceur qui ne nous parut pas très différent de ce que nous avions déjà traversé excepté que les ténèbres qui avaient été des murs étaient devenues immatérielles. Nous aperçûmes une multitude de minuscules points lumineux éparpillés contre la façade d'une structure d'une impossible immensité, aussi sombre et cyclopéenne que le mur éternel qui, dans les croyances des anciens philosophes, était supposé marquer les limites de la création. La frontière de l'univers. Le flanc du cercueil bâti pour un ancien dieu afin d'y circonscrire la réalité.

Je préférerais ne pas penser à la nature de ce dieu.

Tout était tiède, tranquille. L'air lui-même était immobile. Les points de lumière éclairaient de petites aires d'un tracé monumental, gravé sur la façade du mausolée. Je vis des lignes, des spirales, des runes ondoyantes.

C'était là que les êtres du warp avaient étendu leur dieu dans son repos éternel.

C'était la tombe d'Yssarile, autour de laquelle avait été édifée Ghül, au cours des étranges millénaires qui avaient précédé la venue des hommes.

Même Chérubaël resta muet devant ce spectacle. J'espérais qu'il s'abstenait de tout commentaire parce qu'il était frappé de stupeur,

mais j'eus l'affreux sentiment que son silence était plutôt un signe de révérence.

Ou d'effroi.

Gustine perdit tout contrôle de lui-même. Son esprit refusait d'accepter ce que ses yeux voyaient. Il se mit à pleurer pitoyablement et tomba à genoux. C'était affreux de voir un homme aussi courageux et aussi vigoureux à ce point diminué.

Je le laissai évacuer son stress aussi longtemps que je l'osai, mais ses sanglots qui résonnaient de manière inquiétante dans l'obscurité me parurent beaucoup trop bruyants. Quelques-uns des minuscules lumignons qui éclairaient la façade du mausolée commencèrent à se déplacer, comme pour descendre.

Je pris le guerrier éploré par les épaules et m'efforçai de le calmer par l'usage de ma volonté.

Rien n'y fit. Aucun moyen de persuasion ne suffisait à restaurer les frontières fracturées de sa santé mentale.

En désespoir de cause, je dus employer des moyens plus brutaux. J'engourdis son esprit d'une sonde psychique très profonde, qui eut pour conséquence d'expulser sa terreur et de geler ses pensées ; il ne lui restait plus que ses fonctions biologiques et ses instincts les plus élémentaires.

Nous nous approchâmes du mausolée à travers une plaine rocheuse obscure. À mesure que nous avançons, j'évaluais mieux la distance à laquelle se trouvait en réalité le monument. À l'évidence, il était encore plus grand que je ne l'avais d'abord imaginé.

Je demandai à Gustine d'éteindre sa lampe. Nous n'avions qu'à marcher en direction des points lumineux. J'ordonnai à Chérubaël de nous avertir si l'obscurité environnante se transformait en autre chose qu'un plateau pierreux parfaitement plat. Un gouffre par exemple.

Le seul avantage que je trouvai à l'immensité inconcevable de cet endroit était que l'ennemi aurait sans doute beaucoup de mal à nous y retrouver. Il y avait tant d'espace où se cacher.

Après avoir marché durant ce qui me parut être une heure, nous étions toujours très loin du tombeau. J'essayai de déterminer depuis combien de temps nous avons pénétré à l'intérieur de Ghül à l'aide de mon chronomètre, mais il s'était arrêté. En fait, arrêté n'est pas le terme exact. Il fonctionnait toujours et marquait les secondes, mais il n'enregistrait pas la durée.

Je me souvins de la pendule, dans la cabine d'Aémos, qui s'était mise à sonner pour marquer l'écoulement d'un temps qui n'avait plus de signification.

Plus nous nous rapprochions, mieux je discernais la nature de ces points lumineux. Je les avais crus minuscules, de simples points de

lumière entourés de petites zones éclairées.

C'étaient d'énormes projecteurs, très puissants, du type de ceux que l'on utilise pour éclairer les champs d'atterrissage des astroports ou les camps militaires. On les avait montés sur des plates-formes anti-grav et celles-ci flottaient en suspension devant certaines zones de la façade du mausolée, éclairant plusieurs détails du tracé de champs lumineux de la taille d'amphithéâtres. Il y avait quarante-trois plates-formes en tout, chacune avec son projecteur. Je les ai comptées.

Sur ces plates-formes, j'aperçus des silhouettes humaines. Les hommes de Glaw, sans le moindre doute ; il y avait sûrement des mercenaires, mais la plupart devaient être des adeptes des arts ésotériques qu'il avait ralliés à sa cause.

Nous les observâmes. Quelques-unes de ces plates-formes se déplaçaient lentement ou balayaient la surface de la muraille du pinceau de leurs projecteurs.

Ils lisaient les symboles sur la paroi.

Par on ne sait quels moyens, Glaw avait appris l'existence de ce monde, il l'avait retrouvé et avait réussi à s'y introduire pour piller ses infâmes trésors, mais à l'évidence il n'avait pas encore réussi à pénétrer ses secrets les plus intimes.

Voilà la raison pour laquelle il avait tellement désiré s'approprier le *Malus Codicum*.

Pour ouvrir les derniers verrous et traverser l'ultime barrière.

L'une des plates-formes commença à s'élever à la verticale, la lumière de son projecteur dansant contre les reliefs des motifs de la façade du mausolée. Elle monta tout droit et finit par s'immobiliser, très haut, devant ce qui me parut être le sommet du mur. Le pinceau lumineux se posa sur un carré ouvert dans la muraille, une porte d'entrée peut-être. Qui pouvait bien avoir eu l'idée de situer une entrée au sommet d'un tel mur sans aucun escalier pour y accéder ?

Je me fustigeai intérieurement pour m'être posé une telle question. Les êtres du warp, naturellement.

— Glaw est là-haut, déclara Chérubaël.

Il avait raison. Je pouvais sentir l'âme fétide du monstre.

Nous traversâmes en hâte la distance qui nous séparait encore de la base du mausolée. Plusieurs navettes de transport de fret et deux gros speeders étaient posés là, au milieu de caisses d'équipement et de pièces de rechange pour les plates-formes et les projecteurs. C'était leur camp de base.

Nous attendîmes un moment tandis que j'évaluais nos différentes options.

Juste à ce moment-là, deux plates-formes glissèrent le long de la façade, jusqu'en bas, tout en diminuant l'intensité de leurs énormes

projecteurs. Il y avait environ six hommes sur chacune.

L'une d'elles se posa. Deux hommes sautèrent à terre et coururent vers l'un des transports de fret. Je les entendis échanger quelques paroles avec l'équipe qui était restée sur leur plate-forme. Un instant plus tard, la seconde plate-forme arriva doucement à la hauteur de la première.

Je vis leurs occupants. Ils étaient vêtus de combinaisons de travail ou de robes en tissu léger, adaptées au milieu dans lequel nous nous trouvions. Certains avaient des tablettes cyberdata.

Ceux qui s'étaient approchés du transport de fret s'en allèrent en emportant une caisse d'équipement. Ils la déposèrent sur la plate-forme qui commença immédiatement à remonter en rallumant son projecteur à pleine puissance.

— On y va, dis-je doucement.

D'autres hommes chargeaient des caisses sur la deuxième plate-forme. Ils étaient six en tout : quatre en robes et deux mercenaires en armure qui pilotaient la plate-forme.

En deux passes rapides, Barbarisator exécuta les trois individus qui chargeaient les caisses. Gustine fit basculer un homme en arrière, par-dessus la rambarde de la plate-forme, et il lui brisa la nuque. Chérubaël se présenta derrière les deux mercenaires et les prit dans son étreinte. Ils furent réduits en cendres qui coulèrent au sol.

Nous montâmes sur la plate-forme.

— Tenez-vous prêt avec ce projecteur, ordonnai-je à Gustine.

J'examinai rapidement le panneau de contrôle et activai la poussée verticale. Les réglages d'attitude se résumaient à un simple levier de cuivre.

Nous nous élevâmes. La façade du mausolée défila sous nos yeux dans un murmure. Lorsque nous eûmes dépassé les plates-formes les plus basses, Gustine alluma le projecteur et le dirigea vers le mur.

Je ne me souvenais plus de l'endroit où s'était trouvée cette plate-forme avant qu'elle ne descende chercher son matériel. De combien de temps disposerions-nous lorsque nous aurions dépassé notre emplacement prévu avant d'être remarqué par les occupants des autres plates-formes ?

J'espérais qu'ils seraient tous trop absorbés par leur propre travail.

Nous étions à peu près aux trois quarts de la muraille lorsque nous entendîmes des coups de feu résonner sur une autre plate-forme. Un projecteur pivota dans notre direction. Presque aussitôt, plusieurs autres en firent autant, nous suivant dans notre ascension. Des décharges de laser rebondirent en chuintant autour de nous. Gustine s'allongea près de la rambarde et riposta. Je continuai à monter.

— Veux-tu que je... ? demanda Chérubaël.

— Non, reste ici.

Gustine tira une nouvelle salve dans le projecteur d'une plate-forme qui s'était lancée à notre poursuite. Une immense gerbe d'étincelles cascada le long de la façade du tombeau. Je sentis plusieurs secousses dues aux projectiles qui s'écrasèrent contre le dessous de notre embarcation.

Nous y étions presque.

Nous arrivâmes à l'entrée que j'avais aperçue. Elle était carrée et faisait une quarantaine de mètres de côté. Une plate-forme s'y trouvait déjà, en suspension devant l'ouverture. Ne maîtrisant pas totalement les contrôles de la nôtre, je la heurtai violemment. Les hommes qui s'y trouvaient ouvrirent le feu. D'autres hommes se dissimulaient dans les ténèbres de la porte. Gustine riposta par une fusillade nourrie. Je vis l'un de nos adversaires s'effondrer sur l'autre plate-forme. Un autre passa par-dessus bord et tomba comme une pierre.

Ils criblèrent notre véhicule d'éclairs de laser et de projectiles variés, faisant sauter des fragments de métal de tous les côtés. Le projecteur s'éteignit, traversé de part en part.

Je m'agrippai au levier de contrôle et nous jetai violemment de côté contre la plate-forme de nos adversaires, volontairement cette fois. Nous la percutâmes en la repoussant contre la paroi du mausolée. Le rebord de leur plate-forme balafra la muraille dans un grincement strident et une pluie d'étincelles. Je recommençai. Ils se mirent à hurler en tirant de manière désordonnée.

— Fichons le camp ! cria Gustine.

Il lança une grenade dans l'entrée afin de dégager le passage.

Il y eut un éclair, une explosion sourde et deux silhouettes furent projetées dans les airs, au-dessus de nos têtes.

Gustine lança une deuxième grenade sur l'autre plate-forme et bondit par-dessus la rambarde, sur le rebord de pierre, tirant au jugé dans le nuage de fumée qui sortait de la porte.

Je le suivis tant bien que mal, Chérubaël en lévitation juste derrière moi. Le rebord de notre plate-forme était séparé de la terrasse de pierre qui se trouvait devant l'entrée par un large intervalle, terriblement difficile à enjamber pour moi.

La grenade de Gustine explosa en déchiquetant la plate-forme voisine. Celle-ci s'affaissa un peu puis tomba dans un torrent de flammes, comme un ascenseur en chute libre.

Loin au-dessous, elle en percuta deux autres et les pulvérisa en projetant des débris et des hommes dans toutes les directions.

Pour moi, cette explosion était arrivée au plus mauvais moment. Notre plate-forme tressauta et dériva comme un canot arrimé à un embarcadère alors que je me trouvais en porte-à-faux, déséquilibré, essayant d'obliger mes jambes raides à franchir cet espace.

Je me sentis tomber. La prothèse qui m'emprisonnait me parut aussi

lourde qu'une ancre de navire m'attirant vers le bas.

Chérubaël m'agrippa sous les aisselles et me hissa délicatement jusqu'à l'entrée.

Je lui en fus reconnaissant, mais je ne pus articuler un remerciement. Remercier Chérubaël ? C'était impensable. Pourtant, l'idée qu'il puisse m'avoir sauvé volontairement l'était tout autant...

Gustine se battait comme un beau diable pour accéder à l'entrée. Nous vîmes qu'il s'agissait d'un long tunnel aux mêmes dimensions que l'ouverture. Des caisses de matériel étaient empilées à l'entrée et des globes radiants flottaient à intervalles réguliers le long du mur. Ce couloir donnait l'impression de s'enfoncer très profondément dans le tombeau.

Quatre ou cinq mercenaires et serviteurs de notre ennemi étaient étendus sur le sol, morts, et une demi-douzaine d'autres, regroupés à l'entrée, nous tiraient dessus pour nous faire reculer.

Chérubaël fondit sur eux et les élimina. Nous lui emboîtâmes le pas. J'aurais tant souhaité pouvoir courir.

Le tunnel aboutissait de l'autre côté de la façade du tombeau. Nous posâmes enfin les yeux sur le sanctuaire intérieur. À ce moment-là, mon esprit s'était accoutumé aux dimensions inhumaines de ce lieu. Cette tombe était une chambre immense, dans laquelle on aurait confortablement pu loger un continent. Les parois intérieures et le haut plafond de pierre étaient somptueusement ornés de symboles, de volutes et d'emblèmes. À leur vue, je me jurai de ne jamais laisser d'autres yeux se poser sur ces inscriptions. C'était la crypte où reposait Yssarile, dormant de son dernier sommeil, et les murs hurlaient des hymnes à sa gloire et proclamaient son culte.

Je ne discernais pas grand-chose dans le gouffre obscur qui s'ouvrait devant nous, mais il y avait quelque chose là. Un objet de la taille de l'une des plus grandes ruches impériales. J'entrevis une forme sombre, géométrique, qui n'était pas façonnée de pierre, de métal ou d'os, mais qui paraissait faite des trois à la fois. C'était une chose répugnante. Morte mais vivante. Assoupie, emplie de la puissance silencieuse d'un million d'étoiles.

C'était la barque du roi démon. Le char qu'Yssarile avait conduit dans ses batailles impies, l'instrument d'apocalypse grâce auquel il avait dévasté les forteresses et les villes de sa propre réalité au cours de guerres trop abominables pour que l'on puisse seulement les imaginer.

Le trophée que convoitait Glaw.

Le tunnel éclairé par les globes s'ouvrait sur un énorme promontoire d'onyx noir accroché à la paroi intérieure du mausolée. Il y avait un monolithe devant nous, un éperon de quarante mètres de hauteur, fait

d'un minéral vert sombre et très lisse, profondément planté dans la pierre du promontoire. Il était gravé de spirales qui s'enroulaient sur toute sa hauteur.

Des globes radiants flottaient autour du monolithe et je vis des instruments et des outils sur le sol, à sa base. Pontius Glaw avait préféré l'étudier en personne. Mais il avait été alerté par le vacarme que nous avions fait et il nous attendait.

Il apparut, sortant de derrière la pierre levée, calme, presque indifférent. Son grand corps mécanique était exactement tel que je me souvenais de l'avoir vu pendant l'auto-séance. Sa cape de lames produisit un léger cliquetis lorsqu'il s'approcha de nous. Son masque au sourire suffisant tourna vers nous son expression narquoise.

— Grégor Eisenhorn, dit-il d'une voix douce. Le bâtard le plus obstiné de la galaxie. Tu es bien le seul qui soit capable de se démener à coup de griffes et de dents afin d'arriver jusqu'à moi, en rampant s'il le faut. Ce qui, naturellement, fait partie des raisons pour lesquelles je t'admire autant.

J'avancai vers lui lourdement.

— Attention ! souffla Gustine, mais j'avais depuis longtemps dépassé le stade de la prudence.

Je me plantai face à Glaw. Il était plus large d'épaules que moi et beaucoup plus grand. Son manteau de lames tintinnabula lorsqu'il tendit une main de duralloy parfaitement articulée pour caresser la surface du monolithe vert sombre. Il leva ensuite cette même main et me la tendit pour que je l'examine.

— Le magos Bure a bien travaillé, n'est-ce pas ? Quel artiste. Je ne pourrai jamais assez te remercier pour m'avoir procuré ses services. C'est avec cette main que je l'ai tué.

— Vous avez bien autre chose que son sang sur les mains, Glaw. Répondez-vous toujours à ce nom ou préférez-vous vous cacher derrière le sobriquet de Khanjar ?

— Les deux me conviennent.

— Votre fille n'a pris aucun de ces deux noms.

Il ne répondit rien. Si j'arrivais à le mettre en colère, peut-être commettrait-il une erreur.

— Marla, dit-il enfin. Trop impétueuse. Voilà une raison supplémentaire pour te tuer, à part l'évidence.

Il s'apprêtait à dire autre chose, mais j'avais assez attendu. Je focalisai toute mon énergie mentale dans le sceptre runique et me ruai sur lui, balançant mon épée.

L'assaut psychique le fit reculer et il se détourna à moitié, faisant voler sa cape et déviant Barbarisator en la frappant des multiples lames de son ourlet. Il se mit à tourner sur lui-même, à toute vitesse, et je reculai précipitamment pour éviter la mortelle bordure de sa

cape de lames.

Gustine se jeta dans la bataille en tirant des éclairs de lumière qui ne firent que rebondir sur la silhouette scintillante de Glaw.

Chérubaël attaqua par l'autre flanc. Son assaut fulgurant roussit la carapace de métal de Glaw que j'entendis lâcher un juron. Mains grandes ouvertes, Glaw frappa Chérubaël ; il avait des lames en crochets au bout des doigts, qu'il avait fait jaillir des fentes où elles étaient dissimulées.

Les crochets déchirèrent la chair de Chérubaël, mais celui-ci n'émit pas un son. Il agrippa Pontius Glaw, dans un bouillonnement de puissance psychique qui emplit l'interstice qui les séparait, crachant des tentacules de lumière qui fouettèrent l'air autour d'eux. L'atmosphère elle-même paraissait calcinée, ionisée. Les pieds de Glaw, dansant sur la surface d'onyx, firent sauter des éclats de pierre sous ses pas. Je tentai d'entrer dans le combat, de lui porter une botte pour aider le possédé, mais c'était comme s'approcher d'une fournaise.

Bouche bée, Gustine ouvrait des yeux stupéfaits. Il était complètement dépassé. Cela ne m'amusait même plus.

Glaw se rua sur Chérubaël avec une telle sauvagerie que le possédé pivota sous le choc et qu'il recula même pendant une fraction de seconde. Glaw poussa son avantage en lui infligeant une lance de fureur psychique qui le fit rouler au sol. Chérubaël se releva lentement, comme un cavalier qui vient de se faire désarçonner et s'éleva à nouveau au-dessus du sol.

Ce court intervalle me permit de me lancer à l'attaque, assaillant Glaw de coups alternés de mon sceptre et de ma lame, tout en maintenant entre nous le plus puissant bouclier mental que je puisse élever.

Glaw pulvérisa ce bouclier, me frappa avec une brutalité inouïe et me fit sauter le sceptre des mains. Ses lames lacérèrent mon bras et déchirèrent mon manteau.

Je rassemblai toutes mes forces et retournai à l'assaut, brandissant Barbarisator, enchaînant les *ulsars* tournoyants et lui assénant des *sae hehts* de toutes mes forces, mais mes coups ne faisaient que rebondir en faisant carillonner l'armure ondulante de son manteau. Le sceptre runique était hors d'atteinte.

Il effectua un grand mouvement circulaire vers le haut, faisant tournoyer l'ourlet de sa cape aux lames aiguisées comme des rasoirs et je plongeai pour l'esquiver, mais j'avais abusé de mes forces. Je sentis sauter les prises de mes connexions cervicales et les servomoteurs s'arracher de ma région lombaire. Une douleur lancinante me poignarda l'épine dorsale. Je réussis tout juste à éviter son coup suivant. J'enchaînai frénétiquement une série de parades en *tahn feh sar*, tenant de reculer tout en détournant ses crochets et les lames de

sa cape.

Chérubaël voulut se jeter sur Glaw, mais quelque chose l'intercepta en vol. Du coin de l'œil je l'entrevis, en plein combat aérien contre une silhouette incandescente. Ils s'envolèrent loin du promontoire, au-dessus du gouffre.

— Tu n'imagines tout de même pas être le seul à avoir un petit compagnon, n'est-ce pas ? me lança Glaw d'un ton railleur. Mon possédé n'est pas entravé dans ses pouvoirs, lui. Pauvre Chérubaël. Comme tu l'as maltraité.

— Ce n'est qu'un objet et non une personne, rétorquai-je rageusement tout en lui plaçant une botte haute qui balafra son masque doré.

— Pourriture ! glapit-il en faisant tournoyer sa cape dont l'ourlet passa sous ma garde. L'épaisse armature métallique de ma prothèse dévia ses lames, mais je sentis couler le sang le long de mes côtes.

Je reculai en chancelant. La douleur qui me crucifiait l'épine dorsale était à peine supportable et je sentis que mes capacités de mouvement, déjà bien réduites, étaient à présent sérieusement entamées. Ma jambe gauche était terriblement lourde, un vrai poids mort.

Sabot de fer. Sabot de fer.

Il revint à la charge à coups de griffes et manqua me déchiqueter le visage. Je réussis à arrêter sa main à la dernière seconde, en bloquant Barbarisator entre ses doigts écartés.

Il me repoussa violemment en arrière. Je perdis pied, déséquilibré par mes encombrantes prothèses mécaniques.

Des décharges de laser dansèrent sur le visage et la poitrine de Glaw. Gustine essayait vainement de me venir en aide. Glaw pirouetta, dans un mouvement qui me parut d'une impossible agilité pour un tel géant, et sa cape bourdonna en s'envolant presque à l'horizontale, soulevée par la force centrifuge.

Tournant à une vitesse fulgurante, des centaines de lames effilées comme des rasoirs passèrent en sifflant à travers Gustine, si rapidement, si totalement qu'il ne réalisa même pas ce qui lui arrivait.

L'air se chargea d'une brume ensanglantée et Gustine s'effondra littéralement comme un château de cartes.

Glaw reporta son attention sur moi. Chérubaël avait disparu. J'étais seul.

C'est seulement là que j'admis enfin que je ne faisais pas le poids.

Glaw était pratiquement insensible à toutes les attaques. Il était mortellement rapide et terriblement bien armé. Même dans mes meilleurs jours, j'aurais eu du mal à le vaincre en combat singulier.

Et j'étais loin d'être dans l'un de mes meilleurs jours.

Il allait me tuer.

Il en était tout à fait conscient. Et, alors qu'il se relançait à l'assaut,

il se mit à rire.

Ce son me blessa plus profondément que ne l'avait fait aucune de ses lames. Je pensai à Fischig, Aémos et Bequin. Je pensai à tous mes alliés, à mes amis, à tous ceux qui avaient péri par sa faute. Je pensai à ce que sa rancune m'avait coûté et à ce qu'il m'avait fallu faire pour en arriver là.

Je pensai à Chérubaël. Ce rire me rappela Chérubaël.

Je me ruai sur lui avec une telle rage, une telle violence, que j'en ébréchai la lame de Barbarisator. Mes coups firent sauter des lames qui tombèrent comme des écailles de sa cape tintinnabulante. Je le frappai, encore et encore, jusqu'à ce qu'il s'arrête de rire.

Il riposta par une commotion mentale qui me fit reculer de dix pas. Le sang jaillit de mon nez et m'emplit la bouche. Mais je restai debout. Je ne voulais pas lui donner le plaisir de me voir tomber. Hélas, Barbarisator échappa à ma prise et s'envola en hurlant sa colère.

J'étais courbé en deux, les mains sur les cuisses, haletant comme un chien. J'avais le vertige. Je l'entendis s'approcher, broyant le sol d'onyx sous chacun de ses pas.

— Vous auriez remporté la victoire depuis longtemps si vous aviez eu le livre, dis-je d'une voix pantelante en crachant un peu de sang.

— Quoi ?

— Le livre. Ce livre maudit. Le *Malus Codicium*. C'est bien lui que vous cherchiez quand vous avez envoyé vos spadassins contre moi. C'est pour lui que vous avez anéanti toute mon organisation et massacré tous ceux sur lesquels vous avez réussi à mettre la main. Vous vouliez le livre.

— Évidemment, grinça-t-il.

Je levai les yeux vers lui.

— Grâce à lui, vous auriez pu libérer votre trophée immédiatement. Il vous aurait épargné ces recherches aussi interminables que stériles. Vous n'auriez eu qu'à ouvrir le tombeau et vous emparer du char de guerre du démon. Bien avant que nous ne parvenions à arriver jusqu'ici.

— Savoure bien ton minuscule triomphe, Grégor, cracha-t-il. Ta petite victoire à la Pyrrhus, si chèrement payée. En m'empêchant d'obtenir le livre, tu n'as fait qu'ajouter quelques mois... ou quelques années, à mon labeur. Tu m'as rendu les choses beaucoup plus difficiles, mais l'arme d'Yssarile m'appartiendra un jour.

— Je suis content, lui dis-je.

Il eut un petit rire.

— Tu es un homme de valeur, Grégor Eisenhorn. Allez, viens maintenant... pour toi, ce sera rapide.

Ses lames tintèrent.

— Je suppose, ajoutai-je, que j'aurais été totalement fou de l'amener

ici, avec moi.

Il se figea.

D'une main tremblante, ensanglantée, je plongeai la main dans mon manteau et en ressortis le *Malus Codicium*. Je pense me souvenir qu'il eut un halètement de surprise. Je le lui montrai, à moitié ouvert, pour qu'il puisse bien le voir et en feuilletai rapidement les pages du bout des doigts.

— Quel pauvre, pauvre fou, dit-il avec un sourire dans la voix.

— C'est exactement ce que j'ai pensé, moi aussi, répliquai-je. D'un mouvement brutal, j'arrachai les pages de leur couverture.

— Non ! hurla-t-il.

Je ne l'écoutai pas. Je focalisai mon esprit sur la liasse de feuilles froissées que je serrais dans mes mains et la soumis à la plus féroce déflagration mentale dont je sois capable. Les pages s'enflammèrent.

Je les lançai dans les airs.

Glaw rugit de rage et de désespoir. Nous étions environnés d'un blizzard de pages enflammées qui voletaient autour de nous. Il essaya de les attraper. Il se déplaçait comme un idiot, comme un enfant, agrippant tout ce qui passait à sa portée dans l'espoir de préserver quelque chose, n'importe quoi.

Les pages se consumaient. Il ne restait plus qu'un nuage de feuilles noircies, tournoyant au-dessus du promontoire, dévorées par le feu.

Il s'empara d'une poignée de cendres et tenta d'en attraper encore tout en essayant d'éteindre en les piétinant les pages à moitié brûlées qui se posaient sur le sol.

Il m'avait complètement oublié.

Barbarisator plongeait si violemment dans sa nuque qu'elle lui fit presque sauter la tête. Des arcs électriques crépitèrent sur le métal déchiqueté. Il eut un soupir grinçant et chancela. La lame carthéenne chanta dans ma main lorsque je fendis son plastron de part en part et lui arrachai la moitié de sa cape.

Il tomba sur le dos, tout près du rebord du promontoire. Les crochets de ses doigts crissèrent sur l'onyx poli lorsqu'il essaya désespérément de trouver une prise. Je balançai ma lame à nouveau, en un mouvement ascendant qui fit sauter son masque d'or et l'envoya tourbillonner dans l'abîme. Je vis l'intérieur de sa tête. Je vis les circuits, les câbles fondus qui grésillaient, la sphère engrammatique qui contenait toute sa conscience et son être, nichée dans son logement, au milieu de ses branchements et de ses contacts.

— Au nom du Très Saint Empereur-Dieu de Terra, prononçai-je posément, je te déclare diabolus et te sou mets ici même à la sentence que tu mérites.

La garde de Barbarisator dégoulinait de mon propre sang, coulant sur mes deux mains fermement serrées. Je levai mon épée.

Et je l'exécutai d'un *ewl caer*.

Ma lame lui fendit la tête en deux et pulvérisa le cristal en une multitude d'éclats de verre.

Le corps de métal de Pontius Glaw se convulsa, se contracta, arc-bouté sur le dos, puis il glissa du rebord du promontoire et disparut dans les profondeurs du gouffre noir, dans les ténèbres de la tombe du roi démon, au son du tintement des lames de sa cape.

J'ÉTAIS ASSIS SUR le sol d'onyx, le dos appuyé contre la paroi du tombeau, dans une mare de sang qui s'élargissait lentement autour de moi, lorsqu'un éclair traversa l'obscurité de la voûte.

Il se rapprocha.

Chérubaël descendit lentement et s'immobilisa devant moi, en lévitation. Son visage, ses membres et tout son corps étaient marqués de blessures hideuses, de zébrures et de brûlures.

Je levai les yeux vers lui. J'avais du mal à bouger ou à me concentrer. J'avais du sang dans la bouche et les yeux.

— Le possédé de Glaw ?

— Mort.

— Il a prétendu qu'il était plus puissant que toi.

— Tu ne sais pas à quel point je peux être malfaisant, quand je veux, répliqua-t-il.

Je méditai sur cette phrase. Les derniers vestiges du livre diabolique n'étaient plus que des plumes de cendres noires, dispersées sur le sol du promontoire.

— En avons-nous terminé, ici ? me demanda Chérubaël.

— Oui, répondis-je.

Il me regarda avec un froncement de sourcils.

— J'imagine que je vais quand même devoir te porter, n'est-ce pas ? soupira-t-il.



Addendum au dossier.

Notes relatives aux principaux protagonistes de ce rapport.

L'inquisiteur Gideon Ravenor supervisa la liquidation de 5213X, également connue dans certains rapports sous le nom de Ghiül. En dépit des longues discussions qui agitèrent les ordos du secteur, aucune tentative de récupération d'artefact ou de quelque élément que ce soit provenant de 5213X ne fut autorisée. Sous le commandement du seigneur amiral Olm Madorthene, la flotte de combat Scarus annihila la planète en 392.M41. Ravenor continua à servir l'Inquisition pendant plusieurs siècles et accomplit de nombreux hauts faits, au nombre desquels il faut signaler la destruction de l'hérétique Thonius Slyte. Cependant, sa renommée posthume tient plus à la portée de ses œuvres littéraires et particulièrement à une œuvre exceptionnelle : *Les Sphères de la nostalgie*.

L'inquisiteur Golesh Heldane survécut à la destruction de l'Essene à Jeganda. Ses gardes du corps durent l'amputer pour le libérer et le ramener à bord de son vaisseau. Il lui fallut de nombreuses années pour guérir de ses abominables blessures, qui le contraignirent à subir une reconstruction augmentique encore plus sévère que celle qu'il avait déjà endurée. Il réintégra le service actif, mais sa carrière devait souffrir de sa mauvaise réputation. Il mourut à la suite de graves blessures, sur Menazoid Epsilon, en 765.M41.

Harlon Nayl poursuivit sa carrière au service de l'Inquisition pendant de nombreuses années et intégra les équipes de l'inquisiteur Ravenor avec Kara Swole et Eleena Koï. Leurs destinées individuelles n'ont pas été enregistrées dans les archives impériales, mais on pense que Nayl serait mort aux alentours de 450.M41.

Crezia Berschilde est retournée à Gudrun, où elle a occupé la fonction de médic principal (anatomica) à l'universitaire de New Gevae jusqu'à son départ en retraite pour cause de santé, en 602.M41. Plusieurs de ses traités sur la chirurgie augmentique font encore autorité de nos jours.

Médéa Betancore est retournée à Glavia où elle a pris la direction du chantier naval familial, un poste qu'elle a occupé durant soixante-dix ans. Elle a été portée disparue lors d'un voyage vers Sarum, en 479.M41, mais

plusieurs rapports postérieurs à cette date laissent penser qu'elle aurait en fait survécu à cette disparition.

Ayant guéri de sa maladie, le seigneur inquisiteur Phlebas Alessandro Rorken est devenu le Grand maître des Ordos Helican après la disparition de Leonid Osma. Il a tenu ce poste durant trois cent quinze ans.

On pense que l'inquisiteur Grégor Eisenhorn a continué sa carrière au service des ordos après les incidents de 5213X, mais les détails de sa vie et de ses travaux après cette date n'ont pas été enregistrés et font uniquement l'objet de conjectures. Son destin final n'a pas été consigné dans les archives impériales.

Il n'existe aucune archive relative à l'être connu sous le nom de « Chérubaël ».

À PROPOS DE L'AUTEUR



Dan Abnett vit et travaille à Maidstone, dans le Kent, en Angleterre, et a touché à tout durant la dernière décennie, des *X-Men* ou *Batman*, aux *Monsieur Bonhomme*. Plus connu pour ses travaux dans le milieu du *comics* américain, il scénarise actuellement la *Légion des Super-héros* et Superman pour DC Comics, ainsi que *Sinister Dexter* et les *VCs* pour 2000 AD. Ses œuvres pour la Bibliothèque Interdite incluent la série à succès des Fantômes de Gaunt, *Les Cavaliers de la Mort* et la nouvelle trilogie d'*Eisenhorn*.

Avec son nouveau projet sur l'Hérésie d'Horus, rien ne semble pouvoir l'arrêter.